RETRAITES

DE SÉMINAIRES

Imp.ie Cardon. Héliog.ie Durville

ŒUVRES ORATOIRES

DE

M. L'Abbé GENDRON

I

RETRAITES DE SÉMINAIRES

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PARIS

Gabriel BEAUCHESNE et Cie, Éditeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

117, Rue de Rennes, 117

Tous droits réservés.

1906

DÉPOT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

Nihil obstat.

Rennes, le 7 décembre 1905.

F. Durusselle.
Vic. Gén.

PRÉFACE

Le livre que l'on présente ici au clergé de France comprend trois retraites prêchées à Rennes dans les années 1882 et 1886, l'une aux professeurs des collèges, les deux autres aux élèves du grand séminaire. L'auteur, s'il eût été servi par des circonstances propices, aurait occupé avec éclat les chaires les plus illustres de notre pays. Sa voix aurait retenti sous les voûtes de toutes les cathédrales, dans l'enceinte de tous les séminaires. En fait, il n'a guère évangélisé que trois ou quatre diocèses de la Bretagne et du Maine, il n'a pas pris la place qui lui revenait de droit parmi les maîtres les plus éminents de l'éloquence sacrée, il a vécu dans l'obscurité. Ses amis, qui furent aussi ses admirateurs ont résolu de lui donner après sa mort l'auditoire qu'il n'a pas eu pendant sa vie, et ils m'ont chargé de publier ses œuvres oratoires, celles du moins qu'on a pu recueillir. Les sermons qu'il adressa aux fidèles paraîtront plus tard, s'il plaît à Dieu. Aujourd'hui, c'est l'apôtre du clergé qui a la parole.

Apôtre du clergé, M. l'abbé Gendron voulut l'être et le fut. Il rêvait au service de l'Eglise des prêtres sérieux et éclairés, supérieurs à toutes les frivolités, portant dans leur âme l'amour du vrai avec l'amour du bien. Et,

Acc. 3867

cet idéal élevé du sacerdoce, il s'efforça de le communiquer aux adolescents qu'il rencontrait sur le chemin du sanctuaire. Peu d'hommes ont su, au même degré que lui, donner aux jeunes gens le goût des nobles choses, des généreux sentiments, et, selon l'expression d'un Père de l'Eglise, attacher des ailes à leur âme. Son ascendant tenait de la fascination. Ils sont nombreux, les prêtres de la Bretagne dont ce prêtre, au regard scrutateur, au verbe inspiré, a obtenu des résolutions décisives et qu'il a aimantés pour toute leur vie.

L'influence prodigieuse que M. l'abbé Gendron exerçait sur son passage dans les collèges et dans les séminaires, il la dut, sans doute, en partie, à un ensemble de qualités dont il a emporté le secret dans la tombe. Mais il la dut surtout à sa parole. La prédication n'était pas pour lui ce vain exercice de rhétorique où l'on renferme des banalités dans des formules usées ; elle lui servait à donner un corps aux idées les plus abstraites, à présenter, dans un relief saisissant, les devoirs de la vie sacerdotale. Si les sermons que l'on publie ici se bornaient à montrer ce qu'il faut faire pour captiver les âmes et leur infuser l'énergie morale dont elles ont besoin, leur importance serait encore considérable.

Mais ils ont un autre titre à fixer notre attention. A une époque où le clergé demandait à la politique de lui rendre son ancien prestige et de ramener à lui les âmes égarées, M. l'abbé Gendron se rendait compte que les triomphes procurés par la politique seraient éphémères et sans lendemain, et qu'à vouloir bâtir sur ce sable mouvant, on s'exposait aux plus amères déceptions. Portant alors ses regards au delà du cercle étroit dans lequel les prêtres de sa génération restaient le plus souvent emprisonnés, il constatait que les idées seules

mènent actuellement le monde, qu'elles ont une force contre laquelle toute autre force doit tôt ou tard se briser. Il concluait que le mal dont souffre l'Eglise serait guéri le jour où elle aurait la maîtrise des idées, et il conviait le clergé à la conquête de la science. Les sermons qu'il prononça, il y a bientôt vingt-cinq ans, n'ont aujourd'hui que trop d'actualité. Le clergé y puisera d'utiles leçons pour l'avenir si sombre qui se dresse devant lui.

J'enfreindrais les volontés les plus formelles de M. Gendron, si je faisais sa biographie. Toutefois je suis sûr de respecter ses intentions, en évoquant le souvenir des deux prêtres éminents qui le guidèrent de leurs conseils et le soutinrent de leur affection, M. l'abbé Guitton et M. l'abbé Motais. M. Guitton, qui lui enseigna les premiers rudiments du latin, était un esprit supérieur, à qui la lecture assidue des Pères de l'Eglise avait fait entrevoir quelques-uns des problèmes que soulève l'histoire de la théologie. Quant à M. Motais, je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il fut, en son temps, le maître de l'exégèse catholique en France, et que, si plusieurs de ses études, notamment celle qu'il consacra à l'Ecclésiaste, n'ont pas été confirmées, la science biblique lui doit, en partie, l'élan merveilleux dont elle offre aujourd'hui le spectacle. Au contact de ces deux savants, M. Gendron puisa un grand amour pour la science qu'il travailla à répandre dans le clergé. Nous espérons que ses efforts n'auront pas été stériles. Il nous est doux surtout de penser qu'il a reçu, dès maintenant, la récompense promise par nos saints livres : Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellae in perpetuas aeternitates.

J Turmel.

PREMIÈRE RETRAITE D'ORDINANDS

I. — Ouverture.
II. — Le Songe du Pharaon.
III. — Le Travail de l'apprenti et le travail de l'ouvrier
IV. — Confucius et les usages chinois.
V. — Ordinands.
VI. — Tient tout ce qui concerne sa partie.
VII. — Les Défauts personnels.
VIII. — Les Talents.
IX. — Le Ministère de la consolation.
X. — Le Zèle sacerdotal.
XI. — Le Désert.
XII. — Ange et Prêtre.
XIII. — Consécration à la Sainte-Vierge.

RETRAITES DE SÉMINAIRES

OUVERTURE

Avant de commencer, Messieurs, permettez-moi d'exprimer à votre vénéré supérieur toute ma reconnaissance pour l'honneur qu'il m'a fait, en m'appelant à prêcher ces saints et solennels exercices de votre retraite. Il pouvait facilement le donner à un plus digne. Mais, j'ose le dire, personne ne pouvait le sentir mieux et apporter ici un plus vif désir de vous être utile.

Je commence plein de confiance en Dieu, qui veut de saints prêtres, et qui sait, par les opérations de sa grâce, les former ; en la Très Sainte Vierge, à qui nous donnerons la présidence de notre cénacle ; en vous enfin, Messieurs, qui saurez bien ne pas vous arrêter sur l'intermédiaire de passage qu'il y a entre vous et Dieu.

Et maintenant, je demande à Notre-Seigneur la grâce de m'oublier et de me faire oublier ; de ne penser qu'à vous et de ne vous faire penser qu'à vous.

Nous ne pouvons mieux faire, pour entrer ce soir en

retraite et en commencer l'œuvre, que de méditer les paroles suivantes qu'il semble que Notre-Seigneur a prononcées pour nous et en vue de notre retraite d'ordination. Nous nous bornerons à en faire le mot à mot.

Quis ex vobis volens turrim aedificare, non prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum, ne posteaquam posuerit fundamentum et non potuerit perficere, omnes qui vident incipiant illudere ei dicentes quia hic homo caepit aedificare et non potuit consummare ?

Quis ex vobis volens turrim aedificare (1).

C'est bien une tour que vous voulez bâtir, Messieurs, ce n'est pas une tente. On peut se contenter de fixer une tente, c'est-à-dire une demeure de quelques heures, lorsqu'on doit se préparer à la visite de Dieu. Mais pour vous, c'est une alliance éternelle que vous allez contracter avec lui.

Non, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas mettre sous la tente, le Dieu de votre première messe et son autel.

Vous ne le mettrez pas même, Messieurs, dans une maison, dans une demeure ordinaire, mais non fortifiée. Il faut plus de sûreté à votre Dieu et à vous. Ce ne sont pas les sentiments passagers d'une dévotion d'une heure, ce n'est point la vertu ordinaire qu'il faut à un prêtre. La tente et la maison vulgaire ne sont pas le symbole de cette vertu sacerdotale, qui doit être si solidement assise, si élevée et si absolument inébranlable.

C'est une véritable tour qu'il vous faut construire.

Est-il besoin d'écarter de vos esprits le souvenir de

(1) *Luc.*, XIV, 28.

cette tour orgueilleuse que les hommes voulurent élever après le déluge pour menacer le ciel : *Venite, faciamus nobis civitatem et turrim cujus culmen pertingat ad cælum et celebremus nomen nostrum?* Non, Messieurs, vous ne voulez pas élever un de ces monuments dont la présomption donne le plan et qui finissent par la confusion.

La tour qu'il vous faut élever ressemblera plutôt à cette tour de David que chante le saint Cantique : *Turris David quæ ædificata est cum propugnaculis;* tour munie de forts et pourvue d'un arsenal où les braves trouvaient toutes sortes d'armes : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium*(1). Celle-là était un monument de prudence et de force.

Ce n'est pas seulement la vertu sacerdotale qui devrait avoir la solidité d'une tour, c'est la vertu chrétienne. Les maisons du temps du sage Josaphat furent fortifiées, nous dit l'Ecriture, *ad instar turrium*, comme de vraies forteresses, pour résister aux attaques de l'ennemi. Ainsi tous les chrétiens devraient-ils avoir une vertu capable de défier tous les assauts.

Mais c'est surtout la vertu du prêtre qui doit être semblable à une place forte.

Elle doit en avoir l'élévation, car le prêtre occupe un poste d'observation. Il faut qu'il se tienne à une telle hauteur, qu'il puisse voir de loin l'ennemi. S'il est terre à terre, il sera surpris par son approche.

La tour que vous avez à construire doit donc être élevée, pour vous permettre de surveiller de loin les mouvements de l'ennemi, d'arrêter sa marche et de le repousser avant qu'il ait eu le temps de vous porter ses

(1) *Cantic.*, IV, 4.

coups. C'est pourquoi saint Augustin dit : *Ædificemus turrim unde hostem prospicere et propellere possimus.*

Mais surtout elle doit être solide.

Quelle est la destination d'une tour?

Elle est faite pour être un moyen de défense et de protection.

Elle est faite pour donner asile et ouvrir un refuge dans ses fortes murailles.

Elle est faite pour résister aux assauts de l'ennemi.

Voilà sa destination. C'est dans son enceinte fortifiée que l'on mettra tout ce qu'il y a de plus précieux, et tout y sera en sûreté. C'est autour d'elle que se concentrera tout l'effort de l'ennemi. C'est en elle qu'on ira se réfugier à l'heure du péril. C'est à son ombre protectrice que dormira dans la confiance et dans la paix tout un pays.

N'est-ce pas aussi ce que l'on demande à la vertu du prêtre? On ne lui demande pas moins.

Dieu confie à sa fidélité tout ce qu'il a de plus précieux : sa grâce, ses âmes, sa personne adorable. Et tous ces trésors doivent être en sûreté sous sa garde.

C'est la vertu du prêtre, qui est l'objectif des plus furieuses attaques de Satan. Un guerrier fameux disait : « Le boulet qui doit m'emporter n'est pas encore fondu. » Vous, Messieurs, vous pouvez bien dire que les pièges que vous rencontrerez sous vos pas sont déjà tendus, que les batteries qui doivent vous attaquer sont déjà dressées.

J'ajoute que ce n'est pas vous seulement qui êtes intéressés à vos victoires, c'est le peuple chrétien tout entier dont votre vertu doit être la protection.

Mais un si grand ouvrage ne se fait pas sans de grands frais : *Sumptus qui necessarii sunt.*

Il faut avoir sur quoi bâtir et de quoi bâtir.

Notre-Seigneur nous avertit que, pour bâtir une simple maison, il faut d'abord chercher le roc. Il condamne la légèreté imprudente de celui qui l'élève sur le sable mouvant : *Viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam.* Les pluies tombent : *Descendit pluvia* ; les fleuves débordent : *Et venerunt flumina ;* les vents se déchaînent : *Et flaverunt venti.* Ils battent les murailles de la maison imprudemment construite : *Et irruerunt in domum illam.* Elle tombe et n'est plus qu'une ruine : *Et cecidit et fuit ruina illius magna.*

N'essayons pas d'établir la vertu sacerdotale sur le fond peu sûr d'une nature légère, inconstante, mobile. Elle a trop d'épreuves à subir et elle ne pourrait leur résister.

N'allons pas bâtir sur le sol d'un volcan mal éteint, dont les sourds grondements annoncent les éruptions prochaines.

Si la ruine d'une simple maison qui tombe est grande, qu'est-ce que la ruine de cette tour que l'on appelle la vertu sacerdotale ? Elle entraîne bien d'autres ruines. *On trouve toujours des âmes sous les décombres.*

Le terrain ne suffit pas. Il faut encore des matériaux et de grandes dépenses pour les disposer et en tirer un édifice. Pour faire un prêtre, il ne suffit pas d'avoir une nature propre à pratiquer les vertus du prêtre, il faut encore recevoir de Dieu les grâces nécessaires pour les pratiquer, et mettre en œuvre les grâces reçues. Nous ne pouvons bâtir sur n'importe quel terrain ce grandiose édifice de la vertu sacerdotale, mais nous ne pouvons pas non plus mener à bonne fin sans ressources une si grande entreprise.

Parlons sans figure. Sommes-nous capables de faire

un prêtre ? Avons-nous de quoi y travailler ? Avons-nous les qualités naturelles nécessaires ? Avons-nous les grâces et secours surnaturels pour y réussir ?

Il faut nous poser ces questions avant de mettre la main à l'œuvre : *Computat si habeat.*

A nous de nous interroger, de nous examiner, de voir si, avec le secours de Dieu, nous pouvons être en mesure d'achever ce travail, et d'atteindre ce but. Si Dieu ne nous en a pas donné les moyens, c'est qu'il propose un autre but plus modeste à notre activité.

Il faut donc poser ces questions, et les poser d'avance : *Prius.* Aussi l'évêque vous la pose-t-il dans l'ordination en vous disant : *Dum tempus est recogitate.* Réfléchissez pendant qu'il en est encore temps : plus tard, ce serait trop tard. Le temps du séminaire est celui des délibérations décisives. Ajourner ces délibérations au lendemain d'engagements irrévocables, serait se ménager des regrets éternels.

Un prêtre, qui a été la plus belle gloire de notre Bretagne avant d'en être la désolation, écrivait trois mois après son ordination : « Tout ce qui me reste à faire, c'est de m'endormir au pied du poteau où on a rivé ma chaîne, heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne pas, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil. » On ne peut pas lire ces lignes de désespoir, sans être saisi d'un froid au cœur qui vous glace. Ne nous préparons pas de semblables remords !

Ne faisons pas une démarche irréfléchie ! N'attendons pas pour réfléchir à être engagés ! C'est au séminaire qu'il faut tout peser. Et Notre-Seigneur nous fait entendre que c'est pendant la retraite : *Sedens.*

Ce n'est pas dans les distractions des vacances, au sein de notre famille ; ce n'est pas dans le cours de nos

études, que nous pouvons nous livrer à ces graves méditations de notre avenir, peser le pour et le contre, et nous mettre dans l'état d'âme qu'il faut pour être sûrs de nos déterminations.

En dehors du séminaire, nous menons une vie tout extérieure. Les influences de notre famille doivent être écartées, car elles sont rarement inspirées par des considérations surnaturelles.

Nos études elles-mêmes absorbent trop notre attention pour nous laisser la liberté d'esprit suffisante. Je sais qu'en tout temps nous avons, avec le calme du séminaire, le facile recours à Dieu, à la prière et aux lumières de notre directeur. Mais pendant le cours de nos études, notre attention se trouverait partagée et nous avons besoin de l'appliquer tout entière à la grande question qui domine toutes les autres.

Nous devons rechercher toutes les conditions les plus favorables pour écarter les chances d'erreur dans une affaire de cette importance. Ces conditions, nous les trouvons dans la retraite. C'est le temps où Dieu parle, où l'âme est admise à le consulter, où nous sommes comme dans un tête à tête de plusieurs jours avec lui. C'est donc pendant la retraite que cette question préparée, agitée déjà, peut recevoir la dernière solution, ou du moins faire un pas important.

Allons plus loin que notre texte, Messieurs, et ne craignons pas de le dire : la retraite ne nous servira pas seulement à nous rendre compte de l'œuvre qu'il nous faut entreprendre et de nos ressources ; elle les augmentera des secours nouveaux que nous recevrons de Dieu.

Peut-être avons-nous cru, dans une aveugle présomption, que nos ressources étaient suffisantes.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Peut-être avons-nous dit, comme l'ange de Laodicée : *Quod dives sum et locupletatus et nullius egeo*. La retraite nous dira : *Quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et caecus, et nudus* (1). Et elle nous rendra un grand service, en nous découvrant notre misère, notre pauvreté, notre aveuglement et notre dénuement. Mais si elle se bornait à nous montrer que nous manquons de tout, elle ne ferait qu'augmenter nos inquiétudes et non pas nos ressources. Elle nous apprendra à en acquérir, Messieurs. Elle nous dira : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum, probatum, ut locuples fias* (2). Elle nous donnera, dans les lumières divines plus abondamment reçues, dans les forces de la grâce, de quoi faire face aux exigences d'une si grande entreprise. Et puisque, pour monter à l'autel ou en approcher dignement, nous devons rendre à notre robe d'innocence l'éclat perdu ou terni par le péché, la retraite lui rendra toute la splendeur de sa beauté première : *Ut vestimentis albis induaris, ut non appareat confusio nuditatis tuae.*

Sans cela, Messieurs, à quoi nous exposerions-nous ? Notre-Seigneur nous le dit. A deux choses : à perdre notre peine d'abord, et puis à devenir la raillerie de tout le monde.

D'abord nous serions exposés à perdre notre peine : *Ne posteaquam posuerit fundamentum*. On en prend toujours pour creuser des fondements d'une tour qui doit être aussi solide qu'élevée. Plus haut doit être l'édifice, nous dit un Père, et plus profonds doivent être les fondements. Et plus aussi, pouvons-nous ajouter, ils coûtent de peines et d'efforts.

(1) *Apoc.*, III, 17.
(2) *Apoc.*, III, 18.

Il en coûte, il vous en a coûté déjà, Messieurs, pour jeter les premiers fondements de votre vertu sacerdotale, pour en poser les premières assises. Que de peines n'avez-vous pas prises déjà pour cela? Vous avez, tout jeunes, quitté vos familles. Vous vous êtes éloignés du monde et des plaisirs qu'il offre à votre âge. Vous vous êtes défendu même ceux que Dieu ne défend pas.

Vous vous êtes assujettis, pendant de longues années, à une discipline austère. Vous vous êtes appliqués aux études nécessaires à votre vocation. Vous avez livré de fréquents et rudes combats, pour pratiquer les vertus qu'elle réclame.

Comme il serait triste d'avoir travaillé en pure perte, d'avoir perdu tout votre temps, toutes vos peines; d'avoir employé tous les efforts de votre jeunesse à creuser les fondements d'un d'édifice qui ne sera jamais bâti; d'avoir préparé une carrière que vous ne parcourrez point; et d'en être réduits à répéter cette parole désolée du prophète: *In vacuum laboravi... et vane fortitudinem meam consumpsi (1)!*

Toutes les ruines ont quelque chose de mélancolique. Les plus tristes de toutes, ce sont celles de ces édifices qui n'ont jamais servi, qui sont restés inachevés. Oui, ce sont les plus tristes; mais, disons-le, les moins désastreuses encore. Les ruines qui occasionnent les plus grandes pertes, ce sont celles des édifices achevés, mais qu'un vice de construction condamne à une ruine prochaine.

De même, Messieurs, le plus grand malheur qui pourrait vous arriver, ce ne serait pas de n'être jamais prêtres, ce serait de n'être pas de bons prêtres.

(1) *Is.*, XLIX, 4.

Sans cette préparation sérieuse, à laquelle vous allez mettre la dernière main pendant la retraite, vous vous exposeriez encore, selon la parole du divin Maître, à devenir la risée de tout le monde : *Omnes qui vident incipiant illudere ei dicentes quia hic homo caepit aedificare et non potuit consummare.*

Qui raille ainsi l'imprudent ? *Omnes*, tout le monde, nous dit Notre-Seigneur : Dieu et les hommes.

Les hommes se moquent de ces téméraires, qui ne calculent pas leurs entreprises en raison de leurs ressources, de ces imprudents qui ne proportionnent point leur travail à leurs forces. Le ridicule est le châtiment ordinaire de la téméraire impuissance. Dieu le lui inflige comme les hommes. L'Ecriture nous dit qu'il se rira de l'impie à ses derniers moments, qu'il se moquera également de ceux qui veulent bâtir sans lui et contre sa volonté. Le dénouement de ces folles entreprises ne tarde pas à le venger.

Mais qui est-ce qui est raillé ainsi par les hommes et par Dieu ?

Est-ce le séminariste de bonne volonté, qui a cru de bonne foi être appelé au sacerdoce, mais qui s'est aperçu à temps qu'il se trompait, et qui, sur-le-champ, a changé de voie ? Non, Messieurs, celui-là, on le plaint, on ne le méprise pas. Celui-là, il reste digne de son passé ; et on ne peut jamais opposer à sa conduite chrétienne au milieu du monde, ses anciens projets et sa carrière brisée.

Celui qu'on raille, c'est le séminariste léger et inconstant, qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, comme dit Notre-Seigneur, et qui n'est pas fait pour le royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro aptus est regno*

Dei (1). C'est cette âme lâche, à qui le démon a tendu quelque piège vulgaire sur le chemin du sacerdoce et qui, au lieu de tenir ses yeux fixés sur le but de sa vocation, s'y est laissé prendre comme une âme vulgaire. C'est cet esprit naïf mais faible, qui se trouve atteint tout à coup de la nostalgie du monde, et qui ne sait pas y résister. C'est surtout ce présomptueux, qui marchait le front haut vers le sanctuaire, sans paraître soupçonner qu'il fallait s'y préparer, et que tout le monde, excepté lui, en regardait comme incapable, peut-être comme indigne.

Oh ! tous ceux-là, quelles amères et cruelles railleries les attendent ! Partout ils seront déplacés. Partout ils porteront, pour leur confusion, le signe mal effacé de leur vocation manquée ou prétendue. Ils iront grossir la classe des déclassés, de ces hommes qui n'ont pas su prendre ou garder leur place, et qui ne la retrouvent plus nulle part.

Mais il y a quelqu'un qu'on raillera encore d'une plus amère raillerie que celui qui n'a pas pu achever ce qu'il avait entrepris, qui a délaissé une carrière commencée : c'est celui qui l'a mal parcourue. Celui qui sera le plus en butte à la risée, ce n'est pas le séminariste qui a visé au sacerdoce sans y être appelé, ou qui, appelé au sacerdoce, n'a pas eu le courage de s'y préparer, c'est, Messieurs, le prêtre qui en aurait reçu le caractère sans en avoir les vertus. Celui-là, il peut s'attendre à tous les sarcasmes, à tous les mépris. Et ceux du monde ne sont rien auprès de ceux de Dieu lui-même.

Vous le dirai-je, Messieurs ? Je ne puis me défendre,

(1) *Luc*, IX, 62.

en vous regardant ce soir et en vous parlant, d'une pensée qui me revient sans cesse depuis quelque temps. En suivant cette retraite d'ordination de la retraite de la Trinité de 1882, je me reporte, en arrière d'un siècle, à la Trinité de 1782, et je me dis : Si le P. Beauregard, ce prophète de la Révolution française, avait été appelé à prêcher une retraite d'ordination à cette époque, quel avenir il aurait eu à dépeindre aux jeunes gens qui s'engageaient alors au service des autels ! Dix ans plus tard, ils étaient traqués comme des bêtes fauves ; ils erraient sur tous les chemins de l'exil ; ils montaient sur l'échafaud ; ils étaient massacrés, comme aux Carmes, ou noyés, comme à Nantes. Pendant leur retraite d'ordination, ils ne pensaient guère à ces horreurs. L'horizon était bien calme et bien pur. Une monarchie dix fois séculaire protégeait une religion qui tenait au sol très chrétien par des liens de toute sorte. Qui leur eût dit alors qu'ils seraient un jour des confesseurs de la foi ?

N'évoquons point le P. Beauregard. N'essayons point de soulever le voile qui nous couvre l'avenir. A chaque jour suffit son mal, nous dit Notre-Seigneur. Et vraiment les maux du présent suffisent bien à réveiller le zèle des prêtres et de ceux qui veulent le devenir. Serons-nous appelés, comme les ordinands de 1782, à confesser notre foi ? Y a-t-il parmi vous des otages de la prochaine révolution ? Nous n'en savons rien. Mais si nous ne savons pas quel sera le sort des prêtres demain, nous savons bien quelle est leur condition aujourd'hui, quel est l'état des âmes, quelle situation est faite à la sainte Eglise. Nous savons que l'Eglise de France vient de perdre ses corps auxiliaires, ces armées permanentes de l'héroïsme chrétien : il faut que

le clergé séculier se fasse l'héritier des vertus et des œuvres du clergé régulier. Nous savons que l'Eglise est privée du concours de l'école : il faut que le prêtre donne à l'enfance élevée sans Dieu tous les secours religieux que l'école lui refuse. Nous savons que des lois ou votées ou projetées nous menacent dans notre recrutement, dans nos moyens d'existence, dans notre liberté. Nous savons que, si on a pu nous appeler jadis les rentiers du sanctuaire, désormais le sanctuaire ne pourra plus nourrir que des ouvriers. Pour une telle situation, Messieurs, faut-il des prêtres ordinaires ?

LE SONGE DU PHARAON

Voulez-vous voir, Messieurs, dans une image frappante, votre vie tout entière se dérouler sous vos yeux? Voulez-vous voir votre présent et votre avenir, et apprendre comment l'un doit préparer l'autre? Voulez-vous voir enfin quel usage vous devez faire de ces années heureuses que vous passez ici, et ce qui vous attend bientôt?

Prenez la sainte Ecriture. Ouvrez-la au livre de la Genèse. Lisez, au quarante et unième chapitre, le songe du Pharaon et l'explication qu'en donna Joseph. Vous verrez là votre séminaire et votre ministère, et le rapport que vous devez établir entre l'un et l'autre.

Inutile de vous réciter le songe du Pharaon. Vous vous rappelez ces sept vaches, si belles et si grasses, qui sortent du fleuve ; puis ces sept autres, si laides et si maigres que le pauvre roi n'en avait jamais vues de pareilles en Egypte, et qui dévorent les premières. Sous cette figure, et sous celle des sept épis que vit également le roi en songe, étaient prédites sept années d'une fertilité prodigieuse, que devaient suivre sept années d'une disette aussi prodigieuse. C'est en ce

sens que Joseph interpréta le songe royal, et l'événement lui donna raison. « Voici que vont venir sept années d'une grande fertilité dans tout le pays d'Egypte. Elles seront suivies de sept années d'une disette telle que l'abondance du passé sera oubliée. La famine, en effet, épuisera tout le pays, et l'abondance sera engloutie par la disette. »

Je ne sais si vous partagez mon impression, Messieurs, mais il me semble, en lisant ces paroles, entendre un oracle aussi autorisé que Joseph, qui prononce sur vos têtes votre sentence et lit dans le livre de vos destinées. Ah! il n'est pas nécessaire d'être inspiré, d'être éclairé du ciel, comme l'était le fils de Jacob, pour voir dans votre vie, Messieurs, des années heureuses, des années d'abondance et de fertilité. Vous ne les attendez pas : elles sont venues ; vous en jouissez déjà de ces belles années, que Dieu a mises avant les autres, pour qu'elles préparent ou réparent les malheurs des dernières. Mais, peut-être, ne les appréciez-vous pas bien encore. On n'en sait bien le prix, hélas! que lorsqu'on ne les a plus. Il faut être à même de les comparer aux autres, pour les estimer ce qu'elles valent. Ces années vous semblent encore pauvres. Ce sont les plus riches de votre vie : croyez-en ceux qui en ont vu d'autres. Deux choses d'ailleurs, si vous y prenez garde, en font des années privilégiées dans votre vie d'hommes et de prêtres : ce sont les années de la jeunesse, ce sont les années du séminaire.

Années de jeunesse. Vous n'entonneriez point un hymne en l'honneur de la jeunesse ; vous n'en chanteriez pas même le refrain ; vous n'y feriez pas écho. On ne le chante que lorsqu'on y peut mêler un retour mélancolique. L'homme ne chante bien que ses paradis perdus,

et vous ne comprendriez pas notre enthousiasme. Vous êtes tout à votre avenir, qui se prépare et que vous entrevoyez enchanté. Vous ne vous retournez pas vers ce présent, qui ne se précipite pas assez vite à votre gré dans le gouffre du passé. Mais ne soyez pas injustes envers votre jeunesse et reconnaissez qu'elle a du bon. C'est, croyez-le, si vous ne le voyez vous-mêmes, le temps où la terre de votre âme est le plus facile à cultiver et où vous pouvez en obtenir davantage, pour l'étude comme pour la vertu. C'est dans ces années favorisées que l'esprit est le plus souple, la mémoire le plus docile, le cœur le plus ouvert à toute généreuse inspiration, où l'application coûte le moins, où le jeu de toutes les facultés, comme celui des membres, est le plus facile et le plus libre. Ce que vous ne pourrez pas apprendre à votre âge, vous ne l'apprendrez jamais. Ne vous attendez pas à trouver dans l'avenir plus de facilité à apprendre ; vous en trouverez certainement moins. Et si, pendant que j'énumère ces avantages de votre âge, vous vous dites : « Je ne les ai pas, je ne m'en suis pas aperçu », vous pouvez établir un *a fortiori* pour les années qui viendront.

Décidément, elles sont belles, et je vous en voudrais de les calomnier. Si vous ne l'avouez pas, vous le sentez ; et vous ne voudriez pas changer vos vingt ans avec nos quarante ans, dussions-nous vous donner en retour les leçons et les résultats de nos expériences. Elles sont belles, mais elles passent. Hâtez-vous donc, non pas d'en jouir, ce serait indigne de vous, mais d'en user. Vous n'êtes pas de ceux qui cueillent, pour s'en couronner, toutes les fleurs. Cultivez-les et gardez-les, pour qu'elles deviennent des fruits.

Ce sont des années heureuses, parce que ce sont les

années de la jeunesse. Ce sont des années d'abondance, parce que ce sont les années du séminaire. Vous êtes une terre féconde, parce que vous êtes jeunes. Vous êtes une terre bien cultivée, parce que vous êtes au séminaire.

Comparez, vous disais-je tout à l'heure, votre jeunesse aux âges qui la suivront. Comparez la vie que vous menez aujourd'hui à celle qui vous sera faite plus tard. Bientôt, il faudra travailler pour les autres, et personne ne travaillera pour vous. Aujourd'hui, vous ne travaillez pour personne, tout le monde travaille pour vous. Tout le monde se met à travailler cette terre. Des agriculteurs dont je n'ai point à faire l'éloge — il est fait assez par la place qu'ils occupent, par la manière dont ils l'occupent, par le témoignage que vous rendez à leur mérite, par la reconnaissance que vous avez pour leurs soins — se relaient auprès de vous, pour jeter dans votre âme les semences de toutes les connaissances les plus belles et de toutes les plus belles vertus. Avec le dévouement de vos maîtres, vous avez l'édification des condisciples, l'émulation pour le bien que Dieu excite entre amis. Vous ne respirez que l'air le plus pur. Vous vivez dans une atmosphère où tout se réunit pour féconder votre âme : l'objet de vos études, le plus élevé qui se puisse imaginer ; la piété et ses exercices les plus mortifiants comme les plus aimables ; les fraternelles amitiés qui, elles aussi, sont un grand secours. Et, comme Dieu veut bien que l'homme l'aide à faire le bien, mais qu'il ne cesse pas de l'aider, vous savez ce que vous recevez de lui. Les hommes vous sont bons ; le ciel est clément, il est généreux. Il vous envoie tour à tour et les fraîches rosées et les pluies fécondantes, et les tièdes ondées et les chauds rayons du soleil.

Faut-il énumérer sans figure les bienfaits de cette vie de séminaire? Eloignement du monde et de ses dangers, enseignement élevé des choses de Dieu, direction spirituelle, attentive et vigilante, exercices de piété fréquents, régularité mettant un ordre parfait dans la succession de tous les mouvements de tous et de chacun. Ah ! Messieurs, profitez de tout cela : vous ne le retrouverez plus. Et vous n'aurez pas de peine à dire comme vos devanciers : « Mes années les plus belles sont mes années de séminaire. Le ciel et les hommes les avaient faites belles. » Plus tard le ciel vous éprouvera. Maintenant il vous ménage, comme les arbres qui doivent être battus par la tempête, mais qu'on n'expose pas à ses coups avant qu'ils aient pris leurs forces. Les hommes, plus tard, vous aurez à vous en plaindre. Maintenant ils vous sont bienveillants. Belles années, en vérité, faites d'ordre, de calme, de travail tranquille, de grâce et de paix ! Années d'abondance, où l'homme regorge de tous les biens de la terre et du ciel, au-delà de ses besoins présents ! Dieu les lui donne en prévision des années d'épreuves.

Elles viendront, elles viendront vite, Messieurs, les années stériles, les années désolées de la disette pour l'esprit et le cœur. Vous verrez tout à coup s'envoler derrière vous, d'abord les années de séminaire, puis bientôt après, les années de votre jeunesse. Et vous vous trouverez au milieu de votre vie, chargés de lourds devoirs, sans secours extérieurs, exposés de toutes parts à des périls tout nouveaux pour vous.

Quel sombre pinceau il faudrait pour les décrire, dans leur réalité navrante, ces tristes années du monde et de l'âge mûr, telles qu'elles sont, lorsqu'on n'a rien emporté de sa jeunesse et de son séminaire !

Ce qui frappe d'abord, c'est l'isolement dans le danger. Lorsque la porte du séminaire se ferme derrière le jeune prêtre, comme celle du paradis terrestre derrière le malheureux Adam, il se trouve, comme Adam, pour ainsi dire perdu dans un monde tout nouveau. Plus de vestiges de cette nature enchantée qui l'entourait ; une nature armée contre lui pour son châtiment ; plus de familières visites de Dieu ; l'abandon au sein d'un pays inhospitalier.

N'exagérons pas, n'assombrissons pas les couleurs ; le tableau sera assez noir, s'il est fidèle. Le jeune prêtre n'est pas un coupable ; il est un exilé de son pays natal. Mais où trouvera-t-il ce qu'il a laissé ? Il ne tarde pas à reconnaître qu'il est seul ou à peu près seul, et qu'il est entouré d'ennemis. Les secours ont disparu, au moment même où surgissent tous les périls.

Plus de surveillance tutélaire, plus d'exercices de piété d'une régularité obligatoire et faits en commun, plus de directeur et de direction, plus d'exemples fraternels qui soutiennent, plus de conseils d'amis qui avertissent d'un danger inaperçu, plus d'exhortations spéciales en rapport avec les besoins de l'âme, la situation et les devoirs d'état. C'est un arbre qui a perdu son tuteur et qui maintenant est privé de tout appui. S'il n'a pas pris assez de force, il va plier — plaise à Dieu qu'il ne rompe pas ! — dès qu'il va recevoir le premier coup de vent.

Les coups de vent, Messieurs, ils ne manqueront pas, ils ne tarderont pas. Ici les vents ne battent que les murs du séminaire, ou, s'ils se font sentir à l'arbre, c'est en agitant ses feuilles et en faisant trembler ses branches. Le tuteur est là, qui tient bon et qui appuie. Dans le monde, on est obligé de tenir tout seul tête à des

ouragans, auprès desquels tous les aquilons du séminaire n'étaient que zéphyrs. Vous m'entendez, Messieurs, les tentations seront plus fréquentes, plus graves, plus fortes que toutes celles que vous éprouvez ici. Au séminaire, une visite à votre directeur remettait tout en ordre après l'orage. Dans le monde, aurez-vous un directeur ? Je vous le souhaite, je vous le conseille de toute mon âme : mais combien n'ont qu'un confesseur ! Autant on était à l'abri des dangers et des périls du monde, autant on s'y trouve engagé. Autant on était cuirassé contre l'ennemi, autant on est désarmé, au moment où il se présente plus nombreux et dirige contre nous ses plus formidables batteries.

Voilà donc des années sans culture, des années de grêle, de mauvaises saisons, et d'orages. Les moissons peuvent-elles y être abondantes ?

Quand même les saisons seraient régulières dans leur cours, sans contretemps fâcheux et sans intempéries, les années seraient-elles fertiles ? Hélas ! la terre n'est plus ce qu'elle était. Autrefois, il suffisait de la remuer à la surface et d'y jeter quelques semences, pour récolter cent pour un. Maintenant, il faut déchirer son sein à de grandes profondeurs, pour la mettre en état de rapporter quelque peu. Encore faut-il s'estimer heureux, si on est payé de sa peine par de maigres moissons, insuffisantes pour la nourriture de l'année. A quoi cela tient-il ? C'est que les années de la jeunesse sont passées, que tout en nous devient ingrat, dur et difficile.

Pour la culture de l'esprit, tout le monde le reconnaît, il y a un âge après lequel il est inutile d'imposer à son intelligence certains travaux. Ils seront toujours mal payés, si la vie d'étude a été interrompue. Si ce sont des connaissances nouvelles que l'on veut acqué-

rir, on n'y réussira pas. Il serait même ridicule de le tenter. Mettre un alphabet quelconque dans les mains d'un vieillard, c'est, selon le mot d'un ancien, une chose ridicule comme tout ce qui est impuissant : *Ridicula res est elementarius senex.*

Mais cela n'est pas moins vrai, quoique moins remarqué, dans les choses de l'ordre moral. Il y a tel effort, tel élan d'âme, dont on n'est capable qu'à votre âge. Telle habitude sera aussi difficile à contracter plus tard, qu'il vous est facile de la prendre maintenant. Tel défaut, dont il ne vous coûterait pas de vous corriger maintenant, deviendra plus tard incorrigible, non seulement parce qu'il sera plus fort, mais parce que vous serez plus faibles. L'âme ne vit que des habitudes prises dans la jeunesse, tout comme l'intelligence, des connaissances acquises dans la jeunesse. Tout ce qu'on tente plus tard avorte misérablement. Tout ce qu'on entreprend échoue.

Sans doute, Dieu reste toujours le secours assuré de l'âme à toutes les époques de notre vie, et il proportionne sa grâce à nos épreuves. Mais il ne nous conduit plus par les mêmes voies, il a pour nous des rigueurs qu'il n'avait point. Il nous élevait, il nous donnait les soins qu'on donne à une âme dont on veut faire la formation. Maintenant que notre éducation est finie, sans nous abandonner jamais, Dieu n'est plus que le témoin, et, dans la mesure de nos besoins, l'auxiliaire de notre action.

C'est alors qu'on se retourne vers Dieu et qu'on s'écrie comme Job :

« Qui me rendra mes années envolées : *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos* (1) ! Qui me rendra

(1) *Job*, XXIX, 2.

ces jours, où Dieu se faisait mon gardien : *Dies quibus Deus custodiebat me* ; ces jours radieux du séminaire, où ma tête baignait dans la lumière : *Quando splendebat lucerna ejus super caput meum* ; où ses clartés dissipaient mes ténèbres : *Et ad lumen ejus ambulabam in tenebris* ! Jours heureux, incomparables de ma jeunesse cléricale : *Sicut fui in diebus adolescentiae meae* ; où Dieu partageait ma tente : *Quando secreto Deus erat in tabernaculo meo* ; et où le Tout-Puissant ne me quittait pas : *Quando erat Omnipotens mecum* !

Oui, vous vous retournerez vers ces années de séminaire si tôt écoulées. Vous vous en rappellerez avec amertume les bonheurs évanouis et les vertus détruites. Mais que dis-je, Messieurs ! Vous ne vous en souviendrez plus. Tout en aura disparu, même le souvenir. Et il faut prendre à la lettre le texte des Livres saints : *Tantæ sterilitatis ut oblivioni tradatur cuncta retro abundantia.*

Non, vous ne garderez rien de votre séminaire, pas même le souvenir. Tout sera oublié. Rien ne rappellera les espérances données par la piété et par l'étude. Demandez à vos directeurs, s'ils ne l'ont pas observé eux-mêmes. Après dix ans de ministère, que reste-t-il du séminaire pour certains prêtres ? Rien. — Ce prêtre était très intelligent ; il était à la tête de son cours. — Pas possible ! — Etait-il pieux ? — Un modèle. — On ne le dirait pas. — Demandez à vos directeurs, s'il est absolument rare que de pareilles paroles soient échangées sur le compte de tel ou tel prêtre, qui a donné beaucoup dans les années d'abondance, et qui n'a pas su faire assez de provisions pour les années de stérilité.

Je ne crois pas avoir chargé le tableau de votre ave-

nir, Messieurs. Mais je me reprocherais de vous l'avoir même présenté, si je n'étais en mesure de vous dire comment vous pouvez éviter ces dangers certains qui vous menacent. Ou plutôt ce n'est pas moi qui le ferai, c'est la sainte Ecriture. C'est Joseph qui va vous donner ses sages conseils. Ils vous conviennent, aussi bien qu'à l'Egypte et à son pharaon.

Pour éviter la famine que doit amener une si longue disette, Joseph vous conseille, comme au pharaon : premièrement, de donner votre confiance à un homme habile et sage : *Provideat virum sapientem et industrium*, qui se charge de vos intérêts ; deuxièmement, de vous faire, sous sa direction et ses ordres, des greniers d'abondance, où vous mettrez dans les bonnes années, et où vous puiserez dans les mauvaises.

D'abord, Messieurs, ne faites rien par vous-mêmes. Ne vous en remettez point à votre expérience. Votre expérience ! Vous n'oseriez en parler qu'en souriant. Confiez vos intérêts à un directeur capable de les gérer. C'est lui qui vous dira comment et dans quelle mesure vous devez pourvoir à votre avenir, et quelles provisions vous devez faire, pour parer à toutes les éventualités de l'avenir. De vous-mêmes et seuls, vous n'êtes pas capables de tirer tout le parti possible et nécessaire des années d'abondance et de fertilité.

Joseph apprit au roi d'Egypte comment profiter des années heureuses. Il fit établir dans toutes les villes du royaume des greniers publics où, par son ordre, on amassa, pendant sept ans, l'excédant des récoltes de chaque année. Inspirez-vous encore de ce conseil, Messieurs : il est vraiment fait pour vous. La jeunesse pour l'homme, le temps du séminaire pour le prêtre, ne sont pas donnés seulement pour être la prépara-

tion de l'avenir. Il est évident, lorsqu'on s'en rend compte, que Dieu entasse dans ces années uniques plus de bien que nous n'en avons besoin pour les sanctifier: il travaille pour l'avenir. Travaillons-y nous-mêmes. Nous avons à faire au séminaire ce que l'ouvrier doit faire dans son apprentissage, acquérir les connaissances de notre état qui nous serviront toujours ; ce que le navigateur fait avant de se lancer à la mer, amasser des provisions pour la traversée. Mais ne sortons pas de notre comparaison, elle éclaire suffisamment notre sujet.

Supposez qu'on n'eût demandé à ces sept années heureuses, ou à plusieurs, ou seulement à une d'entre elles, rien que les récoltes nécessaires à la subsistance de l'année : l'Egypte aurait-elle pu traverser sans péril et sans crainte la famine de sept ans? Supposez qu'on n'eût ensemencé pendant cette période d'abondance qu'une partie de la terre : la réserve conseillée par Joseph eût-elle été possible ? Supposez aussi, Messieurs, que, sur ces cinq années fécondes que vous passez ici, vous en perdiez une ou plusieurs : croyez-vous que votre avenir ne s'en ressentira pas ? Et si vous ne cultivez pas toute la terre de votre âme, la réserve pourra-t-elle être suffisante aussi pour vous ? Serez-vous tout à fait en sûreté contre la famine sur laquelle vous devez compter ? C'est donc un devoir de la plus élémentaire prudence, Messieurs, d'employer dans leur intégrité vos cinq années de séminaire.

Il faut même qu'elles vous rendent plus que d'autres, puisqu'elles n'ont pas, comme on dit, qu'à se nourrir, mais que votre avenir doit en vivre. Oui, vous vivrez pendant de longues années, pendant votre vie tout entière, de votre séminaire et pour la science et pour la vertu. Où ferez-vous vos provisions de vertus ecclé-

siastiques et de science ecclésiastique ? Dans le ministère ? Au presbytère ? Dans le ministère, Messieurs, vous les dépenserez, vos provisions, vous ne les ferez pas. Ne comptez pas sur votre vie dans le monde, pour acquérir de nouvelles vertus. Vous pourrez exercer les anciennes et les développer en les exerçant ; vous ne pourrez pas en acquérir, ou, du moins, vous ne le ferez que difficilement et imparfaitement. Il ne croîtra dans votre âme que ce que vous y aurez planté ici.

Il en va de même pour la science. Si je vous disais, Messieurs, que vous êtes rendus à votre apogée en fait de connaissances théologiques, que vous ne saurez jamais plus de théologie que maintenant, je vous ferais trembler. Vous trouvez votre bagage si mince! Il ira toujours en s'amoindrissant et deviendra de plus en plus léger, si vous ne profitez pas des années de votre jeunesse qui vous restent encore et qui, elles aussi, sont encore des années fertiles. Mais, hélas ! comment espérer que ce jeune élève, qui n'a pas étudié pendant le séminaire, lorsqu'il avait tout à souhait pour le faire, lorsqu'il y était poussé de toutes parts, aidé par les plus puissants moyens, le fasse au presbytère où tout en détourne, où rien n'y pousse, où tout est obstacle, où rien n'est secours, où tout autorise la paresse ? On voit bien des jeunes gens, qui travaillaient au séminaire et qui cessent d'étudier dans le ministère ; on n'en voit point qui furent paresseux au séminaire, et qui, dans le ministère, se mettent à l'étude. Si ce phénomène se produit quelquefois, on peut dire qu'il est *rara avis*.

Que faire donc, Messieurs ? Ouvrir et remplir des greniers d'abondance. Prélever sur chacune de vos années de séminaire de larges réserves pour votre ave-

nir, et les garder avec soin pour l'époque où elles deviendront nécessaires. Amasser et conserver : voilà l'emploi providentiellement assigné à ces années heureuses, et que votre prudence doit leur donner. Chargez vos vaisseaux de toute sorte d'approvisionnements, pour ce voyage de long cours que vous allez entreprendre. Imitez, comme vous le conseille encore le Saint-Esprit, la prévoyance de la fourmi. *Congregat in æstate*, elle fait pendant l'été ses provisions d'hiver. L'hiver viendra si vite, et le temps dévore si vite aussi les provisions faites !

Mais le conseil de Joseph nous suffit ; nous n'avons pas besoin d'en demander d'autres aujourd'hui, soit à la sagesse divine, soit à la sagesse humaine. Il réussit bien à l'Egypte, il nous réussira aussi bien.

L'Egypte fut heureuse d'avoir suivi les conseils du sage Hébreu. La famine vint au temps prédit ; mais elle était attendue. Joseph n'eut qu'à ouvrir les greniers de réserve, et l'Egypte n'en souffrit pas. Elle s'enrichit au contraire, car les peuples voisins, désolés par la disette et n'ayant aucune provision pour la conjurer, vinrent acheter du blé en Egypte.

Voilà ce qui vous arrivera aussi, Messieurs, si vous avez suivi ces conseils et les avertissements de la prévoyance. Quand viendront les années de disette, vous aurez des ressources assurées. Vous ne pourrez plus acquérir, il est vrai, mais vous vivrez de votre acquis. Ce sera le moindre de vos bonheurs, la moindre récompense de votre travail. Il y a, autour de vous, bien des imprudents, qui ne se sont point garantis contre la famine. Elle viendra les surprendre sans être attendue, sans qu'ils se soient préparés à sa visite, sans qu'ils aient semblé y compter jamais. Et eux, alors, ils

demanderont à de plus prévoyants de réparer leur imprévoyance. Vous ne les laisserez pas mourir de faim. Ah ! nous sommes loin de La Fontaine, Messieurs. Ce n'est pas dans la fable de *la Cigale et la Fourmi* que vous puiserez vos inspirations. Vous ne direz pas à l'imprévoyance, coupable, il est vrai, mais déjà punie : « Que faisiez-vous ? » Non, vous ouvrirez et vous partagerez vos trésors. Et, plus que l'Egypte, plus que Joseph, vous vous enrichirez. Vous ferez de plus grands gains, vous gagnerez les mérites de ceux qui enseignent les ignorants, qui donnent à manger aux affamés, qui, par les vertus acquises et affermies, soutiennent la vertu chancelante.

N'oublions pas la circonstance la plus touchante de cette histoire, Messieurs. Joseph dut à sa prévoyance le bonheur de sauver de cette affreuse famine et son père et ses frères. Peut-être la Providence vous ménage-t-elle un semblable bonheur. Peut-être verrez-vous un jour accourir près de vous les âmes qui vous sont les plus chères, souffrant, elles aussi, de la faim, et vous demandant de les rassasier. Elles n'ont plus la foi, et elles viendront vous la demander. Ah ! que vous serez heureux d'en avoir amassé les lumières dans votre intelligence et de les leur communiquer ! Vous ne regretterez pas alors d'avoir employé avec courage les années de votre séminaire. Vous serez payés de toutes vos peines du séminaire par les consolations de votre ministère.

Messieurs, ne l'oubliez pas, vous travaillez dès aujourd'hui pour les âmes en amassant ce que vous leur distribuerez un jour. Et le premier et le meilleur témoignage de la sincérité de votre zèle, c'est de vous y employer de toutes vos forces.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LE TRAVAIL DE L'APPRENTI ET LE TRAVAIL DE L'OUVRIER

L'homme, dit l'Ecriture, est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Notre vocation, en nous enlevant au travail ordinaire des hommes, ne nous soustrait pas, Messieurs, à la loi du travail. Elle ne fait qu'en substituer une forme à une autre. Et, si vous y prenez garde, votre situation d'aujourd'hui et de demain vous impose une particulière obligation du travail, en même temps qu'elle vous en fixe l'objet.

Qu'êtes-vous aujourd'hui, Messieurs ? Des séminaristes. Que serez-vous demain ? Des prêtres. C'est-à-dire que maintenant vous êtes des apprentis qui apprenez un état, et que bientôt vous serez des ouvriers qui l'exercerez. N'est-ce pas dire qu'ici comme ailleurs vous êtes obligés, strictement obligés au travail ?

Ne parlons pas du travail du séminaire. Il est protégé, entretenu, sans cesse excité, par la règle, par la direction des maîtres, par l'exemple, par la nécessité de s'ouvrir la carrière ecclésiastique. Parlons plutôt du travail auquel vous aurez à vous appliquer dans le ministère et dont vous devez prendre ici même les heureuses habitudes.

Deux sortes de travaux vous attendent au sortir du séminaire : le travail du ministère proprement dit et le travail de l'étude.

Le premier, le travail du ministère qui nous met en rapport immédiat avec les âmes, au service direct des âmes, celui-là, Messieurs, c'est le travail prévu, attendu avec impatience, accepté avec toutes les ardeurs de votre zèle. Initier les petits enfants aux enseignements de la doctrine chrétienne et aux pratiques de la vie chrétienne ; faire descendre la grâce et la paix avec le pardon de Dieu dans les consciences coupables ; annoncer au monde les justices et les miséricordes de notre Dieu ; porter aux malades les consolations et les suprêmes secours de notre sainte religion ; offrir, en union avec le peuple fidèle, le sacrifice de nos autels ; en un mot prêcher, célébrer, confesser, administrer les sacrements, assister les malades : tout cela, Messieurs, vous avez hâte de le faire. Vous avez hâte de vous dévouer au culte de Dieu et au salut de vos frères. Et, si vous n'aviez pas déjà senti dans le fond de votre cœur ces saints désirs, je désespérerais de les y faire naître, et je douterais de votre vocation. Aussi je n'insisterai pas sur ce travail du ministère, bien sûr que vous vous y livrerez avec joie, dans toute la mesure de vos forces et des besoins des âmes.

Mais, Messieurs, l'étude y pensez-vous autant ? Êtes-vous aussi décidés à la continuer après votre séminaire, que vous l'êtes à vous donner au saint ministère et à toutes ses fonctions ?

Avouez-le, Messieurs, vous pensez un peu que la vie d'étude doit finir avec la vie du séminaire, pour faire place à la vie active. Et si, dans vos prévisions, vous donnez à l'étude une certaine part, vous la faites bien

petite. Ne seriez-vous même point tentés de croire que vous pouvez la supprimer tout à fait, et de prendre au sérieux cette malicieuse définition de la prêtrise : *Sacerdotium, id est, finis studiorum?* Permettez-moi de vous dire et de vous démontrer que vous seriez dans la plus dangereuse de toutes les erreurs.

Sans ce travail de l'étude, votre travail du ministère ne vous sauverait pas. Sans l'étude, votre vie serait sans dignité ; votre vertu sans sûreté ; votre ministère même sans fécondité.

Premièrement votre vie serait sans dignité. Qu'est-ce qui peut faire l'honneur de la vie, Messieurs ? C'est le travail. Une vie sans occupation sera toujours sans honneur. Tacite parle quelque part de l'*otium cum dignitate* : mais c'est la retraite méritée par le travail qui est vraiment honorable. La sainte Ecriture elle-même ne fait-elle pas comme une sorte de béatitude de l'avantage de ne manger que du pain gagné? *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit* (1), dit le prophète. Et saint Paul nous défend d'en manger d'autre : *Si quis non vult operari, nec manducet* (2). C'est cela qui fait la noble fierté de nos parents. Que de fois ne les avons-nous pas entendus l'exprimer et se féliciter d'avoir pu gagner leur pain et le nôtre !

Le prêtre qui n'étudie pas, gagne-t-il vraiment son pain ? Est-il ce que l'Ecriture veut qu'il soit ? Mérite-il le nom dont elle l'appelle si souvent : *Operarius* ? Fût-il même très fidèle aux devoirs extérieurs du ministère, il ne pourra jamais passer pour un ouvrier. Le ministère le plus laborieux, la paroisse la plus popu-

(1) *Ps.*, CXXVII, 2.
(2) 2 *Thess.*, III, 10.

leuse, la position la plus chargée ne peut pas nous prendre tout notre temps ; elle nous en laisse plus qu'elle n'en occupe. Dans la plus grande partie de nos paroisses, à sept heures du matin, notre journée est faite. A part quelques visites aux malades et la journée du dimanche que nous passons à l'Eglise, nous avons la libre disposition de notre temps. Si le prêtre était payé à l'heure, nos appointements seraient bien maigres, ou bien l'heure nous serait payée bien chère !

Il faut que le prêtre se voue, soit à la vie des œuvres, soit à la vie d'étude.

S'il est dans un pays irréligieux, le petit nombre des fidèles fait des paroisses comme autant de sinécures. S'il est dans un pays religieux comme le nôtre, le grand nombre des prêtres laisse fort peu à faire à chacun.

Il vivra donc oisif au milieu d'une population laborieuse, comme un frelon dans une ruche, *latamque trahens inglorius alvum.* Mais croyez-vous, Messieurs, que ce spectacle de l'oisiveté salariée ne deviendra pas bientôt pour le peuple un spectacle odieux, un scandale ? Le peuple, au dernier siècle, quand il eut constaté que quatre ou cinq moines vivaient des gros revenus d'une grande abbaye, qui pouvait en faire vivre et en avait fait vivre cinquante, chassa ces héritiers indignes d'une génération monastique héroïquement laborieuse. Les abeilles chassèrent les frelons. Eh bien, Messieurs, le peuple peut constater aujourd'hui que le domestique donne son année entière pour avoir droit à ses gages ; que l'employé des diverses administrations fait quatre heures de bureau, sans lesquelles on ne lui versera pas ses appointements ; que le prêtre reçoit son traitement pour se tenir à la disposition des fidèles qui ne réclament point ses services ; qu'à sept heures

du matin sa journée est finie et qu'il n'a rien fait entre les repas. Le peuple n'y comprend rien. Il comprend le repos mérité par le travail ; il a peine à supporter l'oisiveté du riche qui jouit du travail de son père ; mais il ne peut souffrir un fainéant à la charge de la société, payé pour ne rien faire, qui consomme et ne produit rien, qui vit en petit rentier sur les fonds de l'Etat et de l'Eglise.

Il n'en sera pas ainsi, Messieurs, si le peuple sait que nous faisons, de nos loisirs forcés, des loisirs studieux. Il respecte l'étude par un sentiment instinctif qui lui fait honneur, et aussi par un sentiment de justice qui lui fait plus honneur encore.

Deuxièmement, votre vertu, privée du secours de l'étude, sera sans sécurité. La loi que le Saint-Esprit a si fortement exprimée : *Multam malitiam docuit otiositas* (1), ne souffre point d'exception. Elle est pour le prêtre, comme pour le simple fidèle.

Il n'y a pas de place dans le diocèse qui ne nous laisse dix fois plus de temps qu'il ne faut pour nous perdre, si ce temps n'est pas bien employé.

Que faire de tant d'heures que le ministère le plus actif laisse libres, de tant de journées complètement vides ? Si vous allez vous répandre dans le monde, vous vous exposez à toutes ses séductions, à tous ses périls ; vous y portez le scandale de votre paresse. Si vous restez enfermés dans votre chambre, vous y enfermez votre ennemi. Il faudrait bien connaître votre naturel, vos penchants, vos inclinations, pour pouvoir vous dire lequel de ces deux partis est le plus dangereux ; mais on peut dire à coup sûr qu'ils le sont l'un et l'autre.

(1) *Eccli.*, XXXIII, 29.

C'est ce qui fait qu'en y regardant de près, à la lumière de l'expérience, on ne trouve pas aussi exagérée qu'elle le paraît d'abord, cette dure parole qu'un apôtre du clergé disait à un évêque : « Monseigneur, quand vous envoyez un jeune homme sans goût d'étude dans le ministère paroissial, vous le mettez dans l'occasion prochaine du péché mortel. »

Troisièmement, si vous renoncez à l'étude, votre ministère sera sans fécondité. On aime quelquefois, dans un certain monde ecclésiastique, à opposer les deux qualifications d'homme d'étude et d'homme de ministère. On dit de l'un : c'est un homme de ministère. On semble entendre et faire entendre que ces deux qualifications sont incompatibles, qu'on ne peut être en même temps homme de ministère, et homme d'étude. Sans doute, si l'on veut se livrer exclusivement à l'étude, on ne sera jamais homme de ministère. Mais je prétends que l'homme de ministère, dans la plus noble acception de ce mot, doit être doublé d'un homme d'étude ; en d'autres termes, qu'on ne peut être, sans l'étude, en état de remplir parfaitement les obligations du saint ministère.

Et de fait, qu'entend-on par un homme de ministère? Celui qui fait beaucoup de ministère, ou celui qui le fait bien ? Celui qui a beaucoup de pénitents, ou celui qui leur donne une direction sage ? Celui qui voit beaucoup de malades, ou celui qui les assiste utilement? Celui qui se remue, ou celui qui remue les âmes ? J'ai peur que l'on ne confonde l'homme de ministère avec un homme d'une activité tout extérieure et qu'on ne donne ce beau nom à un faiseur. Pour le mériter, il faut appliquer les principes, et, par conséquent, il faut les connaître et les étudier.

Car, remarquez-le, Messieurs, l'homme de ministère, tel que je l'entends, ne peut pas se contenter de la provision de connaissances ecclésiastiques qu'il emporte du séminaire. Il sent le besoin de la renouveler incessamment. Il étudie pour conserver ce qu'il a acquis, parce qu'il sait que, sans ce journalier entretien, tout ce qu'il savait va en s'effaçant. Il étudie pour ajouter à ses connaissances, dont l'insuffisance l'a toujours effrayé et qu'il constate tous les jours plus grande. Il croit être au service des âmes, non seulement lorsqu'il est en leur présence et qu'il leur distribue ce qu'il a, mais lorsqu'il acquiert pour leur donner. Il sait qu'il ne donnera aux âmes que ce qu'il aura lui-même acquis par l'étude ; que l'église est, à la chambre de travail, ce que le réfectoire est à la cuisine ; qu'on ne sert dans l'une que ce qu'on a préparé dans l'autre ; qu'un médecin n'est pas seulement au service des malades lorsqu'il est à leur chevet ou qu'il leur tâte le pouls, mais lorsqu'il consulte les autorités de son art pour s'éclairer lui-même ; qu'un oiseau ne se contente pas de couver ses petits, mais qu'il leur cherche aussi quelquefois au loin leur pâture.

Mais je vous entends, Messieurs. Vous me dites : « Comment pourrons-nous, au presbytère, continuer les études du séminaire ? Nous n'en aurons plus les secours. Ici l'étude est facile, elle est agréable, parce qu'elle est dirigée par nos maîtres, soutenue par le règlement, excitée par l'émulation, aidée par les livres, aiguillonnée par un but tout proche à atteindre. Dans le milieu nouveau qui bientôt nous sera fait, nous n'aurons plus rien de pareil. L'apprentissage fini, nous quitterons l'atelier et nous deviendrons des ouvriers en chambre, sans patron, sans outils, dont le temps ne

sera plus surveillé et dont le travail ne sera contrôlé qu'une fois par an pendant cinq ans. Il y a une part de vérité dans vos observations, Messieurs. Mais examinons les choses de près. Vous vous plaignez et vous vous effrayez de trois choses : de n'avoir plus, dans vos libres études du presbytère, ni maîtres, ni livres, ni but. Et vous en concluez que la vie d'étude n'est possible qu'ici.

Vous vous effrayez d'abord de ne plus avoir de maîtres. Je le conçois, Messieurs. Quand on a marché toujours la main dans la main d'hommes sûrs, qui n'ont cessé de veiller sur nos pas, on ne voit point venir sans crainte le moment où cette main nous manquera et nous laissera tout seuls avec notre faiblesse. Quand on a eu le bonheur d'avoir des maîtres si dignes de notre estime, je conçois qu'on ne se fasse pas aisément à la pensée de les perdre. Mais que regrettez-vous en eux ? Leur surveillance, qui assurait la sanction de votre travail, ou leur direction ?

Certainement, Messieurs, la sanction donnée au travail est un secours proportionné à votre âge. Mais il faut savoir s'en passer. Dès maintenant on vous dit souvent de ne pas être *ad oculum servientes*, et vous auriez grand tort de ne penser dans votre travail qu'aux examens. Pensez plutôt aux fonctions futures qui demanderont et exigeront les connaissances que vous acquérez maintenant. C'est triste de rester muet devant un examinateur et de lui faire constater notre ignorance. Mais quelle tristesse plus grande de la constater nous-mêmes, lorsqu'une conscience embarrassée viendra nous consulter au tribunal de la pénitence, ou lorsqu'un incrédule nous demandera raison de notre foi ! Ce n'est donc pas la surveillance du travail que vous

aurez à regretter, puisque vous êtes priés de vous en passer ici-même. C'est la direction, c'est l'enseignement oral qui vient éclairer les obscurités des livres.

Il est certain, Messieurs, que vous ne trouverez plus rien de pareil dans votre vie, et c'est pour cela que vous devez profiter de ce secours tant qu'il vous est offert. Vous regretterez, en effet, amèrement plus tard de ne pas en avoir profité peut-être, dans la mesure où cela vous était possible. Mais si vos maîtres n'auront point de remplaçants auprès de vous, ils peuvent de loin vous continuer leurs soins. Et je ne crains point de m'avancer trop en vous disant, de leur part, qu'ils y sont disposés. Qui vous empêche de recourir à leurs lumières et à leur complaisance, d'abord pour vous fixer un plan d'études conforme à vos aptitudes et à vos goûts, puis pour les consulter sur les difficultés que vous rencontrerez ? Que de précieuses indications ils pourraient vous fournir ! Que de chemin ils pourraient vous abréger ! Et cela très facilement de votre côté comme du leur. Quelques visites, lorsque les circonstances vous rapprochent, quelques lettres échangées y suffiraient. Il y a un livre intitulé : *Correspondance d'un directeur de séminaire avec un jeune prêtre.* Eh bien, Messieurs, vos directeurs sont, j'en suis sûr, tout disposés à y ajouter, sinon quelques volumes, au moins quelques pages.

Et les livres ! dites-vous. Où prendrons-nous des livres ? Et comment étudier sans livres ?

Il y a, Messieurs, deux manières de travailler, selon le but qu'on se propose. Il y a la manière des savants qui veulent creuser une question, avoir le dernier mot de la science sur un point : ceux-là doivent nécessairement consulter un grand nombre de livres et de do-

cuments pour arriver à leur fin. Ce n'est pas généralement ce que nous devons nous proposer. Ce n'est pas notre fait.

Il y a la méthode de ceux qui, ayant acquis et conservant, par des études continuellement soutenues, les connaissances obligatoires, se servent de toutes les occasions qui se présentent et de tous les moyens qui leur sont offerts pour les étendre. C'est le cas de tous les prêtres employés au ministère paroissial. Qu'ont-ils donc à faire pour s'instruire ?

Premièrement, se passer de ce qu'ils n'ont pas. Deuxièmement, se servir de ce qu'ils ont.

Se servir de ce qu'on a, sans perdre son temps à regretter ce qu'on n'a point, oh ! Messieurs, la belle et bonne règle de conduite. Mais qu'elle est peu connue et peu pratiquée !

Un spirituel écrivain raconte qu'il vit un jour une chèvre blanche attachée par une longue corde à un pieu, sur une belle pelouse verte. L'herbe était fine, tendre, abondante, très épaisse et très haute autour du pieu. Malgré cela, la capricieuse bête n'y touchait pas. Elle allait jusqu'au bout de sa corde. Elle tirait dessus de toutes ses forces pour attrapper, au risque de s'étrangler, des brins d'herbe qui n'étaient pas à sa portée. Voilà bien ce que nous sommes : convoitant ce que nous n'avons point, dédaigneux ou négligents pour ce que nous avons.

Vous n'aurez point de livres ! Vous voulez dire que votre bibliothèque ne sera pas bien garnie. Mais vous en aurez toujours assez, Messieurs, et pour vous occuper longtemps et pour vous instruire. En faut-il tant pour nous retenir de longs jours, si nous les étudions sérieusement ? Faut-il le dire ? On en a toujours plus qu'on n'en lit. Certains prêtres s'excusent de ne pas travailler en

disant : « Nous n'avons pas de livres. Il nous faudrait des livres. » Lisez toujours, étudiez ceux que vous avez. Lorsque vous l'aurez fait, mais seulement alors, vous pourrez vous plaindre et dire : « Je n'ai plus de livres. » Mais, Messieurs, combien peu l'ont acquis, ce droit ! Combien, dont la bibliothèque n'est qu'un meuble décoratif, comme celle dont parle Sénèque, et qui en laissent les livres à leurs héritiers, tels qu'ils les ont reçus, sans les découper. Ces héritiers, à leur tour, les respectent autant et les laissent également intacts. Et les livres passent ainsi d'une génération à l'autre. Autant avoir des livres de bois.

Vous n'aurez pas de livres ! Vous aurez une bible, un commentaire, une théologie élémentaire, quelques sermonnaires. Faites-vous, Messieurs, avec le conseil de vos maîtres, si compétents en pareille matière, un premier fonds de bibliothèque, composé de livres de choix. Si vous me permettez un conseil qu'ils ne désavoueront pas, je pense, commencez par les manuels qui donnent les éléments des diverses sciences ecclésiastiques. A cette collection très complète de manuels bien faits, vous ajouterez chaque année, selon vos ressources et selon vos besoins, même selon vos goûts, quelques solides ouvrages développant les notions élémentaires sur une branche ou sur une autre de la science sacrée. Au bout de quelque temps, vous aurez une bibliothèque, sinon imposante au moins très utile et qui vous suffira. Les livres nous manquent rarement ; c'est nous qui manquons aux livres. Faisons passer dans notre tête le contenu des rayons de notre bibliothèque. Mais, de grâce, ne faisons pas de cette bibliothèque un objet de luxe.

Mais pour étudier ainsi, dites-vous encore, il faut un but. Quel but pouvons-nous avoir ? Quelle pensée

pourra nous soutenir? Quel mobile nous déterminer?

Nous pouvons dans nos études, nous proposer trois buts très dignes de nos efforts, très capables de les inspirer et de les soutenir. Premièrement, un but d'expiation, parce que le travail est une pénitence. Deuxièmement, un but de préservation, parce que le travail éloigne de nous les dangers. Troisièmement, un but d'intérêt, parce que le travail est un moyen d'acquérir de grandes richesses.

Nous avons pu constater, en jetant un regard sur notre passé, que nous avons de nombreuses fautes à expier, de grandes dettes à payer envers la justice divine. Eh bien, souvent nous verrons, par la suite, que le meilleur moyen pour les serviteurs infidèles, ou même le seul qui leur reste de payer leurs dettes, c'est de bien employer leur temps. Nous avons fait perdre à Dieu bien du temps qu'il nous avait donné pour sa gloire et notre salut? Donnons-lui, pour le dédommager, tout ce qui nous en reste. Nous sentons au fond de notre conscience un grand besoin d'expiation? Ne rêvons point de la trappe, ne prenons point la discipline, prenons la plume : c'est aussi un instrument de pénitence et non pas des moins méritants. Nous avons goûté au fruit défendu? Prononçons de nous-mêmes la sentence divine contre nous : *In sudore vultus tui vesceris pane.* Nous avons commis des fautes que le code pénal de Dieu lui-même châtie par des supplices éternels? Eh bien, si nous n'avons pas le courage de nous condamner aux travaux forcés à perpétuité, comme nous le méritons, au moins subissons volontairement chaque jour quelques heures de prison cellulaire. Est-ce donc trop pour nos péchés? Est-ce trop, quand on a mérité la réclusion du purgatoire ou l'enfer? Et notre prison,

si nous la gardons fidèlement, l'auteur de l'*Imitation* nous l'annonce, elle s'adoucira : *Cella continuata dulcescit.* Elle se transformera, nous dit saint Bernard, en une sorte de paradis : *Mihi solitudo paradisus et oppidum carcer.*

Etes-vous assez heureux pour n'avoir pas de mal à réparer ? Vous avez au moins à vous en préserver. Où trouverez-vous un abri contre les dangers et les tentations ? Dans la fréquentation de l'église et la fidélité à votre chambre, à votre prie-Dieu et à votre table de travail. Nous parlerons plus tard de la nécessité de la prière pour se préserver du mal. Disons, dès maintenant, que la prière elle-même ne nous suffirait pas sans le travail, si elle n'inspirait le travail et ne nous y faisait recourir.

Les solitaires de la Thébaïde l'avaient bien compris, et vous savez qu'ils s'astreignaient à un travail sans fruits, plutôt que de s'exposer aux dangers de l'oisiveté. Pendant le jour, ils faisaient des nattes qu'ils brûlaient le soir, montrant bien ainsi qu'ils ne cherchaient dans ce travail que l'avantage de l'occupation. Pour nous, Messieurs, il n'y a d'autre occupation possible habituellement que l'étude. Quand nous ne nous y livrerions que pour éviter les occasions du mal, aurions-nous perdu notre temps et notre peine ? Le démon ne pourra rien sur nous, s'il nous trouve toujours occupés. C'est ce qui faisait dire à saint Jérôme : *Facito semper aliquid operis, ut diabolus te semper inveniat occupatum.* L'étude doit entrer, si j'ose ainsi dire, dans notre régime, comme précaution d'hygiène morale.

Un médecin de cette ville, très consulté par le clergé, disait un jour à un prêtre : Bêchez la terre. — Je n'ai qu'un petit jardin. — Creusez un puits chez vous. —

Et après? — Vous le comblerez. — Et après? — Vous le creuserez encore. — Eh bien, je vous dirai, moi aussi : Vous voulez éviter les maladies de l'âme qui vous menacent ? lisez, surtout écrivez, écrivez encore. Vous me dites : Qu'est-ce que cela me vaudra? La santé.

Cela vous vaudra mieux, Messieurs. Et vous n'en êtes pas réduits à cet ingrat labeur de noircir du papier inutile. Ce travail, soyez en sûrs, il vous servira, il servira à d'autres.

Vous vous demandez, Messieurs, où l'étude vous mènera. Elle vous mènera où elle mène tout le monde infailliblement, à la fortune. Vous mènera-t-elle aux places lucratives, aux dignités, aux honneurs? Oh ! Messieurs, je rougirais de moi-même et vous en rougiriez aussi, si je faisais briller à vos yeux de si misérables perspectives. Je ne sais si l'étude augmentera jamais votre avoir, mais j'affirme qu'elle augmentera votre valeur. Est-ce que les lumières, les connaissances acquises, les facultés agrandies, ne sont pas les vraies richesses de l'homme? Est-ce que ce n'est pas là la véritable source de ses mérites après la vertu ?

Ces richesses, qui ont avec les richesses du ciel cela de commun que les vers ne les rongent pas et que les voleurs ne les dérobent pas, vous en jouirez et vous en ferez jouir les autres.

Lorsqu'on a goûté à ces joies de l'étude, on peut se passer sans regret de toutes les autres. Que sont, auprès d'elles, les joies que donnent la popularité, les succès mondains, les hautes positions, les triomphes de la vanité ? Aussi, vous verrez souvent les hommes les plus favorisés de la fortune envier la supériorité d'un homme d'étude et de science; vous ne verrez jamais un homme, qui a mis son bonheur et son honneur dans son mérite

personnel, envier le sort de ceux qui, dans le monde ou dans l'Eglise, sont au-dessus de lui. Il ne les envie pas, il les respecte.

Lorsqu'on a goûté à ces joies si pures, on a toujours de quoi se consoler des petites misères de la vie. Vous vous y attendez bien, Messieurs, tout n'est pas rose dans la vie qui s'ouvre devant vous. La vie commune, dans les conditions où vous l'aurez, a ses épreuves. Ces épreuves, il ne faut ni les nier ni les exagérer. Elles existent, mais elles sont supportables, pourvu qu'on ne les envenime pas. Elles deviennent quelquefois intolérables, quand le désœuvrement leur fait prendre des proportions démesurées. Selon les habitudes de dissipation ou de concentration qu'il a provoquées, le désœuvrement nous conduit à des confidences indiscrètes — et alors nos murmures s'exaltent au bruit de leurs échos — ou bien il nous confine dans des monologues atrabilaires qui irritent nos blessures. Nous tournons et retournons alors le fer dans la plaie, et notre mal s'aigrit de plus en plus dans une sorte de fermentation intérieure. L'étude est un remède infaillible à toutes ces peines, et Montesquieu exprimait le sentiment de tous ceux qui lui ont consacré leur vie quand il disait : « Il n'y a pas de peine qu'un quart d'heure d'étude ne console. »

Mais, Messieurs, vous demandez à l'étude un autre but que celui d'un intérêt personnel, et, si le travail intellectuel ne vous donnait que ces jouissances solitaires et égoïstes, il n'aurait pas de quoi satisfaire vos légitimes, vos apostoliques aspirations. Vous insistez donc et vous dites : « En quoi me serviront ces études au bien des âmes ? Qu'est-ce que je ferai de tant de science ? »

Vous jouirez, Messieurs, de votre fortune. La vie de presbytère serait bien triste, si un rayon des lettres ou des sciences ne venait l'éclairer. Ce serait, selon le mot de Sénèque, un vrai tombeau dans lequel vous iriez enterrer votre jeunesse : *Vita sine litteris, vivi hominis sepultura.* Mais surtout vous en ferez jouir les autres. Enrichissez-vous d'abord et vous trouverez facilement l'emploi de vos trésors amassés. Ne croyez pas que vous ne saurez qu'en faire. On ne voit point de millionnaire embarrassé de savoir ce qu'il doit faire de son argent. Acquérez d'abord à la sueur de votre front ces richesses intellectuelles. Si, par la grâce de Dieu, vous devenez un millionnaire, je veux dire, un savant supérieur, vous doterez la société ou l'Eglise d'un monument. Si vous ne devenez qu'un homme instruit, vous aurez souvent l'occasion de communiquer vos connaissances. On trouve sur son chemin autant d'ignorants à instruire que de mendiants qui vous demandent l'aumône ; et il est souvent aussi dur de dire à un ignorant qui interroge : je ne sais pas, que de dire au pauvre qui vous tend la main : je n'ai rien.

Vous comprenez par-là, Messieurs, la place que l'étude doit tenir dans votre avenir, et vous voyez, par cela même, celle qu'il faut lui faire dans votre vie actuelle, dans vos goûts, dans votre estime, dans vos habitudes.

Permettez-moi de vous le dire, c'est surtout pendant les vacances qu'il faut fortifier ces goûts d'étude et affermir ces habitudes, parce que les vacances vous offrent les conditions de travail qui se rapprochent le plus de celles que vous rencontrerez plus tard. Prélevez toujours rigoureusement sur chacune de vos journées quelques heures réservées à l'étude, et faites en

sorte que rien ne vous les enlève ni les entame. Cette fidélité à un exercice si méritoire et si salutaire sera pour votre avenir une garantie bien précieuse.

Comme j'étais séminariste, un prêtre de beaucoup d'expérience et d'un grand sens nous disait : « Vous serez dans le ministère ce que vous aurez été dans vos vacances ». J'avoue que je me révoltais intérieurement contre cette pensée. Je me disais : Ce n'est pas possible. Je n'ai qu'à me délasser en vacances, tandis que, dans le ministère, j'aurai des fonctions à exercer. En principe, j'avais raison : l'expérience — la mienne et celle des autres — m'a montré que j'avais tort. Un prêtre, en règle générale, est dans le ministère ce qu'il a été dans les vacances de son séminaire. Il travaille comme il travaillait pendant ses vacances ; il fait son oraison, comme il la faisait pendant ses vacances ; chose plus extraordinaire, il dit la messe comme il l'entendait. Oui, il célèbre la sainte messe comme il y assistait. Voulez-vous donc regarder sans frayeur votre avenir ? Passez vos vacances de telle manière que vous puissiez dire : J'espère et je veux être toute ma vie ce que j'ai été pendant mes vacances.

CONFUCIUS ET LES USAGES CHINOIS

Vous demandez souvent à vos aînés, Messieurs, comme de jeunes recrues aux vétérans, les moyens de réussir dans le ministère des âmes qui doit vous être confié bientôt. Les meilleurs conseils et les plus pratiques que je connaisse, je les ai trouvés, il y a quelques semaines, dans un livre dont je vous recommande la lecture, s'il vous tombe sous la main. C'est la vie de Mgr Dubar, vicaire apostolique du Petchéli Sud-Est, de la Compagnie de Jésus. Son biographe expose les obstacles à l'évangélisation de la Chine, et les qualités que doit avoir tout missionnaire, pour s'y employer utilement. En lisant les conseils qu'il donne aux missionnaires de Chine, on ne peut s'empêcher de remarquer combien ils conviennent aux prêtres qui exercent le saint ministère en France. Aussi, par un procédé très simple de transposition, on peut se les appliquer à soi-même, car la pratique en sera aussi fructueuse ici que dans l'Empire du Milieu.

Que cela ne vous étonne pas, Messieurs. Il y a, entre la Chine et la France, de tristes et frappantes ressemblances.

Notre état social a de nombreuses analogies avec celui

du Céleste-Empire. Cette immense nation, sans autre aristocratie que celle des lettrés et des fonctionnaires, ne nous rappelle-t-elle pas l'influence prépondérante qu'exercent dans notre pays les fonctionnaires et les lettrés ? Notre ministère est aux prises ici avec le même ennemi que dans l'Extrême-Orient. Ce n'est pas la superstition païenne que le missionnaire catholique doit surtout combattre en Chine, c'est cette religion naturelle qui croit pouvoir se suffire à elle-même, parce qu'elle est fière des vertus philanthropiques qu'elle inspire. En France, n'est-ce pas la religion naturelle également qui veut se substituer au Christianisme ? Elle en élague tout le surnaturel ; elle prétend en garder la loi morale dans son intégrité ; elle se drape dans ses vertus utilitaires et ses dogmes rationnels, comme dans un manteau d'honneur. Il serait facile de multiplier les rapports de ressemblance, de prolonger la comparaison entre la Chine et la France, et nous verrions qu'entre ces deux civilisations décrépites et raffinées, dont l'une repousse le Christianisme et dont l'autre s'en détache, il y a de nombreux points de contact. C'est ce qui fait que la conduite qui convient et réussit dans l'un de ces pays, réussit également et convient dans l'autre.

Or, Messieurs, savez-vous quel est le premier conseil que l'auteur donne aux apôtres de la Chine ? Je vous le donnerais en mille, vous ne le devineriez pas. Il leur dit : Si vous voulez y faire quelque bien, apprenez d'abord les usages de la politesse chinoise, et observez-les scrupuleusement. Veillez beaucoup à votre extérieur. Donnez à votre maintien la gravité, qui est une qualité du caractère national. Sans cela, vous compromettrez le succès de votre parole et de votre zèle.

Est-ce là, Messieurs, une différence entre la Chine et la France ? Tient-on moins ici que là-bas à la gravité du prêtre ? Le Chinois veut que le prêtre soit aussi grave que lui ; les Français veulent que le prêtre soit plus grave qu'eux. Là-dessus, ils sont aussi exigeants qu'on peut l'être en Chine. Et, lorsque l'auteur signale la légèreté de manières, la brusquerie, les airs emportés, la désinvolture du maintien comme autant d'écueils pour le ministère apostolique en Chine, je me dis que tout cela le paralyse autant parmi nous.

Il nous analyse admirablement l'effet que ces manières produisent sur les gens du pays. Elles éloignent les païens qu'elles choquent. Les chrétiens les supportent, mais en gémissant et à contre-cœur. Les missionnaires chez qui ces défauts se font remarquer, n'obtiennent ni la considération ni la confiance, et leur ministère est stérile. Au contraire, ceux qui ont de la dignité, du sérieux, de la douceur, exercent, partout où ils vont, un prestige incomparable ; ils font la plus heureuse impression. En voici un exemple. Il y a peu d'années, le sous-préfet vint faire une visite de bon voisinage à la maison de résidence des jésuites. Il fut reçu par le supérieur, dont l'extérieur et le langage le frappèrent tellement qu'il dit à un religieux : « Le Père est un grand homme ; il était né pour porter le bouton rouge et la plume à deux yeux. » Tout cela, Messieurs, s'est passé bien loin de nous. Mais que de fois des scènes semblables ont eu lieu parmi nous ! Combien de prêtres ont vu leur ministère annulé par suite d'un défaut extérieur, sur lequel ils n'ont pas assez veillé ! Combien de gens éloignés de la religion et qui ne s'en sont pas rapprochés, parce que les manières d'un ecclésiastique les ont repoussés ! Et si les âmes dévouées à

l'Église, acquises à la cause de Dieu sont plus patientes, combien n'en souffrent-elles pas !

Voulez-vous une appréciation générale qui semble l'écho de l'opinion européenne ? Ecoutez cette anecdote. Un jour, on demande à deux vieillards, recommandables par leur position et leur foi, ce qu'ils pensent des nouveaux missionnaires. Ils se regardent longtemps sans répondre. Enfin l'un d'eux prenant la parole : « Père, dit-il, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai pas ma pensée. Les vertus sacerdotales de nos nouveaux pères spirituels ne le cèdent en rien à celles de leurs devanciers. Ils sont animés du même zèle, de la même charité ; mais peut-être ont-ils moins compris l'importance de la gravité du maintien et du langage. »

Qui n'a pas entendu, presque avec le même accent de discrétion, ce blâme mesuré, adouci par l'esprit de foi ? Qui n'a pas vu établir cette comparaison entre l'ancien et le nouveau clergé ? Qui n'a pas entendu célébrer les grandeurs, les bonnes manières, la politesse exquise, la dignité de tenue du clergé d'avant la Révolution, dont les vénérables débris ont édifié la génération sacerdotale qui a précédé la nôtre ? Ne semble-t-il pas que ce jugement a été formulé chez nous ? Si cette dignité extérieure est favorable à l'apostolat en Chine, croyez-le, Messieurs, elle lui est bien utile en France. Ayons donc de la gravité. Ajoutons à cette qualité fondamentale — puisqu'il faut être de son pays — une nuance d'amabilité. Et nous aurons réuni les conditions les plus favorables à l'exercice de notre mission.

Mais le biographe de Mgr Dubar dit que ce n'est pas assez d'avoir cette bonne tenue, et que si le missionnaire veut faire accepter son apostolat en Chine, il doit encore connaître tous les usages de la politesse

chinoise et les observer scrupuleusement. C'est un peuple très cérémonieux que les Chinois. Leur code de politesse a tout réglementé dans les plus minutieux détails et ils ne font grâce de rien. Ils ne souffrent pas le plus petit manquement au plus insignifiant usage. Le missionnaire ne peut compter, pour s'en dispenser, sur sa qualité d'étranger. S'il est pris en défaut sur un point, c'est un barbare, un homme sans éducation. On lui tournera le dos autant que la politesse du pays le permet; surtout on lui refusera toute estime. Il doit donc se conformer à tous les usages pour le vêtement, le logement, les visites, la tenue, le ton de voix, sous peine de voir son ministère complètement annihilé. Notez bien que la plupart de ces usages sont puérils, insignifiants, ridicules. Mais que voulez-vous ? Il faut en passer par là, si l'on tient à réussir dans ce travail de l'apostolat.

Messieurs, est-on moins exigeant ici, sous ce rapport, dans un certain monde ? Non. Souvent le prêtre est jugé sur l'infraction à un simple usage de convention. Pas plus ici qu'en Chine, on ne transige sur les règles de la bienséance. Et, si nous comptons que notre caractère sacerdotal pourra nous en dispenser, nous nous trompons étrangement.

En Chine, il n'y a pas de parias de naissance, mais il y a le paria d'éducation. C'est une humiliation d'être en relations avec un homme d'une éducation inférieure. N'est-ce pas là un trait de ressemblance de plus, entre le milieu où nous vivons et celui que rencontre le missionnaire en Chine ? Non, parmi nous, il n'y a plus de parias de naissance et de condition. Mais n'y a-t-il point le paria d'éducation ? N'est-ce pas une humiliation pour certaines gens d'entrer en relations avec des

hommes d'une éducation inférieure ? Toutes les portes, tous les salons s'ouvrent devant l'homme comme il faut, sans qu'on lui demande s'il a été élevé sur les genoux d'une duchesse ou d'une paysanne. Mais tout se ferme devant l'homme d'une éducation inférieure, devant l'homme mal élevé. Le vide se fait, un cordon sanitaire s'établit autour de lui. Or il importe, Messieurs, que le prêtre ait accès partout, qu'il se fasse ouvrir toutes les portes, pour se faire ouvrir ensuite tous les cœurs. Il importe qu'on ne soit jamais humilié d'avoir des relations avec lui ; qu'il soit toujours, par son éducation, au-dessus ou au niveau de ceux à qui il offre son ministère, qui auront besoin d'y recourir, sur qui il doit exercer son influence, auprès de qui il doit remplir son apostolat.

C'est donc une obligation pour nous, Messieurs, de nous bien instruire des usages que nous aurons à observer, des convenances que nous aurons à garder. S'il s'agissait du zèle, on pourrait s'en remettre à vous et penser que vous en aurez, quand il le faudra, les heureuses inspirations. Mais les usages étant choses de convention ne se devinent pas. Il les faut donc apprendre. Peut-être l'éducation de famille ne nous a-t-elle point préparés à paraître dans le monde où nous serons appelés à vivre ; peut-être le collège ne nous a-t-il laissé que des habitudes trop familières et trop libres de camaraderie. Que le séminaire répare tout cela. N'allez pas dans le monde sans connaître les usages du monde.

Tout cela, me direz-vous, est bien petit. Rien n'est trop petit pour le vrai zèle. Permettez-moi une supposition. Voici un jeune homme qui a quitté son père, sa mère et sa patrie, qui a mis entre son clocher et lui

trois mille lieues, qui a renoncé à tout enfin, et qui s'expose à tout pour le salut de la Chine. Il y aborde plein du feu sacré qui fait les apôtres. Mais voilà qu'un vieil apôtre, blanchi dans les labeurs des missions, le retient et lui dit : Mon cher ami, tout ce que vous avez fait est bien. Vous savez la théologie, vous savez la langue ; mais vous ne savez pas la politesse. Apprenez-la. N'allez pas vous aventurer dans le pays sans la connaître : vous n'y feriez rien, absolument rien. Mettez-vous donc à saluer. Je vous donnerai quelques leçons. Apprenez aussi quelques compliments. Le jeune homme le regarda étonné et lui dit : Croyez-vous donc que c'est pour débiter de pareilles sornettes, pour faire des révérences ridicules et dire des banalités que je suis venu en Chine ? Je ne suis venu que pour y trouver des âmes ; non pour y recevoir des leçons de politesse. Je veux être apôtre et martyr. Apôtre, mon ami, dit le vieillard, vous ne le serez point : il faut savoir s'y prendre pour gagner des âmes. Martyr, vous ne le serez pas plus : vous ne serez que ridicule.

Eh bien, Messieurs, voici un jeune prêtre qui sort du séminaire et qui entre dans sa première paroisse. Il est dévoré, je le veux bien, du désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; mais il ne veut pas s'abaisser aux minuties de la politesse. Il sait sa théologie, il a de bons sermons dans ses cahiers. Mon cher ami, à votre savoir ajoutez donc le savoir-vivre : l'un ne vous sera pas moins utile que l'autre. N'appelez point minuties, mesquineries, ce qui peut vous conquérir l'estime et vous donner accès près des âmes. Beaucoup sont polis par vanité, par calcul d'intérêt, pour obtenir des succès de salon, pour se ména-

ger les bonnes grâces des gens du monde. Soyez poli par zèle, élevez la politesse à la hauteur de votre apostolat, et personne ne pourra la trouver petite.

Mais le monde n'est-il pas bien injuste de nous juger à pareille mesure ? — Il vous sera plus facile de devenir polis que de le rendre juste. Est-il même bien injuste envers vous ? Je sais bien que, sous des dehors vulgaires et sous des formes mal dégrossies, vous cachez de grands talents. Mais j'ai bien dit: Vous les cachez. Le monde ne les a pas vus ; il ne peut pas les apprécier. Il n'a pas assisté à vos examens, il n'a pu jouir de vos discussions de théologie, il ne sait pas les *optime* que vous avez obtenus. Il ne vous a vus qu'à table, en conversation ; et là, avouez-le, vous ne brillez pas. Il vous est échappé bien des sottises qui ne lui ont point échappé et dont il se souviendra longtemps. C'est tout ce qu'il sait de vous.

Vous demandez qu'il ne vous prenne pas pour un rustre et qu'il soupçonne des mérites dont il n'a jamais eu de preuve. C'est demander qu'il fasse en votre faveur des jugements téméraires, qu'il croie à votre valeur sans raison suffisante.

Voyez votre jeune confrère. Il n'a pas plus de talent que vous. Il en a moins : soit. Eh bien, malgré son infériorité, voyez comme il réussit. On l'apprécie, on le recherche, il est couru, il est aimé. A quoi doit-il tous ses avantages qu'il a aujourd'hui sur vous et qu'il n'avait pas autrefois ? C'est que, de ce temps-là, du temps où vous composiez ensemble, vous composiez en latin, en grec, mais vous ne composiez point en tact. Alors vous étiez le premier. Maintenant que, dans votre paroisse, vous ne l'êtes plus, vous aurez du moins, pour vous empêcher de sécher de dépit et pour vous venger

de ses succès, la consolation de vous dire jusqu'à vos derniers jours : il n'était pas fort en thème.

Non, ce n'est pas une petite chose que le savoir-vivre ; et il a des conséquences plus grandes qu'on ne serait tenté de le croire, dans la vie du prêtre. Il contribue à notre bonheur comme aux facilités de notre ministère. Parmi ceux qui sont étrangers aux lois de la bienséance, les uns ont conscience de ce qui leur manque, les autres ne s'en doutent pas. Les premiers sont timides et gauches par suite de leur timidité. Ils sont embarrassés de la moindre démarche. Lorsqu'ils ont le courage d'affronter le monde, c'est toujours pour eux un supplice et, pour ceux qui les y voient, un spectacle pénible ou ridicule. Souvent ce courage leur manque. Ils se font sauvages, ils tombent dans je ne sais quelle misanthropie au moins extérieure et manquent une foule d'occasions de faire le bien. Les autres ont le don de faire et de dire des sottises en sûreté de conscience, de faire autant de faux pas que de démarches, et cela sans jamais perdre leur aplomb.

Le second conseil que l'on donne aux apôtres de la Chine n'est peut-être pas moins étrange pour vous que le premier : c'est de ne pas crier contre Confucius.

Vous savez, Messieurs, ce qu'est ce philosophe pour les Chinois : c'est le grand homme par excellence, c'est le saint. Ses livres sont, en quelque sorte, des livres sacrés pour la nation. C'est en eux qu'elle puise toutes ses croyances et tous ses préceptes de morale. Ces livres, altérés, paraît-il, dans le cours des siècles, sont l'objet d'interprétations contraires. Les uns y voient des doctrines purement spiritualistes, les autres pensent que le matérialisme en fait le fond. Les missionnaires catholiques se sont divisés sur ce point.

Apportant à une nation ensevelie dans les ténèbres de la mort la grande lumière chrétienne, quelques-uns ont eu à cœur de faire remarquer, dès l'abord, combien le faible flambeau, qui l'éclairait jusqu'alors, était éclipsé par le soleil du christianisme qui se levait sur elle. D'autres, au contraire, ont montré dans les enseignements du philosophe comme l'aurore des jours meilleurs qui allaient luire sur la Chine. Les uns donc ont abaissé Confucius aux yeux de ses compatriotes, les autres se sont appuyés sur lui. Le vieux missionnaire, l'ancien jésuite qui a écrit la vie de Mgr Dubar, déclare que, de ces deux méthodes, celle qui attribue les meilleures doctrines au philosophe chinois est, en principe, de beaucoup la plus soutenable. Il ajoute que, de fait, elle est la seule à donner de bons résultats, et qu'elle a reçu de Léon XIII des éloges qui sont la condamnation implicite de l'autre. Attaquer à tout propos Confucius, c'est, dit-il, d'abord repousser les infidèles ; c'est de plus troubler les convertis. Sans doute, il faut que le missionnaire relève les erreurs dogmatiques et morales contenues dans les livres du philosophe. Mais qu'il se garde de commencer par là ; qu'il parte plutôt de ce qui, dans son enseignement, est conforme à nos dogmes, pour en venir à la fausseté de ce qui leur est contraire. Et, lorsqu'il combattra directement les erreurs du saint, qu'il le fasse sans esprit de dénigrement. Si l'on saisit une expression quelconque de mépris dans le langage du missionnaire, la discussion est close et tout espoir de conversion est perdu.

L'auteur rend hommage, sur ce point, à l'ancienne Compagnie de Jésus. En Chine, comme en France, les jésuites sont les premiers maîtres de toutes les habiletés *ad majorem Dei gloriam*. Les missionnaires et les

prêtres séculiers n'ont qu'à suivre les exemples qu'ils ont donnés et qu'ils continuent chaque jour de donner. Mais l'auteur trouve des modèles bien plus haut encore. Il rappelle que cette méthode de conciliation n'est autre que celle des apôtres et des Pères de l'Église. C'est la tactique du zèle éclairé, du vrai zèle, qui a été suivie en Europe avant d'être importée en Chine. C'est l'inspiration de la charité unie à la prudence chrétienne, qui cherche d'abord ce qui rapproche, pour arriver à supprimer ce qui divise ; qui se garde de froisser ceux qu'elle veut gagner ; qui se sert de tous les vestiges de la Révélation et de toutes les lumières de la raison, pour conduire à la plénitude de la vérité chrétienne. N'est-ce pas de la sorte que les apologistes des premiers siècles ont montré dans Platon comme la préface heureuse de l'Evangile ? Au lieu de ruiner l'autorité des philosophes païens, n'ont-ils pas fait leur possible pour les baptiser ?

En résumé, on ne gagnera jamais rien à déblatérer contre Confucius. On ne peut que gagner en le traitant avec respect, en ménageant les susceptibilités des sentiments qu'il inspire à ses concitoyens, et même en invoquant son autorité. Mais, si on n'y fait pas appel, au moins il ne faut pas la mépriser. Si on n'imite pas les anciens jésuites qui citaient les Kings et les complétaient dans un sens chrétien, au moins il ne faut pas décrier ces livres. Tout est perdu si l'on déblatère à tout propos et hors de propos contre Confucius.

Mais je vous entends, Messieurs. Vous me dites : Où voulez-vous en venir ? Aurons-nous jamais rien à démêler avec Confucius ? Non, Messieurs, vous n'aurez jamais l'occasion d'en dire ni bien ni mal. Mais n'y a-t-il point dans notre pays des Confucius à ménager ?

N'y a-t-il point des préjugés très enracinés que nous serions bien tentés d'arracher et qu'il faut se résigner à conserver ? L'immobile Orient n'a qu'un Confucius. Depuis de longs siècles, il est aux pieds de ce maître, aux pieds du saint homme. Dans notre Occident, les préjugés se succèdent, les idoles changent avec chaque siècle ; mais, pour être de moins longue durée, ces préjugés n'en demandent pas moins à être traités avec la plus extrême précaution pendant leur règne éphémère. Dans l'Orient stationnaire, c'est l'antiquité qu'on respecte et dont on est fier : le missionnaire doit la respecter aussi. En Occident, c'est le mouvement, c'est le progrès. On a les yeux tournés, non vers le passé, mais vers l'avenir. C'est l'avenir que l'on met dans toutes les réclames à succès ; c'est l'esprit rétrograde que l'on craint le plus. L'apôtre se gardera de heurter ces aspirations. Il évitera de glorifier outre mesure et hors de propos le passé qu'on répudie. Il portera ses regards là où les portent ses contemporains. Il s'emparera, par exemple, du mot magique de progrès et, avec un religieux illustre, il le portera dans la première chaire de notre pays pour démontrer que le christianisme, loin d'être l'ennemi du progrès, en a, au contraire, tous les secrets.

Prenez-y garde, Messieurs, nous sommes deux générations élevées côte à côte sous le même ciel et sur le même sol, dans des principes très différents sinon opposés. Je ne veux pas dire qu'il y a deux France, parce qu'on a abusé de ce mot ; mais il y a, parmi les enfants de la France, les fils de Voltaire et les fils des Croisés. Les mêmes mots n'ont pas le même sens pour nous et pour nos contemporains, ils ne rendent pas le même son.

Voulez-vous me permettre une confidence qui vous donnera, dans un exemple, toute ma pensée. J'ai été élevé, comme vous, dans une sainte horreur de la Révolution. Je n'en entends jamais le nom sans une émotion que j'ai ressentie, pour la première fois, dans ma plus petite enfance. Ce mot de Révolution, je le confondais avec celui de révolte. J'aurais défini la Révolution une révolte titanesque, une lutte de géants contre le ciel. Il était pour moi comme une explosion du feu de l'enfer. A mes yeux, le premier des révolutionnaires était Satan, puisque, le premier, il avait poussé le cri : *Non serviam.* La Révolution n'évoquait dans mon esprit que des souvenirs pleins d'horreur, le régicide, les massacres de Septembre, les noyades de Nantes, les églises fermées, les prêtres en exil, sur l'échafaud. Je m'aperçus peu à peu que le mot de Révolution ne faisait pas sur bien des gens la même impression que sur moi. J'entendis des hommes estimables exalter ce que j'exécrais. Je voulus sonder ce mystère et je découvris, Messieurs, qu'ils ne bénissaient point ce que je maudissais, que je ne maudissais point ce qu'ils bénissaient. Le terme de Révolution est un de ces mots complexes, synthétiques, qui représentent une foule d'idées et de faits divers, et qui ne peuvent être l'objet d'un seul et même jugement.

Que faire donc, lorsqu'un de ces mots devient comme un point de ralliement et un drapeau pour la majorité d'un pays ? Faut-il le combattre ; faut-il partir en guerre contre lui et se mettre sur les bras tous ceux qui le suivent ? Non, Messieurs, il faut bien montrer que ce drapeau ne renferme dans ses plis que ce que nous voulons y voir : la conquête de libertés légitimes, la réforme d'abus surannés. Si l'on y met autre chose, si

l'on y voit la glorification des désordres et la proclamation de principes antichrétiens, alors le meilleur parti à prendre sera de laisser le temps épurer toutes choses et séparer le bien du mal. C'est à ce parti que je me suis arrêté, Messieurs, et je ne dis maintenant de la Révolution ni bien ni mal. Vous n'avez point à vous confesser de pareilles fautes. Pardonnez à ceux qui les ont commises et ne les commettez pas vous-mêmes. Mais les idées sont tellement brouillées sur ce point, que j'aurai peut-être plus de peine à obtenir mon pardon pour mon repentir que pour ma faute. Je me sens sur un terrain brûlant, je le quitte à la hâte : *Suppositos incedo per ignes.*

Sans doute, Messieurs, nous n'avons point à ménager Confucius, mais nous avons à nous inspirer de l'esprit de zèle prudent et sage qui a dicté ces conseils. En quoi donc consiste toute la conduite que je voudrais vous voir tenir? En trois choses, à savoir, à rester toujours : premièrement, inébranlables sur les principes; deuxièmement, tolérants pour les opinions; troisièmement, accommodants avec les personnes.

Inébranlables sur les principes. Le jésuite qui donne le conseil de ne pas attaquer inconsidérément Confucius a oublié de prémunir les missionnaires contre l'influence de ses doctrines. Il n'a pas fait aux apôtres de Jésus-Christ l'injure de penser que, venus si loin pour prêcher sa foi, ils pourraient la sacrifier aux doctrines philosophiques qu'ils se proposaient de combattre. Dans notre pays il n'en est pas de même. Dès qu'un prêtre parle de conciliation, de modération, on voit les hommes de zèle se voiler la face en s'écriant : « Le malheureux, il va vendre l'arche sainte ! » Messieurs, je ne vous ferai pas l'injure de craindre que

vous puissiez jamais transiger sur un principe de votre foi.

Mais le respect même que vous avez pour ce dépôt sacré, vous fera comprendre que vous ne pouvez le communiquer qu'avec les précautions de la prudence. Vous n'exposerez pas nos enseignements divins, sans y préparer les âmes et sans chercher le meilleur moyen de les faire accepter. Il y a deux ordres que nous devons suivre dans la distribution des vérités chrétiennes : l'ordre de logique et l'ordre de persuasion. L'ordre de logique veut qu'on fasse admettre les principes avant d'exposer les conséquences ; qu'on enseigne le catéchisme avant d'expliquer le *Syllabus* ; qu'on établisse l'autorité de l'Evangile avant d'en tirer les plus certaines, je le veux bien, mais aussi les plus lointaines déductions. L'ordre de persuasion exige qu'on parte des vérités acceptées pour aller à celles qui ne le sont pas, des plus facilement acceptables pour aborder celles qui le sont moins. Votre premier soin sera donc toujours, Messieurs, de chercher le terrain sur lequel vous pourrez vous rencontrer avec les âmes que vous voulez gagner à Dieu ; le point sur lequel vous pourrez le mieux vous entendre ; le jour sous lequel la vérité leur sera le plus sensible et pourra les toucher le plus vivement.

Voulez-vous voir, en face l'une de l'autre, deux méthodes d'apostolat opposées, l'une qui jette la vérité à brûle-pourpoint, l'autre qui cherche d'abord à l'accommoder aux âmes ? Je les trouve représentées au vif dans ce court dialogue.

Un jour, un jeune homme distingué disait à un prêtre : « Je dois parler demain à l'inauguration d'une œuvre catholique d'ouvriers. — De quoi leur parle-

rez-vous, si je ne suis pas indiscret ? — Des droits de Dieu. — Des droits de Dieu ! Si j'avais l'honneur de parler à des ouvriers, je ne prendrais pas ce sujet. — Lequel prendriez-vous ? — Le plus opposé. Vous voulez leur parler des droits de Dieu, je leur parlerais des intérêts des hommes. Vous voulez leur faire accepter la loi de Dieu au nom de ses droits, j'essaierais de la leur faire accepter au nom de leurs intérêts. Ce serait le même but, les moyens seuls différeraient ; mais les moyens que je propose me paraissent mieux adaptés à votre auditoire.

Tolérants pour les opinions. — N'espérons point, Messieurs, réaliser l'unité dans les choses douteuses ; ne rêvons point cette chimère impossible. Notre but doit être d'obtenir l'unité dans les choses de foi. Concentrons sur ce point nos efforts et abandonnons le reste aux disputes des hommes. Ne laissons point subsister ces équivoques, ces malentendus déplorables qui mêlent les opinions aux dogmes, et rendent, aux yeux des peuples, l'Eglise responsable des actes des partis. Dégageons-la de la mêlée. Montrons-la planant au-dessus des controverses, dans la sereine région des principes immortels, indifférente aux théories éphémères, gardant toutes ses sollicitudes pour les âmes, pour tout ce qui peut les sauver, les perdre ou les menacer. N'élargissons pas les abîmes imaginaires qui séparent de notre sainte religion les individus ou les sociétés. Ne rétrécissons pas, de notre autorité privée, le domaine des libertés humaines, avant que l'Eglise en ait fixé les limites. Ménageons, multiplions les points de contact, les moyens de rapprochement. Si nous constatons des préjugés répandus autour de nous, n'y touchons que dans la mesure où ils blessent

notre foi, et procédons contre eux avec la plus grande délicatesse. Ne prenons pas, vis-à-vis de l'opinion, l'attitude du bravache, mais celle de l'apôtre. Souvenons-nous que, selon le mot de M. de Maistre, les préjugés d'un peuple sont comme des tumeurs enflammées qu'il faut traiter doucement pour éviter les meurtrissures. N'allons point à l'encontre des grands courants d'opinion. Nous leur opposerions des efforts aussi impuissants que compromettants pour les intérêts sacrés dont nous avons la garde. C'est le conseil que nous donne le Saint-Esprit lui-même : *Nec coneris contra ictum fluvii* (1) Rappelons-nous la belle leçon que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna un jour à ses apôtres. « Maître, lui disaient-ils, nous avons trouvé un homme qui chassait les démons en votre nom ; nous le lui avons défendu parce qu'il ne marche pas à votre suite avec nous. » Que je reconnais bien là les disciples ! Mais je vous reconnais bien aussi, ô Jésus, dans la réponse que vous leur fîtes : « Laissez-les faire : on est pour vous quand on n'est pas contre vous. »

Accommodants et charitables envers les personnes. — Rappelons-nous toujours, Messieurs, que nous sommes les intermédiaires entre deux puissances, l'une qui a tous les droits, l'autre qui a tous les devoirs, mais qui reste libre. Nous sommes les fondés de pouvoirs de Dieu auprès des hommes. Mais les négociations que nous sommes chargés de conduire sont essentiellement l'œuvre de la persuasion. Les cœurs que nous avons à gagner s'ouvrent, ils ne se forcent pas. En vain voudrions-nous en forcer l'entrée ; nous ne réussirions qu'à brouiller la serrure. A cette pêche des âmes à

(1) *Eccli.*, IV, 32.

laquelle nous travaillons, il ne faut jamais jeter d'hameçon sans amorces, de filets sans appâts. Nous devons surtout bien nous garder de présenter aux âmes ce qui est de nature à les blesser ou les effrayer. L'oiseleur qui veut attirer les oiseaux ne se sert pas des épouvantails que le jardinier emploie pour les éloigner. Le prêtre doit donc d'abord éviter avec le plus grand soin ce qui froisse ou effarouche les âmes. Il doit surtout les attirer.

Par quoi, Messieurs? Quel est l'appât le meilleur, le plus efficace ? Quel est l'engin de séduction le plus irrésistible que nous puissions employer ? Messieurs, c'est la bonté. Ce qu'on aimera en nous, ce qui nous attirera les âmes, ce ne sera pas notre autorité, ce sera l'aménité de notre caractère. Notre autorité, nous aurons à nous la faire pardonner. C'est la bonté qui nous y fera réussir. Que d'âmes pourraient dire des prêtres qui les ont ramenées à Dieu, ce que saint Augustin disait de saint Ambroise : *Eum amare cæpi, non tanquam doctorem veri, sed tanquam hominem benignum in me*, « ce que j'aimai d'abord en lui, ce n'était pas le docteur, c'était l'homme ; ce n'était pas la vérité qu'il enseignait mais la bonté qu'il me témoignait. » On l'a dit, et l'expérience journalière confirme cette parole, on ne fait du bien à l'homme que dans la mesure où on l'aime et où on lui témoigne de l'affection. Qui est-ce qui vous a fait le plus de bien ? Qui a eu sur votre jeunesse la plus heureuse et la plus décisive influence ? C'est le prêtre qui vous a le plus aimé et qui a pu vous en convaincre le mieux.

Tous ces conseils, dont un instant de réflexion vous fera comprendre la sagesse, nous les résumerons dans un mot : le respect des âmes. Mettez dans votre esprit

cette idée que vous agissez sur des natures libres, qui ne se violentent pas, mais qui se donnent à qui les aime. Mettez dans votre cœur ce sentiment de respect qui est dans le cœur même de Dieu pour des créatures douées par lui d'intelligence et de liberté : *Cum magna reverentia disponis nos.* Vous aurez alors dans vos relations avec elles les formes du respect et vous éviterez avec soin tout ce qui pourrait leur déplaire. Et votre ministère sera fécond en fruits de salut. Pénétrez-vous donc dès maintenant de ces vérités et de ces sentiments.

Je vous ai dit, Messieurs, que le biographe de Mgr Dubar donne, au nom de son expérience personnelle, divers conseils aux missionnaires pour l'évangélisation de la Chine. Nous avons vu que les deux premiers peuvent s'appliquer à la France. Voici le troisième, qu'il ne serait pas moins utile de pratiquer parmi nous : c'est de s'occuper des lettrés.

En Chine, toute l'influence, toutes les affaires sont entre les mains des lettrés. Il n'y a pas d'autre classe dirigeante. Délaisser cette partie si importante de la nation pour ne s'occuper que du petit peuple, serait faire une faute déplorable, nous dit le vieux missionnaire, parce que le christianisme ne jouira de quelque prestige qu'à la condition de devenir la religion des lettrés.

Ici l'auteur fait encore un retour plein de regret et d'admiration vers l'ancienne Compagnie de Jésus et ses premiers missionnaires. En arrivant en Chine, les anciens jésuites comprirent bien cette situation et les nécessités qu'elle imposait aux apôtres de l'Evangile. Aussi donnèrent-ils pour principal objectif à leur zèle la conversion des lettrés.

Pour cela, le principal moyen d'action qu'ils adop-

tèrent fut la culture des lettres chinoises et des sciences européennes. Leurs prodigieux succès ne peuvent s'expliquer que par l'emploi de cette méthode, qui attira vers eux à la suite des lettrés convertis et par l'estime qu'ils conquirent, la foule du peuple. Leurs livres composés dans cette langue difficile sont restés en quelque sorte classiques, et on les trouve encore entre les mains des païens.

Voilà, disent Mgr Dubar et son biographe, où il faut en revenir. On ne fera en Chine que des conquêtes fort lentes et mal assurées, si on ne se propose d'abord la conversion des lettrés. C'est ce que les protestants comprennent. Ils jettent déjà parmi le peuple plus de livres de religion écrits en chinois que les missionnaires catholiques ne peuvent le faire ; et cet ardent prosélytisme, s'il n'est pas imité par nous-mêmes, peut constituer pour le catholicisme un sérieux danger.

Dans une nation infatuée de ses lettres et qui donne à la science une si prépondérante influence, il faut donc que le missionnaire soit instruit et que son zèle vise les classes instruites. C'est cette vérité d'expérience qui a inspiré les quelques pratiques suivantes qu'énumère l'ancien jésuite.

Les missionnaires de la Compagnie de Jésus se divisent en trois catégories différentes. Les uns, impropres par raison de santé ou incapacité à apprendre les lettres chinoises à fond, se chargent des vieilles chrétientés et, pour se préparer à y exercer utilement le saint ministère, ils se bornent à apprendre le plus de chinois qu'ils peuvent. D'autres poussent leur instruction plus avant et se mettent en état d'entrer en relation avec les lettrés, de tenir conversation avec eux, soit sur les sciences, soit sur la religion. Mais pour les

aborder sans crainte d'échec et d'humiliation pour le caractère du missionnaire, il faut déjà une instruction avancée. Et les jésuites nous montrent bien l'importance de ce point par la manière dont ils forment le clergé indigène. Ils n'ordonnent les jeunes chinois qu'ils élèvent qu'à trente ans. Ils aiment mieux laisser sans secours de grandes chrétientés et se priver du secours que ces jeunes prêtres pourraient leur rendre que de les jeter sans préparation suffisante en face des lettrés.

Enfin une autre partie des jésuites consacrent leur vie tout entière à écrire et ne se livrent qu'accidentellement au ministère ordinaire de l'apostolat. « Sans missionnaires écrivains, dit Mgr Dubar, la religion catholique, dépouillée de prestige, n'exercera jamais une sérieuse influence sur la partie élevée de la nation. » Et voilà pourquoi la Compagnie ne craint pas de se priver, pour l'apostolat ordinaire, du concours de ses membres les plus éminents afin de les consacrer à l'étude, bien persuadée que leurs travaux seront plus féconds que ceux de l'évangélisation du peuple.

Eh bien, Messieurs, est-ce que nous ne sommes pas en France en présence d'une situation toute semblable? En France comme en Chine, il n'y a plus qu'une classe dirigeante, celle des lettrés. Qui est-ce qui a de l'influence sur les destinées du pays? Est-ce la noblesse? Elle n'est plus qu'une relique morte du temps passé. Est-ce la richesse? Elle ne peut pas étendre bien loin son action, si elle n'a que son or. Tous les pouvoirs sont par terre. Il ne reste debout au milieu de nous qu'une puissance, mais une puissance formidable : celle des classes lettrées. C'est elle qui par le livre, le journal, la revue, fait l'opinion. C'est elle qui fait et défait les législateurs, qui fait et défait les lois. Telle loi votée der-

nièrement, telle autre loi projetée était un article de journal avant d'être inscrite dans le code. C'est cette classe qui, à son gré, selon qu'elle les patronne ou les combat, fait et défait les gouvernements. Ah ! je ne trouve point, Messieurs, qu'on fasse trop pour entretenir dans le peuple la vertu et la foi chrétienne. On n'en fera jamais assez pour nos pauvres, nos ouvriers. Mais ne laissons point sans apôtres les classes élevées de la nation. Ce serait un grand malheur si les classes élevées étaient les classes abandonnées.

Vous avez été frappés comme moi, Messieurs, de cette sage distribution des emplois, en rapport avec les besoins des populations à convertir et avec les capacités de ceux qui doivent y travailler. Mais, Messieurs, n'est-il pas vrai que nous ne pourrions rien faire de mieux dans notre France ? N'est-il pas vrai que nous sommes ici en présence d'une situation semblable à celle de la Chine ? Comment faire face à cette situation ? Nous pourrions nous inspirer des conseils et des exemples qui nous viennent de l'Extrême-Orient. Et puisque nous avons, comme les missionnaires de Chine, à ramener un peuple infatué et instruit à tous ses degrés, le clergé doit, Messieurs, cultiver la science à tous ses degrés. Si nous voulons être à la hauteur des besoins du temps, il faut : premièrement, que tout prêtre soit pour l'instruction, à la hauteur de l'instituteur ; deuxièmement, que le clergé soit à la hauteur de l'Institut.

En d'autres termes chacun de nous doit être aussi instruit que l'homme le plus savant de sa paroisse ; et le clergé doit l'être autant que le corps le plus savant de la nation.

Le prêtre, nous le verrons, doit, avant tout, posséder la science de son état. Mais il y a un fonds de connais-

sances qui doit être commun entre toutes les classes de la société et que tout le monde doit posséder. C'est pour cela que chacun ne possède pas seulement des connaissances professionnelles, mais encore des connaissances que j'appellerais humaines, parce qu'elles doivent être communes à toutes les professions, au médecin, à l'avocat, au prêtre. Lorsqu'on constate dans un homme bien élevé une lacune sur ce point, c'est une raison de discrédit et de déconsidération, souvent de mépris. On ne pardonne pas à un prêtre certaines ignorances ; comme le prêtre lui-même, il faut bien le reconnaître, ne les pardonne pas quand il les rencontre. C'est donc un devoir pour nous de nous tenir au niveau de l'instruction générale, et cela d'autant plus que ce niveau monte et s'égalise. Vous comprenez sans qu'on insiste, Messieurs, combien il serait honteux pour le prêtre de tomber au-dessous des populations qu'il dirige, d'être relevé de ses bévues dans une conversation par l'instituteur du village ou par le frère qui partage la table du presbytère.

Que faut-il faire pour honorer notre ministère ? Nous instruire, ou conserver notre instruction acquise en l'entretenant. Ne nous mettons pas dans le cas de certains hommes qui sont toujours, ou exposés à dire une sottise sur les sujets les plus courants, ou condamnés à garder

« De Conrart le silence prudent. »

Nos sottises discréditent et le silence ne peut être éternel. Une fois ou deux, on en fera honneur à notre modestie ; mais bientôt on s'apercevra qu'il ne vient que de notre ignorance. Nous aurons beau mettre tout notre esprit à la cacher, elle finira par percer enfin et ce sera pour notre confusion. Si nous étions seuls

en cause, ce serait peu de chose : il faut bien boire la honte quand on se l'est versée. Mais ce sera aussi l'humiliation de notre caractère et la déconsidération de notre ministère.

Avons-nous beaucoup à apprendre pour faire face à ses exigences ? Non, Messieurs, mais nous avons beaucoup à nous rappeler. Oh ! si nous savions toujours ce que nous avons su une fois dans notre vie, nous serions garantis. Mais la nuit se fait si vite dans le cerveau ! Tout s'y brouille, tout s'y efface si rapidement, quand on ne repasse pas sur les traits qu'on y a gravés trop peu profondément, hélas ! Où sont nos connaissances de l'école primaire ? Sommes-nous toujours bien sûrs de notre orthographe ? Et les notions les plus usuelles d'histoire et de géographie n'ont-elles pas besoin d'être rafraîchies ? Ayons le courage, Messieurs, surtout si nos études élémentaires ont été faibles ou même manquées, de les reprendre, d'y consacrer quelques heures de vacances ou quelques moments perdus de presbytère.

Je connais des prêtres qui se sont fait une loi de chercher dans le dictionnaire de la langue la signification de tous les mots qui leur sont inconnus, et, dans les dictionnaires d'histoire, de géographie, de sciences, les dates, les noms propres, la situation des villes, etc, au fur et à mesure qu'ils les rencontrent dans la lecture des journaux ou des livres. Vous avez, parmi les prêtres que vous estimez le plus, quelqu'un qui est, depuis de longues années, fidèle à cette pratique, et qui lui doit un vrai magasin de connaissances variées et précises. J'ai rencontré chez le curé d'une ville maritime importante l'usage journalier de ces sortes de dictionnaires. Il est impossible de s'en servir

longtemps, sans avoir à sa disposition une foule de notions qu'elles donnent ou rappellent.

Posséder les éléments de toutes les connaissances qu'on demande à tout homme bien élevé : voilà ce qu'il faut pour chacun de nous. C'est ce que Mgr Dupanloup appelait la science compétente. Elle suffit à l'individu, elle ne suffit pas au corps. Le prêtre peut, dans une situation ordinaire, s'en contenter ; le clergé ne le peut pas. Il faut que le clergé possède une science éminente et se place à la hauteur des corps savants.

Je l'ai dit, il ne faut pas que les classes élevées restent sans apôtres. Les savants, eux aussi, ont des âmes. Il y a une âme sous l'habit brodé ou galonné du fonctionnaire, du membre de l'Institut, comme sous la blouse de l'ouvrier. Et cette âme, nous devons faire notre possible pour la gagner à Notre-Seigneur. Nous ne l'aborderons pas de la même manière que l'ouvrier, nous ne lui parlerons pas la même langue. Nous l'entretiendrons de ce qui occupe son intelligence, mais nous ne la délaisserons pas.

Délaisser les classes influentes, qu'est-ce que c'est, Messieurs ? C'est renoncer nous-mêmes à toute influence. Napoléon disait au conseil d'Etat : « Le clergé a perdu son influence le jour où la science est passée de ses mains dans les mains des laïques. » Julien l'Apostat voulait enlever au christianisme cette arme de la science dont il avait apprécié la puissance. Et, de nos jours, ses ennemis ne nous apprennent-ils pas à estimer la science par les efforts qu'ils font pour l'arracher de nos mains ? Mais, remarquons-le bien, si nous revendiquons le droit de la répandre, c'est donc pour nous un devoir et un devoir rigoureux de la cultiver à tous ses degrés.

On ne refait pas l'histoire, pas plus celle de l'Eglise que l'histoire de toute autre société. Mais, Messieurs, il est permis de penser que nous n'en serions pas où nous en sommes, si nous nous étions plus occupés des savants et des sciences. Si, depuis le Concordat, l'Eglise de France avait pu consacrer quelques hommes à la culture des hautes sciences et s'était proposé cet apostolat des classes dirigeantes, si elle n'avait pas absorbé, dans les soins du ministère ordinaire, les ressources intellectuelles et autres que la Providence lui a accordées, verrions-nous ces positions, héroïquement conquises et occupées depuis des siècles, aujourd'hui perdues ou menacées ? Il est permis de penser que, quand l'erreur est dans l'esprit, elle passera tôt ou tard dans les faits. Quand l'esprit public est perverti, comment la législation ne s'en ressentirait-elle pas ? Et qui est-ce qui pervertit l'esprit public ? La classe dirigeante, la seule classe dirigeante qu'il y ait parmi nous, la classe lettrée.

Voilà l'ennemi qui nous combat avec les plus redoutables armes. Ces armes, il faut les prendre ; car, hélas ! qu'avons-nous à lui opposer ?

Messieurs, l'Ecriture nous parle de certains jours malheureux où Israël n'avait pas de quoi se forger des armes. Cependant l'ennemi était là, puissant et audacieux. Quand vint l'heure du combat : *Quum venisset dies praelii*, on chercha dans tout Israël une lance et une épée et on n'en trouva pas, si ce n'est celle de Saül et de Jonathas : *Non est inventus ensis et lancea in manu totius populi* (1). Ils sont tristes, Messieurs, pour la sainte Eglise, ces temps où, devant l'ennemi puissant, su-

(1) *Reg.*, XIII, 22.

perbe, enhardi par la victoire, on cherche des armes sans en trouver une seule !

Mais, me dites-vous, Messieurs, vous parlez ici comme si vous étiez en présence d'une assemblée du clergé de France. Vous signalez des besoins auxquels nous ne pouvons rien. Vous indiquez des résolutions à prendre qui ne peuvent nous regarder. En face de cette situation, que pouvons-nous? Quelle part pouvons-nous avoir dans cette œuvre de restauration ? Je répondrai aussi nettement que possible à cette question que vous me posez nettement. Voici donc, Messieurs, ce que vous devez à la science.

Les uns lui doivent leur vie. D'autres, leurs loisirs. Tous, leur estime et leurs vœux.

Je dis d'abord que les uns doivent consacrer à la science leur vie tout entière. Nous avons tous, Messieurs, puisque tous nous sommes appelés à l'honneur du sacerdoce, une vocation commune, celle de servir l'Eglise. Mais sous cette vocation commune, il y a des vocations spéciales qui déterminent le genre de services que nous rendrons à l'Eglise. Les uns la serviront par la parole, les autres par l'action; celui-ci par la prière, celui-là par le ministère pastoral; les uns en dirigeant les âmes déjà conquises, les autres en faisant de nouvelles conquêtes ; les uns la serviront en France, les autres dans les pays étrangers ; les uns dans la vie ordinaire, les autres dans la vie religieuse. Il suffit de constater, Messieurs, que l'Eglise a besoin d'hommes uniquement voués à l'étude pour conclure que Dieu appelle quelques prêtres à la vie d'étude. Or, ce besoin, nous l'avons surabondamment démontré ; et il répugne à la sage providence avec laquelle Dieu veille sur son Eglise, de penser qu'il la laisse sans la

satisfaire. Il ne l'a jamais laissée ainsi. Toujours il y a eu dans l'Eglise des vocations à la vie d'étude, comme il y en a eu à la vie de prière, à la vie de pénitence, à la vie active et pastorale. Ce n'est pas à notre époque, quand la vie intellectuelle est plus développée que jamais, que ces vocations lui feront défaut. Quoi ! elle aurait eu ses bénédictins quand personne n'étudiait en Europe, et maintenant que la science a partout dans la société laïque ses apôtres, ses martyrs, l'Eglise n'aurait plus à leur opposer que le fruit des loisirs de quelques hommes exceptionnellement doués ! Ce n'est pas possible. En face de l'ignorance du moyen-âge, il fallait des moines savants ; en face de la science incrédule, il faut des prêtres savants. Il le faut, Messieurs, d'une nécessité plus absolue encore et qui s'impose plus rigoureusement à notre zèle. Cette vocation, Messieurs, comment la reconnaître ?

Comme toute autre, à la réunion des aptitudes et des goûts. Lorsque Dieu a donné à un prêtre le goût de l'étude et que ses aptitudes autorisent à penser qu'il y réussira, il n'y a plus qu'une chose à chercher, le milieu où ces germes heureux pourront être le plus utilement cultivés pour se développer et donner leurs fruits. Car il y a là un trésor qu'il ne faut pas enfouir, un talent qu'il faut faire valoir et dont Dieu et l'Eglise demanderont compte un jour. Vos directeurs, qui savent l'importance de cette question, vous aideront à la résoudre. Posez-la nettement. Vous comprenez aisément que l'homme d'étude et l'homme d'action ne prennent pas le même chemin. Ils ne se proposent pas le même but.

Il arrive quelquefois, pour les vocations spéciales dans les grands séminaires, ce qui arrive dans les petits

séminaires, ou dans les collèges pour la vocation ecclésiastique elle-même. Il se forme des courants, soit vers l'Église, soit vers le monde, auxquels se laissent entraîner des âmes qui n'auraient pas dû céder et qui étaient appelées ailleurs. Votre vocation spéciale est ici à l'étude. Elle peut rester indécise, même lorsque votre vocation ecclésiastique est fixée. Elle doit être déterminée par l'examen de vos goûts et de vos facultés. On prépare la grande majorité au ministère paroissial. Mais du grand nombre, de la masse, il peut sortir des vocations à d'autres fonctions, à la vie d'étude par exemple. N'est-ce pas ce qui arrive de temps en temps pour les missions? Un évêque, un missionnaire passe dans la maison, vous parle des besoins des âmes dans les missions lointaines. Et il est rare qu'il ne se détache pas quelqu'un qui réponde à son appel et le suive dans son laborieux apostolat.

Messieurs, supposez qu'un missionnaire vienne vous dire : Je connais une tribu sauvage qui n'a pas d'apôtre. C'est une peuplade très intelligente, douée des plus grandes qualités, exerçant sur d'autres sauvages la plus profonde influence. Si l'on gagnait à l'Evangile cette élite de l'infidélité, on aurait l'espoir de multiplier les victoires de la foi, d'étendre ses conquêtes et de lui soumettre des milliers d'âmes. Mais la langue est très difficile à apprendre, et beaucoup d'apôtres, qui ont soif du martyre, ont reculé devant cet obstacle. Elle est encore aujourd'hui à peu près sans apôtres. Supposez qu'un missionnaire vous dise cela, Messieurs, avec l'éloquence de son cœur, il ferait parmi vous des prosélytes.

Eh bien ! Messieurs, il y a, non pas en Amérique ni aux Indes Orientales, mais au milieu de nous, non pas

une tribu sauvage, mais un groupe d'hommes, les plus civilisés du monde, qui a besoin d'apôtres. Je ne l'ai vu que de loin, mais je sais que les hommes qui le composent sont très éclairés, très influents, que le monde tout entier va à leur suite. Elle n'a pas d'apôtres, cette tribu dispersée au milieu des autres, parce que la langue qu'elle parle est très difficile à apprendre, et que beaucoup sont prêts à accepter le martyre chez les barbares, qui reculent devant les difficultés obscures de ces labeurs de l'étude. C'est la tribu des savants et des lettrés. En vain, Messieurs, gagnerons-nous tout le reste, si nous ne gagnons les savants. Toutes les conquêtes de la foi seront menacées, tant que la foi n'aura pas baptisé la science. Ce baptême-là sera plus décisif encore dans les destinées nationales que celui de Clovis ; et ce qu'il faut aujourd'hui à l'Eglise, c'est un saint Rémi de la science. Et maintenant, Messieurs, n'y aura-t-il personne parmi vous qui accepte d'être l'apôtre de la science ?

Mais vous ne vous sentez pas appelés à la vie d'étude, ou, en tout cas, vous ne savez, dans la situation actuelle, où vous pourriez vous y livrer. Soit. Vous entrerez donc dans le ministère paroissial. Eh bien, Messieurs, la science viendra frapper, illustre mendiante, à la porte de votre presbytère et vous demandera de lui donner au moins vos loisirs.

Les loisirs du presbytère, vous l'avez vu par vous-mêmes, sont bien longs : l'étude les abrège. Ils sont lourds : l'étude les allège. Ils sont périlleux, l'étude les rend utiles.

Vous me dites : mais qu'est-ce que l'étude pourra faire de mes loisirs ? De la vie d'un bénédictin, elle fait des chefs-d'œuvre d'érudition. Mais des miettes de

temps qui tombent à terre et qui sont absolument perdues, que peut-elle faire ?

Ce qu'elle en fera, Messieurs ! Demandez-lui ce qu'elle a fait des loisirs de M. Gorini. Une réponse péremptoire à des erreurs accréditées par les noms les plus imposants des représentants de la science contemporaine. Ce qu'elle en fera ! Demandez-le à un professeur de l'école des Chartes, M. Léon Gautier, qui, en son nom, nous demandait dernièrement encore nos loisirs pour faire un traité apologétique à l'usage de notre temps. Ce qu'elle en fera ! Mais ce qu'elle a fait des cinq minutes de M. Hamon, le curé de cette immense paroisse de Saint-Sulpice, l'une des plus grandes de France : des méditations utiles et un chef-d'œuvre d'hagiographie. Ce qu'elle en fera ! Demandez-le à vos catalogues, où vous verrez tant de bons livres sortis des loisirs de quelques presbytères studieux. Demandez-le à vos supérieurs, qui cherchent des prêtres éclairés et qui n'en trouvent que parmi ceux qui ont partagé leur vie entre le ministère et l'étude.

Supposez que le vaste champ de la science soit divisé entre les quarante mille prêtres qui sont en France, et que chacun en cultive un sillon. Ce ne sera plus seulement comme aujourd'hui quelques épis magnifiques mais rares ; ce ne sera pas une riche gerbe, mais une magnifique moisson de science chrétienne qui couvrira notre patrie.

Nos loisirs ! Ils pèsent sur nous doublement. Ils nous sont à charge, et ils pèsent à notre conscience. Saint François de Sales en avait peur. « Quand je pense, disait-il, à l'emploi que j'ai fait du temps de Dieu, je crains qu'il ne veuille pas me donner son éternité. »

Si nous nous sommes bien fait comprendre, Mes-

sieurs, tout prêtre doit avoir la science de son état et l'accroître dans la mesure de ses forces ; quelques-uns doivent viser à une science supérieure. Tout le monde ne peut pas posséder cette science éminente, tout le monde ne peut même pas la cultiver. On est souvent excusable de ne pas l'avoir : jamais on ne l'est de la mépriser. Ceux donc d'entre nous qui ne peuvent pas se livrer à l'étude doivent à ceux qui s'y livrent leur sympathie, leur estime et leurs vœux.

L'estime de la science et de l'étude doit entrer dans l'esprit du clergé. Il faut qu'il soit acquis à l'opinion publique que, si tous les prêtres ne sont pas savants, tous sont amis de la science. Il faut qu'on ne puisse jamais parler avec la moindre vraisemblance d'esprits rétrogrades, d'éteignoirs, etc. « Il y a, dit Joubert, deux sortes d'esprits excellents, ceux qui font de belles choses et ceux qui les admirent. » Pour moi, Messieurs, je ne puis me ranger dans la première classe, mais je retiens ma place dans la seconde, et je m'estimerais bien peu moi-même si je ne l'occupais pas toujours. Incapable d'être jamais savant, je m'en console en applaudissant à la science, en me réjouissant de tout ce que l'Eglise fait pour elle.

Tenons pour certain, Messieurs, qu'après la sainteté, rien ne fait plus d'honneur à l'Eglise, rien ne facilite plus sa mission, rien ne contribue davantage à la gloire de Dieu et au salut des âmes que la science chrétienne. Après les saints, les plus belles gloires de l'Eglise, ce sont ses savants, ses hommes de génie. Et, lorsque les deux auréoles du génie et de la science se réunissent sur la même tête, l'Eglise met à part cette gloire incomparable. Les docteurs, comme les martyrs, ont une place de choix dans la liturgie.

Nous amuserons-nous à établir une comparaison entre ces deux gloires, qui n'ont jamais été rivales, pour abaisser la science devant la sainteté? Comme si la science, lorsqu'elle est chrétienne, ne s'humiliait pas devant la sainteté ! Comme si la sainteté n'admirait pas la science ! Ce débat est puéril et peut n'être pas sans danger. Voulez-vous savoir comment je le comprends? Voulez-vous connaître sa plus heureuse solution? Ecoutez Bonaventure proclamer que le plus simple frère peut aimer Dieu comme le docteur, et voyez le frère Junipère tombant en extase à cette pensée qu'une si grande science peut être égalée en amour. Contemplez le frère convers en admiration devant la science du docteur, et le docteur s'humiliant devant la sainteté du frère convers. Voilà la solution non pas spéculative, mais pratique, de ce débat si souvent et si maladroitement agité entre la science et la sainteté.

N'abusons pas de la sainteté du curé d'Ars pour autoriser l'ignorance par des œuvres qui ne furent pas le fruit de l'ignorance mais de la grâce ! N'opposons point les œuvres de saint Vincent de Paul à celles de Bossuet. Il y a place à l'admiration pour les unes et pour les autres dans tout esprit bien fait. Et si l'abbé Perreyve s'échappe à dire qu'il y a plus de mérite à confesser une bonne femme, qu'à écrire un article du Correspondant, passons-lui cette distraction, ou plutôt mettons cela sur le compte de son humilité. Pour nous, attendons à dire cette parole, que nous soyons capables de faire l'un et l'autre. Nous qui sommes les frères convers du clergé, chargés des travaux serviles où le corps a souvent plus de part que l'esprit, donnons toute notre admiration aux membres du clergé qui rendent à Dieu

et à son Eglise les services que nous sommes incapables de lui rendre.

Encourageons tous les efforts de la bonne volonté, applaudissons à tous les succès. Faisons pour les apôtres de la science ce que nous faisons pour nos missionnaires : ils sont apôtres à leur manière. Les missionnaires sont assurés de nos sympathies. Nous ne leur ménageons pas notre concours. Nous sommes fiers, non seulement de leurs conquêtes, mais de leur courage et de leurs entreprises. Nous n'attendons pas que le succès vienne les couronner pour y applaudir. Nous encourageons leurs vocations. Nous y intéressons Dieu et les hommes. Nous nous rappelons la parole du divin Maître : *Rogate dominum messis* (1) ; et nous prions.

Ce que nous faisons pour les uns, faisons-le pour les autres. Les prêtres qui vivent dans les froides régions de la science, ne sont-ils pas, eux aussi, missionnaires ? Ne font-ils pas tous leurs efforts pour baptiser cette grande puissance, jadis croyante et qu'on a fait apostasier, la science ? Ah ! ceux qui connaissent ces régions disent que, là aussi, la moisson serait abondante, mais que les ouvriers manquent : *Operarii autem pauci*. A nous de faire en sorte que les ouvriers soient nombreux.

Je sais des âmes très simples, mais à qui Dieu a donné l'intelligence des besoins des temps, et qui, pénétrées de cette situation, le prient de susciter pour les classes lettrées, aujourd'hui si déshéritées, des messagers de la grâce. Elles demandent tantôt des écrivains, tantôt des orateurs puissants. Elles ne liront jamais ni leurs livres ni leurs discours. Mais elles savent combien l'Eglise, combien nos pauvres contemporains

(1) *Matth.*, IX, 38.

en ont besoin. Unissons-nous à elles. Disons à Dieu, en modifiant la prière du P. Lacordaire : Donnez-nous des saints qui soient des savants, et des savants qui soient des saints !

Je vous prie de remarquer, Messieurs, que personne ne peut être moins suspect que celui qui vous parle en ce moment. Si un homme d'étude venait vous exhorter à la science, vous diriez : il veut nous entraîner dans ses voies : il ne comprend qu'une manière de servir l'Eglise. Je n'ai jamais eu le bonheur de la servir de cette manière, mais j'ai toujours demandé à Dieu la grâce de les comprendre toutes. Et je connais assez mon temps pour vous dire : le plus éminent, le plus nécessaire de tous les services qu'on peut rendre à l'Eglise, c'est de lui donner des prêtres instruits autant que saints.

ORDINANDS

Hier, nous avons vu comment votre présent doit assurer et sauver votre avenir. Nous avons vu que le temps du séminaire est celui des approvisionnements pour prévenir d'inévitables disettes. Si ces mesures de prévoyance ne sont pas prises à temps, nous courrons risque d'être la proie de cette famine qui nous menace. Si nous avons la sagesse de penser non seulement à notre présent, mais à notre avenir, nous éviterons ces dangers menaçants et nous nous enrichirons de mérites, en venant au secours de nos frères malheureux.

Mais quelles sont les provisions que nous devons faire, et, pour rappeler l'image que nous avons prise dans la sainte Ecriture, quel grain devons-nous mettre dans nos greniers ?

Au séminaire, Messieurs, vous devez faire une provision de connaissances ecclésiastiques. Nous vous le rappellerons bientôt. Ce matin, ne nous occupons que des provisions destinées à votre usage personnel et qui regardent votre vie sacerdotale.

Il y a, Messieurs, avec les connaissances ecclésias-

tiques, trois choses que tout séminariste doit emporter du séminaire et qui seront comme le viatique de sa carrière sacerdotale, à savoir : premièrement, des principes ; deuxièmement, des méthodes ; troisièmement, des habitudes.

Je dis d'abord que tout séminariste doit, au sortir de la maison, et à son entrée dans la vie active, être pourvu de solides principes.

La vie, Messieurs, n'est que la traduction d'un principe. Nos principes donnent à notre existence tout entière sa direction et, par cela même, sa valeur. C'est la boussole du navigateur, qui règle sa marche vers le port.

Un principe, c'est une vérité qui ne se démontre pas et qui sert à démontrer les autres. C'est une idée que l'on ne discute pas, mais dont on tire les conséquences. C'est une proposition qui porte son évidence en elle-même, qu'on n'a pas besoin de prouver, mais dont il suffit de développer les termes et de les méditer pour en être convaincu.

Eh bien, Messieurs, il y a pour le prêtre, il y a pour le chrétien des vérités qui éclairent tout l'ensemble des choses et qui contiennent tous nos devoirs, toutes nos convictions. Nous n'avons qu'à les exprimer, pour que notre esprit, s'il est attentif, y donne sa pleine adhésion. Et pour savoir ce que nous devons penser de toutes choses, ce que nous avons à faire en toute occasion, il nous suffit de tirer de ces vérités premières et fondamentales les conclusions qu'elles contiennent.

Nous sommes chrétiens, nous devons être prêtres un jour. Il faut donc que nous ayons les principes de la vie chrétienne et de la vie sacerdotale. Or quels sont, Messieurs, les principes de la vie chrétienne? Les philo-

sophes nous enseignent que toutes les vérités essentielles qui constituent le fond même de notre raison se réduisent en dernière analyse à un seul et même principe : le principe de contradiction. Ils ramènent tout à cette vérité d'évidence qu'une chose ne peut pas être et n'être pas. Et ils se servent de cette vérité indémontrable pour démontrer toutes les autres. Il en est de même dans l'ordre des choses religieuses. Il y a aussi une vérité à laquelle toutes les autres peuvent être ramenées, un principe qui sert à tout démontrer dans la vie chrétienne et d'où découlent tous nos devoirs. C'est la vérité que saint Ignace place à la base de ses exercices, et dont il fait ce qu'il appelle la méditation fondamentale. C'est ce principe, qu'on peut formuler de bien des façons différentes, mais dont le peuple a trouvé une bonne formule : nous n'avons à faire que notre salut.

Voilà, Messieurs, une vérité que nous devons mettre au fond de notre intelligence, au rang des principes premiers qui éclairent toute notre vie. Il faut que nous ne sortions pas du séminaire sans en être profondément convaincus et, si je l'ose dire, sans en être pénétrés jusqu'à la moelle de nos os. C'est ce principe bien compris qui fait l'homme de foi. Et qui doit être un homme de foi, si ce n'est le prêtre ? Nous suffit-il, en effet, de croire aux vérités que la foi nous enseigne ? Non, il faut que nous ayons l'habitude de juger de toutes choses d'après les données de la foi. Il faut que la foi procure à notre intelligence l'objet de ses pensées, à notre vie son but, à nos jugements leur règle. Il faut que notre foi soit tellement habituelle, qu'elle devienne communicative, j'allais dire contagieuse. Il faut qu'on respire autour de nous l'atmosphère de la foi. Pour cela, Messieurs, il faut nous laisser imprégner

de l'esprit de foi, de telle sorte que, comme le juste dont parle l'Ecriture, nous ne vivions plus que de la foi chrétienne, pour en faire vivre les autres.

Mais nous n'avons pas seulement à être des chrétiens ; nous serons des prêtres. La foi nous apprend la fin de l'homme : demandons-lui aussi la fin du prêtre.

Elle nous répond que si, comme hommes, nous avons à travailler à notre salut, nous avons comme prêtres à travailler à celui des autres.

Tous les devoirs du prêtre sont compris dans celui-là. Ce but du sacerdoce nous donne la clef de tout, nous apprend ce que nous devons être en toute occasion. Quand les Pères nous disent que nous sommes d'autres Jésus-Christ, les continuateurs de sa mission, ils ne nous disent pas autre chose, puisque Notre-Seigneur n'a fait, pendant son passage sur la terre, que travailler à notre salut : *Propter nostram salutem.*

Mettons dans notre esprit ces deux principes, qui nous font connaître les deux seules choses que nous avons à faire ici-bas, à savoir : comme chrétiens, nous devons travailler à notre salut ; comme prêtres, nous devons travailler au salut des autres. Ce sont là les deux principes fondamentaux de notre vie, qui en marquent la direction et en fixent le caractère. Ne sortons pas du séminaire sans les avoir fait entrer dans notre intelligence au rang qu'ils doivent occuper. Que serait notre vie, Messieurs, si nous n'en avions pas compris la loi ? Quel chemin pourrions-nous prendre, si nous ne connaissions pas notre but ? Nous ressemblerions à des navigateurs sans boussole, n'ayant rien pour éclairer leur marche au milieu de l'immensité. Nous ne ferons de bien qu'à la condition d'être bien convaincus de ces principes, et dans la mesure seule

où nous le serons. Nous ne serons sûrs de nous qu'à cette condition aussi. Sans cela, nous marcherions à l'aventure.

Où pourrez-vous les acquérir? Comment pourrez-vous les acquérir ? C'est au séminaire que vous devez vous en pénétrer, puisque vous aurez à les appliquer dès votre sortie de la maison. Comment les acquérir ? Ce n'est pas par le seul énoncé qu'on en voit l'évidence, parce qu'ils sont d'un ordre surnaturel. C'est par la méditation, qui d'abord les fait comprendre, et qui ensuite les rend présents.

« La foi, disait Bossuet, c'est la raison des chrétiens. » Parole profonde que nous devons méditer et réaliser ! Oui, la foi doit tenir en nous la place que la raison même tient dans notre vie humaine. On n'est pas homme si on a perdu la raison ; on n'est pas chrétien si on a perdu la foi. On n'est pas raisonnable, si on n'agit pas conformément à la raison ; on n'agit pas chrétiennement, si on n'agit pas conformément à la foi. Pour agir, l'homme consulte sa raison ; le chrétien consulte sa foi. La foi, c'est la raison des chrétiens. Elle éclaire leur vie dans le domaine des vérités et des devoirs surnaturels, comme la raison éclaire le domaine des vérités et des devoirs naturels.

Mais, pour que la foi en vienne à tenir cette place dans l'intelligence, cette maîtresse place dans la vie, pour qu'on en fasse cet usage habituel, de chaque instant, il faut que la méditation habituelle, journalière, nous ait bien profondément convaincus de ses enseignements, et que ses principes soient devenus le flambeau qui guide nos pas. Appliquons-nous à cela, Messieurs. Un séminariste qui sortirait du séminaire avec ces deux vérités dans le cœur : je n'ai que deux choses

à faire ici-bas, travailler à mon salut comme chrétien, comme prêtre à celui des autres ; me sauver et sauver les autres, voilà ma vie, le reste ne vaut pas la peine que j'y pense, et je m'en moque de tout mon cœur » ; celui-là n'aurait pas perdu son temps, celui-là pourrait affronter les périls du monde, et sa carrière ne serait pas stérile. Vous voyez, Messieurs, l'importance de cette méditation de chaque jour. Je ne sais s'il y a quelque chose qui pourrait être supprimé dans votre vie du séminaire ; mais, certes, ce n'est pas la méditation. Rien ne contribue plus à ce qu'il y a d'essentiel dans votre formation.

Cependant, Messieurs, il ne nous suffirait pas d'emporter du séminaire des principes adoptés, entrés dans le fond de notre intelligence et qui soient, comme dit l'Ecriture, *lucerna pedibus nostris*. La vie du prêtre se compose d'une série d'actes divers qu'il doit accomplir, et nous avons besoin de savoir comment nous y prendre. Les pratiques de la vie chrétienne et de la vie sacerdotale ne se devinent pas, elles s'apprennent. Il importe que nous les apprenions ici, et que nous emportions de cette maison de bonnes et sages méthodes pour l'accomplissement des devoirs pratiques tant de notre piété personnelle que de notre ministère.

Faut-il vous démontrer d'abord, Messieurs, l'avantage de n'agir qu'à l'aide de méthodes éprouvées dans nos pratiques de piété et dans les fonctions du ministère? Vous le savez, rien n'est plus à craindre dans le traitement des âmes, comme dans celui des corps, que l'empirisme, c'est-à-dire la pratique qui ne s'éclaire point de la science, qui ne s'appuie sur aucun principe, qui vise un résultat sans pouvoir justifier les moyens employés, qui attend peut-être ce résultat sans savoir

comment. Il a y différentes sortes d'empirismes. Il y a l'empirisme traditionnel qui se transmet et qui se croit d'autant plus autorisé qu'il a été pratiqué, qu'on a plus de respect pour l'âge et la vertu de ceux de qui on le tient. Il y a l'empirisme personnel qui se rattache au caractère, à la manière de voir de celui qui s'y livre, sans que ni son expérience ni celle des autres puisse justifier ses pratiques. Il y a l'empirisme collectif et l'empirisme privé. Il y a aussi l'empirisme régional : je l'ai connu. Il y a enfin la fantaisie, sorte d'empirisme du moment, que l'on prend souvent pour l'inspiration, et qui en a l'assurance sans en avoir les lumières. Défions-nous, Messieurs, de l'empirisme, du caprice, de la fantaisie, de l'arbitraire, lorsqu'il s'agit de traiter les âmes Tenons-nous en garde contre toutes ces plaies du ministère. Et, pour être à l'abri de ces dangers, pour être bien sûrs de ne jamais nous livrer à des inspirations personnelles qui ne seraient pas heureuses, et de ne pas subir l'influence de routines qui ne seraient pas selon la science, munissons-nous au séminaire de bonnes et sages méthodes pour toutes les fonctions du saint ministère que nous aurons à exercer bientôt.

Si vous ne prenez pas au séminaire vos méthodes, ou bien vous agirez sans méthodes, ou bien vous vous ferez vous-mêmes vos méthodes, ou bien vous vous règlerez à l'aveugle sur la pratique des autres. Il n'est pas difficile de voir les inconvénients qui se rencontrent dans ces trois partis.

Exercer le saint ministère sans méthodes, catéchiser, confesser, assister les malades sans y avoir été initié, c'est s'exposer à commettre bien des fautes et exposer les âmes à bien des dangers. Quel est l'imprudent qui voudrait s'y hasarder ? Se faire ses méthodes soi-même,

sans le secours de la science et de l'expérience, ce serait aussi téméraire. Non, Messieurs, vous ne pouvez aborder le ministère sans une longue et complète initiation. Et, si je vous le rappelle, ce n'est pas pour demander que cette initiation soi inaugurée ici : je sais, tout le monde sait qu'elle existe : c'est pour vous supplier d'y apporter toute votre attention, tout votre zèle.

Vous me direz peut-être : après le séminaire, nous aurons encore les exemples de ceux qui guideront nos premiers pas ; nos chefs et nos confrères seront nos modèles et nos initiateurs. — Certainement, Messieurs, vous recevrez dans les rangs du clergé de beaux exemples de zèle, de régularité, de conduite pratique, et vous en ferez votre profit. Mais il est possible aussi que quelques-uns parmi nous se soient trop écartés de la ligne de conduite qu'on nous a tracée au séminaire, pour vous servir de modèles. Tout presbytère n'est pas, comme il serait à souhaiter, le complément du séminaire, et nous autres vos devanciers, nous n'oserions pas prendre la responsabilité d'achever votre formation. Avancez-la tellement ici, Messieurs, en profitant des livres, des enseignements de vos maîtres, en les consultant et en gardant leurs conseils religieusement dans votre mémoire et aussi dans vos notes, que vous n'ayez plus besoin, pour l'achever, que de vérifier par l'expérience la sagesse des directions que vous aurez reçues dans cette maison.

Vous devez donc recevoir avidement, Messieurs, ces conseils que vous n'entendrez plus, ces enseignements qui ne vous seront plus donnés. Vous devez les conserver avec un soin religieux et n'en pas perdre un seul.

Ne croyez pas, Messieurs, qu'un catéchiste se forme

tout seul ; qu'un confesseur s'improvise ; qu'un directeur n'a qu'à consulter son bon sens pour trouver aussitôt ce qui convient aux âmes ; qu'on peut, sans l'avoir jamais vu faire et sans en avoir entendu parler, assister comme il le faut les mourants. Non, non, tout cela ne se fait point à l'aveugle, à l'aventure, au hasard, sans y avoir jamais songé, sans méditation préalable. Je ne dis pas qu'une fois ou l'autre, en présence d'une situation qui parle d'elle-même et inspire, on ne s'en tirera pas. Mais croyez-moi, Messieurs, soyons de l'école de Cromwel qui, comme dit notre Bossuet, ne laissait rien au hasard de ce qu'il pouvait lui enlever par surprise ou par prévoyance.

Recueillez donc, Messieurs, toutes les méthodes que l'on vous donne ici, et mettez-vous en état d'en tirer parti plus tard.

On vous apprend à faire le catéchisme. Vous ne le ferez jamais utilement sans méthode. Vous perdrez du temps à en chercher une, si on ne vous l'a pas apprise au séminaire. Vous vous arrêterez à quelque méthode défectueuse ou insuffisante ; ou bien vous resterez enfoncés dans la vieille ornière de la routine et vous y croupirez. Dans un temps où l'enfance chrétienne a tant besoin des secours religieux qu'elle ne trouve plus à l'école, le prêtre ne doit pas s'enfermer dans des traditions routinières condamnées par l'insuffisance des résultats. On vous enseignera peut-être ici, Messieurs, une manière de faire le catéchisme qui vous demandera plus de travail ; mais, si l'on vous montre qu'elle donne aux enfants plus de science et de piété, qu'elle les prépare mieux et à leur première communion et aux épreuves de la vie, n'est-ce pas elle qui devra avoir vos préférences ?

On vous initie également, quand il en est temps, à la pratique du sacrement de pénitence. Ai-je besoin de vous dire quel zèle scrupuleux vous devrez apporter à vous instruire sur l'art des arts, sur la conduite des âmes? C'est là qu'une ignorance, une erreur, que dis-je? une distraction, un défaut de méthode pourraient avoir des conséquences fatales, pour vous et pour les âmes! Toutes les sages indications que l'on vous donne sur la manière d'interroger les pénitents, sur les exhortations à leur faire, selon leur état d'âme, leurs fautes, leur situation, leurs inclinations, sur les pénitences qui leur seront salutaires, tout cela, Messieurs, doit faire partie du trésor que vous porterez dans le ministère. C'est de cela que vous vivrez. Et c'est surtout lorsqu'il s'agit de cette fonction si haute, si délicate, que rien ne doit être laissé au hasard, que tout doit être prévu par nous, possédé, présent à notre esprit.

Sur ce point, Messieurs, je vous prie de réfléchir à deux choses. D'abord, pour nous former à ce ministère secret de sa nature, nous n'avons pas, comme pour les autres, la ressource de l'exemple. Le prédicateur peut profiter des prédications qu'il entend ; le confesseur ne voit pas à l'œuvre les autres confesseurs. En second lieu, nous exerçons ce ministère dans de telles conditions que tout doit se faire avec une extrême rapidité. Pour instruire la cause à ce tribunal, pour la juger, nous n'avons que quelques minutes. Dans les autres tribunaux, on a la ressource de remettre à huitaine; dans le tribunal de la pénitence, nous ne l'avons pas. Nous n'avons que quelques instants pour interroger, nous rappeler les principes, les appliquer, faire entendre une exhortation capable d'é-

mouvoir, donner un remède par les conseils et la pénitence, et enfin prononcer la sentence finale. Tout cela suppose, Messieurs, pour être bien fait, la présence d'esprit, la connaissance approfondie des règles, la prévision, autant qu'elle est possible, des différents états d'âme et des paroles qu'ils demandent, enfin une méthode possédée et dont le jeu est devenu absolument familier.

Et ne dites pas, Messieurs, que cette prévision des exhortations à faire à tel ou tel état de conscience jette dans la sécheresse et la banalité des formules. Sans doute, si tout cela n'était pas vivifié par l'esprit intérieur, nos exhortations ne seraient plus que des paroles creuses et sans efficacité ; elles ne seraient plus que des morceaux insipides, que les anciens appelaient « selles à tous les chevaux » et les modernes, je crois, « passe-partout ». Mais si nous sommes pieux, si nous sommes animés de l'esprit de foi, nous n'aurons pas à craindre ce danger. D'ailleurs, en présence d'une circonstance particulière, il nous échappera, un cri du cœur qui ne pouvait être prévu. Nous nous laisserons même d'autant plus facilement aller à notre inspiration que nous craindrons moins d'être pris au dépourvu.

Ainsi encore, Messieurs, prévoyez bien et préparez vos exhortations aux malades, les consolations que vous leur porterez, la manière de les disposer à recevoir la sainte communion, leurs actes de préparation et d'actions de grâces. Cela est quelquefois aussi important pour ceux qui assistent que pour ceux qui reçoivent les derniers sacrements. Etudiez les bonnes méthodes pour parler aux malades et aux mourants. Et, quand il vous sera venu à vous-mêmes une bonne pensée, une pensée qui aura fait du bien, ne la per-

dez pas : *Particula boni doni non te prætereat* (1). Faites comme ces vieux médecins qui, enrichissant chaque jour le trésor de leur expérience, ne manquent jamais de noter tout ce qui leur a réussi dans un cas, afin d'y recourir encore en cas pareil. C'est ainsi que vous éviterez l'excès de la méthode, en vous renouvelant, en ajoutant sans cesse à vos connaissances expérimentales et à vos saintes industries.

Il m'est impossible de toucher à tout, d'effleurer tout ce que vous approfondissez ici, Messieurs. Je sais que non contents d'éclairer vos pas dans la carrière sacerdotale, de vous apprendre la manière d'accomplir les fonctions essentielles du divin ministère, vos maîtres vous initient encore aux pratiques du zèle. Vous cherchez ensemble les moyens de préserver la jeunesse que, chaque jour, on veut détacher de nous davantage. N'oubliez pas cet enseignement mutuel que vous vous donnez ici, Messieurs, et un jour, dans vos paroisses, vous appliquerez, autant que vous le permettront les circonstances de lieux et de personnes, les méthodes que vous croyez les plus propres pour sauver la jeunesse et la garder à Dieu.

Impossible de tout dire, mais impossible aussi d'oublier un point d'une souveraine importance dans votre formation, Messieurs : la conduite des âmes pieuses. Vous en aurez certainement à diriger. Il n'y a pas de paroisse si déshéritée, si travaillée par l'esprit du mal, qui n'en compte quelques-unes. Ce sera là la meilleure part de votre charge. Si l'Ecriture dit : *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (2), on peut dire aussi qu'on n'a

(1) *Eccli.*, XIV, 14.
(2) *Eccli.*, XIII, 1.

point entre les mains une âme sainte ou une fleur, sans garder quelque chose de son parfum. C'est un secours pour notre vie intérieure. Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'étude que réclame la conduite de ces âmes privilégiées. Rien n'est plus sanctifiant que la lecture des livres de théologie ascétique qui nous révèlent la manière d'amener les âmes pieuses à une plus parfaite union à Dieu par la pratique des vertus chrétiennes. Vous l'avez déjà éprouvé, Messieurs, et en poursuivant pour votre compte et pour le profit des âmes ces douces et fortifiantes études, vous trouverez une des plus grandes consolations et une des plus grandes forces de votre ministère. C'est là que votre âme respirera l'air le plus pur et le plus fortifiant.

Votre âme ! Messieurs, elle restera toujours le premier objet de vos soins. Elle est le champ que Dieu vous a donné, avant tous les autres, à cultiver. Comment la cultiverez-vous ? Quelle est la meilleure méthode de culture que vous devez employer ? Voilà une question qu'il faut poser et résoudre au séminaire.

Sans doute, Messieurs, Dieu est le premier agriculteur de ce champ. *Pater meus agricola est,* dit Notre-Seigneur. Il l'arrose, il l'engraisse, il le féconde, il le laboure par les célestes influences de sa grâce. Mais nous devons contribuer et concourir à cette action sanctificatrice par un ensemble d'actes qui constituent la vie chrétienne et sacerdotale. Ces actes, comme ceux du saint ministère, ne se font point sans méthode. Quelquefois, Notre-Seigneur en livre le secret et se fait comme l'instituteur de certaines âmes: *Beatus homo quem tu erudieris, Domine* (1). Mais, dans l'ordre général, il faut

(1) *Ps.,* XCIII, 12.

apprendre, par les hommes qui ont déjà fait l'apprentissage des voies de Dieu, comment y marcher. On perd beaucoup de temps et d'efforts, lorsqu'on veut, sans initiation, se livrer aux exercices de la vie spirituelle. C'est ce que vos maîtres ont bien compris. Ils prennent à tâche de vous épargner ces peines des ouvriers sans guide, en vous apprenant comment vaquer à toutes les pratiques de piété. Que leurs soins ne soient pas inutiles, Messieurs ! Ne sortez pas du séminaire sans méthode d'oraison, de préparation aux deux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, d'examen particulier, de retraite du mois, de lecture de piété, de récitation du saint office !

Le temps me manquerait si je voulais m'attacher à vous montrer l'importance de chacun de ces devoirs, de chacune de ces pratiques, et, par cela même, l'importance de la méthode à prendre pour les remplir avec fruit. Notre oraison ! Il n'y a pas de prêtre qui n'ait des motifs de la conseiller, car il n'y a pas de prêtre que n'ait appris sa nécessité par son expérience. S'il y a été fidèle, il peut dire les joies et les forces qu'il y a puisées. S'il en a délaissé l'usage, il peut dire que ç'a été pour son plus grand malheur. Mais il serait trop tard d'attendre à être engagé dans le saint ministère pour apprendre à faire oraison. N'oubliez jamais les conseils que votre directeur vous a donnés sur ce sujet. Demandez-lui, s'il vous reste encore quelque obscurité ou quelque lacune, qu'il complète votre instruction. Rappelez-vous ce que vous ont dit les prédicateurs de retraites que vous avez entendus. Un prêtre éminent vous a conseillé la méditation par écrit, et plusieurs en ont fait un essai très heureux. C'est la méthode des vacances, et parce qu'on la fait seul,

dans son particulier, et parce que souvent on a plus de peine à se fixer. Si vous me permettez, non pas un conseil mais une indication, je vous renverrai au traité de l'*Oraison* du P. Judde, au quatrième volume de ses œuvres complètes. Il y a sans doute beaucoup de choses plus élevées que celles-là, mais je ne connais aucun livre sur l'oraison qui ramasse tant de choses aussi fortes et aussi sensées dans un petit nombre de pages.

Préparation à la sainte communion, célébration des saints mystères, action de grâces! Nous ne retirerons de fruits de l'eucharistie qu'en proportion des dispositions que nous y apporterons et des actes de religion qu'elle nous inspirera. Ayez donc, Messieurs, une méthode pratique pour préparer aujourd'hui vos communions et demain vos messes. Commencez toujours cette préparation la veille au soir, en donnant à la sainte eucharistie vos dernières pensées et vos derniers soupirs. Usez, si vous n'en trouvez pas une plus simple et plus sûre, de la méthode que vous enseigne le *Mois eucharistique* : Quel est celui qui vient? A qui vient-il? Pourquoi vient-il? Ou bien, faites-vous vous-mêmes un recueil de textes eucharistiques empruntés à la sainte Ecriture, que vous méditerez et qui vous serviront d'oraisons jaculatoires. Fixez bien surtout l'intention que vous vous proposez dans chaque communion ou dans chaque messe, la grâce que vous y demanderez à Notre-Seigneur, le fruit que vous voulez en retirer.

Le bréviaire est la prière publique que nous faisons au nom de la sainte Eglise. Prenons tous les moyens de le réciter pieusement. Autant la récitation du saint office est une fonction auguste, autant on est expo-

sé à la routine en la remplissant. C'est pour cela, Messieurs, que, de tous les livres sacrés, c'est celui des Psaumes dont vous désirez toujours le plus qu'on vous donne l'intelligence : et vous avez raison. Vous trouverez dans le livre de M. Bacuez, professeur à Saint-Sulpice, avec une lecture édifiante, d'excellents conseils pour vous aider à la récitation du bréviaire.

Entendez-vous aussi, Messieurs, avec vos directeurs, pour fixer le sujet de vos lectures de piété et l'objet de vos examens particuliers. Ces deux exercices sont d'une telle utilité pour la vie, je ne dis pas du prêtre, mais du chrétien, mais de quiconque a souci de sa conscience, que nous les voyons conseillés et pratiqués par des hommes étrangers à nos croyances. Nos ascètes n'ont eu qu'à copier Sénèque, pour nous recommander la lecture de piété et nous enseigner dans quel esprit nous devons la faire. Le même philosophe nous raconte comment, chaque soir, sa lampe éteinte, il faisait son examen de conscience de tout ce qui avait rempli sa journée. Franklin — un protestant rationaliste — a laissé le cahier où, jour par jour, il marquait ses fautes ; et rien n'est curieux comme le chapitre de ses mémoires où il nous dépeint sa méthode d'examen particulier. C'est mot à mot, sans qu'il s'en doute, la méthode de saint Ignace. Si nous voulons que le feu intérieur ne dépérisse pas, donnons-lui, dans de bonnes lectures, un nécessaire aliment. Si nous voulons nous corriger de nos défauts, pratiquons l'examen praticulier. Et, pour cela, interrogeons notre directeur sur ce qui nous convient le mieux. Demandons-lui de nous indiquer le défaut dominant qu'il nous importe de corriger, l'espèce de livres qui nourrira le mieux notre piété.

Enfin, Messieurs, il est une pratique en honneur parmi les saints prêtres qui complète tout cet ensemble d'exercices journaliers : c'est la retraite du mois. Je n'apprendrai rien à personne en disant que plusieurs ecclésiastiques dans notre diocèse se réunissent pour la faire en commun. Ne nous contentons pas d'en adopter la pratique, apprenons-en la méthode, afin qu'elle produise en nous les fruits de sanctification qu'elle a produits chez d'autres.

Aux principes et aux méthodes, il faut, avons-nous dit, Messieurs, ajouter les habitudes. Nous devons emporter du séminaire de bonnes habitudes.

Vous parlerez souvent sur les habitudes, Messieurs, mais vous ne parlerez presque jamais que des mauvaises. Vous direz quelle épouvantable tyrannie elles exercent sur la volonté. Tout cela est bien vrai. Mais peut-être ne serait-il pas inutile de parler de temps en temps des bonnes habitudes et de l'heureuse facilité qu'elles nous donnent pour le bien. Contracter une bonne habitude, c'est se créer un besoin de bien faire ou de faire le bien. Quand on a l'habitude de remplir tel devoir, on ne peut y manquer sans ressentir un vide qui paraît insupportable. On éprouve à le faire une sorte de facilité acquise. On l'accomplit, à la fois, et parce qu'il faut l'accomplir et parce qu'on y est accoutumé. Cette force de l'habitude aide donc la conscience, comme la mauvaise la combat.

Rien de plus utile, Messieurs, que de commencer aujourd'hui ce que vous devez faire toute votre vie. Le séminaire, sans cela, ne serait pas un véritable apprentissage. Ce serait tout au plus une école, si vous y receviez seulement des principes et des méthodes. Il faut que ces méthodes, vous vous exerciez déjà à les

appliquer, à les pratiquer, et que vous emportiez du séminaire, déjà contractées, enracinées dans votre vie, les habitudes qui devront être pour jamais les vôtres.

Or quelles sont les habitudes qui doivent faire le fond même de la vie du prêtre ? Ce sont les trois habitudes de piété, de travail et de régularité. La piété, le travail et la régularité qui assigne au travail et à la piété leur place respective : voilà le prêtre. Et tel doit être déjà, par une conséquence nécessaire, le séminariste, qui n'est qu'un prêtre commencé, comme le prêtre n'est qu'un séminariste continué.

C'est donc dès maintenant que vous devez contracter l'habitude de la fidélité à vos devoirs de piété. Qu'il y ait, dans chacune de vos journées, une place marquée à tous et à chacun des exercices de la piété sacerdotale. Que cette place ne soit pas seulement assignée, mais remplie, de telle sorte que, si vous veniez à y être infidèles, il y ait là un vide qui vous pèse. Lorsque nous faisions tout à l'heure l'énumération de toutes ces pratiques, peut-être vous paraissait-elle longue. Mais, vous le savez, tout cela trouve aisément place dans une journée de prêtre bien ordonnée, sans qu'elle en soit trop chargée. Il y manque quelque chose quand tout n'y entre pas, et l'âme et la conscience en éprouvent du malaise.

C'est maintenant aussi, Messieurs, que vous devez prendre l'habitude du travail. Sans doute vous n'avez pas à vous livrer actuellement au travail du ministère qui vous attend plus tard. Quand vous serez dans vos paroisses, vous aurez un double travail à faire : un travail d'acquisition et un travail de distribution. Vous aurez à puiser aux sources sacrées de la science sacerdotale, et à répandre ensuite ce que vous en

aurez reçu. Ici vous n'avez rien à donner, vous avez à prendre. Mais ce travail d'aujourd'hui s'appelle du même nom que celui de demain : le devoir. Et c'est en vous accoutumant à faire votre devoir sous une forme, que vous vous préparez à le faire sous une autre. C'est en vous soumettant à l'austère régime de l'étude, que vous acquerrez sur vous-mêmes cet empire qui vous sera nécessaire au milieu du monde, pour vous plier aux fastidieuses et fatigantes exigences du ministère paroissial, et qui vous fera toujours sacrifier vos goûts, vos plaisirs les plus chers au plus petit de vos devoirs.

C'est maintenant enfin, Messieurs, que vous devez prendre cette précieuse habitude de la régularité, qui met l'ordre dans notre temps, qui en distribue l'emploi, qui nous garantit contre nos propres caprices et donne ainsi tant de beauté à notre vie, tant de charme à notre existence, tant de mérite à nos œuvres. Il vous est facile ici plus qu'ailleurs de la prendre, cette habitude. Accoutumez-vous, Messieurs, à obéir à la cloche, pour pouvoir un jour vous passer de la cloche. Traitez votre règlement comme l'expression de la volonté de Dieu. Commencez, avec son secours, la vie de régularité ecclésiastique que vous devrez continuer sans son secours. Si vous me permettez de vous en indiquer un point plus important que tous les autres, c'est celui du lever. Bellarmin consacre dix-huit pages de son traité *De la solide vertu* au chapitre *De socordia in surgendo*. Chacun de nous pourrait y ajouter encore et montrer, par de tristes confidences, combien toute la piété souffre de ce désordre journalier.

Voilà le trésor que vous devez acquérir et emporter du séminaire. Avec ces provisions est-on assuré contre

le naufrage? Non, ceux qui les ont faites doivent le craindre encore. Mais que faut-il penser de ceux qui s'embarquent sans boussole, sans connaître la manœuvre, sans avoir jamais mis la main aux rames ou aux voiles, sans être sûrs du gouvernail? Faut-il être grand prophète pour leur prédire une mauvaise fin? Heureusement nous n'avons point à nous livrer ici à de sinistres prédictions. Vous faites vos provisions : elles sont bien avancées déjà. Il ne nous reste donc qu'à vous dire de les compléter tout à fait. Et que Dieu vous les garde!

TIENT TOUT CE QUI CONCERNE SA PARTIE

Nous avons vu que la vie du prêtre doit être une vie de travail. Nous avons à nous demander maintenant quel doit être l'objet de notre travail. Nous devons étudier. Que devons-nous étudier ?

Pour répondre à cette question, je voudrais ici, dans cette chaire, un de ces prêtres éminents, dont la vie s'est passée sur les hauteurs de la science sacrée et qui en ont sondé du regard les splendides horizons. Les voyageurs privilégiés, qui ont parcouru dans leurs lointaines pérégrinations des pays enchantés, nous racontent ensuite les merveilles qui les ont ravis. En les entendant, on est tout enflammé du désir de jouir soi-même de ces grands spectacles de la nature qu'ils décrivent si bien. Ainsi, en entendant les hommes supérieurs qui ont étudié la vérité et qui, au milieu de nous, semblent revenir du pays de la lumière, on se sent épris du désir de gravir à leur suite les hauteurs abruptes et sacrées d'où l'on découvre les radieuses perspectives.

Vous n'aurez point cette bonne fortune cette année, Messieurs. Je ne suis point un de ces revenants d'en

haut, qui ont besoin de s'abaisser pour se mettre au niveau de leur auditoire. J'ai bien de la peine à me guinder à la hauteur du mien. Ma vie ne s'est point passée sur les sommets, mais dans de bien humbles vallons. Et, en fait de science ecclésiastique, je n'ai pas pris mon idéal bien haut — encore ne l'ai-je point réalisé — je l'ai pris sur une enseigne de cordonnier.

Pendant longtemps j'ai passé devant une boutique qui avait pour enseigne : *Mainguené, cordonnier, tient tout ce qui concerne sa partie.* Je ne la lisais jamais sans envie. Je me disais : voilà un homme heureux. Il tient tout ce qui concerne sa partie. Je voudrais bien pouvoir en dire autant et me rendre le témoignage que je tiens tout ce qui concerne ma partie.

Que pouvez-vous demander de plus à un homme? Que peut-on aussi lui demander de moins ?

On n'a pas le droit de demander plus. Ce serait folie de demander au prêtre qu'il sût la médecine comme un médecin, le droit comme un avocat, les affaires comme un notaire ou un avoué, le commerce comme un marchand. Nous serons toujours reçus à dire des choses étrangères à notre profession : « Ce n'est pas de ma compétence. Je n'en sais rien, ce n'est pas de mon ressort. Adressez-vous aux hommes du métier. » Ce n'est pas en acquérant ces connaissances que nous pourrons nous rendre utiles à l'Eglise et aux âmes ; ce n'est pas là le genre de services qu'on nous demandera. Il y a même des connaissances que nous ne devons pas avoir ou du moins qu'on est étonné de nous voir. Le monde, dont les travers et les erreurs n'excluent pas quelques éclairs de bon sens qui s'accordent avec l'esprit chrétien, ne permet guère à un prêtre certaines sciences qui ne semblent pas compatibles avec l'idée

qu'il se fait du sacerdoce. Qu'un prêtre, par exemple, parle devant lui en homme trop bien informé de finances, il s'en scandalise. Si nous nous entendons en affaires, il veut que cela ne dépasse pas une certaine limite, et il serait mal impressionné de nous voir initiés au labyrinthe de la chicane. A part certaines notions générales sur la médecine et l'hygiène, qui sont du domaine public, il ne veut pas que le prêtre en sache trop long là-dessus et fasse montre d'une trop grande science; autrement il s'étonne et il lui arrive parfois de dire en parlant d'un ecclésiastique : « A-t-il été carabin? » Le monde a raison, son tact ne le trompe pas. Nous devons nous en tenir à la sage règle de l'apôtre : *Unusquisque vestrum in qua vocatione vocatus est permaneat.*

Le Saint-Esprit parle ici comme le monde. Et vous n'avez pas été sans remarquer le blâme sévère qu'il inflige aux prêtres de la décadence judaïque qui négligeaient le temple et les sacrifices, participaient aux exercices du gymnase, contribuaient à ses dépenses, et, méprisant tout ce qui était en honneur dans leur patrie, ne voyaient de gloire que dans les arts de la Grèce : *Ita ut sacerdotes, jam non circa altaris officia dediti essent, sed contempto templo et sacrificiis neglectis, festinarent participes fieri palestræ et præbitionis ejus injustæ et in exercitiis disci. Et patrios honores nihil habentes, græcas glorias optimas arbitrabantur* (1).

C'est comme prêtres et non à un autre titre ; c'est par l'exercice de nos pouvoirs de prêtres, par l'accomplissement de nos devoirs de prêtres, que nous pouvons nous rendre utiles à la société, à l'Eglise, aux âmes.

(1) 2 *Machab.*, IV, 14.

Lorsque des jeunes gens consultaient l'abbé Perreyve sur leur avenir et lui demandaient ce qu'ils avaient à faire pour servir la France. « Si vous voulez, leur disait-il, satisfaire cette grande ambition, le meilleur moyen est d'exceller dans votre profession. Si vous êtes médecins, soyez bons médecins ; si vous êtes avocats, soyez bons avocats ; si vous êtes prêtres, soyez bons prêtres. » « Ne me parlez pas, ajoutait-il, des prêtres qui veulent une autre gloire que celle d'être prêtres. »

Ne soyons donc que prêtres, Messieurs, cela suffira bien à notre ambition et aux besoins des âmes. Mais soyons-le tout à fait et en tout. C'est notre état, c'est notre devoir. On ne peut pas nous demander de faire ou de tenir ce qui ne concerne pas notre partie ; mais on a le droit de nous demander et nous avons le devoir de faire et de tenir ce qui concerne notre partie.

Je sais bien que nous ne le promettons point en public, que nous n'affichons point cette prétention, que nous ne mettons pas enseigne. Mais est-il besoin de mettre enseigne, pour que le public soit renseigné? Il voit bien que nous sommes prêtres. Nous en portons le costume, nous en tenons la place, nous en avons le caractère, nous en palpons le traitement. Aussi s'adresse-t-il à nous avec confiance pour tout ce qui regarde notre ministère. Et autant il est peu exigeant pour les choses étrangères à notre état, autant il l'est, et à bon droit, pour tout ce qui touche à nos fonctions. Que cette confiance si juste ne soit pas trompée ! Que les fidèles trouvent toujours chez nous tout ce qui concerne notre partie !

Tout ! me dites-vous, c'est beaucoup. Il y a des petits marchands qui s'approvisionnent chez les marchands en gros. Quand ils n'ont pas ce qu'on leur demande,

ils le font venir. C'est vrai, mais ce sont de bien petits marchands, ceux-là ! Ils perdent souvent, pour n'avoir pas ce qu'on leur demande, des clients qui, ennuyés de ces retards, s'en vont en disant : on ne trouve jamais rien ici. Et puis, Messieurs, il nous est parfois difficile, bien difficile de faire attendre nos clients. C'est un mourant qui vous consulte. C'est une personne que vous ne reverrez jamais. Non, vous ne pouvez pas toujours recourir à un autre mieux approvisionné, je veux dire à un confrère plus instruit.

Tout ! me dites-vous encore, mais il y a des articles qu'on ne demande jamais. Faudra-t-il que le marchand encombre son magasin d'articles qu'on ne viendra jamais y chercher ? De même, il y a des cas que l'on n'a jamais à résoudre, des points de dogme qu'on n'a jamais l'occasion d'exposer. Messieurs, évitons de prononcer à la légère ce mot de jamais. Tel cas n'est pas aussi chimérique, ni même aussi rare que vous croyez. Quand vous ne le rencontreriez qu'une fois dans votre vie, c'est assez pour que vous soyez obligés de l'étudier. Ne vous exposez pas à laisser une seule âme dans une situation de conscience pénible ; ne vous exposez pas surtout à lui en créer une fausse. Telle partie de la théologie dogmatique qui vous semble délaissée, peut avoir un regain d'actualité qu'elle recevra du mouvement des esprits. Elle tient d'ailleurs à un ensemble, et on ne peut guère négliger une partie sans que le tout en souffre

Ayons donc, Messieurs, toutes les connaissances du prêtre, comme nous devons en avoir les vertus et l'esprit, comme il nous est bon, comme il est d'une souveraine convenance que nous en ayons les manières.

Mais, Messieurs, quelles sont les connaissances

professionnelles que nous devons acquérir? Je les grouperai autour de ces deux pensées qui les renferment toutes.

Nous devons : premièrement, faire ce qui concerne notre partie ; deuxièmement, tenir ce qui concerne notre partie. Notre premier et essentiel devoir est de savoir notre état, c'est-à-dire de savoir en remplir les fonctions. Avez-vous remarqué, Messieurs, avec quel mépris le peuple dit d'un ouvrier : Il ne sait pas son métier. Il y a dans cette parole populaire un reproche de paresse, de présomption et d'incapacité. Comme elle serait terrible, cette parole, si elle tombait sur un prêtre, si la justice du peuple, impitoyable dans ses sentences, allait la prononcer sur nous et dire, comme nous l'avons entendu : « On est prêtre ou on ne l'est pas ; quand on l'est, on doit savoir son métier. » Mais, cette sentence terrible, ce n'est pas le peuple seulement qui la prononce, c'est Dieu lui-même. Avez-vous remarqué cette flétrissure que le Saint-Esprit imprime au front des enfants d'Héli : *Porro filii Heli, filii Belial, nescientes Dominum neque officium sacerdotum ad populum* (1) ? Ailleurs, par la bouche du prophète Osée, il défend d'exercer les fonctions du sacerdoce à celui qui n'a pas la science nécessaire : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te ne sacerdotio fungaris meo* (2).

De là, pour nous, l'obligation rigoureuse de nous instruire de toutes les fonctions saintes ; d'en connaître les règles, afin de les observer religieusement ; de nous y exercer à l'avance, afin de les accomplir avec cette science, cette bonne grâce, cette tranquille assurance

(1) 1 *Reg.*, II, 12.
(2) *Os.*, IV. 6.

qui édifient les fidèles. Tout cela tient dans la formation du prêtre la place que l'exercice tient dans la formation du soldat. Un soldat se couvrirait de ridicule, s'il refusait d'étudier la théorie mise entre les mains de tout le monde et de faire l'exercice, sous prétexte qu'il aime mieux étudier l'histoire militaire et la science stratégique. On le prierait de passer dans le régiment des généraux. Il ne serait pas plus ridicule, le séminariste qui négligerait les rubriques, les cérémonies, le chant, quand même il pâlirait sur saint Thomas ou Suarez, quand même il aurait approfondi les plus difficiles questions de la théologie spéculative.

Ainsi, Messieurs, appliquez-vous beaucoup, lorsque le temps en sera venu, à l'étude de tout ce qui concerne la célébration des saints mystères, les offices de l'Eglise, le chant, le bréviaire, en un mot toutes les fonctions auxquelles vous aurez à vaquer plus tard et auxquelles on vous prépare maintenant. Apprenez toutes les rubriques du missel, du bréviaire, du rituel, de façon à les posséder pour votre vie. Il est pénible de voir parfois, dans des réunions de prêtres, tout le monde embarrassé pour sortir d'une difficulté qui survient, ou de constater que si quelqu'un sait la résoudre, ce n'est point par la connaissance qu'il a des règles et des principes mais parce qu'il a été le témoin fortuit d'un cas semblable. Apprenez tout cela ici, à demeure et par principes.

Vous savez, Messieurs, combien il importe, à la dignité du culte, à la bonne édification de nos populations qui y prennent part, que tout se passe avec ordre, ponctualité, régularité, aisance. Mais pour apporter cette fidélité et cette aisance dans la bonne exécution des cérémonies, il ne faut pas se contenter de

les savoir, il faut encore s'être fait une habitude de les appliquer. Ce n'est que par l'exercice qu'on acquiert cette aisance et cette facilité. Ne manquez pas, Messieurs, de vous prêter avec empressement à ces exercices préparatoires afin de l'acquérir.

Ce n'est pas non plus, Messieurs, une chose de peu d'importance que le chant. Vous aurez à chanter vous-mêmes dans les paroisses ; vous aurez probablement aussi à former des chantres. Que seraient nos offices religieux sans le chant sacré ? Que serait le chant, si le prêtre ne le traitait pas comme un devoir d'état, comme une fonction essentielle du culte ? Lors donc qu'on ne s'y livre pas par goût, qu'on le fasse par raison et par devoir. Comparez, Messieurs, deux paroisses, l'une où le chant est négligé, l'autre où il y a été cultivé avec soin ; et vous verrez la différence, je ne dis pas dans la beauté des offices, mais dans la piété et l'esprit de foi des fidèles.

Enfin, parmi nos devoirs d'état, se trouve la prédication. Nous n'en dirons rien aujourd'hui, nous réservant de le faire plus tard. Ajoutons, Messieurs, que le prêtre n'est pas un être isolé. Il est le membre d'un grand corps qu'on appelle l'Eglise. Il a des rapports hiérarchiques avec les autres membres, et ces rapports n'ont point été laissés à l'arbitraire. Ils ont été fixés par des réglements et des lois dont le recueil forme un code nommé droit canonique. Il faudra donc que le prêtre étudie le droit canonique, pour y apprendre quelle place il tient dans ce grand tout, sous quelle loi il doit y vivre, quels sont les droits qu'il a à respecter et les devoirs qu'il a à remplir.

Mais nos devoirs d'état, qui comprennent tout cela, comprennent aussi autre chose. Or nous devons tenir

tout ce qui concerne notre partie ; nous devons être pourvus de tout ce qu'on viendra nous demander. Que demande-t-on au prêtre dans le cours de sa carrière ?

Les uns lui demandent ce qu'il faut croire, les autres ce qu'il faut faire. A tous il doit une réponse claire et décisive. Il est un oracle toujours consulté qui ne peut garder le silence. Les âmes sont là qui attendent les réponses.

Vous aurez à enseigner ce qu'il faut croire. Et souvent, avant d'exposer les croyances chrétiennes, vous devrez donner les raisons de ces croyances, établir solidement les fondements de la foi ; vous devrez dire aux hommes, selon le mot de saint Augustin, non seulement *quid crediderint*, mais encore *quare crediderint*. Bien plus, Messieurs, vous aurez à renverser bien des préjugés, à dissiper bien des doutes soulevés par le mouvement contemporain des idées.

Mais il me semble vous entendre me dire tout bas, en souriant d'un sourire de doute et de tranquillité : Est-il bien sûr que nous aurons cela à faire ? Nous n'exercerons pas notre ministère en pays infidèle ou hérétique. Nous l'exercerons dans notre catholique Bretagne. Là les croyances ne sont pas ébranlées. Elles sont encore très solides. Que nous ayons à rappeler les enseignements de l'Eglise de peur qu'on ne les oublie, cela se comprend ; mais les prouver, cela n'est point nécessaire et serait même dangereux. Il y a des démonstrations qui provoquent les objections et font naître dans les esprits des difficultés qu'ils n'avaient pas. Nous croyons donc qu'il nous faut connaître les vérités dogmatiques pour les affirmer, mais non les preuves de la religion pour les appuyer auprès de gens qui n'en ont jamais douté.

Détrompez-vous, Messieurs. Vous êtes mal renseignés sur l'état des esprits que vous rencontrerez dans vos paroisses, si vous croyez que notre foi n'a pas reçu de mortelles atteintes. Autrefois, sans doute, le prêtre n'avait qu'à défendre la vertu et les mœurs chrétiennes. En ce qui concerne la foi, il pouvait se contenter d'en imposer les enseignements. Les temps sont bien changés. Jamais, je le pense, il n'a été bon de laisser les chrétiens dans l'ignorance des preuves de leur foi ; mais aujourd'hui il est absolument indispensable de l'asseoir sur une base granitique, car elle est attaquée de toutes parts. Si elle a résisté à l'assaut de la veille, elle pourrait succomber sous celui du lendemain. Ce jeune homme, par exemple, qui part pour le service militaire, que n'entendra-t-il pas dire contre la religion, dans les chambrées de la caserne ? Et ne faut-il pas que votre enseignement le prémunisse contre ces dangereuses conversations? Il ne vous a, dites-vous, jamais manifesté le moindre doute contre la foi. Attendez-le au retour, interrogez-le quand il reviendra du régiment, et vous verrez où il en sera. Et les lecteurs de journaux, et les habitués du cabaret, et ceux qui fréquentent la ville voisine et que les bourgeois ou les ouvriers endoctrinent, vous croyez que leur foi est bien solide ? Il faut être de ceux qui ne veulent pas voir, qui ferment les yeux sur ce qui se passe autour d'eux, pour ne pas constater l'affaiblissement de la foi. Que devient-elle, cette foi de routine de nos paysans, après quelques années de séjour dans les villes ? Quelle foi trouvons-nous dans leurs enfants ? Avouez du moins que, s'il reste encore de la foi, elle a de plus rudes épreuves à traverser. Et, pour traverser saine et sauve ces épreuves nouvelles, il lui faut, croyez-moi, de nou-

velles armes, des armes mieux trempées qu'autrefois. C'est à nous à les donner aux fidèles. Comment cela ?

D'abord, en présentant quelques preuves frappantes et populaires de la vérité de notre sainte religion. N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, que tous nos traités de théologie passent dans la chaire, tous excepté celui de la Révélation. Nous nous contentons d'affirmer, d'exposer, nous ne démontrons point. Cette méthode a fait son temps. Nous devons à nos fidèles de leur rendre compte de leur foi. Ce n'est pas seulement pour appuyer la nôtre que nous en avons appris les preuves, c'est aussi pour armer la leur contre des dangers inévitables, contre des attaques trop certaines et trop prochaines.

Nous devons, en second lieu, armer la foi des fidèles, en répondant d'avance, non pas aux difficultés qu'ils ne font pas, mais aux préjugés communs dans le milieu où ils se trouvent, afin que, lorsqu'ils entendront les objections, ils aient à leur opposer, au moins dans leur esprit, une réponse toute prête. Que tout cela demande du discernement et de la prudence, je ne le nie pas. Qu'il faille approprier tout cela aux besoins des âmes, je suis le premier à le dire. Mais qu'un prêtre puisse vivre les yeux fermés et les bras croisés en disant : « La foi n'est point en péril : si mes paroissiens vivaient en chrétiens, ils penseraient en chrétiens » ; qu'il ne songe pas à consolider les fondements des vérités surnaturelles quand tous sont sapés par la fausse science, cela ne se comprend pas.

Mais quelle œuvre se déroule devant vous, Messieurs ! Voilà que cette enseigne, dans sa trivialité, renferme tout la dogmatique, puisque vous aurez à dire aux hommes ce qu'ils doivent croire ; toute l'apologétique,

puisque vous aurez, tantôt à combattre un incrédule, tantôt à raffermir la foi inquiète d'un croyant.

Nous mettrons aussi, Messieurs, dans ce qui concerne notre partie, l'histoire ecclésiastique. Qui saura, en effet, l'histoire de l'Eglise, si ses ministres ne la savent pas ? Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, qu'elle est le champ clos de la plupart des luttes contemporaines.

Ne mettrons-nous pas l'histoire sainte dans ce qui concerne notre partie ? Nous ne pouvons nous en dispenser, car elle est la préface nécessaire, le tome premier de l'histoire ecclésiastique. Rien, dans notre religion, ne se comprend sans elle. Eh bien, Messieurs, je me permettrai de vous demander, en passant, si vous possédez l'histoire sainte, si vous pourriez renseigner quelqu'un qui en aurait oublié quelque fait important et qui s'adresserait à vous pour le rapprendre. Savez-vous votre histoire sainte ? Vraiment, si vous la savez tous, je me demande où vous l'avez apprise. Ce n'est pas au petit séminaire, où on l'apprend en septième, je crois, et où vous n'avez point fait votre septième, puisque vous y êtes entrés en cinquième et en quatrième. Ce n'est point avec le prêtre qui vous apprit le latin. Il avait bien assez à faire, brouillé qu'il était depuis longtemps avec les humanités, de vous apprendre votre rudiment. Ce n'est pas au grand séminaire, où l'on a supposé charitablement que vous la saviez. Ah ! je vois où vous l'avez étudiée : c'est pendant les vacances Je vous en félicite. Vous avez fait un bien bon emploi de vos vacances. Vous ne pouviez mieux les passer qu'à combler une si regrettable lacune.

Et l'Ecriture sainte, et l'explication de son texte,

est-ce de notre partie ? Ah ! Messieurs, le prêtre catholique ne peut pas laisser dire qu'il n'y a que les protestants à la connaître et à l'étudier. L'Ecriture sainte, source de nos enseignements, nourriture de notre piété, lumière de notre intelligence, et dont nous devons distribuer continuellement aux fidèles la manne cachée ! Comment pourrions-nous l'ignorer ? Mais je ne vous demanderai pas, Messieurs, si vous l'étudiez, je sais le nombre et le mérite des professeurs qui vous l'expliquent.

Enfin l'Esprit-Saint vous avertit qu'on vous demandera souvent l'explication de la loi : *Legem requirent ex ore ejus* (1). Ici, pas d'objection possible : c'est la fonction la plus habituelle de notre ministère. En chaire, que faisons-nous le plus souvent ? Nous rappelons la loi de Dieu. Au confessionnal, que faisons-nous toujours ? Nous appliquons aux consciences la loi de Dieu ; nous rappelons les devoirs qu'elle impose ; nous réparons les transgressions qu'elle a subies. Nous devons la connaître, comme le magistrat connaît la loi humaine. Les peuples vont à nous, pour nous consulter sur ses injonctions, comme ils vont au magistrat pour l'interprétation du code. C'est de notre partie. Mais ici je prêche des convertis. Il n'y a pas de chose dont vous sentiez plus le besoin que de vous instruire de tout ce qui concerne la morale et la casuistique. Vous devinez à l'avance la responsabilité qu'assumerait un magistrat des consciences, s'il se rendait au tribunal sans posséder à fond toute la législation qu'il doit appliquer aux âmes.

Voilà, Messieurs, les principales branches des con-

(1) *Malach.*, II. 7.

naissances ecclésiastiques que vous devez cultiver. Voilà quelques-unes des choses qui concernent votre partie. Vous le voyez, l'intelligence du prêtre n'est pas enfermée dans un cercle étroit, elle n'est pas parquée dans un terrain restreint. Elle a où se mouvoir. Il lui faut du temps pour parcourir son vaste domaine, en le limitant aux bornes du nécessaire.

C'est que, Messieurs, l'intelligence du prêtre, ne doit pas être un de ces minces flambeaux, qui suffisent à éclairer une maison solitaire ; ce ne doit pas être une de ces veilleuses qui disputent aux ténèbres la chambre d'un malade. Elle est, et doit être un phare, un phare puissant, éclairant, sur un vaste rayon, la grande mer. C'est à sa lumière que se dirigent les barques égarées. dans l'immensité.

Les barques se perdront, si la lumière du phare les trompe ou vient à leur manquer. Et une loi rend responsable du naufrage celui qui n'a pas tenu allumé le phare qu'il était chargé d'entretenir. Il est condamné comme naufrageur. Vous avez, Messieurs, à allumer ici ce phare bienfaisant : vous aurez à l'entretenir toujours.

Pour vous encourager et vous soutenir, Messieurs, dans ces labeurs monotones et fatigants de l'étude, pensez souvent aux âmes pour qui vous travaillez et que vous devrez éclairer. Pensez aux petits enfants à qui vous ferez le catéchisme ; ils sont déjà d'âge à aller à l'école. Pensez aux pécheurs que vous aurez à convertir ; ils sont maintenant au milieu de leurs désordres. Les prodigues que vous aurez à ramener à la maison paternelle, sont peut-être aujourd'hui à garder l'immonde troupeau. Les brebis qu'il vous faudra chercher et charger sur vos épaules, viennent de quit-

ter le bercail. Pensez aux incrédules que vous devrez convaincre ; en ce moment où vous étudiez les preuves de la foi, ils lisent peut-être les livres mauvais qui la leur font perdre. Pensez à leurs anges gardiens. Adressez-vous à eux, pour qu'ils vous aident aujourd'hui et que vous les aidiez un jour. N'en doutez pas, les anges des âmes qui vous seront confiées, pensent, eux aussi, à vous. Vous êtes leurs auxiliaires attendus ou redoutés, selon la manière dont vous vous préparez à votre sublime ministère.

L'ennemi aussi pense à vous, Messieurs. Lorsque deux nations sont en guerre ou en rivalité, elles s'épient, elles s'observent ; chacune d'elles s'informe des préparatifs de guerre que fait l'autre.

En ce moment, l'on se demande de l'autre côté du Rhin ce que l'on fait à Saint-Cyr, si l'on y travaille, si on y étudie les meilleures méthodes de stratégie militaire. On réjouirait l'Allemagne entière, si on lui répondait : « A Saint-Cyr, on s'amuse, on ne travaille pas ; à Saint-Cyr, on en est encore aux vieilles routines ; si l'on fait quelques changements, c'est pour reculer vers le passé. On a été prendre dans les musées de vieilles cuirasses poudreuses, pour en revêtir les jeunes officiers. On abandonne le chassepot et les armes à longue portée, pour reprendre les hallebardes et les sabres d'autrefois. »

Messieurs, l'ennemi de l'Eglise de Dieu et des âmes se demande, en ce moment, pour prévoir les chances des luttes prochaines : Que fait-on dans les séminaires ? On l'a trompé, si on lui répondu : Au séminaire, on s'amuse. On l'a trompé encore, je veux le croire, si on lui a dit : Au séminaire, on ne voit pas que le monde marche ; on n'en suit pas les mouvements ; on se

place sur un terrain où l'on n'est appelé par personne. On exhume des ennemis vaincus, des erreurs fossiles pour les combattre ; et on reste sans armes devant l'ennemi debout, devant l'erreur vivante et triomphante. On l'a trompé, Messieurs, vous le lui ferez bien voir. Vous lutterez bientôt énergiquement ; mais auparavant préparez-vous, aiguisez vos armes.

LES DÉFAUTS PERSONNELS

Qui vicerit, faciam illum columnam.

Il y a des hommes sur qui tout repose dans un état : la confiance, la sécurité, la prospérité publique. Aussi l'on dit qu'ils en sont les colonnes. Ce qu'est, en effet, une colonne dans un édifice, ils le sont dans leur patrie, c'est-à-dire un ornement et un appui. Il n'y a pas de plus grand honneur pour un citoyen, que d'être regardé comme une de ces colonnes qui soutiennent et embellissent la société tout entière. Le jour où ces hommes disparaissent, on sent le vide qu'ils laissent. Il semble que tout est ébranlé à leur mort, que personne ne les remplacera, et on les proclame, dans la reconnaissance publique, selon la belle expression de la Bruyère, des hommes « irréparables ». Il n'y a pas de plus magnifique et de plus enviable récompense d'une carrière, que cette position acquise par de longs et éminents services.

Il en est ainsi dans l'Eglise. Dieu a établi Notre-Seigneur Jésus-Christ pour être le fondement et la pierre angulaire de son Eglise. Mais, sur cette pierre fondamentale, il a établi des hommes qui sont les colonnes de l'édifice divin, qui en soutiennent le faîte et en em-

bellissent la vaste enceinte. Ce sont les serviteurs éminents de l'Eglise, ceux qui lui ont rendu de signalés services et ont travaillé pour son affermissement et pour son honneur. Quelle gloire pour un enfant ou un ministre de l'Eglise, d'en devenir une des colonnes : *Faciam illum columnam !* Sans lui, il y aurait une beauté de moins dans les saints parvis, une force de moins dans l'édifice divin. Quel éloge, que celui que la sainte Ecriture fait d'un prêtre du peuple de Dieu : *Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum et in diebus suis corroboravit templum* (1) ! Quelle vision, que celle où Innocent III vit François d'Assise soutenant de ses épaules la basilique chancelante de Latran ! Il semble, par moments, que si un tel homme venait à manquer à l'Eglise, c'en serait fait d'elle dans le monde : tant il paraît nécessaire à sa défense. On se demande avec inquiétude : « Qui rendra les mêmes services ? Qui sera l'héritier de ses armes puissantes et de sa valeur » ? Je sais bien que l'Eglise peut se passer de ceux mêmes qui la servent le plus utilement et le plus glorieusement. Mais, que de combats pourront être perdus pour Israël, parce que ses forts ont succombé !

Ne dites pas, Messieurs, que cette grande gloire de devenir une colonne de l'Eglise est le partage du petit nombre, de l'élite. Sans doute il est donné à très peu d'hommes d'étendre au loin le champ de leur action. C'est le privilège des grands docteurs, des grands saints, puissants en œuvres et en paroles, d'être regardés par l'Eglise universelle comme des colonnes. Mais il y a des colonnes de plus d'une taille, il y en a à plus d'une place. On peut être une colonne, c'est-à-dire en-

(1) *Eccli.* L, 1.

core une fois, un soutien et un ornement pour une église particulière. A côté de ces colonnes puissantes et glorieuses qui s'élèvent à la vue du monde entier, il y en a d'obscures, mais qui n'en sont pas moins utiles. Moins en vue, sans doute, elles sont cependant nécessaires à un certain nombre d'âmes pour les soutenir à leur place dans la maison de Dieu. N'en avons-nous pas connu de ces hommes en quelque manière nécessaires, qui ne se connaissaient pas eux-mêmes, mais dont la mort a révélé, à la fois, les services qu'ils rendaient et le vide qu'ils ont laissé. Ils étaient la vie religieuse d'une paroisse, la lumière d'un diocèse, la cheville ouvrière d'une grande œuvre, le grand ressort d'un collège ou d'une maison religieuse. Quelle perte, s'écrie-t-on de toutes parts, qui la réparera ? Quel homme sera suscité par Dieu pour continuer cet homme ? Cet Elie aura-t-il un Elisée ?

Il n'y en a pas un parmi vous, Messieurs, s'il est fidèle à la grâce de sa vocation, s'il fait fructifier avec zèle les talents qu'il a reçus de Dieu, qui ne puisse devenir une colonne dans la maison du Seigneur, c'est-à-dire contribuer, pour sa part, à son embellissement par sa présence et à son soutien par l'emploi de ses forces. Cela ne dépend, ni des dons, que vous avez reçus, ni de la place que vous tiendrez dans l'Eglise plus tard, mais uniquemeut de votre bonne volonté et de la direction que vous donnerez à votre activité.

On ne fait pas, il est vrai, des colonnes de tout bois, de toute pierre, de tout métal. Mais on en fait de tout ce qui offre des garanties de solidité et des conditions suffisantes d'élévation. Pour devenir une colonne de l'Eglise, il faut au prêtre des qualités solides et élevées. Il lui faut de la solidité, parce qu'il aura de

grandes charges à supporter. Les devoirs que lui imposent ses engagements, demandent une force éprouvée. A ce premier fardeau de la sanctification personnelle, viendra s'ajouter un autre fardeau non moins lourd, celui de la sanctification des autres. On ne met pas de pareilles charges sur de faibles épaules sous peine de les voir fléchir. Si cet appui, sur lequel reposent les intérêts de tant d'âmes est écrasé sous le poids, si une main ennemie l'ébranle, l'édifice s'écroulera : *Concussisque fortiter columnis, cecidit domus.* Et l'on trouvera bien des âmes sous les décombres : *Super omnes principes et caeteram multitudinem quae ibi erat.*

La solidité ne suffit pas. C'est la qualité commune aux simples pierres et aux colonnes d'un édifice. Ce qui est le caractère distinctif de la colonne, c'est son élévation. De même aussi, tout, dans l'Eglise, doit être fort, capable de résister au mal, capable de supporter le poids du devoir chrétien. Mais le prêtre doit dominer tout ce qui l'entoure par son caractère d'élévation. Tout doit être grand, élevé en lui ; et on l'a dit avec éloquence : un prêtre doit être né grand ou le devenir. Il ne doit souffrir en lui rien de bas, rien de médiocre, rien de petit. Pour être à la hauteur de sa mission, il faut qu'il s'élève au-dessus de toutes les vulgarités. Il n'y a que les âmes vraiment grandes, par la nature ou par la grâce, qui ne soient pas au-dessous de cette place qui leur est assignée dans la maison de Dieu.

Vous vous effrayez peut-être, en entendant parler de ces deux qualités que doivent avoir les prêtres de Jésus-Christ, ces colonnes vivantes et nécessaires de son

(1) *Jud.* XVI, 30.

Eglise. La solidité, c'est précisément ce qui manque le plus à vos vertus. Le moindre choc, que dis-je ? le moindre souffle les renverse. De bons mouvements, mais pas de suite ; de bonnes résolutions, mais pas de consistance. Comment oserez-vous ajouter à votre fardeau après que vous l'aurez laissé tomber si souvent ? Une ressource vous reste : vous pouvez développer votre force, en l'exerçant ; vous pouvez acquérir cette solidité qui vous manque.

Il nous en coûte toujours plus de nous avouer à nous-mêmes ou aux autres que nous manquons d'élévation. Mais si nous sommes sincères envers nous, n'est-il pas vrai, Messieurs, que nous n'avons d'élévation que dans de rares élans, que nous retombons bientôt et quelquefois bien bas, que nous nous tenons habituellement terre à terre, quand nous ne sommes pas par terre ? Qu'est-ce qui fait la véritable élévation d'une âme ? C'est son détachement des choses vulgaires ; c'est, plus que ses aspirations, son attachement à tout ce qui est noble et grand ; c'est son désintéressement, son mépris de tout ce qui est sordide, vil, étroit, mesquin. Ayons le courage de nous le dire, si j'ose ainsi parler, en face : il y a encore bien de la bassesse dans nos vues, dans nos sentiments. Chassons-la vite. Faisons-nous honte à nous-mêmes de tout ce qui nous ferait honte aux yeux d'un homme d'honneur, d'un vrai chrétien.

Cette parole des saints Livres que nous méditons ensemble, Messieurs, nous fait entendre que l'honneur et le bonheur d'être au nombre des colonnes de l'Eglise est une récompense, la récompense d'une victoire. Qu'avons-nous donc à vaincre pour l'obtenir ?

Nous avons à vaincre, Messieurs, les défauts qui nous

font petits et faibles, qui nous empêchent de nous fortifier et de grandir. Nous avons à vaincre nos défauts naturels, que nous avons apportés en venant au monde, et nos autres défauts, dont nous avons fait en ce monde la triste acquisition. Dieu nous demande de combattre ces défauts, d'abord pour parvenir à notre perfection personnelle, puisqu'il nous demande d'être parfaits comme Lui. Mais, de plus, si nous voulons être dans son Eglise de véritables colonnes, c'est-à-dire la soutenir et l'embellir, il faut que nous arrivions, non pas seulement à remporter sur nos défauts de passagers avantages, mais à obtenir une victoire définitive qui les renverse à tout jamais et les fasse disparaître.

Une considération qui nous doit puissamment engager à entreprendre ce combat contre nos défauts, c'est que leur correction importe, non seulement à nous, mais aux âmes qui nous seront confiées et que nous devrons conduire au ciel. Cette pensée est aussi puissante sur un cœur qui a senti la première étincelle du zèle apostolique, que le désir de notre perfection personnelle. Nous pouvons nous dire, à coup sûr, que nous n'avons pas un seul défaut qui ne puisse un jour faire du mal aux âmes ou nous empêcher de leur faire du bien, si petit, si insignifiant qu'il soit en apparence. Nous portons certainement en nous-mêmes les principaux obstacles aux succès de notre futur ministère. Il y en a dont nous ne pourrons jamais nous défaire : ce sont nos défauts naturels, invincibles, que nous n'apercevons peut-être même pas, ou dont nous avons conscience, mais qui résisteront éternellement à nos plus constants, à nos plus héroïques efforts. C'est une nouvelle et bien forte raison de mettre tous nos efforts à déraciner ceux que nous pouvons faire disparaître de notre âme et de

notre vie. Il nous en restera malheureusement assez pour empêcher encore beaucoup du bien que nous avons à faire.

Nous pouvons diviser nos défauts en deux catégories distinctes : ceux qui nous empêchent d'entreprendre le bien et ceux qui nous empêchent d'y réussir.

Mettons au nombre des premiers, Messieurs, cet égoïsme si profond qu'il a à peine conscience de lui-même, qui fait qu'on ne sort pas de soi, qu'on ne s'occupe que de soi, qu'on ne pense jamais aux autres, sinon pour soi et par rapport à soi, qu'on ne s'intéresse ni à leurs peines ni à leurs joies, qu'on vit enfin comme si l'on était seul au monde ou entouré d'êtres créés pour nous servir. Ce monstrueux égoïsme n'est pas au même degré dans tous les hommes ; mais nous avons à veiller sur nous et à l'étouffer dans son germe, si nous le trouvons au fond de notre âme. Il tuerait notre zèle dans sa racine et nous empêcherait même de penser au bien. Un prêtre qui en serait atteint ne ferait son devoir que comme une sorte de besogne personnelle, et ne songerait jamais à s'enquérir du besoin des âmes.

Il est un autre égoïsme qui a la pensée du bien, le désire même, mais qui n'a pas le courage de l'entreprendre. Il faudrait pour cela sacrifier ses aises, prendre sur soi, s'imposer quelque effort, travailler, en un mot se gêner : et il a horreur de tout ce qui gêne. Vous avez, Messieurs, reconnu la paresse, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Si Dieu nous faisait voir, dans un immense tableau, tout le bien qui pouvait être fait, qui était souhaité, et qui n'a pas été fait parce que celui qui en avait conçu l'idée n'en a pas eu le courage, nous serions effrayés. Que de grandes œuvres qui n'ont

été que de vains projets, et qui auraient sauvé des âmes ! Un autre tableau vous serait plus utile, Messieurs, et il ne vous effraierait pas moins. Demandez à Dieu qu'il vous en montre quelque chose pendant la retraite. Demandez-lui qu'il vous montre ce que les âmes auront à souffrir de votre paresse, de votre lâcheté au devoir, dans la paroisse où vous exercerez votre ministère, si vous ne triomphez pas dès maintenant de cette paresse, si vous la laissez grandir. Vous en aurez horreur, vous aurez peur pour vos paroisses et pour les âmes dont vous aurez particulièrement la charge. Vous les trouverez bien à plaindre. Je n'ai pas besoin de passer par le champ que vous sera confié pour en voir l'état : *Et ecce totum repleverant urticae et operuerant superficiem ejus spinae et maceria lapidum destructa erat* (1). Le voilà tel qu'il sera quand il aura passé quelques années entre vos mains.

D'autres défauts permettent de mettre la main à l'œuvre, mais la retirent aussitôt après. C'est l'inconstance, qui commence tout et n'achève rien, qui se dégoûte de tout ce qu'elle a touché ou s'éprend de tout ce qu'elle n'a pas touché encore, qui ne peut mener à bonne fin une seule œuvre utile et ne laisse après elle que d'informes ébauches. C'est l'amour-propre, qui ne compte que sur les succès et que le moindre échec abat, que le moindre froissement irrite. A la première blessure, au premier mécompte, il se retirera sous la tente, parce qu'il n'aura pas reçu d'applaudissements ou que ses vues auront été contredites.

Rangeons parmi les paresseux, malgré ses protestations, ce rêveur apostolique, cet apôtre *in partibus* qui

(1) *Prov.* XXIV. 31.

ne songe qu'à la conquête des âmes, mais qui n'a jamais fourbi ses armes pour le combat ; cette âme sensible aux intérêts de Jésus, qui croit avoir la force de son zèle, parce qu'elle en a les émotions, et qui aurait au ciel la place d'un François Xavier, si Dieu nous jugeait sur nos sentiments et non sur nos actes. Lui, on pourrait le deviner au séminaire, s'il s'occupe d'œuvres, il en fera les programmes ; s'il songe à faire des livres, il en écrira le titre et la table des matières.

Le respect humain est une autre lâcheté, une autre faiblesse de la volonté. La paresse recule devant la difficulté, le respect humain recule devant l'opinion des autres et la crainte de leur déplaire. Il n'entreprendra pas le bien dont il voit le mieux la nécessité, l'urgence, la facilité, de peur d'une parole railleuse ou d'un sourire. Ce défaut n'attend pas le grand air du monde et la vue du grand nombre pour se manifester. Au séminaire il fait bien des victimes. Combien de fautes contre la règle n'ont été commises que par respect humain, parce qu'on craignait le sarcasme ou l'appréciation non exprimée d'un confrère ! Plus tard il entravera le ministère et paralysera l'apostolat, comme il a ici diminué la ferveur et jeté dans la dissipation.

La seconde classe de défauts n'empêche pas d'entreprendre le bien, elle empêche d'y réussir. Deux choses nous sont nécessaires pour réussir auprès des hommes : la considération et l'affection. Or, Messieurs, il y a des défauts qui nous empêcheront toujours, les uns, d'obtenir la considération, les autres, de gagner l'affection des hommes.

Que le prêtre ait besoin de considération et d'autorité, cela n'a pas besoin d'être prouvé. Le ministère qu'il exerce demande qu'il jouisse de cette considéra-

tion. Il faut que, dès ses débuts, on le respecte, non seulement comme un prêtre, mais comme un sage, que ses paroles soient reçues comme celles de Samuel dont l'Ecriture nous dit : *Et non cecidit ex omnibus verbis ejus in terram*, « On relevait toutes ses paroles, aucune ne tombait à terre (1) ». Le prêtre doit être respecté avant les cheveux blancs. Il doit se faire autour de son front une auréole qui les remplace. Sans cela, quelle influence exercera-t-il? De quel poids seront ses paroles? Que sert au prophète de prédire l'avenir, si ses prédictions sont discréditées à l'avance? Ne comptons pas sur notre caractère sacerdotal tout seul, pour nous faire respecter. En plus d'une occasion, l'homme fera respecter le prêtre, plutôt que le prêtre ne fera respecter l'homme. Or, vous le savez, Messieurs, s'il faut beaucoup de qualités pour s'assurer la considération, il ne faut qu'un défaut, un travers pour la perdre. On l'accorde au bon sens, à la gravité, à l'observation des convenances, au tact pratique. On la retire devant une bizarrerie, une singularité, une légèreté passagère.

On est impitoyable, en particulier, sur les manières. « Il faut avoir des qualités bien éminentes, dit la Bruyère, pour se passer de politesse. » Rarement les qualités sont assez éminentes pour qu'on s'en passe sans dommage.

Quant à l'affection, elle nous est encore plus nécessaire que la considération. Nous sommes plénipotentiaires entre Dieu et l'homme. Quand deux puissances correspondent par intermédiaire, la première condition requise est que la personne employée soit agréable à l'une comme à l'autre. Nous devons donc plaire à Dieu

(1) I *Reg.*, III. 19.

et aux hommes. Aussi avez-vous remarqué cet éloge que l'on donne si souvent dans les saintes Ecritures aux hommes que Dieu emploie à son service : *Dilectus Deo et hominibus ; Placebat Deo et hominibus*? L'histoire ecclésiastique applique cet éloge à tous les hommes apostoliques, et leur vie montre qu'ils l'ont mérité.

Oui, il importe aux hommes qu'ils aient auprès de Dieu un ambassadeur agréable à Dieu, et à Dieu qu'il ait auprès des hommes un ambassadeur agréable aux hommes. Mais il est plus facile de plaire à Dieu qu'aux hommes. Un rien suffit à nous aliéner ceux-ci. Si, à côté de qualités aimables et propres à gagner l'affection, ils remarquent un défaut qui les choque ou les blesse, c'en est fait. Ils se tiendront en garde contre nous. Un bon procédé, un service rendu nous avait-il acquis des droits à leur affection, à leur reconnaissance ? Un mot, un mouvement d'humeur va tout perdre. Ce grief ne vous sera jamais pardonné : tout le reste est oublié pour jamais. On a vu souvent des positions irrémédiablement perdues, des cœurs fermés pour toujours, des hommes devenus impossibles, des carrières complètement brisées, parce que tel défaut qui n'avait pas été surveillé s'est fait jour tout à coup. Que de belles et brillantes facultés perdues, égarées, tournées à mal, par un défaut, un travers, un ressort trop brusque dont la détente part à l'improviste et ne se laisse pas diriger ! Ce défaut de caractère, comme une paille secrète, est venu altérer la trempe générale et rompre le milieu d'une belle vie à la veille peut-être d'être illustre.

Il y a souvent dans l'homme un défaut dominant et profond, un vice caché qui se dissimule, qui est honteux de paraître ce qu'il est, qui aime à se déguiser

dans la jeunesse sous d'autres formes séduisantes, à se donner les airs d'une noble et belle passion. Attendez quelques années. Le vice caché va s'ennuyer des déguisements sous lesquels il se dissimule, ou, si vous l'aimez mieux, il va dévorer les passions plus faibles qui se jouaient devant lui. Il va s'enrichir de leurs dépouilles et hériter de leur puissance. Alors on le verra se démasquer et se montrer crûment, laid, difforme et, pour tout dire, monstrueux.

Tous, tant que nous sommes, nous portons en nous-mêmes au moins un défaut qui peut nous rendre tout bien absolument impossible, pour peu que nous le laissions vivre et que, de petit, il devienne grand. Et, à côté de celui-là, nous en nourrissons d'autres moins dangereux, qui peuvent nous rendre impossible une partie du bien que nous avons à faire.

Que conclure, Messieurs ? Deux choses : premièrement, qu'il faut nous étudier pour connaître nos défauts ; deuxièmement, qu'il ne faut pas les épargner, puisqu'ils menacent de faire tant de mal à ceux à qui nous voulons faire du bien. D'abord appliquons-nous à nous connaître, à bien découvrir ces ennemis intérieurs qui savent si bien se cacher et se déguiser. Demandez à votre directeur qu'il dirige vos investigations et qu'il vous donne le résultat des siennes. Dans un ordre célèbre, chaque religieux emporte du noviciat un écrit dans lequel, sous la dictée du Père Maître, il a fait l'inventaire de ses propres défauts. Il s'est étudié, on l'a étudié au noviciat. Les défauts qu'on lui a signalés, il aura toute sa vie à les combattre. Chaque séminariste devrait emporter l'équivalent de cet écrit en sortant du séminaire, un signalement complet de ses défauts pour les combattre toujours.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Mais commencez ici ce combat à outrance. Vous le ferez ici dans de meilleures conditions qu'ailleurs, puisque la colonne — nous revenons à notre texte trop loin de nous — est sous la main d'habiles ouvriers qui la façonnent, la taillent, la sculptent et la polissent. Plus tard, du reste, vos défauts vous offriraient plus de résistance, vous auriez plus de difficulté à les vaincre.

Un jour, raconte Franklin, un paysan vint chez un forgeron, mon voisin, acheter une hache. Il en voulait toute la surface aussi brillante que le tranchant. Le forgeron ne demanda pas mieux que de donner le poli au fer de la hache, mais à la condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule. Le paysan se mit à tourner, et le forgeron à appuyer le fer sur la pierre qui, dans ces conditions, ne tournait qu'au prix d'efforts pénibles. Le bonhomme ennuyé quittait de temps en temps la roue, pour voir comment allait la besogne. Bientôt il demanda la hache telle qu'elle était. « Non, non, tournez, dit le forgeron, tournez jusqu'à que la hache soit polie partout : à présent il n'y a que des taches. » — « C'est vrai, répondit le paysan, mais je crois que j'aime mieux une hache avec des taches. »

Vous devinez la morale de cet apologue. La hache, c'est notre âme ; le forgeron, c'est notre directeur. Nous avons joué souvent le rôle du paysan, trouvant qu'on est bien longtemps à donner le poli à cette pauvre âme, décidés souvent à la prendre avec ses défauts et ses taches. Laissons-la jusqu'à ce que l'opération soit complète, non seulement pour qu'elle brille, mais pour qu'elle soit un bon outil entre les mains de Dieu qui daignera s'en servir.

LES TALENTS

Nous avons vu hier, Messieurs, que, si nous voulons que notre apostolat soit fructueux un jour, il faut nous mettre dès maintenant à corriger les défauts qui pourraient lui nuire. Mais ce n'est là que la partie purement négative de notre préparation. Les succès de notre apostolat et ses fruits dépendent moins de la correction de nos défauts que du développement de nos qualités. Nos défauts pourraient empêcher le bien ; mais c'est en consacrant au service de Dieu et des âmes nos qualités positives que nous pouvons procurer sa gloire et notre salut. Du soin que nous y apporterons dépendent nos succès futurs. Nous pouvons appliquer au séminaire et au ministère ce mot de la Sainte Ecriture : *Qui parce seminat parce et metet ; qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (1). Si vous cultivez peu votre âme ici, vous moissonnerez peu plus tard. Si vous semez ici abondamment, vous ferez plus tard une abondante moisson.

Selon un premier sens, cette parole signifie que la récolte des mérites au ciel répond aux bonnes œuvres

(1) 2 *Cor.*, IV, 6.

qu'on a semées sur la terre. Si l'on a fait beaucoup de bien ici-bas, on trouvera au ciel beaucoup de mérites, c'est-à-dire des titres à d'abondantes récompenses. Mais nous pouvons prendre un autre sens et dire qu'on récolte dans le ministère ce qu'on a semé dans le séminaire. Ces deux temps se suivent et sont dans les mêmes rapports que les semailles et la récolte. Si l'on sème beaucoup au séminaire, on récoltera beaucoup dans le ministère en fruits de salut pour les âmes. Mais si, au séminaire, on a peu travaillé pour soi, on récoltera peu plus tard : *Qui parce seminat, parce et metet.* En d'autres termes, votre futur ministère dépend de la manière dont vous aurez fait fructifier les talents que Dieu vous a donnés.

Nous avons, pour faire fructifier nos talents, une raison personnelle qui prime toutes les autres, c'est le compte que nous devrons en rendre.

Relisons la parabole des talents. Nous comprendrons qu'il y va de notre salut éternel, et nous tremblerons d'être traités comme ce serviteur paresseux et inutile qui ne fit rien produire au talent qui lui avait été confié. Mais je ne veux pas en ce moment appuyer sur cette raison d'intérêt suprême. Je m'adresse à votre zèle et je vous dis : Messieurs, voulez-vous faire du bien ? Cultivez vos talents. Vous ferez du bien dans la mesure même, dans la proportion où vous les aurez cultivés.

Mais il faut d'abord dissiper une équivoque. Ne croyez pas que l'on doive entendre par talents les seuls dons de l'esprit. Sans doute c'est dans ce sens que l'on prend d'ordinaire ce mot de talent. Mais j'entends ici, par les talents que Dieu nous a confiés, tous ses dons, toutes nos aptitudes, toutes nos facultés intellectuelles et morales, toutes les qualités de l'esprit, du caractère, du cœur,

toutes les grâces surnaturelles dont Dieu a daigné nous combler, sans excepter les dons extérieurs eux-mêmes qui nous ont été départis.

Je dis que tout ce qui augmente la valeur de l'ouvrier augmentera la valeur de l'ouvrage. Je dis qu'il n'y a pas un seul de ces dons qui ne puisse devenir un jour, sous l'action de Dieu, un instrument, un moyen de zèle, une chance de succès. A la divine pêche des âmes, tout, entre les mains d'un pêcheur tel que Dieu le veut, devient amorce et appât. Et nos filets se rempliront d'autant plus et d'autant plus facilement que nous serons pourvus de plus d'appâts et d'amorces.

Le temps ne nous permet pas de passer ici en revue les divers dons que nous avons reçus de Dieu. Il serait pourtant profitable d'étudier ensemble comment chacun d'eux, lorsqu'il a reçu de notre bonne volonté le degré de perfection qu'il comporte, peut nous servir pour atteindre le but, le seul but que nous nous proposons, la gloire de Dieu et le salut des âmes. On le voit assez pour les plus importants, pour ceux de l'ordre le plus élevé. Qui ne comprend, par exemple, comment les grands esprits peuvent rendre d'éminents services à l'Eglise? Ce sont eux qui sont ses lumières et ses guides ; ce sont eux qui la défendent contre les attaques de l'impiété ; ce sont eux qui, sous la conduite du Saint-Esprit, la dirigent à travers les difficultés des temps. Mais supposez, Messieurs, qu'un de ces grands hommes, que Dieu suscite de temps en temps pour être les guides d'Israël, n'ait pas compris, dès sa jeunesse, ce que Dieu demandait de lui, et ait laissé son intelligence sans la cultiver, ne voyez-vous pas le malheur qui en résultera pour l'Eglise et la responsabilité qu'il assumera lui-même ?

La science est dans nos temps, l'un des services les plus grands qu'un prêtre peut rendre à l'Eglise, l'une des gloires les plus pures qu'il peut lui procurer. Dieu, qui le sait, donne à tel jeune homme les aptitudes nécessaires pour acquérir la science. Mais si ce jeune homme préfère, à la vie austère de l'étude, la vie facile qu'il peut trouver ailleurs, il laissera vide un poste que, seul peut-être, il était fait pour occuper. N'aura-t-il pas un jour un compte terrible à rendre ?

En voici un autre qui, moins bien doué peut-être du côté de l'esprit, a reçu en partage, comme le sage de l'Ecriture, *Animam bonam,* une admirable bonté d'âme, ou ce que les saints Livres appellent : *Latitudinem cordis*, la largeur du cœur. Ah ! cher ami, ne portez pas envie à vos confrères. Ne leur enviez ni leur science ni leur intelligence. Vous avez reçu autant ou plus qu'eux pour le bien. Oui, vous ferez du bien par votre bonté, par vos qualités aimables, par la générosité de votre cœur, comme ils pourront en faire par leurs lumières. Mais, je vous en prie, ne laissez pas l'égoisme, sous quelque forme que ce soit, rétrécir votre âme. Surtout ne vous servez pas de vos qualités sympathiques pour vous gagner les cœurs, portez, portez jusqu'à Dieu les âmes qui se seront attachées à la vôtre.

Mais je voudrais, Messieurs, descendre de ces qualités souveraines de l'esprit et du cœur, et vous montrer que celles qui sont d'une qualité inférieure, et qu'on serait tenté de priser le moins, ne sont pas sans utilité dans le ministère.

Que de portes s'ouvrent devant un caractère enjoué, pourvu qu'il ne sorte point des convenances de son état ! Quel bon accueil reçoit partout la bonne éducation ! Que de services rendent certains avantages exté-

rieurs, quand ils ont été bien cultivés et qu'ils sont consacrés. non pas à la vanité de celui qui les a reçus, mais à la gloire de Celui qui les a donnés. Ainsi, nous voyons dans la vie du P. Grignon de Montfort qu'il avait, parmi ses compagnons, un missionnaire d'une si belle voix, qu'en chantant les cantiques, il faisait le succès de toutes les missions.

A le bien prendre, il n'y a point de talents trop petits pour être cultivés, dès là que ces talents peuvent contribuer à la gloire de Dieu ; et il n'y a point de prêtre, pour peu qu'il soit sérieux, qui n'ait en lui un de ces talents. « Tout homme laborieux, a dit un saint, a sa fonction et peut avoir son utilité, sa distinction propre. A côté d'une faculté qui dévie et qui divague, il peut, dans le même homme, s'en rencontrer une où il excelle et par où il mérite d'être considéré. Et tel qui le raille aisément, pour des défauts qui sautent aux yeux, aurait tout profit d'aller à son école pour la qualité qu'il a. »

Remarquez, Messieurs : premièrement, qu'il n'y a réellement d'inutile que l'homme qui n'est pas laborieux. Tous, par conséquent, même les plus mal doués, vous pouvez ne pas être inutiles, si vous travaillez. Deuxièmement, que nous avons un moyen de racheter nos défauts : c'est de développer nos qualités et d'exceller dans quelque partie. Nous avons vu hier qu'il nous restera, quoi que nous fassions, des défauts malheureux et préjudiciables à notre ministère. Faisons-nous pardonner nos défauts en cultivant sans cesse nos bonnes qualités, en les poussant aussi loin et aussi haut qu'elles peuvent être poussées.

Vous avez peut-être observé, Messieurs, dans la parabole des talents, que ce n'est pas celui qui en a

reçu le plus, mais celui qui en a reçu le moins, qui les enfouit. Souvent, hélas ! ce sont, en effet, ceux qui auraient le plus besoin de travailler qui ne le font pas, ce sont ceux qui apportent le moins de dons naturels à l'Eglise, qui s'emploient le moins à les cultiver.

Est-ce à dire que ceux qui ont plus reçu soient dispensés de travailler, parce qu'ils peuvent se passer avec ce qu'ils ont? Ah! Messieurs, le serviteur qui n'avait qu'un talent et qui ne le fit pas profiter, fut condamné sévèrement. Mais vous êtes-vous demandé quelle aurait été la sentence portée contre celui qui avait reçu cinq talents, s'il avait tenu la même conduite ? Qu'aurait dit le maître ? Il s'irrita, il s'indigna à la vue du talent improductif. Quelle n'eût pas été son indignation et sa juste colère, à la vue des cinq talents restés sans en produire un seul ! Quel châtiment n'eût pas encouru le serviteur infidèle et négligent !

Eh bien, Messieurs, les jugements de Dieu sont, sans doute, redoutables pour tous. Craignez le compte que vous aurez à rendre, vous, mon jeune frère, qui avez peu reçu. Dieu vous demandera peu : c'est vrai ; mais si vous demandant peu il ne trouve rien, tremblez pour vous. Mais tremblez plus encore, vous, mon frère, que Dieu a comblé de ses dons. Il vous a donné une intelligence vaste, capable des plus hautes études. Croyez-vous qu'il se contentera des connaissances élémentaires que vous acquérez maintenant et qui vous contentent ? Ne vous demandera-t-il que les manuels ? Non, Messieurs, Notre-Seigneur nous a fait connaître la règle des jugements qui nous sera appliquée. Ce n'est pas la règle de nos appréciations et de nos jugements journaliers, et elle est propre à confondre notre conduite. Les favorisés de la nature et de la grâce sont trop sou-

vent des partisans de l'égalité. Ils semblent croire que Dieu nous fait passer tous sous le même niveau. Ainsi ils se tiennent très rassurés et dorment en paix, la conscience très calme, lorsqu'ils ont fourni le minimum exigé des autres. Rien n'est plus injuste. Exiger de tous le maximum de vertu et de science ou se contenter de la part de tous du minimum, ce sont deux aberrations contraires l'une à l'autre, où l'homme peut tomber, mais qui ne peuvent être la justice de Dieu. Pas de règle uniforme pour elle. Ou plutôt il y en a une, et l'Evangile l'a proclamée : *Cui multum datum est, multum quaeretur ab eo ;* « On demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu (1) ». Voilà la règle. Elle en suppose une autre : à celui qui a moins reçu il sera moins demandé.

Si c'est sur cette règle que vous serez jugés, Messieurs, c'est d'après cette règle que vous devez vous conduire. Comme Dieu, vous devez exiger plus de vous, parce que vous avez plus reçu. Il attend de votre ministère plus que d'un autre, parce qu'il vous a plus donné pour y réussir. Si, avec des dons supérieurs, vous lui rapportez des fruits médiocres de science, de sainteté, de zèle, il ne s'en contentera pas. Vous ne devez pas, vous non plus, vous en contenter.

Vous voulez une règle uniforme ? En voici une que vous pouvez tous accepter : porter à la plus haute puissance qu'ils puissent atteindre les dons que chacun de vous a reçus de Dieu. Est-ce trop pour Dieu, pour sa gloire, pour l'Eglise, pour les âmes ? Non, Messieurs, nous verrons, au contraire, que c'est trop peu, que malgré tous nos efforts, nous laissons beaucoup de bien à faire, que le bien que nous faisons n'est rien en com-

(1) *Luc*, XII, 48.

paraison de celui qui n'est pas fait. Et nous répéterons bien souvent la mélancolique parole du P. Lacordaire : « Que l'homme est impuissant pour l'homme ! C'est là sa plus douloureuse misère. » Mais, dans sa bouche c'était un regret, le regret amer du zèle contristé par son insuffisance. Pour nous, Messieurs, si par notre faute, nous restions impuissants en face du bien, incapables de l'entreprendre ou de le mener à bonne fin, ce serait un remords et un remords d'autant plus cuisant qu'il nous resterait plus de zèle et de foi.

Porter à leur plus haute puissance les dons que nous mettons au service de Dieu, cela suppose deux choses, Messieurs : premièrement, que nous les connaissons, deuxièmement, que nous les cultivons dans la mesure de nos forces.

Il faut les connaître d'abord, parce que nous perdrions notre temps et notre peine, si nous voulions développer des facultés, des aptitudes dont nous n'avons pas le germe. Or l'erreur sur ce point est facile. Il n'est pas rare que l'on se méprenne sur ses qualités comme sur ses défauts ; que l'on s'attribue des aptitudes dont on est dépourvu, pendant qu'on se refuse à reconnaître des défauts que tout le monde voit. On cite des méprises de ce genre. Un grand peintre, par exemple, faisait fort peu de cas de ses tableaux, mais il se croyait le premier violonniste de France. Tel poète se croyait un homme d'Etat. Et un prédicateur de renom, convaincu qu'il avait en lui l'étoffe d'un administrateur habile, était très surpris que son évêque ne l'appelât que dans les chaires et pas du tout dans son conseil. Nous pourrions facilement, nous aussi, nous tromper sur notre propre compte. Faisons appel, Messieurs, à d'autres lumières. Demandons à notre directeur qu'il

nous aide à voir, parmi nos diverses aptitudes, celle par laquelle nous pouvons le mieux contribuer à la gloire de Dieu, et le genre de services qu'il nous demande.

Quand nous aurons connu nos aptitudes, cultivons-les avec ardeur. Ah ! Messieurs, l'ouvrier est stimulé à se perfectionner dans son métier par cette pensée que, plus il sera habile, plus il multipliera ses gains. Nous, nous pouvons dire que plus nous excellerons dans notre profession, plus aussi nous multiplierons nos gains. Et qu'est-ce que nous gagnerons ? Des âmes. Mais, je vous le demande, un étudiant en médecine qui aurait toutes les aptitudes voulues pour faire un docteur, prouverait-il un grand amour de l'humanité souffrante, s'il se contentait d'être officier de santé ? Ah ! que d'ecclésiastiques qui pourraient être docteurs dans la science des âmes, et qui restent officiers de santé ! Que d'ecclésiastiques se contentent du *quod justum* pour exercer un ministère médiocre, et qui auraient été capables du plus beau, du plus élevé, du plus brillant, du plus fécond ministère ! Et vous direz que cette médiocrité systématique n'accuse pas leur zèle ?

C'est un vrai crime d'enfouir un talent, quel qu'il soit, dans quelque position que l'on soit. Mais le crime est plus grand, quand ce talent est consacré à Dieu, et que l'Eglise et les âmes en attendent les fruits. Aussi la punition de cet enfouissement, en quelque sorte sacrilège, est terrible. La vraie punition sera infligée au dernier jour. Mais, dès ici-bas, il en reçoit un acompte effrayant. Ecoutez Notre-Seigneur : *Tollite ab eo talentum*, « enlevez-lui son talent (1) ». Son talent : non pas

(1) *Matth.*, XXV., 28.

ses insignes, ses vêtements d'honneur, ses dignités, son piédestal, s'il en a un. Laissez-lui ce qu'il méprise. Enlevez-lui son talent, c'est-à-dire la part la plus brillante de sa personnalité, ce talent qui faisait sa valeur véritable, son orgueil ou son espérance ; ce talent qui, mis au service d'une noble cause, pouvait en faire un serviteur utile, peut-être illustre, de l'Eglise et de son pays. Enlevez-le lui, puisqu'il ne s'en sert pas, puisqu'il l'enfouit dans je ne sais quelle vie souterraine. On n'a pas entendu prononcer la sentence et on la voit exécutée. Ce Samson perd sa force et devient le jouet des enfants. Cette lumineuse intelligence baisse comme une lampe sans huile. Ce cœur d'où la sympathie rayonnait comme d'un foyer ardent, se refroidit. Cet homme éloquent bégaie. Il faisait briller comme un éclair le glaive de la parole : il veut le tirer encore aujourd'hui, et il n'en trouve que le fourreau. Cette vie en sa fleur ne se développe plus : toutes les espérances qu'elle donnait sont trompées. Ce pilote sauveteur est toujours à son poste, mais il ne peut venir en aide à aucun navire en détresse : son dévouement inutile est condamné à n'assister qu'à des naufrages.

Le mal se propage et triomphe, parce que celui qui aurait pu le combattre a laissé rouiller ses armes. Les âmes se perdent, parce que celui qui pouvait les sauver ne leur tend qu'une main débile. Je vous le demande, Messieurs, celui qui voit cela de ses yeux, qui sent cela dans le plus vif de son cœur, n'est-il pas assez puni ? Epargnez-vous la faute et le châtiment.

LE MINISTÈRE DE LA CONSOLATION

C'est une idée aussi féconde en applications qu'elle est simple en elle-même, que le séminaire est un apprentissage. Vous devez, Messieurs, vous préparer aujourd'hui, et, autant que possible, vous exercer déjà à tout ce que vous aurez à faire plus tard. Parce que vous devez enseigner un jour, vous devez vous instruire aujourd'hui ; parce que vous dirigerez des âmes, il faut que vous soyez, dès maintenant, initiés aux voies et conduites de Dieu. Et ainsi de toutes les fonctions du saint ministère qui doivent trouver ici une première et sérieuse préparation.

Or, parmi les différents services que vous aurez à rendre aux âmes, il faut inscrire au premier rang, le soin de les consoler dans leurs peines. Consoler les affligés, c'est, pour tout chrétien, un devoir qu'il doit remplir selon que la Providence lui en fournit l'occasion. Pour le prêtre, c'est, je l'ose dire, plus qu'une œuvre ordinaire de miséricorde, c'est une fonction. Nous sommes prêtres, il est vrai, pour les sauver et non pour les consoler ; mais nous ne pouvons souvent les sauver qu'en les consolant.

C'est sur ce ministère de consolation que je voudrais ce matin appeler et retenir quelques instants votre attention, Messieurs, et vous montrer : premièrement, ce que sera pour vous ce ministère ; deuxièmement, ce que vous avez à faire pour l'exercer comme il faut.

Aux yeux des fidèles, Messieurs, le prêtre est le consolateur d'office de toutes les peines ; c'est à lui qu'on va, sans hésiter un seul instant, les confier. Autrefois, chez les païens, on recourait à la philosophie pour chercher quelque soulagement aux maux de la vie ; et nous voyons, dans la correspondance des anciens philosophes, bien des lettres de consolation qui leur étaient demandées, qu'ils envoyaient à l'occasion de quelque malheur éprouvé. Bien souvent les Pères en écrivirent de semblables, et, depuis les premiers siècles jusqu'à nos temps, c'est toujours à la porte du prêtre que la douleur va frapper pour recevoir quelque adoucissement.

Ce ministère, vous l'aurez à exercer partout. Au confessionnal, vous recevrez plus de confidences que d'aveux. On vous parlera plus volontiers et plus longuement de ses peines que de ses fautes, et vous aurez à donner plus de consolations que d'absolutions. En vain rappellerez-vous aux fidèles que le tribunal de la pénitence n'est pas fait pour cela. Vous sentirez bientôt qu'il serait cruel de fermer aux âmes affligées cette ressource de leur confiance ; et, sans dénaturer l'institution sacramentelle, vous ajouterez au secours que demande leur conscience les consolations que réclament leurs malheurs.

Etes-vous appelés au chevet d'un mourant ? Vous tromperiez son attente, si vous ne faisiez que le pré-

parer à la mort. Il attend que vos consolantes paroles lui adoucissent le passage de cette vie à l'autre et l'aident à supporter les souffrances des derniers moments. Vous aurez à consoler celui qui part, vous aurez à consoler ceux qui restent : veuves, orphelins, familles, amis que la séparation a brisés et qui se tournent tous vers vous comme vers un commun consolateur. Vous serez obligés d'aller de l'un à l'autre, pour dire à chacun ce qui peut calmer sa douleur.

Que vous fassiez, ou que vous receviez des visites, les confidences de chagrins intimes y tiendront une très grande place. Et c'est le plus beau témoignage d'estime que vous puissiez recevoir des fidèles. Mais ces confidences, on ne vous les fera que pour recevoir de vous en échange des consolations nécessaires.

Tous les genres de souffrance se donneront rendez-vous autour de vous. Vous entendrez tour à tour les gémissements étouffés, les murmures du cœur révolté, les sanglots déchirants qui éclatent. Ce sera l'épouse méprisée, la mère inquiète, la honte qui se cache, le remords inavoué, la conscience qui se torture, la ruine secrète, la pauvreté et ses privations. Ce sera un long, un interminable cortège de toutes les formes de la souffrance, que vous verrez défiler devant vous, l'une après l'autre, tournant vers vous des yeux mouillés de larmes et implorant du regard l'aumône d'une parole consolatrice. Souvent votre confessionnal ou votre maison ressemblera à cette piscine probatique que Notre-Seigneur nous a décrite, entourée de malades de toutes sortes, à un de ces lieux de pèlerinage, où, pour un chrétien qui vient par un motif de reconnaissance ou de pure piété, il y en a vingt qui viennent pour crier au secours. Aux yeux du peuple, le prêtre est toujours

comme une ville de refuge où l'on peut se présenter dès qu'on souffre. Et, si nos églises ne jouissent plus comme autrefois du droit d'asile pour les coupables, tout le monde entend bien qu'elles ne l'ont pas perdu pour les malheureux.

Ce sera donc pour vous, Messieurs, un ministère fréquent ; vous aurez journellement l'occasion de l'exercer. Les malheureux vont aussi naturellement au prêtre que les malades vont au médecin. Le prêtre est le représentant du Dieu de toute consolation, *Deus totius consolationis*. Nous sommes, par suite, les ministres de toute consolation ; et il est naturel que toute infortune ait auprès de nous libre accès.

Ne trompons pas, Messieurs, la confiance des peuples. Qu'aucune âme, parmi celles qui nous seront confiées, ne s'éloigne de nous en disant la triste parole du prophète : *Non est qui consoletur* (1). Quelle déception pour elles lorsque cette confiance est trompée, lorsqu'on n'a pas même voulu entendre le récit de leurs peines, ou qu'elles n'ont reçu qu'un froid accueil et de banales consolations ! Mais, si le prêtre a un peu de cœur et qu'il sente son impuissance à consoler, c'est lui que je plains le plus de se voir condamné à renvoyer les âmes comme elles sont venues, avec la même désolation, avec la même blessure telle que le prophète l'a décrite : *Plaga tumens, neque circumligata neque fota oleo* (2).

Je sais bien que c'est un ministère pénible. Il est plus agréable de prendre part aux fêtes et aux joies qu'aux douleurs et aux larmes. Nous devons, selon la

(1) *Thren.*, I, 2.
(2) *Is.*, I, 6.

parole de l'apôtre, avoir des sourires pour ceux qui sont dans le bonheur; mais il en coûte plus de pleurer avec ceux qui pleurent : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (1). Ecouter les récits fastidieux des peines d'autrui, s'intéresser à des choses sans valeur, n'entendre que des soupirs, ne voir que des larmes, certes, Messieurs, ce n'est pas gai. Je comprends que la nature recule devant ces fardeaux que la charité voudrait nous faire partager.

Mais le mérite se mesure, ici comme ailleurs, à la peine. Pour peu que nous y réfléchissions, nous verrons qu'elle est surtout vraie pour nous l'appréciation du Sage : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii* (2). Le prêtre est toujours quelque peu déplacé dans la maison en fête et en joie, *ad domum convivii*. Le monde nous y invite rarement; nous sommes pour lui des convives gênants. Il nous tient le plus qu'il peut à l'écart de ses réjouissances. S'il nous appelle, c'est quand il y a quelque deuil à partager, quelque catastrophe à réparer, quelque peine à soulager. Ne nous en plaignons pas, puisqu'il nous donne, au jugement du Saint-Esprit, la meilleure part : *Melius est.*

Oui, c'est bien la meilleure. De toutes nos œuvres, une des plus méritoires aux yeux de Dieu et des hommes, c'est de consoler les affligés. Elle nous vaut les récompenses de Dieu et des hommes.

Les hommes, ah! je le sais, ils sont ingrats, et ce n'est pas pour mériter leur reconnaissance que nous devons travailler. Mais, si quelque chose peut attacher au prêtre, Messieurs, c'est ce genre de service. On ou-

(1) *Rom.*, XII, 15.
(2) *Eccl.*, VII, 3.

blie bien des choses, il y en a d'autres qui ne s'oublient pas. Telle famille n'oubliera jamais que le jour de la mort de son chef, vous êtes venus partager son deuil. Telle âme éprouvée dira : « Si je n'avais trouvé un prêtre qui me comprît, je ne sais ce que je serais devenue. » Tel autre se souviendra toujours qu'au moment où les amis des temps heureux s'éloignaient de son malheur, vous, sur qui il n'avait aucun droit de compter, vous accourûtes lui serrer la main. Et ces souvenirs, Dieu s'en servira peut-être un jour, pour rapprocher de lui des âmes éloignées.

Vous aurez de votre compassion une récompense meilleure encore dans le sentiment, dans la vue du bien que vous ferez. Y a-t-il rien de plus enviable, que ce bonheur de consoler des malheureux ? Nous ne pouvons guère prétendre à celui de faire des heureux. Dieu seul en fait, et il n'en fait qu'au ciel. Nous, du moins, qui ne pouvons pas donner le bonheur, nous pouvons diminuer le malheur autour de nous. Nous ne pouvons espérer tarir la source des larmes ; mais c'est une ambition digne de la charité chrétienne et sacerdotale, de les essuyer et de les sécher. Ne serait-on pas bien payé de sa peine et de tous ses efforts, quand on n'aurait pour récompense que le plaisir de s'entendre dire, avec l'accent d'un cœur soulagé : Merci, vous m'avez fait du bien ?

Mais vous le savez, Messieurs, nous ne faisons rien pour nos frères, sans que Dieu se regarde comme notre obligé. C'est lui qui récompensera ces services rendus aux affligés ; et il le fera d'une manière digne de lui, digne de l'amour qu'il leur témoigne. Que trouvera-t-il à récompenser dans nos œuvres d'éclat ? Notre vanité en aura peut-être escompté le paiement et Notre-Sei-

gneur nous dira peut-être pour nos œuvres de zèle, nos prédications à grand fracas : *Recepisti mercedem tuam.* Ne trouvera-t-il point à punir dans nos visites aux heureux de ce monde, aux maisons en fête, *ad domum convivii* ? Du moins est-il certain que notre vertu y court de fréquents et sérieux dangers. Les moments que nous aurons consacrés à la consolation d'obscures infortunes, seront peut-être, Messieurs, le plus clair et le plus sûr de nos gains pour l'éternité.

Enfin, ce ministère est très fertile en fruits de salut.

L'épreuve, en effet, Messieurs, c'est au langage de nos saints Livres, la visite de Dieu ; c'est l'heure prédestinée où Dieu attend les âmes et les réveille en les frappant. Il y avait longtemps, peut-être, que cette âme était rebelle à ses bienfaits. Alors il s'est résolu à frapper un grand coup, qui la fît sortir de ce profond sommeil où les grâces mêmes semblaient la bercer. Ce que la douceur n'avait pu faire, la rigueur l'a obtenu. Et voilà cette âme qui ouvre les yeux : foudroyée, elle se réveille en sursaut. Elle va demander d'abord que l'on panse ses blessures, mais elle ne tardera pas à comprendre que la main qui la guérit, c'est la main qui l'avait frappée. Combien de conversions, Messieurs, commencent de la sorte ! La miséricorde emprunte les traits de la justice et ses instruments. Elle suit les mêmes voies, mais pour que la justice n'ait pas à s'en servir elle-même et toute seule.

C'est l'heure de Dieu ; c'est aussi l'heure de l'âme. C'est l'heure où Dieu appesantit sa main ; c'est l'heure où l'âme est plus disposée à tendre la sienne. On l'a dit, et il est bien vrai, nous quittons Dieu à notre premier bonheur, mais nous songeons à revenir à lui à

notre première larme. Lorsque le prodigue a dévoré sa dernière ressource, lorsqu'il sent dans l'humiliation de sa déchéance, les premiers aiguillons de la faim, il dit : *Fame pereo, ibo ad patrem.*

Mais si elle est l'heure de Dieu et l'heure des âmes, elle est donc aussi la vôtre, cette heure de l'épreuve et de la souffrance. Elle est la vôtre, puisque vous êtes les hommes des âmes et de Dieu en même temps. Pêcheurs d'âmes, jetez vos filets. Dieu amène sous votre regard des poissons errants à la recherche d'un appât que vous pouvez leur offrir. Ne jetez pas vos filets vides, sans cet appât convoité. Mais soyez-en sûrs, si à l'heure où elles en ont tant besoin, les âmes trouvent en vous les consolations qu'elles cherchent, elles accepteront de votre main ce qu'elles ne cherchent pas. Elles cherchent des consolations tout humaines ; vous leur donnerez la grâce divine.

Saint Joseph de Cupertino représente l'épreuve sous une bien familière mais bien saisissante image. Il dit que, lorsqu'il nous éprouve, Dieu semble jouer avec nous à main chaude ; et de même qu'à ce jeu, on reste sous les coups, jusqu'à ce qu'on ait deviné qui les donne, de même Dieu ne cesse de frapper, jusqu'à ce qu'on ait deviné que c'est Lui. Eh bien, vous verrez souvent, sous la main sévère du Seigneur une pauvre âme aveugle dont les yeux sont fermés, et qui, dans l'affolement de la douleur, attribue les coups qu'elle reçoit à tout le monde, excepté à Celui qui les donne. Dites-lui un mot seulement. Dites-lui, soufflez-lui doucement le nom de celui qui frappe. Dites-lui : *Deus percutiens.* Et l'épreuve cessera, ou, si elle dure encore, elle sera transformée : cette main connue sera bénie.

Que faut-il, Messieurs, pour devenir un vrai conso-

lateur des âmes? Que devez-vous faire pour vous mettre en mesure de leur rendre ce signalé service?

Il faut, Messieurs, que vous soyez capables : premièrement de comprendre la souffrance : deuxièmement d'y compatir ; troisièmement de la soulager.

Le prêtre doit avoir, plus que tout autre, l'intelligence de la douleur. Il doit comprendre la loi générale de la souffrance, et chacune des souffrances qui lui demandent secours.

La première chose que vous avez à faire pour vous préparer à venir au secours des diverses infortunes que vous rencontrerez sur votre chemin, c'est, Messieurs, de bien étudier la loi providentielle de la souffrance. Vous n'y verrez pas seulement, avec les philosophes, ce que la raison nous y montre, une nécessité des choses, une de ces lois fatales sous lesquelles l'homme est obligé de courber la tête. Vous y verrez une loi d'amour qui se sert tantôt des forces aveugles de la nature, tantôt des plus perverses volontés des hommes, pour purifier les élus du Seigneur, pour préserver leur vertu, pour la réparer, pour lui donner le dernier trait de perfection. Et où l'étudierez-vous, Messieurs? Où la souffrance vous apparaîtra-t-elle avec ses grandeurs, et dans presque toutes ses formes? Dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont les habitués de Gethsémani, du chemin de la croix, du calvaire qui ont la véritable intelligence de la douleur. C'est là aussi que vous irez la puiser. Un jour ou l'autre, vous aurez besoin de ses enseignements pour vous-mêmes. Vous en aurez certainement besoin pour les autres. On a dit, Messieurs, que pour bien connaître la souffrance et pour bien y compatir, il faut l'avoir éprouvée ; que le baume de la consolation est comme

ces essences parfumées que produisent les arbres d'Orient ; qu'il ne coule que dans la plaie. N'attendez pas ces sévères leçons de la vie pour apprendre ce que c'est que la souffrance. Profite-t-elle à tous ceux qui la reçoivent ? Non ; pour la bien comprendre, il faut avoir médité la passion de Notre-Seigneur. Cette méditation des douleurs de Jésus suppléera aux enseignements de l'expérience. C'est donc aux pieds du crucifix que vous étudierez la souffrance, que vous en apprendrez la raison, le prix et les consolations. C'est quand vous aurez médité la passion du divin Sauveur, que vous saurez dire aux affligés pourquoi Dieu les éprouve, quels avantages ils peuvent retirer de leurs épreuves chrétiennement supportées, et où ils trouveront le baume des consolations qui les adoucit. Faites-vous un trésor de pensées consolantes sur les motifs de résignation : de tous vos trésors, c'est celui que vous aurez le plus souvent à ouvrir.

Il ne faut pas seulement que vous ayez, Messieurs, l'intelligence générale de la loi qui nous condamne à souffrir. Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous donne celle de toutes les douleurs que vous aurez à consoler. Il y en a, je le sais, qui sont difficiles à comprendre, qui résultent de certaines étrangetés de nature que nous avons peine à concevoir. Mais, pour nous être incompréhensibles, ces faiblesses n'en existent pas moins, ces douleurs n'en affligent pas moins ceux qui les éprouvent. Nous ne les ressentirons jamais ; nous n'y serons pas aussi sensibles : soit. Mais nous ne pouvons pas juger des autres par nous-mêmes. Sortons de nous-mêmes le plus que nous pourrons, afin de pouvoir mieux comprendre les autres. Mettons-nous, autant que possible, dans leur situation ; entrons dans leurs intérêts ; plus

que cela, dans leurs inclinations, dans leurs affections, dans leur nature. Appliquons-nous cet avertissement du grand apôtre : *Non quae sua sunt singuli considerantes, sed quae aliorum* (1). Ne soyons pas de ces hommes qui ne comprennent dans les autres que ce qu'ils ont observé en eux-mêmes; qui n'ont d'intelligence que pour les maux qu'ils ont soufferts. Ne soyons pas spécialistes. Il serait bien malheureux, le pays où il n'y aurait de médecins et d'hôpitaux que pour une seule espèce de maladie. Ainsi les âmes seraient en souffrance dans une paroisse dont les prêtres n'auraient l'intelligence que d'une sorte d'épreuve.

Pas d'exclusivisme. On raconte qu'une âme éprouvée fit un jour à un prêtre la confidence de ses peines intérieures. Le prêtre lui dit qu'il n'y comprenait rien. Je demanderai à Dieu, dit cette pauvre âme, qu'il vous fasse comprendre. Et bientôt le prêtre tomba dans cet état qui lui avait paru incompréhensible ; il endura tout ce qu'il n'avait pas compris. Vous ne vous hâterez point de dire aux âmes désolées : je n'y comprends rien. Vous demanderez à Dieu la grâce de comprendre tout ce que vous aurez à consoler.

Mais il ne suffit pas, Messieurs, pour consoler les âmes souffrantes, de les comprendre ; il faut encore, il faut surtout compatir à leurs épreuves. On ne peut leur faire un véritable, un réel bien qu'à la condition de s'associer à leurs douleurs et d'y prendre part.

C'est ici, Messieurs, c'est pour cela qu'il faut donner à votre cœur une surnaturelle préparation. C'est par le cœur, non par l'intelligence qu'on fait du bien aux hommes. Or, pour compatir aux maux d'autrui, pour

(1) *Philip.*, II. 4.

s'émouvoir des misères que nous ne ressentons pas, il faut, Messieurs, réaliser le programme que nous trace le saint apôtre, détruire en nous le vieil homme avec tous ses actes et toutes ses concupiscences, et nous revêtir des entrailles de miséricorde et de bonté : *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis... induite ... viscera misericordiæ* (1).

C'est que, Messieurs, le vieil homme est un mauvais, un triste consolateur. Le vieil homme, c'est l'égoïsme. Et comment voulez-vous demander à l'égoïsme, qu'il console les peines d'autrui ? L'égoïsme, de quelque nom qu'il s'appelle : sensualité, avarice, vanité, orgueil, l'égoïsme ne pense qu'à lui. Il s'enferme avec lui-même et n'en sort pas. Il est trop occupé de lui pour s'occuper des autres. Vous allez parler de vos chagrins à cet homme, à ce prêtre ambitieux ; vous le dérangez. Il était tout entier à ses rêves, à ses projets d'avenir, à ses calculs d'ambition. Il vous prêtera une attention distraite. A peine se résignera-t-il à vous écouter ; et vous verrez bientôt qu'il a hâte de vous congédier, à moins que vous ne consentiez à écouter ses projets à lui. Irez-vous verser vos secrets douloureux dans le cœur léger de cet homme de plaisir ? Il songe à sa dernière partie ou à la prochaine, et votre apparition au milieu de ses joies est un trouble-fête. Et cet homme orgueilleux, toujours blessé dans sa susceptibilité vaniteuse, ah ! qu'il est un triste confident ! Tout ce qui le regarde prend de telles proportions, que tout le reste disparaît à ses yeux. Les moindres manquements dont il peut avoir à se plaindre sont des crimes de lèse-majesté ; il en parle comme on

(1) *Coloss.*, III, 9.

parlerait de sacrilèges attentats. Toutes ses affaires les plus insignifiantes sont affaires d'État ; ses moindres succès, des triomphes. Vous lui montrez votre cœur transpercé d'un glaive de douleur ; il vous parle d'une piqûre d'épingle. Vous lui faites entendre discrètement le gémissement de vos douleurs ; il entonne le *Te Deum* de ses victoires.

Non, n'allons pas frapper à la porte de l'égoïste pour chercher des consolations.

Mais, nous, Messieurs, qui aurons à en donner, à qui l'on viendra si souvent en demander, tuons en nous cet égoïsme qui rend le cœur si froid, si dur, si distrait pour les autres. Observons-nous, et si nous découvrons au fond de notre âme un germe quelconque d'égoïsme, étouffons-le ; autrement, il absorbera toute cette sève généreuse qui se serait répandue en baume consolateur sur les autres. Exerçons-nous pour cela, dès maintenant, habituons-nous à nous occuper beaucoup des autres, peu de nous.

Ah ! nous sommes si sensibles à tout ce qui nous concerne. Si nous pouvions en venir à donner à notre charité toutes les délicatesses, toute la sensibilité de notre amour-propre, nous serions aptes à exercer ce doux et consolant ministère de la consolation. Nous pourrions dire avec le grand apôtre : *Quis infirmatur et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror* (1) ?

C'est ici, que nous avons à donner à notre cœur cette formation heureuse. Peut-être, en l'examinant de près, serons-nous effrayés de sa bassesse et de sa grossièreté native. Nous reconnaîtrons qu'autant il est sensible à

(1) 2 *Cor.*, XI, 29.

ce qui le touche, autant il est dur et sec pour les autres. Ne nous décourageons pas. Si nous n'avons pas reçu de la nature ce don si précieux de la sympathie, qui met une âme à l'unisson avec les âmes qui l'entourent, rappelons-nous que Dieu l'a placé parmi les grâces de notre baptême. Si nous l'avons étouffé dans un étroit égoïsme, demandons au Seigneur qu'il nous le rende, qu'il le mette dans les grâces de notre ordination. Si notre cœur, déformé par les habitudes invétérées de l'amour-propre, n'est même plus capable de ces saintes émotions de la pitié, de la compassion, faisons à Notre-Seigneur la prière du roi prophète. Demandons-lui qu'il nous en donne un nouveau, pétri de tendresse, de générosité, de bonté, d'indulgence; un cœur d'apôtre fait sur le modèle de celui de saint Paul, qui nous permette de dire comme lui : *Quis infirmatur et ego non infirmor,* de prendre notre large part dans toutes les souffrances dont nous sommes les témoins et dont nous devrons être les consolateurs ; un cœur fait sur le modèle du sien ; un cœur, doux et humble, patient et bon, qui soit l'écho fidèle, le refuge toujours ouvert de tout ce qui souffre. Qu'il brise donc ce cœur de pierre qui est le nôtre, que nous avons eu jusqu'ici, *cor lapideum.* Qu'il nous donne ce cœur de chair prompt à s'attendrir, *cor carneum,* ces entrailles miséricordieuse dont parle l'apôtre, c'est-à-dire, non pas ces émotions de surface qui mettent l'expression de la pitié sur notre visage, mais celles qui en mettent le sentiment jusque dans les profondeurs de notre âme. Qu'il n'y laisse pas, dans ce cœur renouvelé, ce « coin de marbre », pour parler comme un saint prêtre, c'est-à-dire ce reste d'égoïsme qui persiste et résiste dans les natures les mieux douées.

Que tout en nous se fonde au feu de la divine charité.

Mais, Messieurs, nous n'avons pas seulement à accueillir avec un cœur ouvert, à regarder d'un œil clairvoyant la souffrance. Il nous faudra la soulager. Notre compassion, fût-elle sincère et profonde, ne serait pas d'un grand secours, si elle était stérile, et si nous ne donnions à la souffrance ce qu'elle cherche, le soulagement. Médecins des cœurs comme des âmes, nous devons non seulement compatir à leurs maux, mais les panser.

Il importe que vous le sachiez dès maintenant, Messieurs, cette fonction si délicate et si belle est aussi très périlleuse. Il y a dans ces relations qui nous ouvrent le fond des cœurs, dans les services que nous leur rendons, dans la reconnaissance que nous excitons, de sérieux dangers. Il est à craindre que, selon le mot de saint Paul, après avoir commencé par l'esprit, on ne finisse par les sens. Saint Augustin nous parle de ces sentiments qui, d'abord tout spirituels, deviennent peu à peu sensibles et, de sensibles, dégénèrent en sensuels. Et quand on l'a étudié avec quelque attention, et qu'on est engagé dans un ministère de charité, on ne peut lire sans trembler cet effrayant jeu de mots de l'Imitation : *Saepe videtur esse caritas et est carnalitas.* Il ne suffit donc pas, pour toucher aux âmes, d'avoir un cœur ouvert et des yeux clairvoyants, il faut encore avoir des mains pures.

Nous n'aurons rien à craindre, si nous comprenons bien, Messieurs, que ce ne sont pas des consolations humaines que nous devons procurer, mais des consolations surnaturelles. Les âmes ne cherchent peut-être que des consolations humaines. Donnez-leur plus qu'elles ne demandent et ouvrez-leur, dans les pensées

de la foi, une source meilleure de consolations. Elles sont altérées et leur soif ne sera pas rassasiée par les eaux troublées, boueuses de la terre ; elle ne le sera que par la rosée du ciel. Quel langage pouvons-nous tenir à une âme dans la tribulation et dans l'angoisse, si nous ne lui parlons par celui de la foi ? Parlons-lui de Dieu, portons-la vers lui : il est le seul vrai consolateur, et l'homme, même revêtu de ses pouvoirs, n'est qu'un canal et un instrument. N'arrêtons pas les âmes en chemin vers Dieu. Qu'est-ce que les quelques gouttes d'eau que nous pouvons mettre sur ces lèvres brûlantes, auprès de la source toujours jaillissante et rafraîchissante où elles peuvent boire à longs traits ? Ce n'est pas un homme qu'elles vont trouver quand elles s'approchent du prêtre, c'est un premier pas qu'elles font vers Dieu. Parlons-leur langage du prêtre, non le langage de l'homme. Si elles entendaient sortir de notre bouche les banales consolations d'une philosophie humaine ou d'un bon sens terre à terre, elles nous diraient bientôt avec Job : *Audivi frequenter talia, consolatores onerosi omnes vos estis* (1).

Mais, pour parler avec fruit des vérités de la foi, pour le faire avec l'accent qui pénètre, il faut en être soi-même pénétré. On sentira bientôt, dans l'exposé des plus consolantes doctrines, la sécheresse du cœur de celui qui les rappelle, s'il n'est pas un homme vivant d'une vraie vie de foi. Seul, l'homme de foi parlera avec âme, et un mot de sa bouche fera plus d'effet que les éloquentes tirades ou les ingénieuses pensées du prêtre étranger au monde surnaturel. Il suffira souvent à un homme de foi de montrer la main de Dieu

(1) *Job.* XVI, 2.

dans les épreuves dont on souffre, pour les faire accepter. D'autres fois, il signalera l'empreinte des lèvres du Sauveur sur le calice amer. Il montrera, dans l'éternité qui s'avance, la fin d'un long martyre, et sa bienheureuse récompense. Il rappellera les exemples des saints et le lot des souffrances que Notre-Seigneur garde pour ses préférés. Il comptera tous les avantages que la Providence en sait tirer. Toutes ces pensées, il les rendra comme une âme convaincue et pénétrée sait le faire. Et, bientôt, un rayon consolateur de la grâce d'en haut descendra dans les ténèbres de l'âme affligée. L'espérance chantera son cantique, là où le désespoir étouffait les sanglots.

Préparons-nous, par cet esprit de foi, qui sait voir en tout la main paternelle de Dieu, qui bénit ses desseins, à donner aux âmes ces surnaturelles consolations. Nous rencontrerons des âmes dont la vie est un long et douloureux chemin de croix, avec ses stations, ses humiliations et ses chutes. Nous aurons à leur présenter, tantôt le voile de Véronique, tantôt l'épaule du Cyrénéen. Demandons à Notre-Seigneur la grâce d'être prêts, quand sonnera pour nous l'heure de remplir ce bel office. Demandons-lui qu'il mette dans nos cœurs quelque chose des tendresses du sien. Que ce soit là un de nos buts dans notre dévotion à son divin cœur. Demandons aussi à Celle qu'on n'appelle pas en vain la Consolatrice des affligés, qu'elle nous prépare à l'aider de notre concours dans cette belle mission que Dieu lui a donnée de sécher les larmes.

LE ZÈLE SACERDOTAL

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? (1).

Quel est, Messieurs, ce feu que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et dont il désire si ardemment la diffusion? C'est, nous disent les interprètes des saints Livres, le feu sacré du zèle. Il veut qu'il embrase tous les cœurs et qu'il se répande sur toute la terre. Le fidèle, comme le prêtre, doit en être enflammé. Nous l'enseignons fréquemment, le zèle du salut des âmes n'est point l'apanage exclusif de la tribu lévitique. Il doit être pratiqué, sous des formes et par des moyens différents; mais il doit animer tous les chrétiens, car il n'est, nous disent les maîtres de la vie chrétienne, que la flamme de la charité. Impossible d'aimer d'un vrai amour Dieu et nos frères, sans s'intéresser à la gloire de Dieu et au salut de nos frères. Mais il n'en est pas moins vrai que ce feu sacré est d'abord allé à des prêtres. Ce sont des prêtres qui en ont reçu le dépôt sacré. C'est à eux à le garder fidèlement; c'est à eux à le communiquer

(1) *Luc.*, XII, 49

à tous ; et, si, un jour, il arrivait à s'éteindre, on devrait le retrouver vivant encore et plein d'ardeur dans le cœur des prêtres.

Le zèle, est-il besoin, Messieurs, de vous en montrer l'obligation et l'importance ? N'a-t-il pas déjà pris possession de votre jeunesse ? N'est-ce pas lui qui est la raison même de votre vocation ? Pourquoi avez-vous quitté le monde, vos familles ? Pourquoi vous êtes-vous soumis à l'austère discipline de cette maison ? Pourquoi voulez-vous sacrifier, immoler votre vie tout entière, en la sevrant des joies légitimes ? En un mot, pourquoi voulez-vous être des prêtres ? Est-ce pour vous que vous le serez ? Est-ce pour gagner votre vie ? Le monde vous en offrait mille moyens divers ! Est-ce pour trouver dans le sanctuaire une existence plus tranquille et plus douce ? Ce serait l'acheter bien cher, cette paix du sanctuaire ! Et tous ces motifs égoïstes, Messieurs, vous rougiriez, je ne dis pas d'y obéir, mais d'y être sensibles ! Est-ce pour faire votre salut ? Le salut, on le fait partout, et ceux qui vivent dans le monde n'y renoncent pas pour cela. Non, c'est pour travailler au salut des autres et à la gloire de Dieu en sauvant les hommes. Voilà le seul motif, la seule considération qui vous a déterminés. Voilà la raison d'être de votre vocation à tous. On est prêtre, non pas pour soi, mais pour les autres. On est prêtre pour soigner les âmes, comme on est médecin pour soigner les corps, comme on est sauveteur pour venir au secours de ses frères en danger.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, d'attiser le feu du zèle en vos âmes ; il y est, il y brille, il y brûle de toutes ses jeunes ardeurs. Je ne vous en montrerai donc point la nécessité, j'aime mieux vous dire combien son

objet est beau, combien il est digne de tous nos sacrifices et de tous nos efforts.

Quel est, Messieurs, l'objet du zèle sacerdotal? C'est, en deux mots, de donner des âmes à Dieu et de donner Dieu aux âmes.

Oui, notre mission, comme prêtres, c'est de donner à Dieu des âmes. Celui-là ne connaît rien du cœur de Dieu, qui ne sait pas combien il désire les posséder. Pour peu qu'on ait approché de Dieu, on lui a entendu répéter la parole du patriarche antique dans un sens plus élevé : *Da mihi animas*, « donne-moi des âmes » (1). Le reste, il l'abandonne ; il laisse à l'homme la jouissance et l'usage de tous les biens créés : *Caetera tolle tibi.* Mais les âmes, il les veut pour lui seul. Il les veut : mais il les demande, parce qu'elles sont libres, parce qu'il a mis leur gloire dans leur liberté et sa gloire à lui-même dans l'usage qu'elles en feront en se donnant. « Donne-moi ton âme », dit-il à chaque créature intelligente et libre. Il ne la prendra pas de lui-même ; il veut qu'on la lui offre : « Donne-moi des âmes » , dit-il au prêtre, nous dit-il à tous, comme s'il ne voulait rien recevoir que de nous-mêmes : *Da mihi animas.*

Il n'a créé le monde que pour avoir des âmes qui le connaissent, l'aiment et le servent. Ce monde, ce vaste univers eût été désert à ses yeux, s'il ne l'avait peuplé d'âmes qui pussent lui offrir des hommages dignes de lui. C'est pour elles qu'il a préparé cette magnifique demeure ; c'est à leur service qu'il a mis toutes les créatures.

Mais voilà que les âmes lui échappent. Elles fuient

(1) *Gen.*, XIV, 21.

les voies qu'il leur a tracées et s'engagent dans un chemin défendu. Elles se soustraient aux caresses et à l'amour dont elles sont l'objet de la part de leur créateur. Que va-t-il faire ? Les abandonnera-t-il comme un maître irrité, qui laisse aller loin de lui le serviteur ingrat ? Non, non ! Dieu n'est pas un maître pour les âmes, c'est un père. Il n'a pas besoin de ses créatures ingrates et rebelles : *Deus meus es tu quia bonorum meorum non eges* (1). Et pourtant, à l'entendre et à le voir agir, on dirait qu'il ne peut se passer d'elles.

Voyez ce qu'il fait pour toutes les âmes ! Il quitte les splendeurs des cieux ; il se fait petit enfant dans une crèche ; il passe trente-trois ans dans les obscurs travaux de Nazareth ou dans les labeurs de l'évangélisation ; il meurt sur une croix du supplice le plus cruel et le plus infâme. Que vous proposez-vous, ô mon Dieu ? Que trouverez-vous au bout de cette carrière dont le point de départ est le ciel et le terme suprême une croix? Qui vous paiera ces sueurs répandues, ces angoisses, ces humiliations dont il vous a fallu boire l'amertume, ce sang versé jusqu'à la dernière goutte ? — Tu es mon prêtre et tu me le demandes ? *Da mihi animas.* Des âmes ! Des âmes et tout est payé, tout est oublié ! — Il est venu parmi nous, il a souffert, il est mort *propter nostram salutem*, pour étancher la soif du salut des âmes qui le dévore. Et lorsque, du haut du Golgotha, il s'écriait : *Sitio, sitio*, c'était encore des âmes qu'il demandait, et on ne lui donna que le fiel et le vinaigre !

Chose plus extraordinaire encore, il aime les âmes à ce point qu'il ferait pour une seule ce qu'il a fait pour toutes. Il recommencerait tous les travaux de sa vie,

(1) *Ps.*, XV 2.

toutes les douleurs de sa passion ; il renouvellerait le sacrifice du calvaire, pour en avoir, s'il était possible, une de plus.

Au reste, écoutez comme il parle des âmes. C'est, selon saint Jean Chrysostome, le langage le plus passionné qu'on ait jamais parlé. « Jamais, dit l'éloquent docteur, un cœur épris d'une beauté mortelle n'a parlé de l'objet de son amour comme Dieu parle de l'âme. » Et il nous renvoie, pour en juger, à ces pages d'Ezéchiel, de Jérémie et d'Isaïe où nous voyons Dieu méprisé, trahi par une épouse infidèle. Il est blessé mais il n'est pas dégoûté. Il rappelle à lui l'âme souillée. Va-t-il parler de divorce ? Oh ! non. Il la reprend telle que l'ont faite ses adultères. Dans toutes ses souillures il l'aime encore.

Ecoutez-le, Messieurs, écoutez-le dans le saint Evangile. Comme il parle des âmes ! Comme il nous montre bien ce qu'est pour lui une âme ! Relisez ses plus belles paraboles. Que nous disent-elles ? Toujours la même chose ; combien Dieu aime, non pas les âmes en général, mais une seule âme. C'est le père du prodigue, si malheureux du départ de son jeune enfant et de ses désordres, si heureux quand il le voit de retour. C'est le pasteur de la brebis égarée, qui laisse toutes les autres pour aller au-devant de la brebis perdue ; qui la charge sur ses épaules et la ramène au bercail. C'est cette pauvre femme, qui a perdu le dixième de sa petite fortune. Que fait-elle ? Elle bouleversera tout dans sa maison, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son trésor.

Comme il parle de leurs malheurs ! Comme il est fier de leurs services et de leur fidélité ! « Avez-vous vu mon serviteur Job ? » dit-il à ses anges. Comme il est sensible à leurs fautes ! Comme elles blessent son

cœur ! Mais lorsqu'elles reviennent à lui, ces âmes infidèles, c'est nous dit-il lui-même, la plus grande joie du ciel.

Comprenez-vous, Messieurs, que Dieu tient aux âmes, que Dieu veut des âmes ? Mais ne comprenez-vous-pas la joie que nous lui causons, le service que nous lui rendons, lorsque nous lui donnons des âmes ? C'est de nous qu'il l'attend, ce service. C'est nous qui sommes ses coopérateurs dans l'œuvre de la sanctification. « Il n'a pas voulu d'auxiliaires, nous dit Pierre de Blois, dans la création du monde, mais il en a voulu dans la sanctification. » C'est là ce qui fait la grandeur de notre vocation. « Car, dit saint Denys de l'Aréopage, de toutes les œuvres divines, la plus divine sans aucun doute, c'est de coopérer avec Dieu à la sanctification du monde. »

A nous donc de lui conquérir les âmes. A nous de les garder quand elles lui sont fidèles. A nous de les lui ramener lorsqu'elles sont assez ingrates et assez insensées pour le quitter. A nous de les jeter dans ses bras toujours tendus pour les recevoir et les presser sur son cœur. A nous d'étancher cette soif qui le dévore et qui lui fait pousser ce cri que comprend si bien le zèle d'un saint prêtre : *Sitio*. A nous de lui donner des âmes.

Ah ! il y a des époques, il y a des moments où ce cri du Sauveur est plus déchirant. Les âmes ! toujours il en a soif, toujours il les appelle. Mais quand on les lui arrache, alors ce cri prend dans sa bouche l'accent de celui d'une mère à qui l'on arrache son enfant. Messieurs, nous sommes à un de ces moments malheureux. On arrache les âmes à Jésus. On empêche les petits enfants d'aller à lui. On efface des esprits ses enseignements, des cœurs les vertus et les grâces qu'il y avait

semées. On met, entre lui et les âmes, des montagnes de préjugés et d'erreurs. On le calomnie auprès d'elles. On leur apprend à blasphémer son nom béni. Le roi éternel des âmes est un roi dépossédé, un roi en exil !

Ah ! Messieurs, un grand chrétien de ce siècle disait un jour, dans un sentiment chevaleresque admirable : « S'il nous avait été donné de vivre du temps où Jésus vivait sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où, couronné d'épines et tombant de fatigue, il marchait vers le calvaire. » Jésus est toujours sur la terre, vivant dans son Eglise, et nous ne choisissons pas le moment où il nous sera donné de le servir dans le cours des siècles. C'est sa Providence qui en décide et qui nous appelle à son heure. Vous ne nous appelez pas à vous, ô Jésus, au moment de l'hosanna et du triomphe populaire. Vous ne nous appelez pas à vous pour vous voir sur le Thabor. Non, nous arrivons dans votre milice au lendemain de grandes défaites et à la veille de plus tristes encore. Nous arrivons sous votre drapeau sacré, au moment où on le met en pièces, au moment où les peuples jadis chrétiens l'insultent. Vous nous appelez à vous à l'heure sombre de l'abandon ; vous nous appelez lorsque tous vous délaissent ; vous nous appelez pour être les amis de vos plus mauvais jours. Merci, mon Dieu, de la part que vous nous avez faite : c'est la meilleure. Non, je n'envie point ces générations sacerdotales qui n'eurent qu'à jouir des conquêtes accomplies, à garder dans la paix des âmes dociles. Non, je n'envie point la prospérité temporelle et l'éclat humain dont elles étaient entourées. Aujourd'hui, ô divin Roi, qu'avez-vous à donner à vos prêtres? Vous ne disposez plus que des épines de votre couronne. Merci, mon Dieu, c'est tout ce qu'il nous

faut. Notre zèle grandira avec les malheurs de votre cause. Nous regarderons comme une bonne fortune, de vous servir au moment où vous êtes le plus outragé. Nous irons vous chercher des âmes dans cette défection universelle. Si le Seigneur est outragé par ses ennemis, il sera consolé par ses serviteurs : *In servis suis consolabitur Deus* (1). Et si, comme le dit Pascal, un roi en exil à des tendresses infinies pour ceux qui lui sont restés fidèles dans la révolte publique, que ne fera pas Notre-Seigneur pour ses prêtres qui l'aident à reconquérir son empire sur les âmes ?

On lit dans la vie du Curé d'Ars qu'un jour le démon lui apparut et lui montrant le poing : « Vianney, lui dit-il, tu m'arraches des âmes, qui m'ont tant coûté à séduire ! » Qui de nous, Messieurs, ne serait heureux d'entendre le démon lui dire à la fin de sa vie : « Tu m'as arraché des âmes » ?

Nous aurons, Messieurs, si nous sommes animés d'un vrai zèle, une meilleure récompense. Un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dira : « C'est à toi, mon fils, que je dois telle et telle âme. J'avais bien souffert pour elle. Mais elle m'échappait, cette chère brebis si elle ne t'avait trouvé sur ton chemin. »

Donnons donc, Messieurs, des âmes à Dieu : il les désire.

Donnons Dieu aux âmes : elles en ont besoin.

Pour savoir combien les âmes ont besoin de Dieu, il suffit de les voir. Et le prêtre, par la position qu'il occupe auprès d'elles, en a journellement le spectacle sous les yeux.

Le laboureur, placé par ses travaux au milieu de la

(1) 2 *Mach.*, VII. 6.

nature, au centre des œuvres de la création, peut mieux que tout autre admirer la puissance du créateur. Il voit, selon les saisons, la verdure, les fleurs et la moisson. Ainsi le prêtre est, plus que tout autre, à même de contempler le travail de la grâce et ses fruits. Le monde des âmes, Dieu agissant sur les âmes : admirable spectacle et dont vous jouirez bientôt, Messieurs ! Le prêtre voit les âmes qu'il préserve et les âmes qu'il guérit, les sentiments surnaturels qu'il leur inspire, les sacrifices qu'il en obtient, les vertus dont il les orne, les grâces qu'il y sème, les moissons de mérites qu'il recueille : le prêtre voit tout cela. Il y a sur le fumier de la corruption naturelle, des lis que Dieu fait éclore, et le prêtre en respire le parfum, suave émanation de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il y a, sous les ombres de la vie cachée en Dieu, des étoiles dont le doux éclat ne brille qu'à ses yeux et aux nôtres. Il y a des morts que Dieu ressuscite, et nous sommes près de leurs tombeaux d'où ils sortent radieux. Il y a toujours des Sauls que la miséricorde divine terrasse sur le chemin de Damas, et le prêtre est toujours leur Ananie. Le prêtre voit donc les âmes de bien près. Son regard peut plonger jusque dans les profondeurs de leurs misères, et souvent, sans qu'elles s'en doutent, il plonge avec ravissement dans les profondeurs de leurs vertus.

Eh bien, Messieurs, en quelque état que le prêtre trouve les âmes, il voit et combien elles sont dignes de son zèle et combien elles ont besoin de Dieu. Il les trouve dans trois états différents. Elles sont, ou dans les dangers du combat, ou dans les hontes de la défaite, ou dans le triomphe de la victoire. Dites-moi, Messieurs, lequel de ces états laisserait froid votre zèle. Chacun d'eux

vous inspirera des sentiments divers. Pour le combattant au milieu des dangers, vous aurez un amour de sollicitude ; pour l'âme tombée, un amour de compassion ; pour l'âme victorieuse, un amour plein d'admiration. Mais à aucun de ces spectacles intimes vous ne serez insensibles.

L'âme qui lutte, l'âme aux prises avec l'ennemi, ah ! qu'elle est digne d'intérêt ! Jamais les amphithéâtres du monde antique n'ont rien vu d'émouvant comme ces duels sans témoins engagés entre l'ange et la bête, entre Dieu lui-même et Satan, dans le champ clos d'une âme humaine. Si quelque chrétien égaré sur les degrés du Colysée païen avait vu jeter aux bêtes un de ses jeunes frères dans la foi ; s'il avait été le témoin forcé des péripéties sanglantes de l'arène, quelle n'eût pas été son émotion ! Eh bien, Messieurs, j'ose le dire, nous voyons tous les jours des drames plus poignants se dérouler sous nos yeux. Nous voyons l'âme tentée, disputée à son Dieu par son mortel ennemi. Ah ! cela suffirait pour allumer le feu du zèle dans le cœur d'un prêtre. Car cette âme tentée crie au secours. Elle a besoin que Dieu vienne à son aide. Elle va succomber sous le nombre et la puissance de ses ennemis, si vous n'accourez, ô prêtre, avec les pouvoirs que vous tenez du ciel. Elle va périr, si vous ne lui tendez la main. C'en est fait de sa foi, si vous ne faites luire, dans les ténèbres qui s'amoncellent autour d'elle, un rayon de la vérité dont vous êtes le dépositaire. Non, vous ne verrez jamais une âme engagée dans les combats de la vertu chrétienne, dans ces combats où il s'agit du ciel ou de l'enfer, sans en suivre les phases diverses et les chances contraires, avec un intérêt plein d'émotion et de sollicitude.

Mais détournerez-vous les yeux, si l'âme a été faible et coupable, si elle est tombée meurtrie sous les coups de son vainqueur? Oh! non, Messieurs. Dieu ne détourne pas les siens, vous ne détournerez pas les vôtres. Cette âme pécheresse a perdu sa beauté, sa grandeur, mais elle peut les reconquérir. Cette âme! elle vous inspirera une pitié aussi profonde que ses malheurs et ses hontes. Oui, vous serez aussi touché de pitié pour elle, que tout à l'heure vous l'étiez d'intérêt. Le monde pourra la mépriser, la traiter comme la boue où elle est tombée et qui l'a salie ; mais vous, jamais, ou vous n'auriez pas un cœur de prêtre. Le monde, que sait-il d'ailleurs de cette âme? Qu'elle a failli, et c'est assez pour la flétrir. Mais vous, vous savez qu'elle est malheureuse : c'est assez pour la plaindre et pour étouffer le mépris, je ne dis pas sur vos lèvres, mais dans votre cœur. Cette pauvre âme coupable, le prêtre sait si bien de quel limon elle est pétrie ! *Ipse cognovit figmentum nostrum* (1). Il voit, dans les plus grandes énormités, tant de circonstances atténuantes! Surtout, Messieurs, il voit le malheur qui a châtié le péché à peine commis. Tantôt, c'est un malheur senti d'une manière poignante : et le ministre de la miséricorde pourrait-il ne pas y compatir? Tantôt c'est un malheur que l'âme, paralysée en même temps que chargée de chaînes, ne ressent même plus : et le ministre de la miséricorde l'en plaint davantage. Il voit que ce malheur, s'il se prolonge, peut être éternel. C'est un homme suspendu par un fil sur un gouffre sans fond, et le fil à chaque instant peut se briser. Pour peu qu'on ait la foi, on ne saurait rester insensible à la vue d'un malheureux qui joue

(1) *Ps.*, CII, 14.

son éternité. Mais, quand on est prêtre, quand on n'a pas perdu la dernière étincelle du feu sacré, ce spectacle est capable, à lui seul, de le rallumer dans notre cœur.

Hâtons-nous de rendre à l'âme coupable le Dieu qu'elle a chassé. Elle en a un besoin dont elle n'a peut-être pas même conscience. Elle s'est jetée sur les créatures pour se rassasier, mais elle n'a réussi qu'à tromper sa faim. C'est Dieu qu'il lui faut. Elle aura beau jeter dans l'abîme de son cœur béant tous les biens créés, et ceux qui sont faits pour elle mais pour lesquels elle n'est point faite, et ceux qui lui sont interdits, rien ne pourrait combler ce vaste cœur. Il est fait pour l'infini et tous les biens finis flottent dans sa capacité. Donnez-lui Dieu pour le remplir. C'est lui seul qui le peut, même ici-bas. Et puis, un jour viendra où tous ces biens lui manqueront à la fois, où le temps ne sera plus, où l'éternité s'ouvrira pour cette âme infortunée, où il n'y aura plus que Dieu. Que deviendra-t-elle si Dieu lui manque? Donnons-lui Dieu, assurons-lui Dieu pour son éternité.

Voilà les sentiments du zèle devant une âme tombée. Ainsi parle au cœur du prêtre la vue du pécheur. Mais, grâces à Dieu, Messieurs, nous n'avons pas seulement sous les yeux des combats et des défaites. Pour la consolation de notre ministère, Dieu qui nous appelle à voir de si près les grandes misères, nous fait aussi les témoins des merveilles de grâces. Nous contemplons tour à tour le triomphe de l'innocence et celui du repentir. Nous jouissons, tantôt de la pureté sans souillure d'un Louis de Gonzague, tantôt des larmes d'un Augustin. Quelle consolation pour les fatigues, les ennuis, les labeurs du prêtre, que de voir ainsi les œuvres de Dieu dans les âmes, de voir combien Dieu

aime les âmes, combien il en est aimé et par quels sacrifices, par quels efforts de vertu, par quel héroïsme cet amour se témoigne ! C'est là encore, Messieurs, que l'on comprend bien que l'âme est faite pour Dieu ! Le prêtre a vu l'âme inquiète, cherchant partout le repos et ne le trouvant nulle part. Il la voit goûtant dans la société de Dieu des biens qui ne sont même pas de sa nature. Comme il est heureux de les contempler ces biens de la grâce !

Mais, ce qui ajoute à ce bonheur, c'est que nous sommes pour quelque chose dans les merveilles qui se déroulent sous nos yeux. Sans doute nous n'en sommes pas les auteurs, mais nous n'en sommes pas seulement les témoins : nous en sommes les instruments. Le médecin éprouve une grande joie, quand il a rendu à la santé parfaite l'homme qu'il disputait à la maladie. Mais qu'est-ce que le bonheur du médecin, auprès de celui du prêtre qui a l'assurance d'avoir donné à une âme la vie éternelle ! Nous parlions l'autre jour de la joie que nous trouvons à consoler nos frères affligés. Mais qu'est-ce encore que le bonheur de consoler les âmes auprès du bonheur de les sauver ! Ce bonheur, vous l'aurez, Messieurs ! C'est dans cette espérance que vous voulez vous mettre au service des âmes. C'est pour les sauver que vous serez un jour des prêtres. Mais, si elle est grande, la joie qu'on éprouve ici-bas à travailler pour les âmes, que sera celle que nous goûterons au ciel ! Là le prêtre aura encore la place d'ambassadeur et de médiateur sans avoir à en remplir les fonctions ! Là, il sera entre Dieu donné aux âmes et les âmes données à Dieu ! Là, il recevra les félicitations de Dieu heureux de posséder à jamais les âmes, et les actions de grâces des âmes éternellement heureuses de posséder éternellement Dieu !

LE DÉSERT

Post transitum Maris Rubri.

Bossuet voit l'Eglise, mais nous pouvons voir aussi l'âme chrétienne, dans les anciens Israëlites, sortant de l'Egypte, c'est-à-dire du monde et du péché, cherchant la Terre promise à travers un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants. Nulle terre, nulle culture, nul fruit ; une sécheresse effroyable ; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel, nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer du sein d'une roche ; toute la nature stérile et aucun bien que par grâce. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit entourée d'ennemis, ne marchant jamais qu'en bataille, ne demeurant que sous des tentes, toujours prête à déloger et à combattre ; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente ; qui regarde tout en passant et sans vouloir s'arrêter ; heureuse néanmoins en cet état, tant à cause des secours qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course.

Voilà, Messieurs, la position qui vous est faite. En

vous éloignant du monde, en entrant dans ce saint état ecclésiastique, vous avez, comme Israël, passé la mer Rouge, et maintenant vous avez derrière vous l'Egypte, autour de vous le désert, devant vous la Terre promise. Je veux dire que vous avez derrière vous le monde, avec ses plaisirs et sa servitude dont vous êtes affranchis ; autour de vous les austérités et les secours de votre vie nouvelle ; devant vous le ciel et ses ineffables récompenses, terme de votre voyage, but suprême de votre marche et de vos efforts.

La vie chrétienne et ecclésiastique — ne reculons pas devant cette sévère image, Messieurs — c'est le désert, le désert où nous portons comme Israël, des souvenirs et des espérances, et où nous trouvons d'austères et de consolantes réalités. Etudions tous les traits de ce grand et large tableau tracé par Bossuet, et nous comprendrons ce que nous devons apporter ici ce que nous trouverons ici, ce que nous pouvons espérer ici.

Le monde, que nous avons quitté pour toujours, a bien été pour nous ce que fut l'Egypte pour Israël. Rappelez-vous, Messieurs, tout ce qu'il y souffrit. Appliqué aux plus durs travaux, sans autre salaire qu'une nourriture tout juste suffisante pour qu'il pût les prolonger, décimé dans sa postérité, soumis à toutes les exactions d'une race ennemie et toute puissante, il ne trouva dans l'Egypte que la servitude la plus humiliante et la plus cruelle. Cependant, une fois soustrait à la main barbare de ses oppresseurs, il oublia tous ses tourments passés ; et dans le désert, dégoûté de la manne, il ne se souvenait plus que des oignons d'Egypte, aliment grossier qu'il osait préférer à la céleste nourriture que Dieu lui envoyait par miracle. Il oublia bientôt aussi tous les prodiges accomplis par le bras de Dieu pour déjouer

les prestiges des magiciens d'Egypte et lui rendre la liberté. Il oublia sa propre reconnaissance et ses cantiques d'actions de grâces ; il regretta de n'être pas resté dans l'esclavage, où ses destinées de grand peuple étaient compromises, mais où ses vulgaires appétits trouvaient, à un prix bien dur, une imparfaite satisfaction.

Telle fut l'odieuse et ingrate conduite du peuple choisi de Dieu, héritier de ses promesses, objet de son amour de prédilection. Nous avons été l'objet d'une bonté pareille, Messieurs. Rappelez vos souvenirs. Ah ! nous aussi, n'avous-nous point connu l'esclavage ? N'avons-nous point porté des fers ? N'avons-nous point obéi, comme à un Pharaon impitoyable, à quelque passion trop longtemps maîtresse de notre vie, à quelque habitude qui nous a trop longtemps courbés sous son joug ? L'apôtre nous dit : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (1). Et il conclut à bon droit que celui qui commet le péché en est l'esclave. Je laisse votre conscience vous dire de quel péché vous avez été esclaves, combien de temps a duré votre esclavage, et quels indignes traitements vous avez eu à subir de la part d'un si odieux tyran. Gardez toujours présent et toujours vif ce souvenir d'un passé coupable, des hontes, des humiliations de votre conscience, de ses protestations douloureuses, de ses efforts désespérés pour rompre ses chaînes, de son indignation impuissante.

Le démon évoquera peut-être d'autres souvenirs. Il vous rappellera les quelques grossières jouissances que le péché vous a données. Mais qu'est-ce que ces plaisirs du monde ou du péché dont il veut vous exa-

(1) 2 *Petro.*, II 19.

gérer le sacrifice ? Un breuvage qui enivre et ne désaltère pas ; une nourriture creuse qui peut tromper la faim, mais qui ne peut la satisfaire. Et ce sont ces plaisirs que nous nous sommes si amèrement reprochés, qui nous ont donné une si courte joie et de si longs remords, ce sont eux que nous regretterions aujourd'hui ! Ah ! plutôt n'y pensons jamais, Messieurs, sans remercier Notre-Seigneur de les avoir laissés derrière nous et pour toujours.

Quel sentiment de soulagement nous avons éprouvé, Messieurs, lorsque, par la grâce de Notre-Seigneur, nous nous sommes éloignés de cette honteuse servitude ! Comme nous lui avons dit, du meilleur de notre âme reconnaissante : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* (1) ! Notre délivrance n'a pas été effectuée par nos seuls efforts : ils y eussent été bien insuffisants. Il a fallu que le Seigneur y mît son bras tout-puissant. Le monde, par sa magie et ses prestiges, voulait nous retenir. Dieu, pour rompre le charme, dut peut-être frapper de grands coups, et il le fit toujours en nous épargnant. Rappelons-nous, aimons à nous rappeler ces luttes et, si j'ose dire, ce duel entre Dieu et le monde, dont notre âme et sa liberté étaient l'enjeu. Et répétons le cantique de la délivrance. Moïse ne le chanta que sur les bords de la mer Rouge, lorsqu'il l'eut traversée. Chantons-le à toutes les stations, à toutes les haltes, à toutes les étapes de notre marche à travers le désert. Chantons le cantique d'actions de grâces : *Dirupisti vincula mea* ; il est aussi le cantique de nos espérances : *Tibi sacrificabo hostiam laudis.* Qu'est-ce que les glorieuses fatigues et les épreuves

(1) *Ps* CXV, 16,

consolées de la vie chrétienne, auprès des honteuses souffrances du péché?

Vous avez quitté l'Egypte, Messieurs. Vous vous en réjouissez et vous en remerciez Dieu. Mais vous êtes entrés dans le désert et vous vous en effrayez peut-être. Le désert! Ce mot ne présente à l'esprit que des images désolées, de mornes aspects, la solitude absolue, un ciel de feu sur une terre sans ombre, des espaces infinis à parcourir, des êtres malfaisants à éviter ou à combattre. C'est là, dites-vous avec tremblement, que nous nous sommes engagés! Ah! nous comprenons les murmures d'Israël contre son guide et son Dieu. La mort en Egypte eût été préférable à cette vie de marches forcées, de combats incessants, de privations continuelles.

Il est vrai, Messieurs, elle fut dure l'existence du peuple de Dieu dans les âpres solitudes qu'il lui fallut traverser. Il y trouva des ennemis redoutables à lui barrer le passage. Madian, Amalec, Moab lui livrèrent de rudes combats. Mais tout ne fut pas qu'épreuve pour lui. Dieu ne le laissa pas sans secours. Il n'avait pas de pain pour se nourrir. Dieu lui envoya la manne du ciel, et cette céleste nourriture s'accommodait à tous les goûts. Il fallait que le peuple se traçât lui-même sa route, dans ces immenses espaces qui n'en avaient aucune. Dieu le guidait lui-même, et la nuée merveilleuse, éclairant ses nuits et tempérant le jour la chaleur du soleil, le précédait toujours. Par une condescendance admirable envers la grossièreté et l'ingratitude des Israélites, s'ils se lassaient de la manne, le Seigneur leur envoyait des oiseaux du ciel, pour varier leur nourriture. S'ils rencontraient des eaux amères, Dieu leur en adoucissait l'amertume. S'ils ne rencontraient

pas d'eau, Dieu ouvrait le sein d'une roche, comme parle Bossuet, et les eaux coulant à flots les suivaient dans leurs diverses marches. S'ils doutaient des biens qui leur étaient promis et dont ils devaient faire la conquête, Dieu leur en envoyait l'avant-goût et l'échantillon, pour dissiper leurs craintes et ranimer leur courage. Enfin, n'est-ce pas au désert que, se mettant en communication intime avec son peuple, il lui donne la loi qui sera sa lumière à travers tous les siècles ? S'il le punit parfois sévèrement, c'est en père. Et, lorsque son peuple revient à lui, il lui pardonne en père.

Eh bien ! Messieurs, tout ce que le peuple de Dieu trouva au désert, vous attend aussi, dans la vie ecclésiastique.

Vous ne vous y trompez pas, vous rencontrerez encore bien des ennemis s'efforçant d'arrêter votre marche vers Dieu. Vous aurez bien des batailles à livrer. Mais mieux vaut porter les armes que porter le joug. Mieux valent les combats du désert que l'oppression de l'Egypte, les nobles luttes de la vertu que l'apparente et indigne tranquillité dans le mal. Et puis, Messieurs, le combat n'est rien, quand on est sûr de la victoire. Et vous en êtes sûrs, car Dieu est votre force. Il vous fera triompher de tous les ennemis de votre salut.

Non, vous ne trouverez plus désormais toutes les jouissances du monde. Vous y avez renoncé. Mais, Messieurs, Dieu remplace toujours ce qu'il nous ôte. Il vous a demandé le sacrifice des biens du monde et de ses plaisirs vulgaires. Il vous donnera en échange des joies et des biens supérieurs. N'avez-vous pas, Messieurs, une manne dont celle du désert n'était que la figure ? La sainte eucharistie sera, comme la manne, votre pain quotidien. Les consolations divines vien-

dront, comme les oiseaux du ciel, vous ranimer dans vos défaillances. Ne craignez point que votre âme altérée ne trouve pas où étancher sa soif. Dieu fera couler pour vous la source de cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. La vie chrétienne vous semble comme un pays inexploré où vous craignez de vous égarer : vous n'y marcherez pas sans guide.

Dieu vous donne, dans votre règle de vie, comme une colonne lumineuse que vous n'avez qu'à suivre dans tous vos mouvements. Sous cette direction céleste, s'il échappe à votre faiblesse quelque faute, soyez-en sûrs, Dieu pourra vous avertir en vous châtiant, mais le châtiment sera toujours suivi d'un paternel pardon.

Mais le but vous semble loin, l'attente longue, le trajet pénible. Vous tombez de fatigue le long du chemin et vous vous demandez inquiets ce que vous trouverez au terme d'un si long et si douloureux voyage. Voici que Dieu vous envoie comme un avant-goût des joies que mérite votre épreuve. C'est, sous les voiles transparentes de la foi, la révélation soudaine des clartés de l'autre vie ; c'est la certitude de vos magnifiques espérances ; c'est l'ineffable communication de Dieu qui ne veut pas attendre l'éternité pour se donner à l'âme, et qui lui procure, dans son exil, comme un acompte des célestes récompenses, quelque chose du bonheur de la patrie.

Telle est la pureté, la profondeur, la douceur de ces joies, qu'un saint docteur a pu dire : « Le bonheur des saints sur la terre est au bonheur des saints au ciel ce que la fleur est au fruit ; et de même qu'il y a dans la fleur non seulement la promesse mais le germe du fruit, il y a aussi, dans les grâces que Dieu répand dans le cœur de ses élus ici-bas, le commencement et l'avant-

goût de la gloire qu'il leur réserve au ciel. » Ne leur faisons pas l'injure de les mettre en parallèle avec celles que nous avons eu le malheur de goûter et le bonheur de mépriser. Ne comparons pas les plaisirs du désert aux joies de l'Egypte, la manne aux légumes grossiers, le plaisir que nous a procuré la passion à celui que nous avons goûté dans l'accomplissement d austères devoirs. Non, auprès du sort que Dieu nous a fait, celui que le monde fait aux plus favorisés de ses esclaves n'est rien et ne saurait retenir nos regards.

Nous avons le désert autour de nous, Messieurs, mais nous avons la Terre promise devant nous. Notre Terre promise, c'est le ciel : la Terre promise d'Israël n'en était qu'une bien faible et bien imparfaite image. Je vous disais tout à l'heure : Ne craignez pas d'évoquer vos souvenirs et de chanter votre délivrance. Je vous dirai avec plus de confiance encore : Chantez vos espérances. Pensez au monde pour vous rappeler ses promesses menteuses, ses exigences et ses tyrannies ; mais pensez surtout au ciel, le terme de votre course, ce glorieux et immuable repos dont parle Bossuet. C'est sur ce point lumineux, et non pas sur les stations intermédiaires, qu'il faut porter et tenir fixés vos regards. Les Israélites conquirent, par de longues années de fatigues et de combats, une terre fertile où, selon les expressions bibliques, coulaient le lait et le miel. Nous, Messieurs, après de courtes années d'épreuves, nous entrerons en jouissance du bien suprême. Les Israélites ne connaissaient rien de la Terre promise ; ils allaient à la recherche de l'inconnu. Nous, Messieurs, nous savons ce qui nous attend. On disait, il y a quelques années, à une religieuse mourante, dans le langage vulgaire : On sait bien ce que l'on quitte,

on ne sait pas ce que l'on trouve. Sa foi se révolta de ce langage : « Comment, répliqua-t-elle, peut-on dire que le ciel c'est l'inconnu ? » Elle avait raison. Sans doute, Dieu ne nous en a pas révélé tous les mystères. L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point conçu tout ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Mais il nous en a dit assez pour enflammer notre désir. Nous ne savons rien sur le lieu de l'immortalité. Nous ne savons rien de précis sur cette terre nouvelle et ces nouveaux cieux que Dieu doit créer pour l'humanité glorifiée. Mais nous savons une chose qui nous suffit : c'est que nous y trouverons Dieu et qu'il y sera notre récompense. Il avait dit à Israël qu'il l'introduirait dans une terre fertile. A nous il a dit : *Ego merces tua magna nimis* (1).

Il sera notre récompense. Nous jouirons parfaitement de ce bien parfait. Nous jouirons éternellement de ce bien éternel. Nous le posséderons. Non pas que nous puissions le contenir dans les bornes étroites d'un être fini ; mais nous entrerons en lui : *Intra in gaudium Domini tui* (2). Nous serons en lui, comme l'oiseau dans l'air qui l'entoure, qui le porte, qui le pénètre de toutes parts. Nous serons en lui, comme le poisson dans la mer profonde, perdus comme lui dans cette immensité. Nous posséderons éternellement ce bien éternel. Israël n'eut de la terre conquise qu'une possession sans cesse menacée. Il était entouré d'ennemis qui la lui disputèrent pendant de longs siècles. Nous, Messieurs, nous aurons de notre conquête et de notre récompense une possession tranquille, assurée, que rien ni personne ne

(1) *Gen.*, XV, I.
(2) *Matth.*, XXV, 21.

pourra nous enlever : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (1).

Israël établi dans la Terre promise bénit les longues années du désert, les fatigues qu'il y avait essuyées et les combats qu'il y avait livrés. Il ne trouva pas avoir acheté trop cher la jouissance d'une terre riche, fertile, où il pouvait asseoir ses destinées et fixer son séjour.

Nous, Messieurs, que penserons-nous au ciel des efforts qu'il nous aura fallu faire pour le mériter ? Que pensent aujourd'hui les martyrs qui l'ont acheté au prix de leurs souffrances et de leur vie ? Que pensent les saints pénitents qui l'ont gagné dans les privations, les veilles, les macérations de leur solitude ? Que pensent tant d'apôtres qui ont fait de leur vie un long sacrifice offert à Dieu et à leurs frères ? Que pensent tant d'obscurs ouvriers de Dieu qui ont travaillé, sué, pleuré, porté le poids du jour et de la chaleur, sans que le monde prît garde même qu'ils existaient ? Ce qu'ils pensent, Messieurs, l'apôtre saint Paul, nous le dit : *Non sunt condignae passiones hujus temporis ad futuram gloriam quae revelabitur in nobis* (2).

Mais je m'aperçois, Messieurs, que je vous parle comme si vous étiez de simples Israélites, et vous devez être les chefs d'Israël. Qu'êtes-vous au milieu du peuple de Dieu ? De nouveaux Moïses. N'avez-vous pas été sauvés comme lui ? Nés au milieu d'un siècle mauvais, vous deviez être jetés dans le grand courant de l'impiété et de la corruption contemporaine. Vous avez eu le berceau de Moïse. Vous avez trouvé près de vous

(1) *Jo.*, XVI, 22.
(2) *Rom.*, VIII, 18.

des mères intelligentes dont les inspirations vous ont arrachés à la perte universelle de ceux de votre âge. Vous avez été sauvés, mais pour devenir sauveurs. Dieu veut vous mettre à la tête de son peuple, pour le conduire à la vraie Terre promise, au ciel. Comme Moïse, vous ne devez pas y monter seuls. Plus heureux que Moïse, vous y ferez votre entrée avec votre peuple. Quelle mission! Messieurs, quel avenir !

ANGE ET PRÊTRE

Erunt sicut angeli Dei (1).

Ces paroles, Notre-Seigneur Jésus-Christ les dit des âmes glorifiées, mais nous pouvons les appliquer aux prêtres. Eux aussi ils doivent ressembler aux anges : *Erunt sicut angeli Dei.* C'est l'idéal auquel nous devons tendre sans cesse.

Mais, me dites-vous, Messieurs, vous le placez trop haut, trop au-dessus des forces humaines. C'est déjà beaucoup pour nous de prendre pour modèles les héros de l'humanité, et vous nous dites de ressembler à des êtres qui n'appartiennent pas même à notre race ! Qu'y a-t-il et que peut-il y avoir de commun entre nous et ces sublimes créatures ? Leur existence n'a point été mesurée par notre soleil, elles ne traînent pas comme nous le lourd fardeau d'une chair mortelle.

C'est vrai, Messieurs, l'ange dépasse la nature humaine. Mais ne croyez pas qu'il lui soit complètement étranger. Il y a entre sa nature et la nôtre des traits communs. Ne sommes-nous pas capables, comme lui,

(1) *Matth.*, XXII, 30.

de connaître et d'aimer Dieu ? Nous n'avons pas la même origine immédiate et nous ne le trouvons pas parmi les enfants d'Adam. Mais la généalogie de l'homme remonte plus haut qu'Adam, elle remonte jusqu'à Dieu : *Qui fuit Adam, qui fuit Dei.* Or, enfants de Dieu, nous trouvons l'ange parmi les enfants de Dieu. Notre destinée nous rapproche comme notre première origine. Au ciel, anges et hommes ne formeront pas deux familles, mais une seule dans le sein du Père commun.

Telles sont les ressemblances qui existent entre l'homme et l'ange. Entre le prêtre et l'ange, les ressemblances sont plus nombreuses et plus frappantes. Et ce sera pour nous une grande douceur de les énumérer et de les méditer ce soir. Vous verrez que Dieu en a établi lui-même quelques-unes, et que nous devons travailler à mettre nous-mêmes les autres en nous.

Et d'abord, Messieurs, Dieu semble nous confondre lui-même avec ses anges, et prendre le prêtre et l'ange l'un pour l'autre. Dans ses Ecritures, il nous donne le même nom. *Apôtre* et *ange* ont la même signification. Le prêtre est souvent appelé ange. Ecoutez le prophète de l'ancienne loi rappelant au prêtre qu'il doit garder sur ses lèvres les oracles sacrés : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus* (1). Et pourquoi le prêtre doit-il posséder la science de Dieu ? « Parce que, ajoute l'écrivain sacré, il est l'ange du Dieu des armées : *Quia angelus Domini exercituum est.* Ecoutez le prophète de la loi nouvelle adressant ses graves avertissements aux chefs des églises de l'Asie Mineure. Il les adresse aux « anges » de ces églises.

(1) *Malach.*, II, 7,

Quelle idée nous-mêmes nous faisons-nous de l'ange ? C'est, d'après les données de l'enseignement chrétien, un être à la fois supérieur et fraternel, qui prend sous ses ailes un être faible pour le protéger et l'aimer ; qui est bien au-dessus de l'homme par sa nature et par ses lumières, mais qui se penche vers notre faiblesse. Enfant de Dieu comme nous, il a pour nous les affections et les tendres soins d'un frère aîné pour un jeune frère.

Supérieur et fraternel ! N'est-ce pas là aussi ce qu'est, ce que doit être le prêtre ? Il est supérieur aux fidèles par la dignité de son caractère, par la sublimité de ses pouvoirs. Mais sa charité l'en rapproche, et, quand les chrétiens ne voient en lui qu'un représentant de leur Dieu, lui ne voit en eux que des frères.

Voyez les anges et les prêtres dans leurs diverses fonctions, et dites-moi s'ils ne remplissent pas le même ministère, tantôt auprès de Dieu, tantôt auprès de nos âmes. Le prêtre n'est-il pas, à l'autel, l'ange adorateur qui présente à Dieu les hommages de tout le peuple chrétien et courbe son front devant sa majesté voilée ? Les anges de paix ont leurs célestes tristesses : *Angeli pacis amare flebunt* (1). Mais le prophète invite les prêtres à pleurer entre le vestibule et l'autel pour obtenir le pardon des crimes commis par les hommes : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes* (2). L'encensoir d'or que le prophète de Pathmos a vu dans la main de l'ange n'a-t-il pas passé dans la main du prêtre, et n'est-ce pas au prêtre qu'on remet, pour être présentés à Dieu, ces parfums d'agréable odeur qui sont les prières des saints ? Les anges sont les in-

(1) *Is.*, XXIII, 7.
(2) *Joël*, II, 17.

termédiaires entre le ciel et la terre, et Jacob les a vus montant et descendant l'échelle mystérieuse qui va de l'un à l'autre. Le prêtre est le messager établi par Dieu entre lui et le peuple fidèle, tantôt envoyé par Dieu vers les âmes, tantôt envoyé aux âmes par Dieu. Gabriel a annoncé et prédit la bonne nouvelle. Nous, prêtres de l'Evangile, nous en annonçons l'accomplissement. Quand la Bible me montre Raphaël conduisant par la main le jeune Tobie à travers les dangers d'un long voyage, puis le ramenant sain et sauf et comblé de biens dans sa famille, elle me fait assister à une scène qui se reproduit souvent dans le ministère sacerdotal. N'avons-nous pas, nous aussi, guides de la jeunesse dans ses périlleux voyages, à la sauver comme Raphaël des monstres qui la menacent ? Que de fois l'adolescence effrayée à la première vue du mal nous a dit : *Domine invadit me* ! (1) Et c'est la consolation de notre ministère d'avoir pu assez souvent ramener saine et sauve, fortifiée et enrichie de grâces, la jeune âme confiée à nos soins.

Michel pousse le cri de guerre éternel et victorieux : *Quis ut Deus !* Mais le combat angélique commencé dans le ciel de l'attente continue sur la terre parmi les humains, et c'est à nous de répéter et de faire répéter ce cri victorieux qui met fin au duel tragique entre Dieu et son ennemi, dans le cœur indécis de la créature.

L'ange gardien, dont nous ne saurons le nom qu'au ciel, est chargé, non plus des glorieuses ambassades, mais de la plus humble mission. Il est attaché au service d'une âme obscure. Il l'accompagne du berceau à

(1) *Job.*, VI, 3.

la tombe, toujours présent quoique invisible. Il l'avertit, la reprend, l'aide à réparer ses fautes et ne l'abandonne pas dans son dernier combat. N'est-ce pas au prêtre comme à lui que l'âme a été recommandée par Dieu ? Ne nous vise-t-elle pas, cette parole de nos saints Livres : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis* (1) ? Le prêtre a la même mission que l'ange à remplir auprès de l'âme chrétienne. L'âme le sait bien ; aussi, pour exprimer ce que le prêtre est à son égard, elle dit : C'est mon ange visible.

Vous le voyez, Messieurs, Dieu nous fait l'honneur de nous employer aux mêmes œuvres que ses anges, malgré l'infériorité de notre nature. Il rapproche, en quelque sorte, dans l'ordre de la rédemption et de la grâce, les distances qu'il avait établies dans la création : *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (2). Des prêtres et des anges on peut dire ce que saint Paul dit des anges seuls : *Nonne sunt omnes administratorii spiritus in ministerium missi, propter eos qui haereditatem capiunt salutis* (3). Anges et prêtres ne sont-ils pas tous des ministres de Dieu envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ? Aussi, dans la vision de Pathmos, l'apôtre se jette aux pieds de l'ange ; mais l'ange le relève et le reprend en lui disant : « Ne faites pas cela », *Vide ne feceris.* Nous ne sommes l'un et l'autre que deux serviteurs du même maître et de tes frères qui rendent témoignage à Jésus : *Conservus tuus sum et fratrum tuorum habentium testimonium Jesu* (4).

(1) *Ps.* XC, 11.
(2) *Ps.* VIII. 6.
(3) *Hebr.*, I, 14.
(4) *Apoc.*, XIX. 10.

Voilà les ressemblances que Dieu a daigné établir entre ses prêtres et ses anges. Voyons maintenant les ressemblances que nous devons ajouter à celles-là.

J'en distingue trois. Nous devons : premièrement, vivre de la vie des anges ; deuxièmement, éprouver pour les âmes les sentiments qu'éprouvent les anges ; troisièmement, inspirer aux âmes les sentiments que leur inspirent les anges.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a dit la condition de la vie des anges et leur occupation. Ils vivent en purs esprits dans une pureté parfaite : *Neque nubent neque nubentur* (1). C'est par cette vertu que le prêtre doit se rapprocher le plus des anges. Elle porte le nom de vertu angélique ; mais elle est en même temps la vertu sacerdotale, car le prêtre prend l'engagement de la pratiquer dans sa perfection. Elle nous rend, plus que toute autre, semblables aux esprits bienheureux ; car, selon la belle expression d'un Père, elle met dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair : *Habent in carne aliquid non carnis.* Ce que l'ange est par nature et sans combat, le prêtre le devient par vertu et par lutte. Et le monde, qui a conservé, même dans ses ténèbres, des lueurs du sens chrétien, comprend très bien que le prêtre doit en cela ressembler aux anges. Aussi, pour lui comme pour le poète, la chute d'un prêtre est la chute d'un ange.

Les occupations des anges varient, Messieurs, avec les diverses missions qu'ils ont à remplir. Elles ne sont pas les mêmes dans les glorieuses ambassades où dans les humbles fonctions de gardiens. Mais il y en a une qui ne varie pas, une qui est toujours la même,

(1) *Math.*, XXII, 30.

que rien ne fait cesser, que rien n'interrompt ni ne suspend. *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris ;* « les anges ne cessent jamais de voir le Père céleste (1) ». Ils ne perdent jamais Dieu de vue, quelles que soient leurs occupations terrestres et le soin qu'ils donnent aux âmes. A quelques emplois que Dieu les applique, ils ont toujours les yeux fixés sur lui, et l'accomplissement même de sa volonté sainte ne les en détourne pas. Rien ne leur fait perdre la présence de Dieu et ne les empêche d'en jouir. Nouveau trait de ressemblance que nous devons mettre entre le prêtre et les anges. Au milieu des travaux les plus absorbants du plus pénible apostolat, les saints prêtres trouvent le moyen de ne pas perdre Dieu de vue : *Semper vident faciem Patris.* Ni le nombre, ni le poids des affaires ne les font réduire leurs entrevues avec Dieu.

Quels sont les sentiments des saints anges pour les hommes qui leur sont confiés ? Ce sont des sentiments très purs et très dévoués. Ils ne voient en eux que des âmes. Les relations qu'ils ont avec eux sont exclusivement celles que de purs esprits peuvent avoir avec des esprits. Le démon peut obséder ou posséder un corps. Les bons anges n'agissent que sur l'âme. Tels doivent être les sentiments du prêtre à l'égard de ses frères. Il faut que la pureté y règne et les règle. Quelle pureté ne doit-il pas avoir, en effet, pour descendre dans tous les bas-fonds sans tomber, pour manier toutes les fanges sans se salir, pour traiter toutes les maladies sans les gagner !

Cette affection si pure que les anges portent aux âmes n'en est pas moins ardente. Vous diriez une sorte d'a-

(1) *Math.*, XVIII.

doption de l'homme par l'ange. Il s'attache à tous ses pas, il le suit dans tous ses dangers, il lui présente tous les secours que les circonstances rendent nécessaires. Rien ne le rebute. S'il est repoussé par un ingrat, il ne le quitte pas pour cela : *Non dimittet quum peccaveris* (1). Si l'âme tombe, l'ange la relève ; si elle s'égare, l'ange la ramène dans sa voie ; si elle persiste, l'ange n'en désespère pas. Ni le péché, ni l'obstination dans le mal, ni les mauvais instincts, ni la perversion ne le rebutent. Il attend, jusqu'au dernier moment, un signe de repentir, un soupir de ce cœur rebelle. N'est-ce pas là la parfaite image des sentiments dont le prêtre doit s'inspirer dans ses rapports avec les âmes ? N'est-ce pas l'image de ce zèle tendre, ferme, persévérant jusqu'à la mort, qu'il doit déployer dans l'exercice de son ministère ?

Mais s'il nous importe de savoir quels sentiments nous devons éprouver pour les âmes, il importe également de savoir quels sentiments nous devons leur inspirer. Elles doivent avoir pour nous et nous devons leur inspirer les sentiments que nous avons pour les saints anges. Or, ces sentiments, saint Bernard nous les fait connaître. Ce sont le respect, un religieux attachement et la confiance. Ce sont bien les mêmes sentiments que doit inspirer le prêtre. Le respect d'abord. Rappelons-nous que nous sommes les ministres de Dieu et ses représentants. Il faut que tout en nous rappelle les fidèles au respect : nos paroles, la dignité de notre vie, nos manières, la gravité de notre maintien. Saint Paul recommande à son disciple d'inspirer ce respect malgré sa jeunesse : *Nemo adolescentiam tuam*

(1) *Exod.*, XXIII, 21

contemnat (1). Et si l'Eglise, dans ses prescriptions, est si sévère et si exigeante pour l'extérieur des prêtres, c'est qu'elle veut qu'ils soient entourés de respect. Elle est jalouse de la dignité de ses ministres.

Mais ce n'est pas assez de se faire respecter. Il faut encore que, par sa bonté, le prêtre s'attache les âmes. C'est, remarquez-le, la bienveillance de nos anges qui nous attache à eux. S'ils n'étaient que des princes de la cour céleste, nous n'aurions pour eux que du respect. Mais ils nous aiment, ils nous veulent du bien ; nous les aimons d'un amour reconnaissant. Nous aussi, nous devons, comme prêtres, témoigner aux âmes un tendre et profond intérêt. Qu'elles se sentent aimées par nous, et elles nous aimeront de cette religieuse et reconnaissante affection que l'on a pour son ange gardien.

Enfin nous avons confiance en nos anges. Nous savons qu'ils ne cessent de veiller sur nous, de faire bonne garde sur les intérêts spirituels qui leur sont confiés. Aussi ne mettons-nous point de bornes à notre confiance. Ce sont des guides si sûrs, si vigilants, si éclairés! Le prêtre doit de même inspirer en toutes choses une confiance sans bornes. Il faut que l'on ait confiance en sa droiture, en sa bonté, en ses lumières, en sa discrétion, en sa sagesse. Il faut qu'on n'hésite pas à lui confier quoi que ce soit : un secret, sûr qu'il ne sera pas trahi ; une affaire de conscience, sûr qu'elle sera éclairée. Il faut qu'on sache que ses conseils sont dictés par la sagesse, par la raison et par la foi. Il faut que l'on ne craigne pas de voir ses soins manquer et de le voir lui-même laisser la mission qu'il a reçue.

Si le prêtre est un ange en fonctions, Messieurs, vous

(1) 1 *Tim.*, IV, 12.

l'avez compris, le lévite est un ange en formation. C'est un ange qui n'a pas encore reçu les ordres d'en haut, mais dont les ailes grandissent de jour en jour, pour le porter avec la rapidité des messagers célestes, partout où Dieu l'enverra. Mais cela est-il possible ? L'idéal que je viens de faire briller à vos yeux, s'il est très beau, n'est-il pas hors de votre portée ? Ni ange ni bête, dit la sagesse du monde. Messieurs, n'écoutez pas le monde. Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Celui qui a pu former peut transformer. Des pierres du grand chemin, il fera, quand il le voudra, des enfants d'Abraham. Ne vous effrayez ni des grossièretés, ni des bassesses de notre nature, ni de cette chair infirme qui résiste à l'esprit. Dieu qui a mis sa gloire à faire de rien les anges du ciel, met aussi sa gloire à faire, avec ces éléments rebelles que nous lui offrons, les anges de la terre. Laissons-le agir, prêtons-nous à son action, secondons-la. Et il opérera cette transformation merveilleuse. L'homme, en se livrant au mal, peut bien tomber au niveau et au-dessous de la bête. En se donnant à Dieu, en s'abandonnant à son action sanctifiante, il peut donc aussi s'élever jusqu'à l'ange. Oui, Dieu vous élèvera à cette hauteur, et elle est vraie de vous cette parole évangélique : *Erunt sicut angeli Dei.*

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Virgo fidelis, ora pro nobis !

Le jour de votre première messe ne vous en rappelle-t-il point un autre, Messieurs ? Ne vous rappelle-t-il point un jour qui offre avec celui-ci de frappantes ressemblances ? Vous n'avez pu, j'en suis sûr, monter pour la première fois au saint autel, sans vous souvenir du jour heureux où vous vîntes vous asseoir à la table sainte. Le jour de votre première messe vous a reporté à celui de votre première communion. Ce jour-là, vous n'étiez que les hôtes du Dieu de l'Eucharistie. Aujourd'hui vous êtes ses ministres. Mais le jour où, pour la première fois, vous l'immolez vous rappelle nécessairement celui où, pour la première fois, vous l'avez reçu.

Et vous venez ce soir, Messieurs, donner à ces deux grandes journées de votre vie chrétienne et de votre vie sacerdotale une ressemblance de plus. Vous terminâtes, il vous en souvient, la journée de votre première communion aux pieds de Marie. Vous mîtes sous sa protection votre vie tout entière. Vous venez reprendre la

même attitude aux pieds de la même image, pour lui confier l'avenir de votre carrière sacerdotale.

C'est que la très sainte Vierge a été fidèle aux contrats que vous avez signés ensemble à l'aurore de votre jeunesse : *Virgo fidelis*. Et vous venez l'en remercier. N'est-ce pas à elle que vous devez les joies et les grandeurs de cette journée ? Et, avec une confiance nouvelle que vous inspire l'expérience de ses bontés, vous venez déposer entre ses mains votre avenir sacerdotal.

Oui un double sentiment vous anime ce soir à ses pieds : la reconnaissance pour le passé, la confiance pour l'avenir.

Qu'est-ce que Marie a été pour vous, Messieurs, dans votre passé ? Que lui demandez-vous d'être encore pour vous à cette heure ? Vous le savez, Dieu a esquissé dans les figures de l'ancien Testament l'image de sa mère. Il nous a peint les divers traits de sa physionomie, les divers aspects de sa mission. Deux figures vous rappellent et vous montrent ce que la sainte Vierge a été pour vous, et ce qu'elle doit être encore. Elle a été dans le passé Rebecca : elle sera Débora dans l'avenir.

Pénétrons par la pensée sous la tente d'Isaac, au moment où il vient de bénir Jacob. Nous voyons le plus jeune des fils du vieux patriarche investi du droit d'aînesse, grâce à l'ingénieuse intervention de sa mère.

Il s'est passé quelque chose de semblable pour vous, Messieurs. C'est bien le droit d'aînesse qui vous a été conféré. C'est bien la bénédiction privilégiée avec ses plus belles prérogatives que vous avez reçue, et vous n'avez rien à envier à Jacob. Isaac lui donne, avec sa bénédiction, la graisse de la terre et la rosée du ciel. Il lui promet l'abondance du froment et du vin. Vous, Messieurs, vous avez dans votre lot le froment des élus,

le vin qui fait germer les vierges. Vous aussi vous commanderez à vos frères dans la foi. Les peuples vous obéiront comme à leurs chefs, et vous aurez le respect de toutes les tribus chrétiennes : *Et serviant tibi populi et adorent te tribus : esto dominus fratrum tuorum* (1). Votre jeunesse en est déjà tout étonnée. A peine cette prophétique promesse a-t-elle été prononcée, qu'elle s'est réalisée. Et, ce matin même, vous avez vu, tout émus, les enfants de votre mère : *Filii matris tuæ*, courber leur front sous votre main, qui tremblait en les bénissant.

Dans cette bénédiction donnée par Isaac à Jacob était contenue la promesse de la rédemption. Pour vous, Messieurs, vous avez reçu le pouvoir d'en transmettre la grâce. La bénédiction d'Isaac fit de Jacob un des ancêtres du Sauveur. L'onction que vous avez reçue fait de vous ses continuateurs et ses héritiers. Elle vous met à une hauteur incomparable au-dessus des ancêtres de Notre-Seigneur.

Messieurs, êtes-vous arrivés là tout seuls ? A qui devez-vous votre élévation? A qui? A votre famille ? A vos bienfaiteurs ? Ah ! votre reconnaissance n'a oublié personne ce matin à l'autel, et il faisait bon d'être du nombre de ceux qui ont pu discerner, aider, secourir, protéger votre vocation ! Avec quel accent vous disiez : Si je suis prêtre, c'est à vous que je le dois ! Mais, Messieurs, montez plus haut. Vos heureux bienfaiteurs n'étaient que les agents d'une puissance invisible qui vous avait pris sous sa protection, qui vous avait adoptés et avait fait son œuvre de votre vocation. Mais qui ménagea ces rencontres providentielles? Qui inspira à la mère de Moïse cette habileté d'exposer l'enfant en

(1) *Gen.* XXVII, 29.

le surveillant sur les eaux? Qui dirigea vers le fleuve la fille du Pharaon pour lui montrer le berceau flottant ? Qui envoya Samuel dans la maison d'Isaïe et, le faisant écarter tous les autres : *Non hunc elegit Dominus*, le fit arriver jusqu'à vous ? Pourquoi Isaïe a-t-il été délaissé et Jacob choisi ? Ah ! Messieurs, l'élu doit, comme Jacob, son élection à sa mère. C'est à Marie, à ses maternelles préférences que nous devons d'avoir été, plutôt que tant d'autres, choisis pour devenir les aînés de la grande famille chrétienne, les continuateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les héritiers des promesses, les sauveurs du monde.

Non, nous n'attribuerons pas à nos mérites le bienfait de notre vocation. Comme Jacob, sans doute, nous avons offert à Dieu quelque présent qui a touché son cœur. Nous avons, dans les années de notre préparation au sacerdoce, pratiqué les vertus que Dieu demande d'un saint prêtre et qui valent ses bénédictions de choix. Mais il en est pour nous comme pour le fils préféré de Rebecca : *Paravit, illa cibos sicut velle noverat patrem illius* (1). Oui, c'est Marie qui l'avait préparée, cette offrande que, de nous-mêmes, nous n'aurions pu fournir et présenter à Dieu. C'est elle qui a, de ses mains virginales et maternelles, tissé cette robe blanche dont les anges vous ont vus parés ce matin au saint autel. Et vous venez ce soir, Messieurs, remercier Marie, comme, sans aucun doute, Jacob remercia Rebecca d'avoir fait tomber sur sa tête la couronne réservée à l'aîné.

Vous venez encore trouver Marie, Messieurs, comme ce général d'Israël qui, dans des jours périlleux, alla

(1) *Gen.*, XXVII, 14.

trouver Débora la prophétesse. Elle lui donna des conseils pour repousser l'étranger. Mais Barac ne s'en contenta pas. « Si vous venez avec moi, lui dit-il, je marcherai ; si vous refusez de m'accompagner, je ne ferai pas un pas en avant. » « J'irai avec vous, dit la prophétesse, mais la victoire ne vous sera pas attribuée (1). »

Messieurs, n'êtes-vous pas aussi à la veille de grands combats ? Le jour de son enrôlement, le jeune soldat se demande s'il ira au feu. Vous, Messieurs, vous ne vous le demandez point. Vous le savez à l'avance. Ce n'est pas, si je l'ose dire, à la vie de caserne que vous êtes appelés, c'est au champ de bataille qu'on vous envoie. Déjà la bataille est livrée et vous tomberez au milieu de la mêlée. Vous connaissez les ennemis ; vous avez mesuré leurs forces ; vous savez leur perfidie et leur violence. Irez-vous les affronter tout seuls ? Non. Vous venez aux pieds de Celle qui est forte comme une armée rangée en bataille et vous demandez, non seulement qu'elle vous donne l'aide de ses conseils, mais qu'elle vous accompagne pour vous secourir toujours.

Ne craignez pas de le lui dire, en empruntant au chef d'Israël son énergique prière : O Marie, je sais combien le monde est dangereux ; je sais combien redoutables sont les ennemis qui m'attendent. Mais si vous venez avec moi, je ne craindrai rien, j'irai plein de confiance et d'espoir : *Si venis mecum vadam.* Si, au contraire, vous refusez de m'accompagner, ô Marie : *Si nolueris venire mecum,* je n'irai pas au-devant d'une défaite qui ne serait pas douteuse, je ne sortirai pas, je ne franchirai pas le seuil de cette maison où j'ai

(1) *Jud.* IV, 8 et 9.

trouvé un abri contre les tempêtes : *Non pergam.* Il me semble entendre notre céleste Débora vous répondre : *Ibo quidem.* « J'irai, tu peux compter sur ma protection toute puissante, je ne t'abandonnerai pas à tes propres forces, c'est-à-dire à ta propre faiblesse. » Comment vous refuserait-elle son secours, à vous, à de jeunes prêtres qui en ont tant besoin et qui le lui demandent d'un cœur si bien préparé ? Elle ne l'a jamais refusé à personne, nous dit saint Bernard. Et, en vous l'accordant, elle le donne à tant d'âmes dont le salut dépend du vôtre ! N'êtes-vous pas les chefs de l'armée de Dieu ? N'en doutez donc point, Messieurs, Marie sera toujours avec vous, dans les labeurs et les périls de votre ministère.

Mais, si elle ne peut vous manquer, elle a le droit de mettre à ce contrat des conditions. Elle peut vous dire avec la prophétesse antique : *Sed in hac vice victoria non reputabitur tibi.* Elle peut, à juste titre, revendiquer l'honneur de la victoire que vous remporterez par son secours.

Ah ! vous ne le lui disputerez pas, n'est-il pas vrai, Messieurs ? Il vous sera doux de mettre à ses pieds vos trophées ! A qui d'ailleurs pourriez-vous en faire hommage ? N'est-ce pas à elle qu'elles appartiennent ces victoires remportées sur le démon ? Qu'il s'agisse d'avantages obtenus sur nos ennemis personnels ou d'âmes arrachées aux serres du vautour infernal que nous avons à combattre, nous ne sommes victorieux que par Marie.

Lorsque vous serez aux prises avec une liberté en révolte impossible à réduire, à qui aurez-vous recours ? Au refuge des pécheurs. Une prière à la très sainte Vierge, une neuvaine feront plus pour obtenir une conversion que tous vos efforts, tous vos plans de bataille

les mieux concertés. De même, dans vos tentations, c'est vers Marie que se porteront vos regards pleins de confiance, c'est vers elle que vous crierez au secours. Mais lorsque l'ennemi sera chassé, Messieurs, n'oubliez pas votre prière et le pacte conclu avec votre mère : *In hac vice*. Cette fois encore, la victoire lui est due, qu'elle en reçoive tout l'honneur, toutes les actions de grâce !

Dans les difficultés de votre ministère, c'est Marie que vous consulterez, Messieurs. Et vous ne le ferez jamais en vain. Ah ! les sanctuaires de la très sainte Vierge sont remplis *d'ex-voto* rappelant toutes sortes de faveurs obtenues. Mais que pourrions-nous suspendre à ces vénérables murailles après la conquête des âmes ? Du moins, Messieurs, dans l'impuissance de payer nos dettes que chaque année, que chaque jour augmente, sachons les reconnaître toujours. Nous avons, ô Marie, et c'est une des joies les plus douces de notre sacerdoce, des moyens qui ne sont donnés qu'au prêtre de vous témoigner notre reconnaissance. Quel bonheur de penser que nous ferons bénir votre nom, que nous célébrerons et ferons célébrer vos fêtes, que nous ferons chanter vos cantiques, que nous prêcherons vos grandeurs, vos privilèges, vos incomparables bontés, qu'avec les mères chrétiennes, nous graverons votre amour dans le cœur des petits enfants !

O Marie, bénissez ces nouveaux ministres de votre divin Fils ! Gardez leurs trésors, gardez leur ferveur, leurs résolutions, les grâces qu'ils ont reçues de vos mains maternelles, les vertus qu'ils ont déjà cultivées dans leurs âmes, toutes ces richesses que l'éducation ecclésiastique y a déposées et que la grâce de l'ordination vient d'accroître !

Reine de la science sacrée, conservez dans leur intelligence la part qu'ils en ont acquise ; aidez-les à la développer toujours ; encouragez, soutenez leurs études ; couronnez de succès les labeurs de ces jeunes soldats de la vérité !

Mère du Dieu des autels, faites qu'ils y portent toujours et la pureté et les saintes ardeurs de leur première messe !

Refuge des pécheurs, inspirez-leur les moyens de les toucher et de les ramener aux pieds de votre Fils qui les cherche et les attend !

Consolatrice des affligés, donnez-leur le baume qui ferme les plaies, enseignez-leur le secret de réconforter les cœurs meurtris !

Secours des chrétiens, faites que tous les chrétiens, toutes les conditions, tous les âges et tous les besoins trouvent un secours efficace dans leur ministère !

Reine du Clergé, mettez sur leur front l'auréole de la gravité sacerdotale, qui inspire autant de respect que celle des cheveux blancs ; sur leurs lèvres, le rayon de miel de l'éloquence chrétienne ; dans leurs cœurs, les aimables et sympathiques qualités qui attirent et gagnent les cœurs ; dans leur intelligence, les lumières qui en fassent comme autant de phares puissants au milieu des ténèbres du monde ; dans leurs mains, des trésors de grâces et de bénédictions qui s'épanchent sur les âmes !

Voilà, Messieurs, nos vœux pour vous. Ce sont ceux de vos maîtres, de ces hommes vénérables qui ont été vos guides vers le saint autel, et qui ne perdront point de vue, sur le champ de bataille, ceux que leurs soins y ont préparés. Ce sont les vœux de vos jeunes frères. Ils rendent, j'en suis persuadé, à leurs aînés, en

prières ce que vous leur avez donné d'édification dans cette vie de famille que vous quitterez demain. Ce sont les vœux du prêtre qu'une confiance imméritée a bien voulu appeler à passer avec vous ces jours de cénacle. Je regarde comme un devoir, Messieurs, de demander à Dieu qu'il vous fasse tout le bien que je n'étais ni digne ni capable de vous faire.

Ces vœux, formez-les aussi les uns pour les autres. Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il me semble que deux prêtres, ordonnés par les mains du même pontife et le même jour, sont comme deux frères jumeaux, puisqu'ils sont nés ensemble à la vie sacerdotale. Il y a entre vous désormais un souvenir commun que le temps n'efface pas, mais qu'il consacre. Vous aurez jusqu'à votre vieillesse plaisir à vous dire : Nous étions de la même ordination. C'est un lien que rien ne brise ; c'est un droit acquis à vos prières mutuelles.

Commencez-la ce soir, Messieurs, cette prière fraternelle et vous la continuerez tous les jours de votre vie. Et, s'il m'est permis de vous en indiquer le sens et jusqu'à la formule, vous la trouverez, Messieurs, dans une belle page de notre histoire ecclésiastique. C'est la prière des martyrs de Sébaste. Lorsque ces héros de notre foi furent jetés sur l'étang glacé, ils levèrent ensemble les yeux vers le ciel et s'écrièrent : *Quadraginta in stadium ingressi sumus, quadraginta item, Domine, coronis donemur ; ne una quidem huic numero desit.* « Nous sommes quarante à entrer dans la carrière, ô mon Dieu, qu'il y ait pour nous quarante couronnes, qu'il n'y en ait pas une de moins. » Vous aussi, Messieurs, dites ce soir, avant de prendre votre place sur l'étang glacé du monde, dites toujours les uns pour les

autres : « O Marie, nous sommes vingt et un à entrer ensemble dans la carrière sacerdotale et sous vos auspices, qu'il y ait aussi pour nous vingt et une couronnes, pas une de moins ! »

Et nous tous, Messieurs, maîtres, amis, frères, oui nous tous, comme dans les chœurs antiques, répétons pour eux les mêmes vœux : Ils sont vingt et un, ô Marie, qui entrent ensemble et sous vos auspices dans la carrière sacerdotale ; gardez-leur vingt et une couronnes, pas une de moins ! Ainsi soit-il.

DEUXIÈME RETRAITE D'ORDINANDS

I. — Immutemur.
II. — Le figuier stérile.
III. — La vocation.
IV. — Les manuels.
V. — La préparation au saint ministère.
VI. — Le péché du parvis et le péché du saint des saints.
VII. — Médiocrité.
VIII. — Le silence.
IX. — Les conversations.
X. — Le devoir des aînés.
XI. — L'eucharistie.

IMMUTEMUR

Immutemur !
Changeons ! (Liturgie des cendres).

Est-ce dans la liturgie sacrée, dans les pages qu'elle consacre à la pénitence, que je lis ce mot ? Est-ce dans le texte sacré de l'Ecriture, auquel la liturgie l'a emprunté ? Non, Messieurs, c'est dans vos cœurs : il me semble qu'il y est aussi lisible et écrit en caractères aussi grands que dans l'office de l'Eglise ou dans nos saints Livres.

Changeons, changeons en mieux : *Immutemur !*

C'est là le cri qui sort en ce moment de toutes les âmes ; c'est l'aspiration de tous les cœurs, le besoin que vous ressentez le plus vivement. Et vous demandez, avec une sainte impatience, au séminaire, à la retraite surtout de le satisfaire. Aucun de vous ne veut rester ici tel qu'il est entré hier soir : tous, vous voulez, sous quelque rapport, changer.

Qu'est-ce que changer ? C'est, selon la pensée de la

philosophie ancienne, passer d'une manière d'être à une autre : *Transitus de uno modo essendi ad alium.* Dieu n'est pas sujet au changement : *Ego Dominus et non mutor.* Pour l'homme, c'est la marque de sa faiblesse naturelle, d'y être toujours soumis ; mais c'est aussi sa gloire, son mérite, de pouvoir changer de mal en bien et de bien en mieux.

Changer, c'est, dans le langage de la sainte Ecriture, se dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem*, et se vêtir : *Induentes novum* (1).

Or, Messieurs, je vous le demande, n'est-il pas vrai que vous avez hâte d'en finir avec la manière d'être qui a été jusqu'ici la vôtre, et d'en prendre une nouvelle ? N'est-il pas vrai qu'il y a en vous un homme déjà trop vieux, dont vous serez heureux de vous dépouiller, et que vous avez entrevu un homme tout autre, tout nouveau, que vous voulez devenir ? Tous, vous vous écriez avec le poète chrétien, dans la plus ardente aspiration qui les comprend d'ailleurs toutes : *Vita nuova!* Vie nouvelle !

Si c'est le vœu de tous, il me semble, Messieurs, que c'est surtout celui de vos plus jeunes frères, de ces jeunes gens qui viennent de faire leur première entrée au séminaire. Permettez-moi de souhaiter, au nom de tous, au vôtre et au mien, la bienvenue à ces Benjamins de notre famille cléricale, en disant à chacun d'eux : *Dominus custodiat introïtum tuum* (2) !

C'est vous surtout, n'est-ce pas, mes jeunes amis, qui éprouvez le besoin de changement, qui aspirez à une vie nouvelle ! Mais quel est le changement que vous

(1) *Col.*, III, 9.
(2) *Ps.* CXX, 8.

devez opérer ici ? Est-ce un changement tout extérieur, un changement de domicile ? Ah ! vous n'avez point franchi sans émotion le seuil de cette nouvelle demeure ; vous n'en avez point parcouru les diverses parties ; vous n'en avez point visité la chapelle où vous ferez des communions si fréquentes et si ferventes, les classes où vous serez initiés à la science divine, votre cellule où s'élaborera, dans le silence et sous l'œil de Dieu, votre formation sacerdotale, sans vous dire : « Voilà donc, en attendant le grand travail de la vie sacerdotale, le lieu de mon repos qui doit m'y préparer ! Ce sera ma demeure parce que je l'ai choisie : *Hic habitabo quoniam elegi eam* (1). C'est d'ici que je sortirai prêtre : *Sacerdos in æternum.* Après cinq années, qui me paraissent longues aujourd'hui, mais qui, une fois passées, me paraîtront bien courtes, je devrai emporter d'ici le caractère, les pouvoirs, les vertus, la science du prêtre. »

Mais, Messieurs, ce n'est pas le séjour dans ces lieux de bénédiction qui peut, seul, préparer votre avenir sacerdotal. Le saint auteur de l'*Imitation* nous en avertit : *Mutatio locorum multos fefellit.* Ce serait une grossière illusion, de croire qu'on est changé parce qu'on a changé de demeure.

Il y a un autre changement extérieur que vous avez hâte d'accomplir encore : c'est celui de l'habit. Vous dépouillerez, dans quelques jours, ce que nous appelons l'ignominie de l'habit du siècle, pour revêtir les saintes et glorieuses livrées de Jésus-Christ. Mais n'attendez pas trop de votre habit nouveau. Sans doute, il vous préservera de bien des dangers. Il vous rappellera ce

(1) *Ps.* CXXXI, 14.

que vous vous devez à vous-mêmes et à votre vocation. Il vous sera un porte-respect au milieu du monde. Mais le même auteur de l'*Imitation* nous dit : *Habitus et tonsura modicum confert.* Et il parle comme le bon sens populaire, dont le saint concile de Trente reproduit le proverbe connu : *Habitus non facit monachum.*

Vous êtes heureux d'être entrés dans cette maison, vous serez fiers de porter le saint habit ecclésiastique. Mais vous savez que, dans l'enceinte de cette maison et sous les plis de cet habit, doit s'opérer le vrai et nécessaire changement : celui de la vie.

Il y a quelques semaines, vous avez lu l'éloquent hommage rendu à la mémoire du saint évêque de Metz, par Son Eminence le cardinal notre archevêque. Il y a, dans ces belles pages, une ligne qui n'a pas dû vous échapper, à vous, Messieurs, qui étiez à la veille d'entrer ici. On dit de Mgr Dupont-des-Loges qu' « il apporta au séminaire toutes les vertus qu'on vient ordinairement s'efforcer d'y acquérir ».

Quel est celui d'entre vous à qui l'on pourrait rendre un pareil témoignage? Et qui pourrait se flatter d'apporter au séminaire les vertus ecclésiastiques qu'il doit en emporter un jour ? Si vous aviez répondu aux grâces de Dieu et secondé ses desseins sur vous, depuis qu'il vous les a fait connaître, votre jeunesse aurait déjà commencé l'œuvre de votre formation sacerdotale. Et si les vertus qui font le saint prêtre n'étaient pas en vous dans leur plein épanouissement, elles y seraient au moins dans leur germe. Ce ne serait certainement pas trop demander à un jeune homme qui entre au grand séminaire, qu'il ait au moins planté ce qu'il doit y cultiver et y faire grandir ; ce ne serait pas trop demander, que si ces belles plantes des vertus ecclésias-

tiques ne sont pas en plein rapport, elles soient du moins en terre et que le grand séminaire n'ait qu'à les développer.

Mais, hélas ! beaucoup d'entre vous se disent avec tristesse que rien n'est commencé encore, qu'ils ont marché vers le grand séminaire sans s'y préparer, et que tout aujourd'hui est à faire. Heureux encore si tout n'est pas à défaire, et s'ils ne doivent pas prendre pour eux la parole de nos saints Livres : *Constitui te hodie... ut evellas et destruas... et ædifices et plantes* (1), « vous aurez à détruire avant de bâtir, à déraciner avant de planter. » Vous le sentez vivement : il y a, sur le seuil du séminaire, des choses qui doivent finir, il y en a qui doivent commencer. Qu'est-ce qui doit finir, Messieurs ? Ce qui n'aurait jamais dû commencer. Qu'est-ce qui doit commencer aujourd'hui ? Ce que vous auriez dû commencer depuis bien longtemps.

Au lieu d'apporter ici ce que l'on ne devrait qu'y cultiver, qu'y apportez-vous, Messieurs ? Peut-être un passé qui vous pèse, des restes de péché qui vous inquiètent, des souvenirs qui vous font peur pour l'avenir, des habitudes en opposition avec celles que vous devrez contracter pour votre vie tout entière.

Dites une bonne fois, sans découragement :

> Recedant vetera, nova sint omnia,
> Corda, voces et opera.

Que ce qui a pris trop de place dans mon âme et trop de temps dans ma vie, en disparaisse enfin : *Recedant vetera!* Que tout soit nouveau dans cette nouvelle existence : *Nova sint omnia!* Non seulement les conditions

(1) *Jér.*, I, 10.

extérieures où elle se présente, mais les sentiments, les paroles et les œuvres qui doivent la remplir : *Corda, voces et opera!* Récitez sur votre jeunesse et ses légèretés coupables les prières des agonisants : *Delicta juventutis meæ ne memineris*, « mon Dieu, oubliez toutes les fautes de ma jeunesse ! » Et, vous adressant à votre âme : *Proficiscere, anima christiana*, « Prenez votre élan, âme chrétienne, appelée à gravir les hauteurs sublimes du sacerdoce ; volez où Dieu vous appelle ! »

Et ne craignez pas, Messieurs, les souvenirs pénibles, humiliants, des défaites passées. Dieu, dans sa miséricorde, a choisi pour vous de nouvelles conditions de guerre : *Nova bella elegit Deus* (1). Il vous appelle encore à la lutte, mais sur un théâtre nouveau, qu'aucune défaite n'a déshonoré. Il vous mettra en main des armes qui ne vous ont pas encore servi, il vous donnera les secours et les renforts que vous appelez depuis longtemps. C'est une nouvelle campagne qui s'ouvre et qui n'a pas eu, comme celle de votre petit séminaire, de fatales journées.

Nous lisons, dans le Martyrologe romain, à la date du 22 mai, que deux martyrs africains, Emile et Castus, soumis à l'épreuve du feu, reculèrent lâchement et abjurèrent leur foi ; mais que la Providence leur ménagea une occasion nouvelle de la confesser. Cette fois, ils en eurent le courage, de sorte, dit saint Cyprien qui nous rapporte leur martyre, qu'après avoir été vaincus dans un premier combat, Dieu leur accorda la victoire dans le second : *In prima congressione devictos, in secundo proelio victores reddidit* (2). Admirables paroles et bien

(1) *Jud.*, V, 8.
(2) *De lapsis*, 13.

encourageantes pour nos faiblesses ! *In prima congressione devictos.* Vous voyez peut-être, dans ce mot, toute votre jeunesse, tout votre petit séminaire. Mais je veux voir, dans le suivant, l'histoire de votre grand séminaire qui les répare et, avec la grâce de Dieu, ensevelit le passé sous les palmes de la victoire : *In secundo proelio victores reddidit.*

Voilà les sentiments de générosité et de confiance qui doivent animer tous ceux que la miséricordieuse Providence introduit, pour la première fois, dans cette sainte maison.

Mais vous, Messieurs, qui y avez passé plusieurs années déjà et y avez fait hier, non pas votre entrée mais votre deuxième ou troisième rentrée, laisserez-vous à vos plus jeunes frères ce mot d'ordre et cette devise qui leur est proposée ce soir : *Immutemur ?* Croyez-vous qu'elle ne convient qu'à eux, et non pas à vous, et que, pour vous, vous n'avez rien à changer dans votre vie ?

Non, Messieurs, vous ne renverrez pas aux nouveaux venus, mais vous garderez bien pour vous aussi cet avertissement opportun ; et je l'entends sortir de vos âmes, ce cri qui atteste que le passé ne vous suffit pas, ne vous satisfait pas : *Immutemur !*

Vous aussi, vous aspirez à changer de vie ; vous en voulez une nouvelle, vous ne voulez plus ni de celle des vacances, ni même de celle de l'année dernière.

Les vacances vous avaient été données pour vous reposer des travaux de l'année scolaire. Mais, dans la pensée de ceux qui vous en procuraient le bienfait, elles devaient vous fournir surtout l'occasion, le temps et les moyens d'essayer et d'exercer vos forces, dans un milieu plus semblable à celui où vous aurez à les déployer plus tard. Ont-elles eu cet heureux résultat?

N'ont-elles point plutôt prouvé votre faiblesse qu'elles n'ont essayé vos forces ? Qui de vous ne sent le besoin de reprendre un nouvel élan, pour se remettre au travail, interrompu et comme suspendu pendant trois mois, de votre formation ecclésiastique ? Qui de vous se résignerait à continuer au séminaire la vie des vacances ? Vous en avez assez, n'est-il pas vrai, de ces loisirs prolongés, de ces heures vides, de cette dissipation presque inévitable, de cet ensemble qui contraste si tristement avec la paisible et féconde régularité du séminaire.

A Dieu ne plaise que je suppose, Messieurs, que les vacances aient été gravement funestes à vôtre vertu ! Le saint habit que vous portez a éloigné de vous bien des périls. Les habitudes pieuses, que vous aviez contractées déjà dans vos années de séminaire, ont dû vous protéger contre les dangers inévitables. Et l'esprit de foi que vous avez acquis ici n'a pas dû s'éteindre au premier souffle du monde. Je ne crains point pour les vacances d'un élève du grand séminaire les malheurs que l'on a toujours à redouter pour les vacances d'un élève du petit.

Mais, si vous ne revenez pas des vacances blessés à mort, comme autrefois peut-être, revenez-vous aussi forts que vous êtes partis ? N'avez-vous rien perdu de votre esprit intérieur, de votre habituelle union à Dieu ? N'éprouvez-vous pas plus de difficulté à vous mettre et à vous tenir en sa sainte présence ? Gardez-vous aussi facilement le recueillement ? Vous appliquez-vous aussi bien dans l'oraison aux vérités de la foi ? En un mot, avez-vous gagné ou perdu pendant vos vacances ? Et voudriez-vous que l'année qui commence leur ressemblât de tout point ?

Non, je vous entends tous protester intérieurement et dire : « Nous voulons mieux, nous aspirons à mieux », *Immutemur*. Nous ne voulons plus apporter, dans nos exercices de piété, cette attention distraite ou fatiguée que nous y mettions en vacances. Nous voulons reprendre avec Dieu cette intimité que nous avons connue autrefois et que les vacances ont malheureusement interrompue. Nous voulons nous retremper, dans le silence du dehors et du dedans, lassés que nous sommes des bruits du monde qui ont, pendant trois mois, retenti à nos oreilles. Nous sommes heureux d'en finir avec cette vie lâche et dissipée, trop répandue au dehors, et dont nous déplorons les résultats. Nous voulons recommencer une vie meilleure, la vie du séminaire, telle que nous l'avons connue, aimée, goûtée, pratiquée l'année dernière. »

Est-ce bien là, Messieurs, l'expression de vos vœux intérieurs, et ces paroles rendent-elles bien votre pensée à tous? Sans doute vous ne voulez pas continuer au séminaire la vie des vacances. Lors même qu'elle eût été aussi bonne que possible, elle ne serait pas ce qu'il faut ici. Mais bornez-vous vos aspirations à reprendre maintenant la vie de l'année dernière?

Lorsque l'ancienne Rome eût reculé au-delà de l'Italie les limites de son empire, elle s'effraya, pour ainsi dire, elle-même de ses conquêtes, et fit changer la formule des prières publiques. On ne demanda plus aux dieux d'accroître, mais de conserver la prospérité de la République.

Messieurs, en êtes-vous venus là? Vos années passées au séminaire ont-elles poussé si loin vos progrès dans la perfection chrétienne que vous ne deviez plus en souhaiter de nouveaux? Ne demanderez-vous à

l'année qui commence que de garder soigneusement ce que vous avez glorieusement acquis ?

Ah ! vous me reprocheriez, Messieurs, de prolonger l'ironie de pareilles interrogations. Tous vous sentez que vous avez des progrès à faire, des changements à accomplir dans votre vie même de séminaristes. Quel est celui d'entre vous qui voudrait se contenter de prier cette année comme l'année dernière, de travailler comme l'année dernière ? Une voix plus persuasive que toutes les voix extérieures vous dit, au fond de l'âme, qu'il y avait dans cette année dernière, si bonne, si fervente que nous la supposions, des choses qui ne doivent pas passer dans celle-ci ; qu'il y manquait des choses qui doivent se trouver dans celle-ci. Reverrez-vous, dans cette année nouvelle, ces lâches complaisances envers vos défauts ; ces efforts si mous pour le bien ; ces tolérances coupables pour vos imperfections ; ces sourdes résistances aux appels de Dieu qui vous parle de sacrifices ; ces révoltes contre les mouvements de la grâce qui vous pousse à les faire, ou contre la loi de Dieu qui vous le commande ; ce travail lâche, intermittent, de pur caprice, qui vous a donné si peu de résultats ?

Cette année qui commence ne doit-elle pas faire lever enfin les semences que Dieu a jetées dans votre âme, et que votre âme semble plutôt dévorer que féconder ? Ne doit-elle pas remporter les triomphes que sa grâce a préparés et que vous retardez, accomplir les sacrifices qu'il vous demande et devant lesquels vous avez jusqu'ici toujours reculé ?

Elles vont repasser, sous vos yeux attentifs et éclairés d'en haut, vos années du séminaire, en même temps que vos vacances. Vous allez les envisager, en considérer

la valeur aux yeux de Dieu. Eh bien, Messieurs, j'en suis sûr, lorsque vous les aurez pesées à la balance du sanctuaire, vous les trouverez légères. Vous allez comparer vos œuvres accomplies à cet idéal de tout bien que vous portez en vous-mêmes, et qui va reprendre tout son éclat pendant les solitaires méditations de la retraite ; et vous allez dire de tout votre passé que ce n'est qu'une ébauche informe Tel l'artiste qui, l'œil fixé sur l'idéal, mécontent de son œuvre, la rejette avec dédain en disant : « Ce n'est pas cela. »

Non, ce n'est pas encore cela, ce n'est pas ce que vous devez être. Non, le but n'est pas encore atteint. Non, la perfection n'est pas encore réalisée. Qu'avez-vous donc à faire, Messieurs ?

Nous donnions tout à l'heure à vos jeunes frères pour mot d'ordre, et ils ne l'oublieront pas, j'espère, la formule : *Nova sint omnia.* Nous disions que tout doit être nouveau pour eux : les dispositions comme la position, les sentiments comme l'habillement, les pensées et les paroles comme la demeure.

A vous, Messieurs, je proposerai ce soir, pour maxime spirituelle de toute l'année, le mot bien connu et souvent répété : *Non nova, sed nove.* Vous n'avez point à changer de demeure et d'habit : changez de dispositions. Vous n'avez point à changer de chemin : changez de pas. Vous étiez, il est vrai, engagés dans le bon chemin ; mais vous vous y traîniez plus que vous n'y marchiez, d'un pas boiteux, inégal, languissant. Marchez-y aujourd'hui d'un pas ferme, assuré, soutenu. Vous n'aurez pas à faire autre chose cette année que l'année dernière ; mais ce que vous aurez à faire, faites-le tout autrement : *Non nova, sed nove.* Vous méditerez dans l'oraison les mêmes vérités : *Non nova* ; mais

vous y apporterez plus de préparation et plus d'application : *Sed nove*. Vous aurez à vous livrer aux mêmes études : *Non nova* ; mais vous y mettrez une ardeur plus constante : *Sed nove*. Vous viviez avec les mêmes confrères ; mais vous apporterez une charité plus délicate dans cette vie de famille. Vous aurez le même règlement à observer ; mais vous en observerez les moindres prescriptions avec une exactitude toute nouvelle. En un mot, votre vie sera extérieurement la même ; mais un esprit tout nouveau l'animera : *Non nova, sed nove*.

La première application que vous avez à faire de cette maxime, Messieurs, c'est à la retraite que nous commençons ce soir. Elle se composera des mêmes exercices que les précédentes, elle aura la même durée, elle ne vous offrira rien de nouvau : *Non nova*. Mais, je vous en prie, si bien que vous ayez fait les autres, prenez ce soir la résolution de faire mieux celle-ci ; qu'elle ne ressemble pas à celles que vous avez faites déjà : *Sed nove*. Que ce ne soit pas, mes jeunes amis, une retraite de petit séminaire ou de collège ! Non que je veuille médire des retraites de collège ou de petit séminaire : elles ont été pour mon ministère la plus grande consolation, et elles sont, sans doute, le plus beau souvenir de votre jeunesse. Quels beaux spectacles elles présentent ! Quels beaux repentirs et, souvent, quelles durables transformations ! Mais, Messieurs, les retraites de collège n'ont été pour vous, même les dernières, que des retraites d'enfants. Et, ce soir, c'est une retraite de grand séminaire que vous commencez.

Il semble que je ne pourrais rien souhaiter de plus heureux, pour vous et pour le prédicateur, que de désirer que cette retraite ressemblât à celles qui vous on

fait tant de bien par le passé. Et cependant, Messieurs, mes vœux vont plus loin, et, j'ose le dire aussi, les exigences de Dieu. Oui, Dieu demande de vous que cette retraite soit meilleure que les autres, par cette raison bien simple qu'elle vient après les autres, qu'elle vous trouve plus près de l'autel, et qu'elle fait une partie considérable de votre préparation plus prochaine à votre sacerdoce. Il faut donc qu'elle soit plus recueillie, que le silence y soit plus religieusement observé, que vos prières y soient plus ferventes, vos confessions plus humbles, vos consciences plus profondément étudiées et sondées, vos méditations plus approfondies, votre application à Dieu et aux choses de Dieu plus soutenue, vos efforts plus constants, vos sacrifices plus généreux, vos résolutions plus fermes.

Soyez en sûrs, Messieurs, si vous donnez à Dieu plus que vous ne lui avez donné, vous en recevrez aussi plus que vous n'avez reçu. Il vous dira ce mot qu'il ne vous a point dit encore, parce que vous étiez trop distraits pour l'entendre. Des grâces, qu'il tenait en réserve dans le trésor de ses miséricordes, viendront récompenser une fidélité plus grande. Si vous dites vraiment du fond du cœur : *Nova sint omnia*, le Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, répondra : *Ecce ego facio nova* (1). Il fera de vous un homme nouveau : *Mutaberis in virum alium* (2). Il créera en vous ce cœur tout neuf dont parle l'Ecriture : *Cor mundum crea in me Deus* (3).

Demandons-lui que, dès ce soir, comme le dit l'Eglise dans une de ses plus belles oraisons, il nous rende capables de ces saints et salutaires changements : *Capaces sanctae novitatis efficiat.*

(1) *Is.*, XLIII, 19. — (2) *Reg.*, X, 6. — (3) *Ps.* L, 12.

LE FIGUIER STÉRILE

Dimitte illam et hoc anno.

« Un homme, dit Notre-Seigneur, avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint pour y chercher du fruit et il n'en trouva pas. Il dit alors au vigneron : Voici trois ans que je viens chercher du fruit dans ce figuier sans en trouver. Coupez-le donc. Pourquoi occupe-t-il la terre ? Mais celui-ci répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année (1) ».

Nous sommes bien cet arbre de choix planté à une place de choix : *In vinea.* Non pas en pleine campagne, au milieu des pierres, des ronces et des épines, où il eût été exposé à tous les vents du ciel ; mais dans une terre cultivée, dans cette vigne à laquelle Dieu a donné tous les soins décrits par le prophète : *Et sepivit eam* (2). Il l'a entourée d'un mur de clôture qui la défend contre toute dévastation. Il en a enlevé les pierres qui l'encombraient et empêchaient sa fertilité : *Lapides elegit ex illa.* Enfin que pouvait-il faire de plus ? *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ?*

(1) *Luc.*, XIII, 6.
(2) *Is.*, V, 2.

Nos frères, que nous avons laissés dans le monde, sont des arbres en plein air et en plein vent. Nous, nous avons toujours été abrités. Notre enfance s'est écoulée dans la famille chrétienne plus vigilante pour nous que pour eux. Notre adolescence s'est passée au petit séminaire. Notre jeunesse se passe ici : *Plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri* (1).

Le maître a bien le droit d'attendre du fruit : c'est un arbre fruitier ! — Et nous aussi, nous sommes des arbres à fruit. Le Sauveur nous a plantés dans son Église qui est sa vigne privilégiée : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat* (2). Nous aurait-il prodigué tant de soins, sans rien attendre de nous ? Il n'y a pas de jardinier, pas de laboureur qui n'exige le fruit de son travail. En a-t-il trouvé en nous ? Que lui avons-nous rendu ? « Ah ! dit saint Augustin, le figuier a encore des feuilles, il n'a pas de fruits. » Il a des feuilles qui attestent la puissance de sa végétation, la richesse du sol où il est planté : *Habens folia.* Mais il n'a pas de fruits : *Carens fructu.*

Les feuilles sont pour l'arbre, les fruits pour le maître : or l'arbre n'a pas de fruits. Les feuilles, ce sont les œuvres humaines, les qualités naturelles, vaine parure de l'âme. Les fruits, ce sont les œuvres surnaturelles, les vrais mérites, que Dieu cueille et qui sont comme le salaire des soins qu'il nous donne. Quand il en a cherchés en nous, en a-t-il trouvés ?

Dieu alors s'adresse à celui qui a la charge de la vigne et de ce qu'elle renferme. Il lui fait des représentations et porte plainte contre le figuier stérile. Quel est ce cultivateur de la vigne du Seigneur ? C'est son

(1) *Ps.* XCI, 14.
(2) *Jo.*, XV, 16.

représentant auprès des âmes, notre directeur, chargé de ses pouvoirs et de ses intérêts, notre supérieur responsable à ses yeux.

« Voilà trois ans, dit-il, que je viens chercher des figues dans ce figuier sans en trouver jamais. »

Trois ans ! La première année, il n'a rien dit. Il s'est encore tu la seconde. Mais voilà trois ans ! Trois ans devraient représenter trois récoltes !

Dieu compte nos jours sans mérites et nos années sans fruits. Il compte, lorsque nous ne comptons point. Pour nous, les années s'écoulent sans que nous y prenions garde. Dieu les inscrit dans son livre, ces années oubliées et perdues.

Combien en avons-nous perdues ? Plût à Dieu que nous n'en eussions perdu que trois ! Qu'a-t-il recueilli des années de notre petit séminaire ou de notre collège ? Voilà cinq, six ans qu'il donne sans qu'on lui rende jamais !

Jusqu'ici, peut-être, il s'est tu, ou, s'il s'est plaint, il n'a fait entendre aucune menace. Aujourd'hui écoutons-le : Voilà trois ans que cet arbre ne rapporte rien. Donc il faut l'arracher. Voilà des années que cette âme est comblée des grâces de Dieu et ne lui rend aucune gloire : *Succide ergo illam.* Faites-la donc disparaître. C'est la logique de la justice divine. Cette conclusion terrible ne ressort-elle pas de ces tristes prémisses ? Cette plante plonge ses racines dans la terre cultivée. Elle y puise des sucs généreux et elle ne rapporte aucun fruit. Qu'elle disparaisse : *Succide illam !* Qu'il disparaisse ce séminariste qui reçoit toutes les grâces du séminaire et ne profite d'aucune ! — Transplantez-le ailleurs, ô mon Dieu ! — Non, qu'il soit arraché. Dieu n'en veut plus dans son Eglise.

A quoi bon le garder plus longtemps, sans espoir d'en rien obtenir ? C'est une bouche inutile,

De la terre inutile fardeau,

comme dit le poète. Il n'est pas à sa place sur les bancs du séminaire.

Que dire à cela ? Comment réfuter le propre langage de la justice ? Le cultivateur de la vigne prend la défense de l'arbre stérile. Le directeur de l'âme ingrate plaide sa cause auprès de Dieu. Oui, notre directeur, averti par la justice, pressé par elle, résiste aux ordres qu'il reçoit au lieu de les exécuter. Mais que va-t-il dire ? Que peut-il dire ? Qu'il n'y a pas trois ans ? Il sait, comme Dieu, qu'il y a trois ans comptés et que Dieu ne se trompe pas d'un an. Qu'il y a eu quelques fruits cachés sous les feuilles ? Misérable mensonge auquel il ne peut recourir ! Il fait mieux. Il en appelle à la miséricorde et lui demande une grâce. Laquelle ?

Qu'elle ajourne la sentence. Mais il ne peut demander un ajournement ni indéfini ni trop prolongé. Il demande — et c'est beaucoup, après une si longue ingratitude — un délai d'un an. Laissez-le encore cette année !

Il ne demande pas la prochaine, mais l'année présente, celle qui commence. Heureux s'il peut l'obtenir encore ! Une année de grâce et de répit !

Mais ce ne serait rien de ne donner à une plante malade que le temps. Il lui faut des soins, une culture particulière. Le cultivateur de la vigne s'y engage. Il la labourera, il y mettra de l'engrais et de la terre. Elle ne manquera de rien, rien ne lui sera refusé.

C'est une résolution semblable, c'est un semblable

engagement que prennent, au commencement de toute année nouvelle, les directeurs de nos âmes. Je crois les entendre. « Laissez-la encore cette année! Je la travaillerai, j'y mettrai mon application, mon zèle, mes sueurs. J'espère que tout cela ne sera pas inutile, et qu'à tant de soins et de labeurs, cette jeune âme répondra enfin par quelques fruits. » Il n'ose pas attendre une année d'abondance, qui répare tant d'années de stérilité, et qui donne, d'un seul coup, tous les fruits qu'auraient dû donner les trois précédentes. Non, mais si quelques fruits pendent à ses branches, ce sera assez pour le maître, le figuier prouvera ainsi que sa stérilité n'est pas irrémédiable : il sera sauvé.

Ah ! nous avons dit quelquefois à Dieu : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi* (1), « laissez-moi le temps et je vous donnerai tout l'arriéré. » C'était présomption pure ; comment donner dans un an la valeur de trois récoltes ? On ne l'espère plus de nous. Mais, du moins, prouvons que tout n'est pas perdu, que les saisons nouvelles pourront donner encore quelques fruits. Dieu ne demande pas davantage.

C'est bien peu ; mais, ce peu, s'il ne l'obtient pas, qu'arrivera-t-il ? Si l'arbre, malgré cette culture forcée, si j'ose le dire, ne produit rien, il sera enfin arraché. Celui-là même qui demande un sursis pour l'arbre stérile, comprend que ce délai doit avoir un terme.

L'avocat le plus dévoué, le défenseur le plus zélé de nos intérêts spirituels est obligé de le reconnaître aussi. Il faut que la justice suive son cours, si nous ne profitons pas des délais de la miséricorde. Et tous nos

(1) *Matth.*, XVIII, 26.

intercesseurs, en demandant pour nous les grâces dont nous avons besoin, savent que si nous abusons de celles-là comme des autres, ils ne peuvent que nous abandonner au sort malheureux que nous nous faisons nous-mêmes. La justice de Dieu aura le dernier mot. L'arbre qui ne produit aucun fruit sera déraciné et jeté au feu. L'âme toujours rebelle à la grâce sera retranchée du nombre des enfants de Dieu.

O Seigneur ! je tremblais tout à l'heure, en vous entendant prononcer la sentence : *Succide illam*, et donner vos ordres terribles. Mais quand j'entends mes propres défenseurs au ciel et sur la terre, mon bon ange, mon saint patron, mon directeur, ceux qui m'aiment et connaissent mon état, quand je les entends vous dire, en arrêtant votre bras prêt à me frapper : « Laissez-le encore pour cette fois ; mais si, au bout d'un an, vous n'en avez pas raison, s'il ne donne pas satisfaction à vos justes exigences, nous n'interviendrons plus en sa faveur » ; ah ! je sens, ô mon Dieu, le prix de cette année qui m'est offerte. C'est l'*ultimatum* de votre justice et de votre miséricorde qui m'est signifié. Je comprends le sévère avertissement de saint Augustin : *Eia arbor infructuosa, non derideas quia parcitur tibi ; dilata est securis, noli esse secura.*

Le maître se rend-il à cette supplication ? S'en tient-il à sa première sentence ? Il ne répond rien dans le saint Evangile. A-t-il accepté ces conditions ? Accordera-t-il ce sursis ? Nous n'en savons rien. Silence terrible, effrayant de la part de Dieu ! Toutes les âmes qui aiment la mienne se sont unies dans un concert d'intercession : *Qui intercedit colonus*, dit saint Augustin, *omnis qui orat in Ecclesia.* Et vous ne réponde pas, ô mon Dieu ! J'ose interpréter favorablement votre

silence et vous dire familièrement : « Qui ne dit rien consent ». Oui, vous m'accorderez cette année qui m'est nécessaire pour réparer le passé comme pour préparer l'avenir. Vous ne la refuserez pas aux prières de tant d'âmes ferventes et dévouées qui s'intéressent à la mienne.

LA VOCATION

Vous apportez sans doute dans la retraite, Messieurs, le souvenir de votre passé, le sentiment très vif de l'état de votre conscience, de vos fautes et de vos imperfections. Et c'est à la vue de toute cette vie, ou coupable ou imparfaite encore, que vous vous écriez : *Nova sint omnia.*

Mais il y a, si je ne me trompe, dans vos esprits, une pensée qui domine celle-là, une préoccupation qui se porte au-delà de votre situation présente. C'est la pensée de votre avenir, c'est la grande question de votre vocation. Vous êtes sans doute bien disposés à dire au Seigneur pendant la retraite : *Peccatum meum contra me est semper* (1). Mais il est une demande qui sortira, plus fréquente encore, et comme plus impatiente, de votre cœur : *Domine, quid me vis facere* (2) ? *Notam fac mihi viam in qua ambulem* (3).

Suivons ce mouvement de votre âme, au lieu de le contrarier en détournant votre pensée sur un autre

(1) *Ps.*, L, 5.
(2) *Act.*, IX, 6.
(3) *Ps.*, CXLII, 8.

objet, et consacrons cet entretien à la question souveraine de votre vocation.

Je ne vous en rappellerai point l'importance : vous en êtes trop frappés vous-mêmes. Vous savez que, de sa solution, dépend votre bonheur en ce monde et, dans une mesure certaine mais que Dieu seul connaît, votre salut en l'autre. Vous savez qu'il n'y a rien de plus heureux qu'un prêtre appelé par Dieu et qui s'est rendu digne de cet appel, mais que le plus grand malheur qui pourrait vous arriver, ce serait d'entrer dans l'état ecclésiastique sans vocation. Ces vérités vous sont si familières et vous saisissent si profondément, qu'il serait inutile de les proposer à vos méditations, pour vous les faire voir dans un jour plus frappant.

N'attendez pas, Messieurs, que nous vous donnions ici en public la solution du problème de la vocation : elle est essentiellement personnelle.

Ne comptez pas non plus recevoir les principes à l'aide desquels ce problème doit être résolu. Il ne vous servirait de rien de les connaître, parce que vous êtes incapables de les appliquer. Personne, dit le proverbe, n'est bon juge en sa propre cause. Votre vocation doit être jugée par un autre que par vous.

Tout ce qu'il vous importe de savoir sur ce sujet peut être réduit à cette simple proposition, dont le développement fera toute la matière de cet entretien :

La vocation est un problème dont vous devez fournir à votre directeur ordinaire toutes les données, et dont vous devez attendre la solution dans une religieuse et tranquille indifférence.

Je dis d'abord, Messieurs, que le vrai et naturel juge de la question, c'est votre directeur ordinaire, votre directeur du séminaire.

Ce n'est pas vous, pour la raison que nous vous avons donnée tout à l'heure et qui est de toute évidence. Vous ne pouvez tenir la balance d'une main assez ferme, assez impartiale. Vous vous chargeriez d'une trop grande responsabilité. Le prêtre est, auprès de vous, le représentant de Jésus-Christ qui appelle, et, si vous n'étiez pas appelés par lui mais par vous seuls, vous ne pourriez pas tenir votre vocation comme légitime : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron* (1).

Ce n'est pas un confesseur étranger et un prêtre de passage qui peut régler cette importante affaire. Ce n'est pas sur sa parole, sur une consultation prise en passant que vous pouvez vous reposer.

Un usage tend à s'introduire ou à se répandre au milieu de vous, qui, s'il ne peut être condamné en principe, présente de grands inconvénients dans la pratique. C'est l'usage que j'appellerai de la confession *incognito*. On aime à se confesser à des étrangers, à des inconnus. On se sent à l'aise vis-à-vis d'eux ; on s'ouvre à eux plus facilement et plus entièrement. Dieu me garde, Messieurs, d'oublier que l'esprit de l'Eglise est un esprit de sage liberté, et que, si elle oblige à la confession, elle n'impose point le choix du confesseur ! Dieu me garde de rétrécir la voix déjà étroite qui mène au ciel ! Plus tard, Messieurs, vous laisserez vous-mêmes aux âmes la plus grande liberté, pour recourir aux confesseurs qu'elles préfèreront. Cette liberté, vous l'avez en dehors de la maison, pendant les vacances, et, dans la maison, pendant les retraites. On ne peut que louer le large esprit de vos maîtres qui vous la ménage ;

(1) *Hebr.*, V, 4.

mais on ne peut que féliciter aussi ceux qui n'en usent point.

Pour la confession même qui n'a d'autre but que la réception du sacrement de pénitence, la confession *incognito* devient vite un abus et présente les plus graves inconvénients. Le recours habituel aux prêtres inconnus n'est pas bon aux simples fidèles; on le leur laisse comme un droit, je le veux bien, mais surtout comme une concession à leur faiblesse. Il les expose à rendre leurs confessions plus rares ; il les prive du bienfait d'une direction suivie ; il leur rend pénible le recours, qui reste le plus fréquent, aux confesseurs connus, à leurs propres pasteurs.

Pour le prêtre, cet usage serait plus funeste encore, par cette raison très simple et très évidente, que le prêtre peut, plus difficilement qu'un laïque, se confesser à des étrangers. Il lui faudrait faire souvent un long voyage pour sortir du cercle de ses connaissances. Eh bien, Messieurs, cette considération seule suffit à mes yeux, pour que vous preniez, dès maintenant, dès votre séminaire, l'habitude de vous ouvrir à vos confesseurs habituels. Ne vous mettez pas dans la triste situation de certains fidèles, qui ne peuvent plus faire leurs aveux les plus pénibles qu'à des inconnus, et dont la vie se compose de confessions habituelles mal faites, réparées de temps en temps par de meilleures confessions faites à des étrangers. Vous n'êtes plus, Messieurs, des enfants du catéchisme ; vous savez ce que c'est qu'un confesseur, ce que c'est que la confession. Vous connaissez l'inviolabilité du secret sacramentel. Vous n'ignorez plus quel miséricordieux accueil est fait à nos plus grandes misères. Ne vous laissez donc pas intimider par je ne sais quelle imagination que le

démon peut vous présenter, et ne mettez aucune borne à votre confiance envers votre confesseur ordinaire.

Je ne parle que de la confession proprement dite, faite en vue de l'absolution, et je dis d'elle qu'il n'est pas sans inconvénient de s'habituer à la faire plus volontiers à des inconnus.

Mais s'il s'agit de la décision de votre vocation même, vous n'avez qu'un juge : c'est votre confesseur ordinaire. C'est lui qui prononcera sur votre vocation. C'est lui qui vous dira : « Marchez » ou : « Reculez ». C'est donc lui qui doit le mieux vous connaître : c'est à lui que vous devez faire vos intimes confidences.

A quoi servent alors celles que vous aurez faites à d'autres confesseurs ? Vous n'en attendez pas une décision. Ce n'est pas après une entrevue de quelques minutes, que ce prêtre, fût-il aussi versé dans les voies de Dieu que je l'imagine, pourra prononcer. Il ne vous dira rien que de vague. Il vous rappellera certains principes ; et ce qu'il pourra faire de plus sage, ce sera de vous renvoyer à votre directeur, en vous signalant ce que vous avez à lui dire. C'est, je crois, le seul service qu'un prédicateur de retraite, un prêtre de passage peut rendre à un ordinand au sujet de sa vocation. S'il allait plus loin, sa parole manquerait de l'autorité nécessaire, et l'on ne pourrait pas prudemment s'appuyer sur elle, pour avancer dans les ordres ou rentrer dans le monde.

Blâmerons-nous pour cela, Messieurs, les relations de confiance qui s'établissent entre certains séminaristes et un prédicateur de retraite ? A Dieu ne plaise ! Il ne sera jamais interdit aux élèves d'un séminaire de recourir aux lumières d'un de ces prêtres éminents que les supérieurs appellent à présider les exercices des

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

retraites, lorsque leur bienveillance ne les aveugle point. Mais il faut s'entendre sur le genre de services que les prédicateurs peuvent rendre. Ils ne font, en particulier, que le bien qu'ils font en public. En public, ils rappellent les principes de vie chrétienne et ecclésiastique que les directeurs exposent ordinairement. En particulier ils donneront, avec une autorité nouvelle et qui s'ajoute à celle du directeur ordinaire, un *confirmatur* à ses conseils habituels.

Mais, nous ne saurions trop le répéter, le directeur ordinaire reste le seul juge. Par conséquent, il faut lui soumettre en dernier ressort et l'avis du directeur de passage, s'il a cru pouvoir en exprimer un en si délicate matière, et les confidences qui ont amené cet avis. Ainsi toutes les fautes dont on a pu faire l'aveu à d'autres confesseurs, même si l'on en a reçu l'absolution, doivent repasser au tribunal du directeur ordinaire, non pas pour être l'objet d'un nouveau pardon, mais parce qu'elles font partie du dossier de la grande affaire qu'il doit juger en dernier ressort.

Quelles sont les données que vous devez fournir à votre confesseur ? Le demander, c'est demander ce qu'il a besoin de connaître pour prononcer sur votre avenir et vous déclarer si votre place a été marquée par Dieu dans le monde ou dans le sanctuaire. Or, pour que sa décision soit éclairée, pour qu'il sache si vous pouvez remplir les fonctions et pratiquer les vertus du sacerdoce chrétien, il faut qu'il connaisse vos aptitudes, vos goûts, vos inclinations, telles que votre passé peut vous les révéler.

Vous devez donc lui faire connaître d'abord les fautes de votre vie tout entière. Est-il besoin d'y apporter autant de détail, d'en dire le nombre et les circonstances,

comme dans une confession générale qui serait nécessaire pour réparer des confessions antérieures? Non, sans doute. Vous ne devez lui faire connaître que ce qui est de nature à influer sur son jugement, à peser dans ses balances. Il doit connaître surtout vos fautes les plus habituelles, parce qu'elles accusent une inclination plus violente de votre nature et parce qu'elles l'ont plus augmentée elles-mêmes. C'est pour cela qu'il ne faut lui cacher ni la durée du temps où vous avez été sous le joug de telle ou telle mauvaise habitude, ni la violence de la passion, c'est-à-dire la fréquence des fautes qu'elle vous a fait commettre. Cela ne veut pas dire qu'il doive ignorer les fautes accidentelles d'une certaine gravité. Il suffit d'une éruption pour signaler la présence d'un volcan. Il suffit d'un seul accès de certaines maladies, l'épilepsie, par exemple, pour que le médecin constate un mal qui n'ira qu'en grandissant. Les faiblesses des vacances ont une portée toute particulière, parce qu'elles permettent de juger ce qu'on sera un jour dans le monde, lorsqu'on y sera livré à soi-même, au milieu des dangers et privé de secours. Un ordinand prendrait une grande responsabilité, il prendrait sur lui son propre appel, s'il déguisait ou atténuait ces fautes passagères des vacances, sous le prétexte qu'il en a reçu l'absolution. L'absolution a effacé le passé ; mais il faut que votre directeur connaisse le passé pour prévoir, autant qu'on le peut, l'avenir et le régler.

Les fautes pèseront dans sa balance ; mais ce ne sont pas elles seulement qu'il doit connaître. Vos goûts, vos répugnances naturelles pour telle ou telle vertu, telle ou telle fonction ecclésiastique, doivent aussi lui être révélés. On ne doit demander aux hommes que les vertus qui leur sont naturelles, je

veux dire, dont ils ont le germe dans leur tempérament, ou pour lesquelles une longue pratique leur a donné une facilité acquise. On ferait une imprudence en leur demandant un genre de travail pour lequel ils n'ont aucun goût. Il est donc nécessaire que votre directeur connaisse les attraits que vous avez reçus de la nature ou de la grâce, et aussi les difficultés intérieures, les résistances que vous éprouvez pour les charges du sacerdoce. Avant de vous mettre ce fardeau sur les épaules, il doit en avoir mesuré la force :

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Vous n'avez pas le droit de vous condamner à une torture perpétuelle. Vous ne devez donc vous imposer que des fardeaux qu'avec l'aide de la grâce vous pouvez espérer porter toujours avec une certaine aisance. D'où résulte pour vous l'obligation de faire savoir à votre directeur et la nature et le nombre et la force de vos tentations. D'où résulte encore celle de lui dire s'il y a, dans le ministère, une fonction qui vous inspire quelque répugnance et si vous pouvez facilement ou difficilement la vaincre.

Quant à vos aptitudes, elles sont jugées au for extérieur, et votre directeur s'en tiendra aux preuves que vous en donnerez dans les divers exercices de la vie du séminaire. Vous n'avez pas besoin d'y ajouter votre témoignage qui serait suspect.

Mais c'est vous seuls qui pouvez dire les motifs qui vous ont fait penser et qui vous poussent encore à l'état ecclésiastique. Sont-ils d'une grande pureté ? Ne s'y mêle-t-il rien d'humain ? Comment envisagez-vous votre vocation ? Comme un gagne-pain, comme une position ? N'êtes-vous point trop sensibles à cer-

tains avantages temporels qu'elle offre encore ? Vous devez sonder votre âme sur ces divers points, lui adresser ces questions et porter bien fidèlement les réponses à votre directeur, sans rien exagérer, sans rien dissimuler de vos intentions.

Quelquefois, il n'est pas inutile de faire à son directeur l'historique de sa vocation. Il peut plus facilement, dans le récit qu'on lui en fait, démêler ce qui nous échappe à nous-mêmes, les mobiles qui nous ont mis dans la voie où nous sommes, la conduite et, par cela même, les desseins de Dieu sur nous.

Dites donc à votre directeur depuis quand vous pensez au sacerdoce ; à quelle époque Dieu vous a fait le premier signe ; si vous avez entendu sa voix à l'époque de votre première communion ou même auparavant ; si vous avez fait vos études avec l'intention d'entrer au séminaire, ou si vous n'y avez pensé qu'à la fin ; si vous avez fait de vous-mêmes le premier pas sur le chemin de l'autel, ou si l'on vous y a mis comme par un premier choix de Dieu ; si quelque Samuel est venu dans la maison de votre père et, écartant les uns après les autres vos frères et les compagnons de votre âge : *Non hunc elegit Dominus*, il est allé jusqu'à vous ; ou bien si vous vous êtes présentés de vous-mêmes, en disant comme le prophète : *Ecce ego, mitte me*. Dites, n'y manquez pas, ce qui a favorisé votre vocation et ce qui a pu y mettre obstacle ; si vous venez ici contre la volonté de vos parents, ou s'ils ont agi sur vous pour vous y déterminer. Surtout racontez bien à votre directeur ce qu'est devenue votre vocation pendant les années critiques de votre adolescence ; si elle vous a inspiré de généreux efforts pour pratiquer la vertu ; si cette pensée : « Je serai prêtre », vous a fait remporter de grandes

et nombreuses victoires dans vos tentations ; si vous n'y avez point renoncé souvent après vos chutes, y revenant aussitôt après votre retour à Dieu ; si cette étoile enfin n'a pas, comme celle des mages, subi quelque éclipse depuis le jour où elle a brillé pour la première fois à vos yeux. Enfin dites-lui quel parti vous seriez le plus heureux d'avoir pris au moment de la mort ; lequel encore vous prendriez si vous étiez absolument libres de toute relation humaine, seuls, sur la terre, avec Dieu seul.

En deux mots qui résument tout : premièrement, faites connaître à votre directeur tout ce que vous croyez raisonnablement et sans scrupule être de nature à pouvoir influer sur son jugement ; deuxièmement, répondez simplement, franchement, à toutes les questions qu'il croira devoir lui-même vous adresser, persuadés qu'il ne vous en fera point d'inutile.

Et n'attendez pas l'approche d'un engagement irrévocable pour vous mettre ainsi tout entiers entre ses mains. Il vous sera aussi facile, aujourd'hui qu'alors, de vous ouvrir à lui, et cela vous sera plus utile maintenant que plus tard, puisque c'est de la parfaite connaissance qu'il aura de vous que dépendra sa direction. Elle sera d'autant plus heureuse que vous vous serez mieux fait connaître.

Si vous avez cette parfaite ouverture de cœur avec le guide de votre jeunesse cléricale et le juge de votre avenir, Messieurs, vous serez aussi assurés qu'on peut l'être humainement de ne pas avoir fait fausse route. D'abord votre conduite ne vous inspirera aucune inquiétude. Le Sage nous dit : *Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non poenitebis* (1).

(1) *Eccli.*, XXXII, 24.

Vous avez pris conseil, non pas d'un homme léger ou intéressé, mais d'un homme sérieux, prudent, ne se proposant que votre bien ; non pas d'un homme trompé, abusé par des confidences ou mensongères ou incomplètes, mais à qui vous avez fourni tous les renseignements, toutes les informations nécessaires. Vous ne pouvez douter de votre pureté d'intention. On n'agit pas avec cette sincérité, lorsqu'on veut s'introduire frauduleusement dans le bercail.

Pourriez-vous avoir des doutes sur la décision ainsi prise? Il est vrai que le directeur le plus versé dans les voies de Dieu ne jouit point du privilège de l'infaillibilité. Mais il y a tout lieu de croire que la solution qu'il indique est la bonne, et il est certain que, s'il se trompe en la donnant, vous ne vous tromperez pas en l'acceptant. Son erreur entrerait, comme toute circonstance indépendante de notre volonté, dans le plan de Dieu, et Dieu se tiendrait comme obligé à réparer, par des grâces plus abondantes, l'erreur de son ministre.

Quand on a parlé à son directeur avec cette entière franchise, c'est avec une entière tranquillité que l'on prend les engagements les plus redoutables, parce que l'on peut dire : *In verbo tuo laxabo rete.* Au contraire, quelle position pour celui qui a tenu cachée à son directeur quelque circonstance qu'il redoutait de livrer à son appréciation ! S'il est sûr que la décision eût été tout autre, quelle épouvantable certitude ! S'il ignore les résultats qu'aurait eus une attitude franche, quel épouvantable doute ! Et comment vivre toute sa vie, dans le sacerdoce ou dans le monde, avec cette certitude ou avec ce doute !

LES MANUELS

Vous avez à étudier ici votre vocation, Messieurs, et nous vous avons dit ce matin la part que vous devez prendre dans cette étude et celle qui revient à votre directeur. Mais les séminaires ne sont pas établis seulement pour décider, dans des conditions réglées par la prudence chrétienne, si l'on sera prêtre, mais surtout pour s'y préparer à le devenir. Vous avez à acquérir ici les vertus et la science nécessaires au prêtre.

Parlons maintenant de la science sacrée dont vous devez en ce moment acquérir le trésor. Quelle est la science que l'on doit acquérir au séminaire ? Ce serait trop dire, ce serait donner une réponse trop vague à cette question, que de vous dire : c'est la science de Dieu et des choses de Dieu, la science de la religion que vous devrez un jour enseigner vous-mêmes. Réponse trop vague et qui ouvrirait devant vous un champ trop vaste et capable d'effrayer votre faiblesse. Non, vous n'avez point ici à étudier la philosophie dans ses plus hautes spéculations, l'Ecriture sainte dans son texte primitif, la théologie dogmatique dans ses profondeurs, la morale dans ses infinis détails, l'histoire ecclésiastique dans

ses sources. Vos études ont un caractère plus simple, un objet plus restreint, un but plus facile à atteindre. On ne demande, on ne peut demander de vous qu'une chose, mais on a le droit de vous la demander rigoureusement et vous avez l'obligation également rigoureuse de la fournir : c'est la connaissance des éléments de toutes les sciences ecclésiastiques. Or, ces éléments, vous les trouvez, Messieurs, dans vos manuels. Ce sont donc vos manuels que vous devez étudier et vous appliquer constamment à apprendre et à comprendre.

Vous devez en acquérir une connaissance, à la fois, intégrale et parfaite, et, cette connaissance, c'est actuellement, au séminaire, que vous devez travailler à l'acquérir.

Je dis d'abord que vous devez posséder intégralement vos divers manuels.

Que contiennent-ils en effet ?

Le *minimun* de la science ecclésiastique nécessaire à un prêtre. Le séminaire n'est pour le clergé qu'une école primaire ecclésiastique, et les examens que l'on y subit répondent aux examens qu'on fait subir aux enfants pour obtenir le certificat d'études. On n'enseigne, à l'école primaire, que les éléments des diverses sciences, que les choses indispensables. Un enfant n'est pas un savant, parce qu'il a reçu une instruction primaire complète. Un prêtre n'est pas un grand clerc, parce qu'il possède bien tout ce qu'on lui a enseigné au séminaire. Mais que penser de l'enfant qui n'a pas même les connaissances qu'on reçoit à l'école primaire ? Que diriez-vous de celui qui n'aurait pas voulu tout apprendre ? Que diriez-vous de celui qui ne saurait pas les quatre règles de l'arithmétique, qui n'aurait pas appris l'orthographe ou qui ne lirait pas couramment ? Telle serait

précisément la position d'un prêtre qui n'aurait pas reçu ou gardé l'enseignement du séminaire.

Si on n'est pas savant avec cela, qu'est-ce qu'on est sans cela ? Il reste dans l'esprit d'un prêtre un vide affreux, dans sa formation des lacunes monstrueuses, s'il ne sait pas l'essentiel de son état. Il faut donc que vous emportiez, dans votre intelligence, en partant du séminaire, un exemplaire complet, et non un exemplaire mutilé, de tous vos manuels de philosophie, de théologie, d'Ecriture sainte, et d'histoire ecclésiastique.

Je dis qu'il faut l'emporter ; car ce n'est pas assez de tirer cet exemplaire, en d'autres termes, d'apprendre ces choses élémentaires. Il faut encore les garder. Vous ne les avez pas acquises, ces connaissances, pour pouvoir dire : « J'ai su cela » ; mais pour les avoir toute votre vie, puisque, toute votre vie, vous en aurez besoin. Eh bien, Messieurs, n'est-il pas à craindre que quelques-unes ne soient oubliées avant même la sortie du séminaire ? Et ce vœu, bien naturel et de vulgaire bon sens : qu'on emporte du séminaire tout ce qu'on y a reçu, qu'on en sorte sachant tout ce qu'on y a appris, n'est-il pas à craindre qu'il ne soit pas pour tous une réalité ?

Y a-t-il un seul de vos manuels qui soit de trop ? Et, dans chacun d'eux, y a-t-il des connaissances inutiles et superflues, de la science de luxe et qui ne peut vous servir ?

Non, tous vous sont utiles et nécessaires même. Certaines parties de la science sacrée ne sont nécessaires qu'au clergé, à l'Église. Je veux dire qu'il faut qu'elles soient cultivées par quelques-uns pour l'honneur de l'Église, pour sa défense et ses besoins divers, sans qu'il soit nécessaire que tous ses ministres y soit versés. Mais il est absolument indispensable que chacun

d'eux possède la somme de connaissances que représentent vos divers manuels. Ce serait une honteuse ignorance pour un prêtre d'en être dépourvu. On ne vous reprochera jamais de n'être pas au courant de certaines parties de la science sacrée réservées aux savants en titre et aux hommes d'étude de profession. Mais tout le monde, prêtres et laïques, supérieurs et confrères, exigeront de vous les connaissances essentielles de votre état.

Les supérieurs n'auraient pas leur conscience en paix, s'ils ne s'étaient assurés que vous possédez vos manuels, avant de vous confier les intérêts de Dieu et des âmes. Et voilà pourquoi ils vous soumettent aux examens du séminaire et du ministère ; du séminaire pour voir si vous avez acquis ; du ministère, pour voir si vous avez conservé ces connaissances indispensables.

Vos confrères, à qui accordent-ils leur estime et leur confiance ? Est-ce à celui qui a les plus belles facultés, à celui qui excelle dans une partie, à celui qui se distingue par une spécialité ? Est-ce à l'orateur en vogue, au savant même dans un genre déterminé, à l'érudit ? Non, Messieurs. Et cette remarque vous frappera, comme moi, lorsque vous connaîtrez le clergé. Sa confiance et son estime vont surtout aux prêtres qui ont un fonds solide de connaissances élémentaires et essentielles, beaucoup plus qu'à celui qui a des connaissances approfondies sur un point particulier.

Pour les laïques, je n'en appellerai pas à leur jugement, mais à leurs besoins. Leur appréciation compte peu. Ils peuvent être captivés par les dons qui ont le plus d'éclat. Mais votre ministère auprès d'eux réclame la connaissance de vos manuels. Si vous ne les possédez

pas, vous ne pourrez pas, en sûreté de conscience, prêcher, faire le catéchisme, confesser, administrer les sacrements.

Donc nous devons étudier tous nos manuels. Aucun n'est de trop, mais dans chacun, il n'y a pas une page de trop. Ce ne sont que des abrégés. Qu'est-ce que votre théologie dogmatique ? Un catéchisme raisonné. Votre histoire ecclésiastique ? Un résumé. Votre théologie morale ? Un court exposé des principes. Votre droit canonique ? Un aperçu des règles du gouvernement de l'Eglise. L'Ecriture sainte telle que vous l'étudiez ? Une simple initiation.

Que pouvez-vous, Messieurs, retrancher de tout cela ? Rien ; tout est précieux dans ces manuels. Ils vous donnent premièrement, dans les définitions, des notions exactes des choses. Et vous savez de quelle ressource sont les définitions justes dans les travaux d'esprit, de combien d'erreurs elles nous préservent, lorsque nous pratiquons le conseil de Pascal de mettre la définition à la place du défini. Deuxièmement, ils vous fournissent les principes avec lesquels vous pourrez éclairer et résoudre toutes les difficultés du dogme ou de la morale. Troisièmement, ils vous donnent les règles que vous aurez à observer, soit dans votre conduite comme prêtres, soit dans l'administration des sacrements. Quatrièmement, ils vous font connaître enfin l'enseignement de l'Église, authentique, dégagé de ce qui n'est qu'opinion, appuyé sur les principaux arguments qui le mettent au-dessus de toute attaque.

Voilà vos manuels. Ils renferment, pour ainsi dire, sous un volume réduit et portatif, l'approvisionnement indispensable de tout prêtre. On ne peut pas plus entrer dans le ministère sans cela, que le missionnaire

ne peut aller en mission sans les objets nécessaires au culte divin et à l'administration des sacrements.

Je dis, en second lieu, que vous devez posséder vos manuels parfaitement. Et, par là, j'entends deux choses : premièrement, que vous devez en avoir une connaissance familière ; deuxièmement, que vous devez en avoir une connaissance durable.

Vous serez par état, Messieurs, les vulgarisateurs de la science divine. Or, pour être en mesure de mettre à la portée de tous, des plus simples comme des plus hautes intelligences, une science quelconque, il faut la posséder à fond. Il faut que les connaissances théologiques vous soient devenues à ce point familières, que vous en fassiez ce que vous voulez. Pour cela, il y a un travail d'assimilation qu'elles doivent subir. Je dirai, en m'appropriant un mot de Joubert : la théologie doit entrer toute nue dans votre esprit, et elle doit en sortir toute parée. Vous la recevez en latin, parce que le latin est la langue de l'Eglise ; vous devez la rendre en français, parce que c'est la langue de votre apostolat. Vous la recevez hérissée encore de ses formes scolastiques qui sont son armure ; vous devrez la présenter simple, populaire, capable de gagner les intelligences droites. Vous devez en être tellement maîtres, qu'il ne vous en coûte point d'en exposer un ensemble, selon l'occasion, ou d'en détacher un point isolé. Mais vous sentez, Messieurs, ce qu'il faut de travail pour s'assimiler à ce degré une science si vaste et dont certaines parties sont si élevées au-dessus de l'esprit humain.

Rien ne vous y aidera plus que la pensée fréquente, habituelle, du but apostolique de vos études. Souvenez-vous tous les jours, n'ouvrez jamais vos livres sans vous souvenir que vous travaillez pour les âmes. Cette

pensée ranimera votre courage aux heures de langueur et de défaillance. De plus, elle donnera la vraie, l'utile direction à vos efforts, en leur montrant sans cesse le but à atteindre. Ne pourrais-je pas le dire ? On perd trop souvent de vue le but auquel tendent les études du séminaire. On travaille pour l'examen, on ne travaille pas assez pour le ministère. Ne vous proposez pas, Messieurs, le succès de vos examens. Ils permettent de constater que la théologie est entrée dans vos esprits. Pensez surtout à la manière dont vous l'en ferez sortir, au parti que vous en devrez tirer un jour.

Etudiez-vous la philosophie ? Mettez-vous en présence d'un matérialiste et donnez-vous pour but de le convaincre. Il faut que le traité de la Théodicée vous mette en mesure de convertir un athée ; celui de la Révélation, de convertir un déiste à la religion chrétienne ; celui de l'Eglise, de gagner au catholicisme un protestant. Les traités de la théologie spéciale doivent vous rendre capables d'exposer nos mystères ; les traités de morale, capables d'en enseigner les préceptes et d'en appliquer les principes. Voilà quel doit être, si je l'ose dire, votre objectif. Voilà la pensée pratique que vous devez porter dans toutes vos études ici. C'est à ce point que vous devez vous rendre maîtres des diverses matières qui en sont l'objet.

Et il faut, avons-nous dit, que vous les possédiez pour toujours. Vous serez prêtres pour toujours : vous devrez pour toujours, posséder la science du prêtre. C'est trop peu de l'écrire dans votre mémoire et dans votre intelligence. Il faut qu'elle y soit gravée. Il faut que les connaissances ecclésiastiques ne disparaissent qu'avec les facultés qui les possèdent. Les caractères gravés profondément sur une pierre ne peuvent en être jamais enle-

vés ; ils ne sont détruits que lorsque la pierre est elle-même brisée. Il doit en être ainsi de nos connaissances professionnelles. Elles doivent entrer dans le fond même de notre esprit. Elles doivent, pour ainsi dire, faire partie de notre substance intellectuelle. Le prêtre ne doit les oublier que lorsqu'il a perdu les facultés mêmes auxquelles il les avaient confiées.

Sans doute, il faudra, pour cela, les repasser plus d'une fois, et ce n'est pas assez de les savoir d'une manière quelconque.

Il y a quelques années, dans une famille de notre pays, on apprenait ses prières à un enfant de cinq ou six ans. Il s'y prêtait de mauvaise grâce. Un jour, cependant, il dit : « Que je voudrais bien savoir mes prières ! » On fut heureux de ce désir. « Et pourquoi, lui demanda-t-on, voudrais-tu savoir tes prières ? — Parce que je ne les réciterais plus. »

Peut-être en avons-nous dit autant pour plusieurs objets de nos études.

Que je voudrais bien savoir le grec ! — Pourquoi ? — Je n'en ferais plus.

Nous ne pouvons pas raisonner ainsi pour les sciences ecclésiastiques. Nous en aurons toujours besoin. Il nous faut donc les acquérir de façon à ne les perdre jamais.

Où et quand devons-nous les acquérir, ces connaissances, à la fois, réduites et nécessaires ? Je dis, Messieurs, que c'est maintenant, que c'est au séminaire, ou bien jamais, ou bien nulle part. Et, si vous voulez y réfléchir, vous en trouverez facilement deux raisons décisives.

C'est que, premièrement, il vous est facile de les acquérir, tant que vous êtes ici ; et que, deuxièmement,

vous serez obligés de les posséder et censés les avoir acquises, dès que vous n'y serez plus.

D'abord, il vous est facile d'étudier ici les sciences de notre saint état. Vous y êtes plus aptes que jamais. C'est le moment de votre vie où vos facultés se prêtent le mieux à ce travail ; c'est le moment où vous pouvez vous y livrer dans les meilleures conditions. Vous vivez loin de tout ce qui pourrait troubler vos études, entourés de tout ce qui peut les aider. Aujourd'hui vous avez des maîtres ; demain vous n'en aurez plus et vous vous en plaindrez amèrement. Vous serez vraiment à plaindre, si vous avez attendu l'isolement du presbytère pour comprendre vos traités de théologie.

Lorsque l'apôtre saint Philippe fut envoyé vers le serviteur de la reine d'Ethiopie, il le trouva dans son char, un livre à la main. C'était le prophète Isaïe que lisait l'étranger. « Pensez-vous, lui dit l'apôtre en l'abordant, pensez-vous comprendre ce que vous lisez? »

— « Comment cela me serait-il possible, lui répondit l'eunuque, puisque je n'ai personne pour me l'expliquer? » C'est là ce que vous diriez, à coup sûr, si, après n'avoir pas profité de l'enseignement de vos maîtres ici, vous vous mettiez tout seuls en face des difficultés de vos traités de théologie. « Je n'y comprends rien, parce que personne n'est là pour me donner la clef de tous ces difficiles problèmes. » On lit, dans la vie du célèbre Maldonat, qu'il ne sut jamais se rendre compte de je ne sais plus laquelle des catégories d'Aristote, parce qu'il avait manqué la classe où son professeur l'exposa. Beaucoup de prêtres peuvent joindre leur expérience à celle de ce savant religieux, et dire que les parties de la théologie qu'ils n'ont pas vues dans le

cours sont celles qui leur ont laissé le moins de lumière. Beaucoup avouent même qu'ils ne les sauront jamais.

D'ailleurs, à votre premier pas, en dehors du séminaire et dans le ministère des âmes, vous aurez besoin de cet ensemble de connaissances. Vous ne pourrez exercer votre état sans la science de votre état. Les pouvoirs que vous recevez la supposent acquise. Le médecin attend-il à étudier la médecine, qu'il soit entouré de malades ? Il ne peut remplir ses fonctions avant d'avoir prouvé à la société qu'il est capable de le faire utilement ou du moins sans danger. Le prêtre doit les mêmes garanties à l'Église, et l'Église prend les mêmes sûretés. Le lendemain de votre ordination de prêtrise, confesserez-vous avec un Gury sur les genoux ? Le lendemain de votre prêtrise, vous prêcherez. Mais quel fonds de connaissances acquises la prédication ne suppose-t-elle pas ? Si vous ne possédiez pas l'ensemble des vérités chrétiennes, quel enseignement pourriez-vous donner aux fidèles ? Imaginez un homme à qui les pauvres tendent la main. Il voudrait leur donner un morceau de pain, mais il n'en a point. Pour en avoir, il faudrait qu'il labourât sa terre, qu'il l'ensemençât, qu'il attendît la moisson, qu'il en fît la récolte, qu'il envoyât moudre son grain, le boulangeât et le mît au four. Pendant toute cette succession d'opérations, les pauvres auraient, mille fois, le temps de mourir de faim. Eh bien, Messieurs, s'il faut qu'une paroisse attende que ses prêtres apprennent la théologie et la mettent en sermons, ne sera-t-elle pas longtemps sans être instruite ?

C'est donc maintenant, ici, que vous devez apprendre les éléments. Plus tard vous développerez ces connaissances ; vous aurez de vos manuels une edition re-

vue, souvent revue, et considérablement augmentée. Vous bâtirez sur ces fondements un haut et magnifique édifice. Mais n'attendez pas à plus tard à jeter ces fondements, et n'allez pas dans le ministère sans l'édition abrégée avant l'édition complète et définitive. Vos manuels vous donneront, pour ces études ultérieures, un grand avantage. Ils vous serviront comme d'un vaste casier où viendront se ranger en bon ordre tous les résultats de vos futures études. Votre intelligence ressemblera à ces bibliothèques bien ordonnées où chaque livre est à sa place ; où, sous les divers titres des connaissances humaines, est disposé tout ce qui s'y rapporte ; où l'on a enfin sous la main, et dès qu'on le veut, tout ce qu'on souhaite.

Voilà, Messieurs, quelques-unes des considérations qui vous recommandent l'étude des manuels. Vous ne vous étonnerez plus si elle est regardée comme le principal de vos devoirs d'état, si la connaissance des manuels est exigée par vos maîtres, comme la condition de votre avancement dans les ordres. Ils s'en assurent par les examens. Mais, nous l'avons dit, oubliez les examens, pensez à votre ministère.

Et, toutefois, il est un dernier examen auquel il est bon, nécessaire de penser souvent. Quel est-il, le dernier examen que nous passerons sur nos manuels?Messieurs, il se tiendra au tribunal de Dieu. Oui,il sera question de nos manuels au jugement de chacun de nous. Tous ne seront pas examinés sur le cours complet d'Ecriture sainte et de théologie. Mais tous, tant que nous sommes, nous le serons sur notre théologie élémentaire, parce qu'elle est notre science professionnelle et que chacun doit savoir ce qui concerne son état. Il nous sera demandé compte de nos ignorances coupables, et nous porterons

la responsabilité, peut-être bien lourde, des fautes qui en auront été la suite pour nous et pour les autres. Mettons-nous en état, restons toujours en état de passer, ce jour-là, un bon examen ; car, la sanction de cet examen, ce ne sera pas l'avancement ou l'ajournement dans une carrière temporelle, mais l'admission au ciel ou l'exclusion du ciel, notre placement dans l'éternité.

LA PRÉPARATION AU SAINT MINISTÈRE

On l'a dit magnifiquement, Messieurs : une belle vie, c'est une belle pensée conçue dans la jeunesse et exécutée dans l'âge mûr. Cette grande parole n'est pas inconnue à plusieurs d'entre vous. Si nous l'appliquons, Messieurs, à la vie du prêtre, nous pouvons dire : une belle vie de prêtre, c'est une grande pensée conçue dans la jeunesse, et qu'on se prépare au séminaire à réaliser dans le ministère.

Cette pensée, vous l'avez conçue déjà, Messieurs. C'est elle qui vous a fait prendre le chemin du séminaire. Comme une étoile se lève au ciel, elle a brillé tout à coup à vos yeux et vous a conduits jusqu'ici. Mais il ne faut pas que ce soit une étoile filante. Il faut qu'elle brille toujours et sans éclipse devant vous. Peut-être, dans quelques moments difficiles de votre jeunesse, s'est-elle voilée sous un nuage. Au séminaire, tous les nuages doivent disparaître et vous devez toujours avoir votre regard fixé sur elle.

Cette pensée, d'où dépend tout votre avenir, puisqu'il n'en est que la réalisation, c'est l'idée que vous vous faites du sacerdoce.

Qu'est donc pour vous, Messieurs, la vie du prêtre à laquelle vous aspirez ? Qu'est-ce qui a tourné de ce côté les désirs de vos jeunes âmes ? Que vous proposez-vous dans la carrière dont vous voulez vous ouvrir la porte ?

A Dieu ne plaise que je suppose d'un seul d'entre vous, qu'il cherche dans le sacerdoce un gagne-pain, une position encore honorée, tranquille, où l'on peut vivre à l'aise sans travail ! Autrefois, les biens dont jouissait l'Eglise attiraient, il est vrai, dans son sein de pareilles vocations. C'est une des tristesses de son histoire ; mais nous n'en sommes plus là. Aussi les hautes classes qui encombraient nos rangs les laissent vides aujourd'hui. Faut-il croire que les classes plus humbles y seraient attirées par la maigre part qui nous reste sur le budget de l'Etat ? Ah ! vous savez que c'est là une ressource bien précaire. Demain, peut-être, elle nous sera enlevée. Et si on a pu dire qu'il y a des prêtres qui sont comme les petits rentiers du sanctuaire, un moment viendra, et il ne saurait tarder, où l'Eglise ne pourra plus nourrir que des ouvriers.

S'il s'était glissé dans vos rangs une de ces âmes basses, ne cherchant dans l'état ecclésiastique qu'un moyen de vivre, je lui dirais : « Mon ami, vous faites fausse route. Votre place n'est point ici : allez ailleurs. Le monde vous fournira des moyens d'existence à de meilleures conditions. L'Eglise a sans doute encore un morceau de pain à donner à ses ministres. Mais le monde vous offrira plus que cela ; et il ne vous faudra pas, pour l'obtenir, prendre les engagements redoutables qu'on prend ici. »

Non, on ne se propose pas d'entrer dans l'Eglise pour y trouver la vie aisée du presbytère.

Il y a un autre idéal, si on peut appeler idéal cette vue grossière que nous venons d'exposer, plus digne de fixer vos sympathies. Il arrive parfois que l'on pense au sacerdoce parce que c'est là, semble-t-il, qu'on peut le plus sûrement et le plus facilement faire son salut. Le monde professe un épicuréisme grossier qui met au service de l'égoïsme toutes les passions. Il se trouve des chrétiens qui en rêvent un autre, lequel consisterait à mettre au service de l'égoïsme toutes les vertus. Ils veulent jouir de tout ce que la terre peut leur procurer de bonheur, et ils demandent à la religion tous ses secours, pour user de toutes les jouissances de manière à les accroître. Ainsi la prudence écartera tous les abus qui pourraient les compromettre et les amoindrir ; la douceur leur fera posséder la terre, le zèle donnera carrière à leur activité ; la bonté, la générosité leur gagnera les cœurs ; l'espérance leur promettra de prolonger leur bonheur, en leur ouvrant les radieuses perspectives de l'éternité. En un mot, ils se proposent d'avoir tous les biens de la terre et du temps, puis le ciel par surcroît. Ils retournent ainsi la parole du divin Maître : *Quaerite primum regnum Dei et justitiam ejus, et haec omnia adjicientur vobis* (1).

Vous n'en êtes pas là, j'espère, Messieurs : vous vous ménageriez de bien cruelles déceptions. Cet idéal, si c'était le vôtre, vous ne pourriez jamais le réaliser. Y en a-t-il un qui soit plus opposé à la doctrine de la croix ? Lorsqu'on marche à la suite de Notre-Seigneur, il faut porter sa croix chaque jour, se mortifier, accepter des peines, s'en imposer. Sans doute, on peut dire que le christianisme a conçu la vie heureuse comme un pru-

(1) *Matth.*, VI, 33.

dent calcul, qui renonce à certains plaisirs pour éviter de plus grands maux, et se résigne à souffrir certains maux pour jouir de plus grands plaisirs. Mais la vertu chrétienne vit de sacrifices et de renoncements plus complets. Le chrétien, selon l'énergique parole de Notre-Seigneur, perd son âme pour la retrouver : *Qui perdiderit animam propter me inveniet eam* (1).

D'ailleurs, Messieurs, le prêtre ne doit pas se proposer seulement de faire son salut, même à des conditions héroïques. Vous diriez trop peu, si vous répétiez la parole si souvent citée : *Volo salvare animam meam.*

Mais vous m'arrêtez, Messieurs, et vous me dites : « Se préparer au sacerdoce, n'est-ce pas supposer que la vocation est décidée ? N'est-ce pas préjuger la décision ? A quoi nous servira de nous préparer, pendant trois ou quatre ans, à être prêtres, si nous ne devons pas le devenir ? »

Ne laissez pas, Messieurs, cette pensée pénétrer dans votre esprit, ne laissez pas le doute planer sur votre vocation. Je reconnais là une des armes dont le démon se sert le plus souvent, dans les petits séminaires, pour perdre les vocations encore indécises. Il dit à l'oreille du jeune homme qui se prépare au sacerdoce : « A quoi bon t'imposer cette contrainte, si tu ne dois pas être prêtre ? La chose n'est point décidée encore, tu verras à la fin de tes études en quelle situation tu seras. » Il enlève ainsi au jeune homme le secours puissant qu'il trouverait, pour se vaincre, dans cette pensée : « Je serai prêtre. » Cette certitude lui aurait servi beaucoup et pour affermir sa vocation et pour affermir sa vertu. Ne portez pas, Messieurs, du petit au grand sé-

(1) *Matth.*, X, 32.

minaire des pensées aussi dangereuses. Ne faites pas votre grand séminaire sous condition, ne vous regardez pas ici comme des engagés conditionnels.

Je vous le demande, que ferez-vous ici pendant quatre ans, si vous ne vous préparez pas au sacerdoce, si vous ne vous efforcez pas d'en acquérir la science et les vertus ? Et comment pourriez-vous vous y appliquer, si vous mettiez sans cesse en question votre vocation ? Si vous vous disiez chaque jour. « Je travaille pour être prêtre, mais peut-être que je ne le serai pas », pourriez-vous travailler avec quelque courage ? Voyez-vous cet apprenti qui se demande s'il ne changera pas d'état, qui n'est pas sûr de n'en pas prendre un autre ? Comment pourrait-il apprendre celui qu'il a embrassé d'une manière provisoire ? Eh bien, votre séminaire est le temps de votre apprentissage, et si vous mettez en doute votre vocation sacerdotale, vous ne serez pas prêts à y entrer, lorsque l'heure de l'engagement définitif aura sonné.

Je voyais, il y a quelques jours, un jeune soldat qui quittait Rennes, pour entrer hier même dans un grand séminaire. Il me disait ces paroles dont le bon sens me frappa : « Si j'étais allé à la caserne avec l'idée de subordonner mon entrée dans l'état ecclésiastique aux dispositions où je serais à la fin de mon congé, j'étais perdu. Je me dis au contraire sans y mettre de doute : je serai prêtre, et il faut qu'à la fin de mon congé je sois en état d'entrer dans un grand séminaire. » C'est ainsi qu'il faut penser, non seulement dans une caserne, mais dans un grand séminaire.

La réponse à ces doutes quelquefois pénibles, toujours très dangereux, vous la trouverez, Messieurs, dans cette courte, mais lumineuse histoire de l'*Imitation*. « Un

homme était souvent dans l'angoisse et ballotté entre la crainte et l'espérance. Un jour, il entra dans une église et s'y prosterna devant un autel. Là, tout entier à sa peine, il se disait en lui-même : Ah ! si je savais que je dusse persévérer. Il entendit, au dedans de lui-même, cette divine réponse : Que ferais-tu, si tu le savais ? Fais ce que tu ferais alors, et tu seras en sûreté. »

Et vous, mon jeune frère, qui avez des doutes si pénibles sur votre avenir, et dont les hésitations paralysent la préparation, vous dites : « Ah ! si je savais devoir être prêtre un jour ! » Je vous demanderai : « Que feriez-vous ?» Vous allez me répondre : « J'étudierais avec zèle ma théologie, je m'appliquerais à tous les exercices de piété qui constituent le fond de la vie d'un prêtre, je ferais tout mon possible pour me corriger ; car je voudrais porter à l'autel un cœur digne de l'autel et fournir aux âmes un serviteur utile. » Eh bien, ce que vous feriez, faites-le, dès maintenant, et vous pourrez être tranquille. Vous affermirez ainsi votre vocation ou, du moins, vous obtiendrez les lumières nécessaires pour l'éclairer et la fixer. En accomplissant aujourd'hui la volonté de Dieu connue, vous mériterez de connaître demain celle que vous ne connaissez pas encore.

A l'œuvre donc, Messieurs, car, de la manière dont vous passerez vos années de séminaire, dépend le succès ou la stérilité de votre ministère futur.

Que porterez-vous, en effet, à Dieu et aux âmes ? La vertu que vous aurez formée dans cette maison, les fortes habitudes que vous y aurez prises, la science religieuse que vous y aurez puisée.

Ah ! vous ne voulez pas vous présenter les mains vides devant les âmes qui viendront vous demander les aliments de la vie surnaturelle. Vous ne voulez pas

mettre dans les rangs supérieurs de l'armée de Dieu des têtes vides et des cœurs faibles. Fortifiez donc vos cœurs, remplissez donc vos esprits des lumières que vous devrez ensuite communiquer aux autres. Vous n'aurez à mettre à la disposition des âmes que ce que vous aurez acquis pendant votre séminaire.

« Je vais plus loin et je dis : vous serez dans le ministère des âmes ce que vous aurez été dans votre préparation. Votre zèle à travailler pour elles ressemblera beaucoup au zèle que vous avez à travailler aujourd'hui pour vous. Je me trompe : vous ne travaillez pas pour vous seuls, mais pour elles. Quand vous vous appliquez à votre sanctification personnelle, tout ce que vous faites pour vous, vous le faites pour les âmes qui vous seront confiées : elles en profiteront. Oui, elles profiteront de tous vos efforts. Il n'y a pas un de vos exercices de piété dont elles ne se ressentiront un jour. Elles profiteront de vos oraisons qui vous pénètreront de l'esprit intérieur, et vous feront mieux comprendre les voies de Dieu. Elles profiteront de vos lectures de piété dont les souvenirs nourriront vos exhortations. Elles profiteront de vos examens particuliers, parce qu'ils vous auront aidés à découvrir et à extirper les défauts qui vous auraient nui auprès d'elles. Elles profiteront de vos communions ferventes, des lumières que vous y aurez reçues, de la tendresse généreuse que vous y aurez puisée pour la sainte eucharistie, et que vous leur inspirerez à votre tour. En sorte que vous pourrez dire, comme Notre-Seigneur : *Sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati* (1).

Lorsque vous vous appliquez à l'étude, vous ne tra-

(1) *Jo.*, XVII, 19.

vaillez pas seulement pour former votre esprit, en étendre les horizons, satisfaire une curiosité d'ailleurs si noble et si digne d'une créature intelligente. En vous instruisant, vous travaillez pour les âmes que vous instruirez un jour. Elles profiteront de vos études. Cette objection, vous la rencontrerez ailleurs que dans vos livres ; et il y faudra répondre de manière, non pas à satisfaire un indulgent examinateur, mais à convaincre un incroyant. Comprenez bien ce principe de morale : vous trouverez maintes fois l'occasion de l'appliquer. Saisissez bien ces preuves de tel ou tel dogme : de la manière dont vous les exposerez, dépend peut-être le retour à la foi d'un esprit égaré. Ainsi lorsque, dans vos veillées solitaires, vous étudiez la science de Dieu, vous pouvez dire avec le Sage : *Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem* (1). Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il me semble que vous y pensez trop peu. Et pourtant, il n'est pas de pensée plus capable d'exciter votre zèle que celle-ci : je travaille pour les âmes ; je suis aussi certainement, aussi efficacement à leur service, que lorsque je serai en plein ministère. L'étudiant en médecine ne travaille-t-il pas aussi bien pour l'humanité souffrante, quand il se prépare à sa profession que lorsqu'il l'exerce ? Ne mérite-t-il pas autant d'elle, dans sa petite chambre ou dans les travaux de l'amphithéâtre, que lorsqu'il sera au chevet des malades ?

Mais, Messieurs, faites-y attention, on vous demande l'action, la préparation active et sérieuse au ministère. Il ne faut pas que vous vous contentiez d'avoir le sentiment du zèle, d'en ressentir les émotions, les im-

(1) *Eccli.*, XXIV, 47.

patiences, les élans. Ce n'est pas par le rêve qu'on se prépare à l'action, c'est par l'action même. Que diriez-vous de cet étudiant en médecine, qui rêverait de se dévouer dans des hôpitaux en Espagne et n'ouvrirait pas ses livres? Vous lui demanderiez de quel secours il pourra être à ses malades? Que diriez-vous d'un étudiant en droit, qui ne rêverait que causes célèbres et succès d'éloquence et n'ouvrirait pas son code ? De cet élève de Saint-Cyr, qui aspirerait à défendre la patrie sur de nobles champs de bataille, et qui refuserait de faire l'exercice ? Ils ne tiendraient pas une conduite plus ridicule que ce séminariste qui se croit embrasé du feu sacré, qui ne pense qu'à la conquête des âmes, aux grands succès de l'apostolat, et qui ne fait rien pour s'y préparer. Quelle illusion, Messieurs ! Quel bien pourriez-vous faire ainsi aux âmes ? Si vous n'avez fait pour elles aucune provision, que pourrez-vous leur donner?

Ne vous fiez pas à ces beaux mouvements de zèle qui ne vous portent à aucun effort sérieux et ne vous soutiennent pas dans le travail de votre formation. Votre zèle auprès des âmes aura les mêmes qualités où les mêmes défauts que dans votre préparation. Vous êtes obligés d'en convenir, aujourd'hui c'est un zèle inconstant, vague, tout en aspirations et en projets, un zèle qui se manifeste, non par des actes, mais par des rêves, un zèle de sentiment, un zèle intermittent et par soubresauts. Eh bien, vous pouvez voir dans votre zèle d'aujourd'hui, votre zèle de demain ; il aura les mêmes caractères. Retenez-le, Messieurs : tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'ouvrage, et l'ouvrier lui-même est tout entier dans l'apprenti.

C'est ce qui donne une importance si grande à votre séminaire. Tout votre avenir sacerdotal est là comme

dans son germe. Cette importance de la préparation sérieuse au ministère a été particulièrement comprise dans l'ordre apostolique par excellence, la Compagnie de Jésus. Elle n'applique ses sujets aux divers ministères extérieurs qu'après quinze ans de préparation. « L'Institut prolonge les préparatifs, dit le Père de Pontlevoy, dût-il abréger le ministère, pourvu qu'il centuple le fruit. » Vous n'aurez pas le bonheur d'être soumis à cette formation féconde ; vous n'avez que cinq ans à passer ici. Ah ! qu'au moins ils soient bien employés. Ne perdez pas une des minutes si précieuses de ce court apprentissage. Prenez pour devise ce mot souvent répété, qui contient tout votre séminaire, tout votre ministère, et le rapport qu'il doit y avoir entre l'un et l'autre : *Infunde ut effundas*. Acquérez pour distribuer, amassez pour répandre, enrichissez-vous pour faire un jour de larges aumônes : *Infunde ut effundas*. Vos richesses, si grandes qu'elles soient, n'égaleront jamais les besoins que vous aurez à secourir.

LE PÉCHÉ DU PARVIS
ET LE PÉCHÉ DU SAINT DES SAINTS

Pourquoi faut-il, Messieurs, que votre joie, en gravissant les marches de l'autel, ne soit pas sans mélange ? Pourquoi, sous les faveurs privilégiées dont Dieu vous comble, ce nuage encore sur votre front ? *Quare tristis es anima mea, et quare conturbas me* (1) ? Pourquoi votre pied tremble-t-il, en avançant dans le sanctuaire ?

Ah ! Messieurs, sans en avoir reçu la confidence, j'en devine la cause. Il y a un souvenir et une crainte qui se mêlent aux joies de l'appel de Dieu. C'est le souvenir du passé, c'est la crainte de l'avenir. Quand vous regardez derrière vous, vous ne pouvez vous empêcher de vous rappeler les péchés commis, et, quand vos regards se portent vers votre avenir, vous craignez de les commettre encore.

Faut-il, pour dissiper tout ce qui trouble votre joie, écarter ce souvenir et endormir vos frayeurs ? Gardons-nous-en, Messieurs. Ces souvenirs des fautes commises, il faut les raviver, pour qu'ils fassent couler de nos

(1) *Ps.*, XLII, 5.

yeux des larmes qui achèvent de nous purifier. Ces craintes, loin de les nier, nous en verrons les trop justes raisons, pour qu'elles nous inspirent des résolutions énergiques.

Notre vie tout entière se sera passée, Messieurs, dans le sanctuaire. Notre jeunesse s'est écoulée dans ses parvis ; et vous allez, les uns après les autres, pénétrer dans le saint des saints. Hélas ! le parvis a été souillé par les fautes de notre jeunesse, et nous tremblons de profaner le saint des saints. Méditons ce soir sur le péché du parvis et sur le péché du saint des saints, afin d'en concevoir une telle horreur qu'elle répare le premier et rende le second à jamais impossible.

Du jour où Dieu nous marqua pour ses autels, notre vie, Messieurs, devait être une préparation du sublime avenir qu'il nous faisait entrevoir. *Ita vive ut clericus esse mereris, ut adolescentiam tuam nulla sorde commacules, ut ad altare Christi virgo procedas, ut habeas de foris bonum testimonium.* C'est ce que saint Jérôme disait à un de ses jeunes disciples. Vivre de manière à mériter d'être un jour des prêtres ; garder sans tache notre adolescence ; apporter à l'autel la virginité de notre âme ; et, par notre vie extérieure, acquérir le bon témoignage de tout ce qui nous entoure : voilà le programme de toute la jeunesse cléricale, voilà, peut-on dire, le *prospectus* du petit séminaire. Ne nous en sommes-nous pas écartés, Messieurs ? Notre jeunesse a-t-elle été une marche ascendante vers l'autel et la sainteté du sacerdoce ?

Le bienfait de notre vocation une fois reçu nous obligeait, pour y répondre dignement, à deux choses : premièrement, à conserver les dons que nous avons reçus de Dieu ; deuxièmement, à les accroître, à les développer

dans notre âme et à grandir en vertu comme en âge, jusqu'à la plénitude de l'homme parfait. Est-ce là, Messieurs, ce que nous avons fait ? Avons-nous conservé la grâce que nous avons reçue ? Seront-ils nombreux, ceux d'entre nous qui pourront faire de leur robe de baptême l'aube de leur première messe ? Combien, au contraire, parmi nous, ont passé leur jeunesse de telle façon qu'ils ont dû employer peut-être tout le temps de leur grand séminaire à réparer les fautes du petit ! La formation du prêtre ne doit-elle donc commencer qu'au moment où il franchit le seuil du grand séminaire ? Avions-nous le droit de l'ajourner jusqu'à ce moment ? Pouvions-nous, sans imprudence, enlever à ce but suprême de notre éducation cléricale les années fécondes de notre jeunesse ? Voilà le premier et le triste sujet de nos regrets et de nos larmes.

Mais la jeunesse ne nous était pas seulement donnée pour garder la grâce et l'innocence baptismale. Nous l'avons surtout reçue pour développer les dons de Dieu, pour accroître chaque jour nos forces, et former en nous un homme, un soldat digne d'entrer dans l'armée de Dieu. Avons-nous rempli cette tâche ? Avons-nous fait fructifier les grâces divines ? Avons-nous cultivé les facultés que Dieu nous avait données pour sa gloire ? Ont-elles atteint leur plein développement ? Qu'il y a de jeunes gens, Messieurs, qui arrivent à l'âge d'hommes, à la taille d'hommes, sans en avoir la force ! Qu'il y a de jeunes gens qui portent le nom d'hommes sans être dignes de le porter ; à qui incombent les devoirs de l'homme, et qui ne peuvent les remplir ! Ne nous sommes-nous point exposés à mettre un homme de cette sorte dans l'armée de Dieu ?

C'est peut-être à notre grand étonnement et à celui

des autres que nous y avons été reçus. Nous avions tant de raisons de craindre qu'on nous dit : « Impropre au service ! » Qui sait ? Au moment où nous avons pris rang dans la milice sainte, le Saint-Esprit a peut-être dit à l'ange de l'Eglise que nous servirons : *Scribe virum istum sterilem*, « Écrivez : non-valeur (1). » Ce n'est pas un cœur de plus, c'est une bouche, une bouche inutile, qui prendra sa part du casuel et du budget, qui mangera le morceau de pain assuré au prêtre, mais qui ne le gagnera pas.

Quand on a passé ainsi sa première jeunesse, marchant toujours vers l'autel, ne renonçant jamais à sa vocation, mais ne s'y préparant jamais, laissant aux cinq années du grand séminaire tout à défaire, comme ce souvenir doit peser, lorsqu'on gravit les dernières marches de l'autel !

Il est plus que lourd à la conscience, il est inquiétant pour l'avenir. L'âme reste affaiblie par ces maladies contractées à l'époque même où elle aurait dû se fortifier et grandir. Il reste toujours quelque chose de ces vieilles habitudes, combattues, je le veux bien, mais qui ont eu autrefois tant d'empire. Un ancien compare les âmes qui s'en sont délivrées à cet animal domestique vivant à l'attache, et qui a rompu sa chaîne. Il court maintenant, il est libre, mais il lui reste au cou un bout de chaîne qui traîne et sonne derrière lui, et par lequel on pourra le reprendre. N'avons-nous point à craindre de mettre encore un bout de chaîne sous nos vêtements sacrés, de l'entendre traîner et sonner derrière nous, même dans nos fonctions les plus saintes ?

Je le sais, Messieurs, si le démon a été jadis le maître

(1) *Jer.*, XXII, 30.

en cette maison profonde de votre âme, vous l'en avez chassé depuis longtemps. Qu'il vienne, et il la trouvera telle que Notre-Seigneur la dépeint dans l'Evangile : *Mundatam et ornatam.*

Elle est purifiée, elle est embellie et ornée de toutes les vertus et de toutes les grâces du ciel. Mais le démon ne voudra-t-il point prendre sa revanche ? N'ira-t-il point, comme il est dit dans le saint Evangile, chercher du renfort ? Et que n'avez-vous pas à craindre de l'assaut de ces sept démons plus méchants que lui ?

Oserai-je employer une comparaison toute profane ? Il n'est pas rare de voir, dans le monde, des jeunes gens qui ont donné leurs plus belles années aux plaisirs faciles et qui, dégoûtés enfin du fruit défendu, songent à se ranger, comme on dit, et à établir leur vie dans une union honorable. Tant que durent les négociations préalables, ils mènent la conduite la plus correcte. Dans les premiers temps de leur union, ils sont tout aux joies légitimes. Mais dès qu'arrive un ennui, un dégoût, dès que l'objet d'un amour coupable leur fait de nouvelles avances ou se présente sous leurs yeux, les voilà de nouveau repris dans les mêmes pièges, engagés dans les mêmes liens. Et leurs libres amours les jettent dans des amours adultères.

Si l'on cherchait la cause de certains scandales qui ont effrayé le sanctuaire, Messieurs, où la trouverait-on ? Les faiblesses du prêtre s'expliquent par les faiblesses du jeune homme. L'ennemi, pendant trop longtemps le maître, chassé depuis trop peu de temps, est revenu avec des forces nouvelles, avec des renforts imprévus : il a voulu prendre sa revanche. Mais il n'avait tyrannisé qu'un jeune chrétien ; maintenant il terrasse un prêtre ! L'habitude mauvaise a fait comme ces cours

d'eau qui se dérobent tout à coup sous la terre, mais qui reparaissent à quelque distance plus larges qu'auparavant.

Si tel est le péché du parvis, que sera-ce du péché du saint des saints ? Si la chute du futur lévite est lamentable, parce qu'elle l'empêche de se préparer à sa mission, parce qu'elle menace son avenir, que sera-ce de la chute après l'engagement? Je ne m'arrêterai pas à l'apprécier au point de vue théologique : vous savez que cette circonstance aggrave toujours nos fautes et en change souvent la nature, en y ajoutant une malice de plus. Mais je veux en signaler quelques conséquences, pour vous en inspirer à jamais l'horreur.

Le prêtre qui tombe, Messieurs, tombe de plus haut que le chrétien : il se blessera donc plus que lui. Vous avez plus à perdre dans le combat de la vie si vous êtes vaincus, et vous êtes plus exposés. Notre sacerdoce, Messieurs, est un piédestal qui nous porte ou un fardeau que nous portons. Il nous élève ou il nous écrase. Si la chute du prêtre est publique, elle lui fait perdre le double honneur dont il a la garde, le sien et celui de l'Eglise. Si elle est secrète, elle lui enlève du moins les forces qu'il devait mettre au service du bien.

Ne comptons plus, Messieurs, sur le manteau de Constantin, sur ce manteau charitable dont le premier empereur chrétien voulait couvrir les fautes de tous les prêtres. De nos jours d'indiscrète et implacable publicité, tout est percé à jour. Nous vivons dans des maisons de verre ; et jamais il ne fut plus vrai de dire, selon la parole de Notre-Seigneur : *Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur* (1). La haine

(1) *Matth.*, X, 26.

nous épie. Une meute enragée aboie contre le prêtre debout et s'abat sur le prêtre qui tombe. Ainsi voit-on, dans les déserts du Sahara, les chacals se jeter sur l'imprudent voyageur qui n'a pas suivi la caravane, et, dans les steppes du Nord, des hordes de loups affamés dévorer le malheureux qui s'est laissé engourdir par le froid. On exploite nos moindres faiblesses. Des journaux d'une certaine nuance se transforment en agences de scandales et proposeraient volontiers une prime à la dénonciation.

Autrefois, l'Eglise seule exerçait la pénible mission de punir les fautes de ses ministres. Elle le faisait en mère qui se propose moins de châtier que de corriger. Mais elle a perdu tout pouvoir de répression. On a proclamé l'aveugle égalité de tous devant la Loi, et l'on a fait passer sous un niveau sauvage toutes les classes de la société, et celles qui doivent respecter et celles qui doivent être respectées. Le prêtre a donc été justiciable des mêmes tribunaux que le peuple : *Sicut populus, sic sacerdos* (1).

Mais, longtemps, l'esprit public corrigea les lois en les appliquant. Nos populations chrétiennes organisaient pieusement autour de nos faiblesses la conspiration du silence, non pour les protéger, mais pour sauver le respect dû à notre caractère. Une sage magistrature, se faisant complice de la foi et de la patience des peuples, étouffa souvent le scandale au lieu de le divulguer en le punissant : elle croyait mieux servir la société en cachant le mal qu'en le dévoilant.

Nous n'en sommes plus là, Messieurs. Aujourd'hui, sitôt qu'un prêtre donne quelque preuve de fragilité,

(1) *Is.*, XXIV, 2.

tous les télégraphes le publient, tous les journaux le répètent, toutes les bouches le répandent et le commentent; la caricature la plus immonde s'en empare, le cabaret en ricane, le salon railleur s'en divertit, l'atelier, la rue, tout en retentit et en triomphe. La magistrature est impuissante à réprimer ce déluge de diffamation; elle est obligée par l'opinion régnante du moment d'y apporter la sanction de ses propres sentences. Que dis-je? On a vu une justice sans entrailles, préférant l'expiation forcée à l'expiation volontaire, celle qui flétrit et déshonore à celle qui réhabilite et relève, arracher à la Trappe pour la jeter dans la prison, une faiblesse couverte par la prescription, sinon du temps, du moins du plus austère repentir, et qui se réparait dans l'héroïsme de la pénitence. Elle s'est donné ainsi le plaisir de montrer à un public de cour d'assises et au pays tout entier, sur la soutane d'un prêtre, une tache effacée par les larmes du repentir et le sang des flagellations volontaires de la pénitence.

Mais nous ne pouvons pas nous déshonorer tout seuls. Notre déshonneur rejaillit sur la sainte Eglise.

On a vu des malheureux, sous le poids de la honte, s'écrier : « Oh ! si je n'avais pas ma mère ! » Messieurs, nous avons toujours la nôtre, la sainte Eglise. Nous sommes ses enfants et ses enfants de prédilection. Elle nous a élevés sur ses genoux et nourris de son lait le plus pur. C'est pour nous qu'elle garde ses plus grandes tendresses. Et c'est de nous, oui, de nous, Messieurs, il ne faut pas s'y tromper, non de ses ennemis déclarés, mais de ses ministres infidèles, qu'elle reçoit les plus sanglants affronts. Ah ! si nous faisons litière de notre réputation et de notre honneur, ne méprisons pas l'honneur de notre mère. Ne mettons jamais ni une tache à

sa robe, ni une ride à son front : *Non habentem maculam aut rugam* (1).

Et quand même, Messieurs, les fautes du prêtre n'auraient pas cette publicité, vengeresse pour lui, mais si meurtrière pour les âmes, le péché du prêtre serait encore le plus grand des maux pour la sainte Eglise et pour les âmes, parce qu'il enlève au coupable ses forces.

Les forces du prêtre sont sacrées ; elles sont solennellement vouées à la cause du bien, à la sanctification des âmes. Elles sont, en quelque façon, *gratis datae*, elles ont été données au prêtre pour les autres. Les bras du soldat, comme ses armes, appartiennent à la patrie, à la cause qu'il défend.

Hélas ! il y a dans l'armée de Dieu des soldats qui ont de beaux états de service. Ils ont remporté de brillantes victoires et assuré à la cause sainte de grands avantages. Mais leur présent ne répond plus au passé. Pourquoi ce changement malheureux ? Pourquoi tant de faiblesse a-t-il remplacé tant de force ?

Ouvrez l'Ecriture, et vous en trouverez, au livre des Juges, la triste explication.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de ce géant biblique qui avait frappé de si rudes coups les Philistins ? Longtemps il fut, à lui seul, la défense d'Israël, la terreur du peuple ennemi. Mais une fille des Philistins sut se l'attacher par un lien que la loi défendait, et jura sa perte. Elle lui demanda le secret de sa force. Samson refusa longtemps de le lui livrer ; mais elle devait infailliblement l'obtenir. Quand elle eut appris que la force merveilleuse du guerrier était dans ses cheveux,

(1) *Eph.*, V, 27.

elle l'endormit sur ses genoux et les lui coupa pendant son sommeil. A son réveil, on lui cria comme naguère : « Voilà les Philistins ! » Et, à ce cri, Samson se dit en lui-même : *Egrediar sicut ante feci* (1). Il ignorait encore, nous dit l'Ecriture, que le secours de Dieu l'avait abandonné. Il ne tarda pas à le voir. Les Philistins le firent prisonnier, sans qu'il pût opposer aucune résistance, et l'envoyèrent comme une femme tourner une meule.

C'est l'éternelle histoire de cet homme que Dieu avait prédestiné aux grandes choses. Longtemps il fut fidèle à sa mission. Mais, un jour, la volupté le prit dans ses filets et résolut de lui dérober une force consacrée au service du bien. Elle n'en obtint pas l'abandon à la première demande. On ne voulut pas lui livrer cette force dont on savait toute la valeur. Mais la passion ne se rebuta pas d'un refus. Le secret échappa fatalement. On finit par lui céder, par lui sacrifier ce qui était le grand ressort de la vie. Et bientôt, dépouillé de sa force, de sa puissance et de son prestige, il n'y a plus, au service de Dieu qu'un Samson après les cheveux coupés, un homme découronné, amoindri, un soldat sans valeur.

J'ai vu cela de près et n'ai rien vu de plus douloureux. C'était un jeune homme dont les débuts avaient été des plus brillants. Ses coups d'essai furent des coups de maître, au sentiment des meilleurs juges et des plus compétents. Ils lui avaient fait, au sortir même du séminaire, une sorte de célébrité. Déjà l'on saluait une aurore : ce ne fut qu'un éclair. Il ne tint aucune des promesses que sa jeunesse avait données.

(1) *Jud.*, XVI, 20.

Et cependant Dieu l'avait placé dans les conditions les plus favorables que notre temps et notre pays puissent offrir pour former un talent sacerdotal ; la Providence semblait lui ménager à plaisir les occasions de l'exercer et de le produire. Il ne profita ni des unes ni des autres ; il resta dans une médiocrité, disons mieux, dans une nullité qui devint son supplice. Dieu lui laissa pour son tourment, et le sentiment de sa force et la vue de son affaiblissement. Il était pris chaque jour d'une vraie rage de remords, en comparant ce qu'il était à ce qu'il aurait pu être. « Tu ne sais pas, disait-il à un ami, ce que c'est que de se sentir inutile et incapable par sa propre faute. J'entends tous les soirs le son d'un jour vide qui tombe dans l'éternité, et j'en tressaille. Je me promets de mieux remplir le lendemain si Dieu me le donne, et le lendemain ressemble à la veille. »

Dans ce désœuvrement absolu, ses belles facultés s'étaient amoindries et abaissées. Sa mémoire, jadis heureuse, n'était plus qu'un de ces papiers maculés où l'on ne peut ni lire ni écrire ; sa vive intelligence était devenue paresseuse, sa brillante imagination stérile ; toute application lui devint insupportable et bientôt presque impossible. Il voyait cette dégradation progressive avec une effrayante lucidité. « Figure-toi, disait-il encore, un cadavre en décomposition, enfermé dans sa bière, n'ayant de vivant que les yeux, et, devant ces yeux toujours ouverts, un miroir toujours immobile où il ne peut s'empêcher de voir toutes les hideuses transformations qu'il subit, la pourriture, les vers qui grouillent ; je t'épargne la description. Voilà ce que je suis. »

Et c'était cela.

Une chose survivait à toutes ces ruines : le cœur qui

battait toujours, comme une horloge abandonnée par hasard dans une maison dévastée, mais qui marque des heures inutiles et qui ne comptent plus.

Il aurait pu, comme tant d'autres, ensevelir la forme dans la matière et trouver le repos dans l'abrutissement volontaire ou dans les dissipations extérieures. Dieu lui ferma ce triste et dernier refuge. Il lui laissa même une sensibilité excessive aux intérêts de l'Eglise et des âmes, qui aurait été sa force et sa gloire, et qui doubla son châtiment. A l'annonce d'un péril, d'un combat pour la cause de Dieu, son premier mouvement était de courir aux armes. Mais elles tombaient bientôt de ses mains affaiblies, et il s'affaissait dans le sentiment de son impuissance.

Un jour, on parlait devant lui du bonheur de sauver des âmes. « Moi, disait-il, avec un sourire dont je ne puis rendre l'amertume, moi, j'aurai sauvé les apparences. Encore, suis-je bien sûr de les sauver jusqu'au bout ? »

Il lui restait un dernier espoir. « Mon malheur, se dit-il, peut être utile à d'autres. Il y a des écueils qu'on n'a connus que par des naufrages. Je signalerai ce qui m'a été fatal. Je monterai sur le rocher perfide où ma vie s'est brisée ; j'y allumerai des feux ; j'y pousserai des cris ; j'y donnerai des signaux pour qu'aucun imprudent n'en approche. »

C'était une dernière illusion. Aucun feu n'a brillé dans la nuit sur l'écueil sombre ; aucun signal n'en est parti pour avertir les matelots qu'un vent mauvais soufflait dans ces parages. Et si le malheureux a élevé la voix, elle était trop faible pour être entendue des hommes. Puisse-t-elle avoir été entendue de Dieu !

Ah ! Messieurs, le cœur ne sait pas les étranges se-

mences qu'il porte en lui-même. Telle de ces graines, faible et inoffensive d'aspect, n'a qu'à rencontrer un milieu propice pour devenir une excroissance vénéneuse, une végétation colossale. Regardez-y donc de près. Ou plutôt ne vous fiez pas à vos yeux. Prenez la loupe, prenez le microscope, ouvrez les plis et les replis de votre conscience et de votre âme, fouillez-les attentivement, sondez, comme dit l'Ecriture, la lampe à la main, vos reins et vos cœurs, laissez l'œil expérimenté de votre directeur en explorer les profondeurs. Qu'il voie tout, pour tout apprécier. Qu'il connaisse, non seulement les actes qui ne sont pas ce qu'il y a de plus grave, mais les tendances, mais les habitudes, mais les goûts, mais les plus inconscientes inclinations. Et, quand il vous aura signalé le danger futur, le germe mauvais qui n'est rien dans l'atmosphère du séminaire, mais qui pourrait grandir à l'air libre, saisissez-le d'une main impitoyable, surveillez-le, maîtrisez-le, étouffez-le, autant que possible. Et puis regardez, sans trembler, votre avenir sacerdotal.

MÉDIOCRITÉ

Est-ce le péché, dont nous parlions hier soir, que vous avez le plus à craindre en ce moment de votre vie, Messieurs, au sortir du séminaire ou dans sa paisible enceinte ? Non, et ce n'est pas l'horreur du péché qu'il importe de vous inspirer. Mais il est une disposition qu'il est de notre devoir de vous signaler comme fatale à votre avenir, car elle constitue pour vous le danger le plus grave et le plus prochain. C'est cette disposition qui consiste à s'en tenir, volontairement et de parti pris, à l'observation du strict devoir, à se proposer de n'éviter que les grandes fautes et l'enfer qui les punit. C'est cette médiocrité systématique qui veut éviter, à la fois, avec autant de soin, les abîmes et les sommets, se tenir pour ainsi dire à mi-côte entre la perfection que Dieu demande au prêtre et le mal qu'il défend ; qui veut pratiquer ce qu'elle appelle le juste milieu ; et qui, docile à Dieu, lorsqu'il lui parle la foudre en main, est sourde à sa voix, lorsqu'il fait appel à notre cœur.

Cette disposition, très blâmable, très odieuse, très périlleuse dans l'âme de tout chrétien, peut-elle se

trouver dans le cœur d'un prêtre ? Non, Messieurs, c'est impossible ; car vous avouerez avec moi que notre vertu doit être proportionnée à notre vocation. Or, cherchons ensemble, si vous le voulez, ce qui, dans la vie d'un prêtre, peut supporter la médiocrité de la vertu ; et nous verrons que tout demande, exige impérieusement la perfection : nos rapports avec Dieu, nos rapports avec les âmes, nos dangers personnels.

Et d'abord, Dieu a sur nous des droits de bienfaiteur qui l'autorisent à être plus exigeant vis-à-vis de nous que vis-à-vis de tous les autres fidèles. Nous sommes ses élus entre ses élus ; nous sommes ses privilégiés entre tous les autres. S'il a donné ses grâces aux autres chrétiens, nous,il nous en comble, il nous en accable. Lorsqu'une âme marchande avec lui et lui refuse ce qu'il souhaite, il vient à elle avec sa croix. Il peut la faire rougir de honte et la couvrir de confusion, en la lui montrant. Il peut lui dire : « Qu'ai-je donc épargné pour toi ? Que t'ai-je refusé ? » Mais à nous, Messieurs, il peut nous montrer notre calice, nos pouvoirs, nos grâces de choix. Et c'est à ce Dieu, qui a fait de nous ce que nous sommes, que nous répondrions par un refus, lorsqu'il nous dira, dans une invitation qui est un nouveau témoignage d'amour : *Ascende superius* ! Et, nous dressant devant lui pour lui barrer le passage lorsqu'il voudra s'introduire trop avant dans notre cœur, nous lui dirions : *Non procedes amplius* (1), je veux bien vous admettre jusqu'à un certain degré dans mon intimité, mais pas plus loin : c'est assez pour vous ! Ah ! ce n'est pas assez, Messieurs, ni pour lui ni pour nous. Comme ce cœur aimant doit être blessé, lorsqu'il se

(1) *Job*, XXXVIII, 11.

voit traité avec cette dureté de l'égoïsme, lorsque nous lui faisons sa part, comme au mendiant qui tend la main à la porte, mais à qui nous n'ouvrons pas !

Le Dieu qui nous a fait ce que nous sommes, qui veut nous faire ce que nous serons, c'est ainsi qu'il est traité ! Nous lui faisons sa part. Nous a-t-il fait la nôtre, Messieurs ? Il nous a tout donné, il s'est dépossédé de tout : de tout, comprenez-le, même de sa vie. Il ne nous a pas donné seulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il est. N'a-t-il pas acquis le droit de nous demander tout ce que nous sommes ? Lui rendrons-nous jamais ce que nous avons reçu ? La mère qui fut appelée à paraître devant Salomon ne voulut pas de son enfant partagé. Son cœur se fendit lorsqu'elle vit le glaive levé. Votre Père, qui est au ciel, vous veut tout entier, il ne vous veut pas à moitié. Vous, son prêtre, il ne vous a pas anobli à moitié.

Comment remplirons-nous nos fonctions auprès de Dieu, avec cette vertu dont il ne se contente pas ? Comment oserons-nous lui offrir ces victimes imparfaites qui lui déplaisent ? Nous sommes les intercesseurs d'office entre Dieu et les âmes. Nous avons à le prier, d'abord pour nous, puis pour les autres. Mais comment aurons-nous l'espoir de réussir dans ces négociations entre la terre et le ciel ? Si nous ne donnons pas d'abord à Dieu ce qu'il nous demande, comment oserons-nous lui demander ses grâces ? Comment se présenter devant lui pour le supplier, après ces refus qui le blessent ? Je veux bien que nous ne l'ayons pas offensé dans sa volonté exprimée par ses lois. Mais, du moins, nous ne nous sommes pas rendus à ses désirs formellement et fréquemment exprimés. Il y a des sacrifices qu'il nous demande et toujours en vain. Pouvons-nous,

ambassadeurs près de sa divine majesté, compter que nous sommes *persona grata* ? Et si nous ne le sommes pas, s'il y a un nuage entre lui et nous, que pouvons-nous obtenir ? *Si non places, non placas*, dit un Père. On n'obtient de Dieu qu'à la condition de lui plaire, que dans la mesure où on lui plaît.

Ah ! je m'explique tant de prières inutiles. Je m'explique ces efforts qui restent sans succès, ces bénédictions qui ne bénissent point, ce ministère stérile, ce ciel d'airain sur ma tête. O mon Dieu ! lorsque je vous prie pour moi, pour mes frères, vous nous donnez sans doute, à mes frères comme à moi, tous les secours nécessaires. Mais pourquoi donc, ô mon Dieu, ne m'accordez-vous jamais les faveurs que je vous demande ? Pourquoi paraissez-vous toujours sourd à mes prières ? L'Ecriture et l'histoire de l'Eglise nomment tant de prêtres tout-puissants sur votre cœur ! Vous ne saviez rien refuser ! — « C'est vrai, mais ils ne me refusaient rien. Ils avaient tout pouvoir sur mon cœur, parce qu'ils m'avaient donné tout pouvoir sur le leur. »

Voulons-nous, Messieurs, que notre ministère soit béni ? Ne mettons pas de mesure dans notre amour pour Dieu. Exprimons-le, cet amour, en faisant pour lui ce qu'il commande et ce qu'il demande. Il faut, Messieurs, que notre vertu sacerdotale soit proportionnée aux dangers que nous avons à courir.

Vous ne pouvez plus déjà partager l'illusion de vos mères, qui pensent que votre salut est fait parce que vous avez revêtu les livrées de l'Église ; qui regardent le sanctuaire comme un port où jamais la tempête ne vient souffler. Vous savez bien, Messieurs, qu'il n'en est pas ainsi. Nous sommes toujours soumis à la loi du combat. Nous n'avons pas diminué le nombre de nos

ennemis, pas plus que nous n'avons allégé notre fardeau, le jour où nous nous sommes enrôlés dans la sainte milice. Nous aurons toujours de nombreux périls à éviter, de grandes luttes à soutenir.

Et d'abord, l'huile sainte de l'ordination, pas plus que l'eau du baptême, pas plus que le chrême de la confirmation, n'éteint point dans notre sang les ardeurs de la concupiscence. Le sacerdoce reçu ne tue pas le vieil homme. Nous le sentirons toujours remuer en nous; il nous faudra le réduire par une guerre continuelle et nous armer contre ses entreprises. Nous aurons à combattre la chair et le sang.

Nous aurons à combattre le démon, qui a un grand intérêt à la perte du prêtre et qui s'y acharne. Un prêtre perdu, c'est un grand nombre d'âmes perdues. L'esprit du mal, s'il fait tomber les colonnes du temple ou s'il les ébranle sur leurs bases mal consolidées, sait que, du même coup, il ébranle l'édifice tout entier. Il trouvera de nombreux alliés, il mettra en mouvement toutes les forces dont il dispose. Le monde, où nous sommes appelés à vivre, sera pour nous un perpétuel danger. Toutes les voix que nous entendrons, tous les spectacles que nous verrons seront autant de séductions puissantes dont nous aurons à nous garder. Il nous faudra marcher une main sur notre cœur, pour en comprimer et en régler les battements, et de l'autre repousser les ennemis qui nous attaquent. Nous devrons fermer les oreilles à toutes les sirènes enchanteresses et ne pas nous laisser éblouir par l'éclat des spectacles que nous aurons sous les yeux.

Notre ministère même nous créera des dangers. Il est telle de nos fonctions qui, par elle-même, est souverainement périlleuse. Médecins des âmes, nous aurons

à craindre les maladies contagieuses dont nous devons les guérir. Le Saint-Esprit nous en avertit dans son énergique langage : « On se salit, dit-il, à manier la poix », *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea*(1). Il n'est pas besoin d'y réfléchir longtemps, pour comprendre combien certains contacts avec le mal peuvent être dangereux.

Aussi, le monde juge ces dangers si grands que, selon lui, le prêtre ne peut y échapper et que, tôt ou tard, il y succombe. Il regarde notre vie comme un paradoxe, comme un défi téméraire et présomptueux jeté à la nature. Il nous suit des yeux avec la curiosité inquiète qu'inspirent des acrobates qu'on s'attend toujours à voir tomber. Par le fait, l'acrobate tomberait bientôt, s'il abandonnait le balancier qui lui sert à se maintenir en équilibre. Le prêtre, lui aussi, serait bientôt par terre, il serait bientôt précipité des hauteurs où il se tient, s'il abandonnait son appui nécessaire. Quel est cet appui ? Quel est notre secours contre les dangers que nous courons ?

Messieurs, il n'y en a qu'un. C'est dans sa perfection même que notre vertu trouve sa sauvegarde, son appui, son soutien.

Notre habit, notre caractère éloignent, sans doute, si nous les respectons et les faisons respecter, bien des périls. Ils en attirent d'autres.

Les pratiques de la piété vulgaire ne suffisent pas pour nous sauver.

La prudence chrétienne ne suffit pas davantage. Elle ne peut éviter tous les dangers, et il en reste toujours d'inévitables. D'ailleurs, il n'y a que la vraie et solide

(1) *Eccli.*, XIII, 1.

vertu qui soit prudente. La vertu médiocre est toujours téméraire.

La vertu médiocre, on en est bien vite lassé ; elle procure si peu de joie ! Il y a peu de sources d'eau vive à fleur de terre : il y a encore moins de joies vraies dans la vertu superficielle. Pour trouver la joie et la consolation dans la vertu chrétienne et sacerdotale, il faut la chercher dans ses profondeurs. « Ces moitiés de prêtres, disait un apôtre du clergé, ont toujours trop de piété pour jouir de leurs faiblesses et trop de faiblesses pour jouir de leur piété. »

La vertu médiocre ne nous éloigne pas assez du mal. Elle nous laisse jouer et folâtrer sur ses bords, où un faux pas peut nous précipiter. La vertu médiocre ne nous attire pas, elle ne nous mérite pas assez les bénédictions de Dieu. Le Seigneur règle sa générosité sur la nôtre, et il abandonne peu à peu ceux qui l'abandonnent peu à peu. La vertu médiocre nous met sur la pente douce qui descend aux abîmes. Il y a deux manières de tomber dans un gouffre. Tantôt on est précipité dans le vide, on tombe d'un seul coup au fond, l'abîme et tous ses échos en retentissent : on se réveille en sursaut, tout meurtri. D'autres fois, c'est une chute sourde et glissante. On s'est mis sur la pente, on s'y laisse aller d'un mouvement lent. On est rendu au fond sans s'en être aperçu, sinon qu'on ne peut pas aller plus bas. Voilà la chute que prépare la vertu médiocre.

Saint François de Sales a plus dit sur ce sujet, dans un mot, que nous ne pourrions dire dans un long discours : « Au grand air, les petits feux s'éteignent, et les grands s'allument. » Portez au grand air un mince flambeau, il n'est pas besoin d'une tempête, le plus léger vent va l'éteindre entre vos mains, le souffle de votre

bouche suffit. Ainsi il n'est pas besoin de mettre cette faible vertu à de longues ou dures épreuves, la plus légère va en avoir la fin. Au contraire, voyez cet incendie allumé, cette maison en flammes : le vent qui agite le vaste brasier l'allume de plus en plus. Il en est ainsi d'une vertu solide, élevée, généreuse. Si cette âme fervente sent le danger, elle multipliera ses efforts, elle redoublera ses mortifications, elle prolongera ses prières, elle sera plus vigilante, plus détachée que jamais. Le démon en l'attaquant n'aura gagné que des défaites, et les dangers traversés courageusement la laisseront plus riche en mérites et plus forte qu'auparavant.

C'est dans sa perfection que la vertu trouve sa sûreté ; c'est dans ses imperfections, dans la médiocrité qu'elle trouve ses dangers les plus grands. Lorsque vous aurez l'expérience des âmes, je ne crains pas de l'assurer à l'avance, peu de choses vous frapperont plus que cette double vérité. Vous verrez dans l'ordre moral ce que vous avez vu bien des fois dans le monde physique : on ne tombe guère en montant, c'est presque toujours en descendant. Ne craignez rien pour cette âme qui vise aux sommets de la perfection. Elle pourra bien faire quelque chute, mais elle ne tombera pas bien bas et ne sortira pas de sa voie. Elle sera bientôt relevée, elle aura bientôt repris sa marche vers ces sommets lumineux qui l'appellent. Mais dès qu'une âme reste stationnaire, dès qu'elle ne marche plus, elle est comme le vaisseau immobile au milieu de la mer, le jouet des vents d'abord et, peu après, la proie de la tempête. Une âme surtout qui aspire à descendre, qui trouve qu'elle en faisait trop pour Dieu et qu'il pourrait bien se passer avec moins, cette âme, Messieurs, elle est bien près des dernières catastrophes.

Donc, Messieurs, retenons que nous ne devons jamais fuir qu'en montant, et que c'est sur les hauteurs que nous trouverons un abri.

Nos relations avec les âmes et les besoins des âmes qui nous seront confiées supportent-ils, Messieurs, une vertu médiocre ? Que viendront-elles nous demander ? Un écrivain contemporain l'a dit dans une admirable parole : « Quand je veux de l'or, je vais chez l'orfèvre ; quand je veux de l'encens, je vais en chercher dans l'encensoir ; quand je veux de la sainteté, je vais en demander au prêtre. » C'est la sainteté, c'est la vie surnaturelle qu'on vient nous demander, Messieurs. Mais, nous disent les Pères, nous n'en sommes pas seulement les canaux, nous devons en être les réservoirs qui ne donnent que de leur trop plein. Aussi saint Denys l'aréopagite définit-il le prêtre une âme parfaite qui fait des parfaits : *Perfecti perficientes.*

Cette vie surnaturelle, il faut, pour que nous puissions la communiquer et la répandre, que nous la possédions dans sa plénitude. Si elle était imparfaite, elle ne pourrait attirer à nous ni les bénédictions de Dieu ni les âmes. Dieu règle sa générosité sur la nôtre. Il comble de ses grâces le prêtre qui s'est rendu agréable à lui par la sainteté de sa vie ; il les refuse justement à celui qui ne fait à son service que le strict nécessaire. De leur côté, les âmes ne sont attirées que par la sainteté. Il faut bien peu de chose pour scandaliser, il faut une vertu parfaite pour édifier.

Il y a quelque temps, deux prêtres se confiaient l'un à l'autre les tristesses de leur ministère. Ils en cherchaient ensemble les causes. Ils énuméraient les moyens qu'ils avaient employés en vain, ils en trouvaient d'autres qui ne leur inspiraient pas plus de confiance. Après y

avoir pensé, l'un deux dit : « Cela vient de ce que nous ne sommes point assez aimantés. » L'aimant attire le fer à lui. Le fer, par lui-même, n'attire pas le fer : il faut qu'il soit aimanté pour avoir cette vertu. L'homme, par lui-même, n'attire point l'homme à Dieu : il faut qu'il soit aimanté c'est-à-dire sanctifié. La sainteté : voilà l'aimant des âmes. Nous ne sommes point assez aimantés ! De la soutane du saint prêtre, il sort une vertu analogue à celle qui sortait de la robe de Notre-Seigneur. De sa personne comme de celle du divin Sauveur s'échappe une sorte de rayonnement magnétique qui attire les âmes.

Saint Jérôme explique ainsi la docilité des apôtres et leur empressement à répondre à l'appel de Jésus. « Ils avaient, dit-il, vu d'abord ses œuvres. Mais, de plus, l'éclat de majesté qui brillait sur la face de Notre-Seigneur et qui était le reflet visible de sa divinité cachée, attirait tous ceux qui le contemplaient. C'était comme un courant magnétique qui attirait à lui les âmes. »

Vous aurez d'abord à gagner les âmes, et ce n'est que par la sainteté que vous les gagnerez à la sainteté. N'est-ce pas la leçon que Notre-Seigneur donna à ses apôtres dans la pêche miraculeuse ? Ils avaient passé toute une nuit sans rien prendre, malgré la dépense de travail qu'ils avaient faite. Ils n'avaient recueilli que de la peine : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* (1). Jésus, leur révélant à la fois la raison de leur insuccès et le moyen de réussir leur dit : *Duc in altum*, « poussez au large. » Ah ! Messieurs, à combien de pêcheurs d'âmes il en peut dire autant ! Combien de prêtres qui se

(1) *Luc*, V, 5.

plaignent, comme les apôtres, de leur vie et de leurs efforts perdus !

Pourquoi en sont-ils à répéter avec le prophète : *In vacuum laboravi... et vane fortitudinem meam consumpsi* (1) ? Pourquoi tant d'années passées sans rien obtenir, tant d'efforts inutiles ? C'est qu'ils se sont tenus toujours terre à terre, qu'ils ne se sont point jetés en pleine mer. *Duc in altum*, « poussez au large » : voilà le secret des pêches miraculeuses. Lorsque, après vingt ans de vie sacerdotale et de ministère actif, vous regarderez dans vos mains, hélas ! peut-être n'y verrez-vous, Messieurs, que quelques épis qui ne formeront pas même une gerbe, comme ceux que le promeneur oisif cueille en passant. Et alors vous tremblerez d'avoir à présenter si peu au père de famille qui vous avait envoyés. A qui faudra-t-il vous en prendre, Messieurs, sinon à vous-mêmes ? On ne récolte que dans la proportion où l'on a semé.

Vous n'avez pas seulement à gagner les âmes. Vous avez à les former. Vous devez, selon le mot de saint Paul, les engendrer à la vie surnaturelle et vous devenez ainsi leurs pères dans l'ordre spirituel. Or, Messieurs, pouvez-vous donner ce que vous n'avez pas ? Je veux bien que vous ne transmettrez pas aux âmes vos imperfections. Vous ferez sans doute tous vos efforts pour leur cacher vos défauts ; jamais vous ne vous proposerez de les leur inoculer. Il n'est pas à craindre que vous les prêchiez de parole ; et, s'il est plus à craindre que vous le fassiez d'exemple, je veux bien supposer encore que vous saurez vous en garder. Non, elles ne tiendront de leur père spirituel aucun vice héréditaire.

(1) *Is.*, XLIX, 4.

Mais quel tempérament leur ferez-vous ? Cette vie que vous leur transmettrez ne sera-t-elle point une vie affaiblie, aussi imparfaite que la vôtre ?

Vous le voyez donc, Messieurs, que nous considérions nos fonctions, nos engagements, nos dangers, nos rapports avec Dieu, nos rapports avec le prochain, nous ne trouvons rien dans notre vie sacerdotale, qui supporte la médiocrité. J'entends cette médiocrité systématique. qui se contente de si peu, lorsqu'il s'agit de notre sanctification, de celle du prochain et de la gloire de Dieu.

Le mot du zèle apostolique, Messieurs, c'est le mot de la passion, c'est le mot de la bravoure militaire, c'est le mot des saints. « En avant ! » dit le soldat vaillant. *Affer ! affer !* « encore ! encore ! » dit toute passion toujours inassouvie, jamais satisfaite. Le saint, lui, dit quelquefois : *Satis est,* « c'est assez ! » C'est lorsque Dieu le fait boire à la coupe des célestes enivrements. Mais lorsqu'il lui présente le travail, la croix, les sacrifices austères, les dévouements, les devoirs lourds à porter, il dit : *Amplius* ! « toujours davantage ! »

Ah ! malheur à une armée, quelle qu'elle soit, lorsque ce cri du patriotisme et du dévouement : « En avant ! » ne trouve plus d'écho dans les âmes ! Malheur à l'Eglise, si, dans des temps comme ceux que nous traversons, ses soldats, ses officiers, ses ministres mesuraient leur courage au strict devoir, marchandaient le sacrifice et disputaient sur le dévouement et la vertu ! Oui, ce serait là, Messieurs, le plus grand des malheurs. Comparez ce malheur à la persécution, à la trahison, à la mort des forts d'Israël : je dis que le plus grand de tous incomparablement, c'est la médiocrité des soldats, restés fidèles au drapeau, mais qui le défendent mollement.

La persécution ravive la ferveur. Les lois spoliatrices provoquent des sacrifices généreux. Le sang, s'il coule encore, retrempe et rajeunit la foi ; il est, comme toujours, la semence de nouveaux chrétiens. La haute trahison, le sacrilège, dignes de toutes nos larmes, il est vrai, entrent, en quelque façon, dans le plan divin. « Malheur à qui s'en rend coupable ! » nous dit Notre-Seigneur. Mais il faut que ce mal affreux arrive, et Dieu saura en tirer le bien. C'est ainsi qu'il a souffert un Judas dans le collège apostolique. Mais il n'a pas voulu d'apôtres médiocres. Qu'en eût-il fait?

La mort des prêtres qui étaient la gloire et l'espérance de l'Eglise, ah ! Messieurs, qui pourrait y être insensible ! J'ai pleuré avec vous ce jeune prêtre enlevé par la mort, à la fleur de ses ans, à nos espérances et à notre admiration, au moment où il revêtait à Rome la brillante armure. Jeune et admirable soldat que la mort est venu prendre avant qu'il descendît dans l'arène, et quand il ne faisait qu'aiguiser ses armes! J'ai pleuré ce jeune Eliacin, qui n'a pu offrir que l'encens de sa pure jeunesse aux autels qu'il voulait défendre ; ces jeunes saints que Dieu a longuement préparés, qu'il montre à l'Eglise et qu'il appelle à lui : visions célestes sitôt évanouies !

Toutefois, ils font au ciel par leurs intercessions ce qu'ils auraient fait, ce qu'ils se promettaient de faire pour l'Eglise ici-bas, si Dieu leur en avait donné le temps. Et, pendant que nous les pleurons, ils nous sourient dans la gloire.

Mais le mal sans remède, la douleur dont rien ne console, c'est la perte des talents enfouis, dons de l'esprit, dons du caractère et du cœur ; c'est la perte de ces vies sacerdotales, qui s'écoulent comme entre deux

rives tranquilles dans une parfaite inutilité ; c'est la perte de tant de forces généreuses, données à l'Eglise pour le bien des âmes, et dissipées dans les vulgarités et les frivolités de la vie. Si Dieu nous dévoilait le monde des âmes, ce serait pour nous, j'en suis persuadé, le plus douloureux des spectacles et l'objet de nos plus vifs regrets. Nous verserions des larmes, quand nous verrions tant de sources vives un instant jaillissantes et sitôt taries ; tant d'arbres qui ont donné de si belles fleurs et si peu de fruits ; tant d'astres brillants et qui se sont perdus dans la nuit ; tant de flambeaux qui devaient illuminer l'Eglise et qui, après y avoir jeté quelques lueurs, n'y ont répandu que de la fumée ; tant de foyers où les âmes devaient trouver une vivifiante chaleur et qui ont été sitôt glacés ; tant de flèches de choix, *Sagittam electam,* devenues des flèches de rebut ; tant de germes heureux déposés dans l'âme avec la grâce du baptême, développés par la grâce de chaque sacrement et sitôt étouffés ! Ce jeune homme avait le don de la parole publique. L'ange avait touché ses lèvres du charbon enflammé ; ses premiers accents firent du bien aux âmes. Allez l'écouter à l'âge où son talent devrait être dans la pleine possession de lui-même et dans sa maturité : il ne sait plus que balbutier. Il n'a pas tenu son âme à la hauteur où l'on reçoit les inspirations sacrées. Cet autre se sentait sollicité par la science. Dieu lui en avait découvert les horizons et il lui avait donné des ailes pour les parcourir. Il n'a jamais pris son essor. A peine a-t-il marché, il a rampé terre à terre dans les sentiers battus par la foule. Notre-Seigneur appelait cet autre, par les attraits de sa grâce, à sa plus douce, à sa plus étroite intimité. Il voulait lui révéler les secrets de la vie inté-

rieure et le faire puiser, pour les répandre dans les âmes d'élite, les mystères de son cœur adorable. Il a déserté cette place de faveur et s'est jeté dans les dissipations de la vie du dehors : les âmes appelées à la perfection de l'amour n'auront pas d'initiateur.

Cet enfouissement des dons de la nature et de la grâce : voilà, Messieurs, le plus grand malheur de l'Eglise, le plus grand malheur des âmes ! Et c'est, plus peut-être que le mal commis, la plus effrayante responsabilité du prêtre. Ce sera peut-être la partie la plus véritable de son jugement. Ah ! lorsque Dieu, d'un jet de lumière, éclairera devant nos yeux le vaste champ du possible ; lorsqu'il mettra, en regard de ce que nous avons fait, ce que nous aurions pu faire, Messieurs, de quelle confusion nous serons saisis !

L'enfouissement des dons de Dieu, c'est notre remords, à nous, vos devanciers, Messieurs : c'est votre danger à vous-mêmes. Ah ! je vous en conjure, n'abaissez pas votre idéal au niveau de la réalité que nous mettons sous vos yeux. Ne l'abandonnez pas, parce que d'autres ont cessé de le poursuivre. Ne croyez pas que la sainteté n'est pas obligatoire pour le prêtre, ou qu'elle est impossible, parce que des prêtres mènent sous vos yeux une vie imparfaite. Vous trouverez, dans votre charité, beaucoup d'indulgence pour les personnes dont les imperfections, grâce à Dieu, vous choquent. Vous attribuerez leurs défauts à des circonstances qui vous échappent. Vous les mettrez sur le compte de l'usage, et vous vous direz que Dieu seul a droit de les juger. Mais que cette indulgence envers les personnes ne fasse en rien fléchir, dans votre esprit, les principes. Rappelez-vous d'ailleurs que l'aurore ne doit pas ressembler au soir ! Si

vous commencez comme nous finissons, comment finirez-vous vous-mêmes ?

L'apôtre a pu dire : « Soyez mes imitateurs. » Mais il ajoutait : *Sicut et ego Christi* (1). Un prêtre pourra être votre modèle, s'il est lui-même conforme au divin modèle, au prêtre par excellence, Notre-Seigneur. C'est le seul que l'Eglise vous ordonne d'imiter : *Imitamini quod tractatis*. Ayez toujours les yeux fixés sur ce modèle divin : *Inspice et fac secundum exemplar* (2). Proposez-vous de reproduire en votre âme, dans la mesure de la faiblesse humaine, toutes les perfections du divin Sauveur. Sans doute vous resterez toujours loin de ce divin idéal. Mais, en nous le proposant, Dieu nous demande d'y tendre et non de l'atteindre. Ce sera assez pour notre bonheur et notre gloire, si nous y mettons tous nos efforts.

(1) *Cor.*, XI, 1.
(2) *Exod.*, XXV, 40.

LE SILENCE

Tempus tacendi (1).

Il importe, Messieurs, que la retraite apprenne aux nouveaux et rappelle aux anciens ce que doit être la vie du séminaire. Nous avons vu hier qu'elle doit être une vie de travail et d'étude, et nous avons dit l'objet de cette étude et de ce travail. Mais ce qui la distingue et la caractérise le mieux, vous le savez déjà tous, c'est qu'elle est une vie de discipline et de règle.

Je ne me propose point de vous dire ici les motifs divers et graves qui vous font un devoir de vous soumettre au règlement de la maison. Je voudrais seulement vous recommander plus particulièrement celle de ses lois qui est la plus exposée à être violée : la loi du silence.

Il n'est pas besoin d'avoir vu le traité de l'Eglise, et d'y avoir appris la distinction, inventée par les protestants, entre les points fondamentaux et les points non fondamentaux, pour la deviner et l'appliquer à la règle

(1) *Eccl.*, III, 7.

du séminaire. On distingue entre ses diverses prescriptions celles qui paraissent dignes d'être respectées et celles que l'on peut violer sans grand dommage ; et l'on place presque toujours dans la classe des choses qu'on peut impunément négliger, sans les mépriser toutefois, la règle du silence. Le règlement oblige-t-il sous peine de péché ? Et, quand même il obligerait sous peine de péché, n'y a-t-il pas, dans les manquements qu'on y peut faire, légèreté de matière ? Qu'est-ce qu'un mot dit par-ci par-là à l'oreille d'un voisin ? Une fois entré dans la voie de cette casuistique relâchée, on ne sait plus où on s'arrêtera. On se permet facilement de parler, quand le règlement le défend. On se le reproche très faiblement, et les causeries finissent par prendre un temps considérable sur celui qu'on doit donner au travail et au recueillement. C'est avec cette indulgence que jugent beaucoup de séminaristes.

Mais voulez-vous, Messieurs, savoir comment on en juge plus tard ? Ouvrez la vie du cardinal Pie. Les prêtres, qui ont été ses condisciples à Saint-Sulpice, nous ont raconté que ses talents de conversation, sa bonne humeur et son entrain charmant l'avaient, plus d'une fois, entraîné à causer dans des circonstances où la règle l'interdit. A la fin de sa vie et arrivé au sommet des dignités ecclésiastiques, le pieux cardinal se souvint de ces infractions à la règle du séminaire : par son testament, il fonda une messe annuelle à Saint-Sulpice, pour l'expiation de ses manquements à la règle de son noviciat ecclésiastique.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprend ce jugement sévère porté sur des fautes qui seraient légères dans les balances du monde, mais qui pèsent dans celles du sanctuaire. On comprend pourquoi les saints ont

tenu à établir et veulent qu'on maintienne si rigoureusement la loi du silence. Vous avez à vivre ici, Messieurs, de trois vies : de la vie intellectuelle, de la vie intérieure, et de la vie commune. Chacune de ces trois vies demande impérieusement comme condition essentielle l'observation religieuse du silence réglementaire.

Je dis d'abord que, sans le silence bien gardé, vous ne pouvez vivre ici de la vie intellectuelle dont vous devez vivre.

Vous avez deux choses à faire à ce point de vue : premièrement, recevoir l'enseignement qui vous est donné ; deuxièmement, le féconder et vous l'assimiler par vos réflexions personnelles. C'est en classe que vous le recevez, c'est dans votre cellule que vous devez vous en pénétrer. Au pied de la chaire de vos maîtres, comme à votre table de travail, vous avez besoin de silence.

D'abord vous devez observer le silence, pour recevoir l'enseignement de la science divine qui vous est offert ici. Le séminariste, devant ses maîtres, doit se considérer comme Jésus au milieu des docteurs. Le saint Evangile nous dit que le divin Enfant les écoutait et les interrogeait. Il leur répondait aussi, et les docteurs étaient dans l'étonnement de ses réponses. Voilà, Messieurs, ce que vous devez être vis-à-vis de vos maîtres. Voilà tout ce que vous devez faire en leur présence : les écouter, les interroger, leur répondre. Apporter une attention sérieuse à leurs paroles. Les interroger, non pas, comme les scribes et les pharisiens l'interrogeaient plus tard, pour lui tendre des pièges et le surprendre par ses paroles : *Ut caperent eum in sermone* (1) ; non pas, comme quelques esprits légers sont tentés de le faire,

(1) *Matth.*, XXII, 15.

pour l'amusement de la galerie ; mais pour demander plus de lumière, pour mieux entendre les vérités exposées. Répondre à leurs interrogations. Et je souhaite, Messieurs, que vos maîtres aient quelquefois les doux et agréables étonnements des docteurs de Jérusalem, en entendant vos réponses. Ce sera la meilleure récompense de leur dévouement. Mais ce n'est que pour cela, pour interroger sobrement et pour répondre quand il est interrogé, que l'élève peut ouvrir la bouche. Que devient l'enseignement du maître, s'il est reçu par des esprits dissipés ? Autant vaudrait parler dans un désert.

Si le silence le plus profond doit régner dans la classe, il ne doit pas être moindre dans votre cellule. La cellule d'un séminariste ! Je n'en parle qu'avec respect. Je n'y pénètre qu'avec émotion. Tout m'y charme. Comme elle ressemble bien à la chambre du prophète chez la Sunamite ! Elle est étroite comme elle, *cœnaculum parvum*. Et j'y trouve le même simple mobilier : un lit, *in eo lectulum ;* une table, *mensam ;* et la lampe ou le chandelier, *et candelabrum*. C'est entre ses murs blancs et nus que s'élabore, sous l'œil de Dieu, la formation du lévite et du prêtre. C'est là que s'écoulent, rapides et douces, à la lampe des longues soirées d'hiver, ces heures de travail calme et fécond. C'est là qu'on reste en tête à tête, si je l'ose dire, et qu'on prolonge ces entretiens bienfaisants avec les grands maîtres de la pensée chrétienne. C'est là qu'au pied du crucifix, montent ces prières qui partent, comme autant de flèches, pour aller au cœur de Dieu. C'est là que l'on reçoit ces pures illuminations qui, tantôt font le jour sur une vérité incomprise, tantôt éclairent un avenir. Y introduire les bruits vulgaires d'une banale conversation, ce serait, à mon sens, profaner un sanctuaire. Laisser en-

vahir la cellule du séminaire par le bavardage, ce serait troubler ce travail fécond de l'étude, ce serait perdre les heures les plus précieuses de votre vie intellectuelle.

Il faut que tous les bruits du dehors viennent expirer au seuil de cette maison, et que les bruits de la maison elle-même expirent au seuil de votre cellule. Qu'elle soit l'inviolable asile du silence, même si vous êtes obligés de la partager. Ne la quittez que par force et à contre-cœur ; et les heures que vous y passerez vous paraîtront courtes et vous seront douces : *Cella continuata dulcescit*. Elle n'engendre l'ennui que pour le séminariste qui ne sait pas y demeurer, et qui s'y regarde comme en prison cellulaire. Ménagez en avares vos heures de travail. On n'est point dissipé sans être dissipateur, et, ici, on est dissipateur du meilleur de son bien, de ses années les plus heureuses et les plus favorisées de la vie. Plongez-vous, Messieurs, dans ce calme silence de votre cellule, goûtez-le, savourez-le longuement, car il y est doux. Et si, par moments, vous avez quelque désir d'en sortir trop tôt, rappelez-vous qu'il est la condition nécessaire de tout travail intellectuel, de toute formation intellectuelle. Impossible à un esprit dissipé de nourrir jusqu'à maturité une pensée sérieuse. Impossible à une jeune intelligence de se fortifier et de grandir par la réflexion, si elle ne sait pas se recueillir.

Mais, Messieurs, vous devez vivre ici d'une vie supérieure à la vie intellectuelle : vous devez vivre d'une vie intérieure. J'entends, par vie intérieure ou spirituelle, l'ensemble des relations intimes de votre âme avec Dieu. Il vous faut garder le silence, pour écouter les maîtres, mais il vous faut plus encore garder le silence, pour écouter le Maître.

Il faut se taire lorsque Dieu parle. Et où ne parle-t-il pas ici ? Il vous parle, non seulement par ses intermédiaires et ses représentants, qui vous transmettent ses avertissements ou ses ordres. Il parle plus souvent encore à l'âme comme un esprit parle à un esprit : *Sine strepitu verborum.*

Si l'âme est distraite, inattentive ; si, au lieu de prêter, de tendre l'oreille à la divine parole, elle s'entretient avec les hommes des vulgarités de la vie, Dieu ne pourra se faire entendre. Et qui peut nous dire, Messieurs, combien de paroles utiles à entendre, qui nous auraient donné consolation dans nos peines, lumière dans nos troubles, force dans nos défaillances, ont été pour nous des paroles perdues, parce que notre âme n'était pas en silence ! C'est Dieu qui est le vrai, l'unique maître — et ce titre n'est pour les hommes qu'un titre emprunté — comme il est le seul et unique Père de qui découle toute paternité. C'est lui qui porte la vérité là où la parole humaine ne peut la porter. C'est lui qui enseigne ce qu'il nous est utile d'apprendre, ce que nous ne pouvons apprendre que par lui. Ce maître, nous l'interrogeons encore ; mais nous ne l'écoutons point. Nous lui posons une question ; et nous n'attendons pas la réponse. Nous lui disons : *Domine, quid me vis facere* (1) ? Et aussitôt nous nous occupons d'autre chose, comme Pilate qui demande à Notre-Seigneur : *Quid est veritas* (2), et qui tient si peu à le savoir qu'il sort aussitôt. Comment pourrions-nous ainsi nous instruire à cette divine école ? « Ce n'est que dans le silence et le recueillement, nous dit le pieux auteur de l'*Imitation*, que l'âme fidèle

(1) *Act.*, IX, 6.
(2) *Jo.*, XVIII, 38.

peut faire quelque progrès » : *In silentio et quiete proficit anima devota.* Soyons toujours prêts à recevoir tous les divins messages qui nous sont envoyés du ciel.

La pratique du silence nous donne encore le moyen de nous vaincre, d'exercer notre volonté, d'apprendre à nous commander à nous-mêmes. Grande chose, plus importante encore que de développer nos facultés intellectuelles ! Notre volonté est la partie faible de notre âme ; elle a reçu la plus profonde blessure qu'ait faite à notre nature le péché originel ; et, à cette blessure première, chacune de nos fautes en a ajouté une nouvelle. C'est en luttant contre nous-mêmes, que nous pouvons reprendre l'empire que nous avons perdu sur nous-mêmes. Tout acte par lequel notre volonté s'impose à nos puissances inférieures, toute résistance à ce qui, dans notre vie, serait un désordre, augmente cet empire et nous rend maîtres de nous. La lutte victorieuse contre la tentation ou les entraînements du dehors y contribue puissamment. Mais, ici, vous êtes à l'abri de beaucoup de ces combats, et pourtant il importe d'exercer votre volonté. Vous ne pouvez le faire plus efficacement qu'en vous soumettant à la loi du silence. Si vous avez habituellement assez de force sur vous pour arrêter un mot prêt à s'échapper, pour maintenir ce frein salutaire à votre bouche, vous acquerrez cet empire heureux qu'il vous sera bien utile de retrouver dans d'autres occasions. De plus, ne croyez pas que ce n'est qu'ici, au séminaire, qu'il faut savoir se taire. Vous aurez plus tard, dans le monde, à pratiquer le silence en des circonstances très délicates, et vous n'y manqueriez pas sans de graves inconvénients. Il vous faudra garder le silence de discrétion qui tait les secrets des autres, le silence de charité qui laisse

la parole aux autres, le silence de prudence qui attend le moment opportun pour parler, le silence d'humilité qui cache ce qui pourrait nous être avantageux aux yeux des autres. C'est en pratiquant ici le silence de règle, que vous pourrez un jour, dans le ministère et dans le monde, le pratiquer facilement sans qu'il vous en coûte. Vous serez, comme on dit, maîtres de votre langue, et habitués à lui imposer le silence au nom du devoir et de la règle. Vous saurez ne vous en servir que lorsque le devoir vous le commandera ou que les circonstances vous le permettront.

Enfin, Messieurs, une troisième considération qui donne un grand prix à l'observation du silence dans notre vie intérieure, c'est qu'elle est un très facile et très efficace moyen de pénitence. Vous n'avez point repassé les fautes de votre vie, Messieurs, pendant cette retraite sans éprouver, j'en suis sûr, un vif désir d'expiation. Vous avez vu l'immensité de vos dettes et vous avez à cœur de les payer. Peut-être vous a-t-il semblé, à certains moments, que la Trappe, ses austérités, son silence perpétuel, ne seraient pas trop pour rendre à la justice de Dieu tout l'honneur que vos péchés lui ont enlevé. Ne faites point de projets de pénitence chimériques, Messieurs. Vous avez, sans sortir de la maison, un moyen de pénitence proportionné à vos forces, s'il ne l'est pas à vos fautes, qui aura l'avantage de n'être pas de votre choix— ce qui le rendrait peut-être suspect — mais que Dieu lui-même vous indique et vous offre. C'est l'observation rigoureuse du règlement de la maison. *Mea maxima pœnitentia, vita communis.* Voilà, disait un saint, la plus excellente de toutes les pénitences. Et, parmi les prescriptions du règlement, le silence est un des points les plus pénibles à la na-

ture. Il en coûte de l'observer parfaitement et toujours. Mais on le peut toujours faire sans danger pour sa santé. Tout le monde ne peut pas prendre la discipline, jeûner, se priver de sommeil. Tout le monde peut se taire, lorsque la règle défend de parler. Mettez dans vos résolutions de retraite, Messieurs, celle-là en première ligne. Si vous avez pris celle de vous livrer à certaines mortifications particulières, votre directeur, à qui vous les soumettrez, vous les fera effacer peut-être. Mais si vous avez oublié celle-là, je suis persuadé qu'il vous y fera penser et vous fera un devoir de l'ajouter aux autres. Et une fois que vous aurez pris cette résolution, tenez-y généreusement. Il y faut mettre de la générosité et du courage, plus qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. En effet, il prend souvent des démangeaisons de parler, et il semble que c'est dans le temps prohibé qu'on les éprouve le plus vivement. Quelquefois aussi — c'est triste à dire — on a à combattre le respect humain. On se trouve auprès d'un confrère d'une conscience peu scrupuleuse, et qui se permet des infractions fréquentes et faciles à la loi du silence. On n'ose pas lui faire la leçon et paraître plus scrupuleux que lui. Et, malgré les avertissements de la conscience, malgré les résolutions et les promesses, malgré toutes les lumières qui nous font comprendre le prix du recueillement, on se laisse aller à des conversations qu'on se reproche toujours et qu'on ne s'interdit jamais.

Vous le voyez, Messieurs, le silence au séminaire, c'est le besoin de chacun. J'ajoute que c'est le droit de tous. Tous, vous avez le droit de demander que ce calme de votre existence, nécessaire à votre vie intellectuelle, à votre vie spirituelle, ne soit pas troublé.

La vie commune que vous avez à mener ici vous fait un devoir plus rigoureux encore du silence.

Comme dans toute société bien ordonnée, vous avez ici, Messieurs, des supérieurs et des égaux. Eh bien, vous devez observer le silence, par respect pour l'autorité qui vous l'impose, et par charité pour les confrères qui vous entourent.

Les saints personnages qui ont écrit les règles des séminaires, sont unanimes à y inscrire la loi du silence. Et l'Eglise, en adoptant leurs règles, les a revêtues de sa haute et solennelle sanction. Quelle témérité ne serait-ce pas à un séminariste, de mépriser ce que l'esprit de Dieu a inspiré à un saint Vincent de Paul, à un saint Charles Borromée, à un Olier, ce que l'Eglise approuve, ce que tous les évêques font observer avec un si grand soin dans leurs séminaires !

Mais je suppose, Messieurs, que cette loi du silence ne fût pas portée par les supérieurs, vous-mêmes vous en sentiriez le besoin. Imaginons deux cent cinquante jeunes gens, comme vous êtes ici, se réunissant dans une maison commune, dans un même but, celui de se préparer par l'étude et la prière à devenir, dans cinq ans, des prêtres selon le cœur de Dieu. Ils n'ont aucune tradition à suivre, aucun mode de vie qui leur soit imposé. Il faut qu'ils trouvent d'eux-mêmes leur *modus vivendi* en commun. Les voilà donc réunis comme en concile. Ils délibèrent sur les meilleures conditions dans lesquelles ils peuvent vivre, pour atteindre leur but commun, qui est d'acquérir en cinq ans la vertu et la science du prêtre. Ce ne sont pas des enfants, ce ne sont pas des écoliers, des collégiens, mais des jeunes hommes sérieux, pénétrés de la gravité de leur avenir, et décidés à prendre les meilleurs moyens pour le préparer.

Eh bien, je dis, Messieurs, que je sais bien ce qui sortira de leurs délibérations. Après quelques essais, peut-être quelques tâtonnements, il en sortira le règlement que vous suivez, que vous n'avez point eu besoin d'inventer, avec à peu près tous ses points de détail, certainement avec toutes ses grandes lignes. Mais, du premier coup, on y inscrira la loi du silence, on y écrira : *Tempus tacendi*. Il y aura des heures où l'on ne devra pas parler. Sans cela, Messieurs, que deviendrait la maison ? Que pourrait-on y faire ? Comment s'y livrer au travail ? Comment y prier ?

Dans une maison commune, on ne manque point au silence sans faire tort aux autres comme à soi-même. Si vous ne craignez pas de perdre votre temps, craignez, du moins, de le faire perdre aux autres. Si vous êtes assez malheureux pour faire peu de cas du recueillement habituel, de l'union de cœur à Dieu, n'allez pas, du moins, troubler le travail de la grâce dans le cœur de votre frère.

Vous devez, Messieurs, respecter les heures de travail de vos confrères. N'allez pas les interrompre par des visites importunes, sans raison, ou plus prolongées qu'il n'est nécessaire.

Vous vous devez enfin le bon exemple de l'observation du silence dans les exercices communs. Ces réunions nécessaires font souvent naître la tentation de parler. Résistez-y pour la bonne édification de tous.

Vous le comprenez, Messieurs le séminaire doit être la maison du silence, ou, comme dit le poète, le royaume du silence. Il n'y a aucune de ses parties qui ne doive être enveloppée dans ce vaste silence : lieux de réunions, cellules solitaires ou partagées, lieux de passages, cloîtres, corridors qu'on ne doit parcourir qu'à pas discrets et muets à leur manière.

Toutes les heures de cette vie tranquille et calme, en dehors des récréations, doivent s'écouler silencieuses : heures de l'étude en commun, heures du travail isolé, heures de la prière ou du repos de la nuit. Partout et toujours on ne doit entendre que le silence.

Dans les premiers jours des vacances, je visitai une maison religieuse de notre pays, en compagnie de quelques-uns d'entre vous, la maison des Petites-Sœurs des Pauvres à la Tour Saint-Joseph. Nous en parcourûmes les réfectoires, la chapelle, les vastes salles, les dépendances, tout enfin. Et, lorsque notre visite fut terminée, un de nous fit cette observation que, dans cette immense maison, remplie de près de six cents novices, nous n'avions entendu de bruit qu'à la basse-cour. Puissent tous les visiteurs du séminaire dire quelque chose de semblable, à savoir, qu'on peut en parcourir tous les étages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, sans y entendre, aux heures du silence réglementaire, le moindre bruit !

Si ce vœu était rempli, Messieurs, le succès de la retraite serait assuré. C'est même à ce signe et à ce seul signe qu'on peut juger du succès d'une retraite de grand séminaire.

Les plus âgés de vos maîtres se souviennent d'avoir vu passer ici, il y a une quarantaine d'années, un religieux qui a laissé un nom vénéré dans la Compagnie de Jésus, le P. Renaud, qui en fut provincial. Il donna plusieurs retraites dans cette maison, et, chaque fois, après son passage, on constatait que le silence était observé avec une exactitude scrupuleuse. Six mois plus tard, le silence de la retraite durait encore.

Ce n'étaient pas là des retraites manquées : on pouvait en juger à ce résultat.

Hélas ! il n'en est pas toujours ainsi. Un autre prédicateur alla dans un séminaire prêcher une retraite d'ordination. On écouta ses sermons avec la plus flatteuse attention. Les directeurs, bons juges, hommes d'intelligence et de goût, lui en firent les plus beaux compliments. Le prédicateur en rabattait bien un peu, mais il en crut une partie. Il s'en allait de la maison, persuadé, non pas qu'il avait prêché seulement, mais qu'il avait fait une bonne retraite, que la maison s'en ressentirait, et que les ordinands en garderaient un bon, un long, un salutaire souvenir. Comme il allait sortir, il rencontra sur son passage plusieurs groupes d'ordinands prolongeant tranquillement, après le son de la cloche, leurs conversations. A cette vue, le pauvre prédicateur vit clair. Il comprit qu'il avait perdu son temps et sa peine et que, s'il avait réussi à faire plaisir à quelques-uns, ses efforts n'avaient pas été bénis de Dieu. Messieurs, nous pourrons tous savoir, vous et moi, dans quelques semaines, si la retraite de cette année est bonne. Il suffira de voir si le silence est observé ou s'il ne l'est pas.

LES CONVERSATIONS

Tempus loquendi (1).

Le règlement, Messieurs, vous ferme la bouche pendant les heures consacrées au travail et à la prière. Il vous l'ouvre pendant les récréations : *Tempus tacendi, et tempus loquendi*. Votre vie n'est pas une vie de trappiste condamnée à un éternel silence. Nous avons vu hier combien il vous importe d'observer la loi du silence, puisque, sans elle, il ne pourrait y avoir ici ni vie intellectuelle, ni vie spirituelle, et que le silence, qui est un besoin pour chacun, est le droit de tous. Aujourd'hui parlons des conversations qui, plus que les jeux, dont la plupart sont incompatibles avec les goûts plus sérieux de votre âge et avec votre habit, remplissent vos récréations.

Le sujet est plus grave qu'il ne paraît au premier coup d'œil, Messieurs. Si nous avons eu raison de dire qu'on peut juger de la ferveur d'un séminaire par la plus ou moins grande fidélité au silence, nous

(1) *Eccl.*, III. 7.

pouvons dire qu'il faudrait ajouter à ce critérium le niveau des conversations. Je dis le niveau ; car il ne peut être ici question de leur nature. On peut craindre pour les conversations d'un collège ou d'un petit séminaire, qu'il ne s'y glisse des légèretés ou même des grossièretés dangereuses ou coupables. Ici, nous n'avons rien de pareil à craindre. On n'a point à exprimer le vœu que les conversations y soient plus épurées, mais il importe de rappeler qu'elles doivent toujours être élevées.

Grave sujet, disons-nous, parce que, remarquez-le, Messieurs, l'œuvre de la formation ecclésiastique est une œuvre commune. Vous n'êtes pas isolés ici ; vous vous faites nécessairement, sans le savoir et comme malgré vous, l'école mutuelle. Vous exercez les uns sur les autres, par des moyens insaisissables, une influence certaine qui atteint des profondeurs inappréciables.

Vous l'exercez, cette influence, par tous vos actes, par tous vos exemples, mais surtout par vos conversations. A côté de l'enseignement donné par vos maîtres, à coté de leur direction, il y a une impulsion imprimée par vous-mêmes, un enseignement que vous donnez et que vous recevez tour à tour. Ce que l'on appelle l'esprit de la maison se forme-t-il uniquement des principes que vos directeurs vous inculquent? Non, Messieurs, les idées que vous vous communiquez et que vous acceptez les uns des autres en conversation, en sont certainement l'élément principal et le fond.

Aussi tous les maîtres de la vie sacerdotale et religieuse ont-ils compris la nécessité de surveiller les conversations, et de les faire concourir à l'œuvre commune, je veux dire à la formation des jeunes novices ou des élèves du sanctuaire. Qu'arriverait-il, en effet, si l'échange d'idées qui se fait en récréation contre-

disait celles que les directeurs s'efforcent de faire entrer dans les esprits ? Qu'arriverait-il, si l'esprit ecclésiastique n'avait la parole que dans la chaire des directeurs et dans les réunions solennelles, et si l'esprit du monde régnait dans les entretiens et les récréations ? Qui l'emporterait, de l'action des condisciples ou de l'action des maîtres ? Il serait bien à craindre que, dans un pareil conflit, la victoire n'appartînt ni à la foi ni à la raison.

Pénétrés de la crainte d'un si grand péril, quelques-uns ont voulu réglementer les conversations comme tant d'autres choses. J'en sais un exemple singulier. Dans un noviciat d'un ordre célèbre, le maître des novices, pour que la conversation n'allât pas se perdre sur un terrain prohibé ou s'égarer inutile dans des futilités peu conformes au but sérieux de la vie religieuse, indiquait lui-même le sujet de conversation qui devait être traité en récréation. On le trouvait affiché à la porte de la cour en entrant, et l'on devait s'efforcer, pendant la récréation tout entière, de ne pas plus sortir du sujet que de la cour. A mon humble avis et sans doute aussi au vôtre, Messieurs, c'était un excès. Vous vous emprisonneriez difficilement et de mauvaise grâce dans un sujet de conversation choisi à l'avance, imposé, et dont il ne vous serait pas plus permis de vous écarter, que de sortir du sujet d'une dissertation ou d'un prône.

Oui, cela est excessif, parce que c'est méconnaître ce qui fait l'essence même de la conversation. Tout son charme est dans la spontanéité et dans la liberté de ses allures. Quand vous la dépouillez de cela, que lui reste-t-il pour agréer et plaire ? Si vous voulez qu'elle vous repose, laissez-la marcher son train.

Qu'elle coure à travers champs et du côté qu'il lui plaira, la bride sur le cou, pourvu qu'elle ne passe pas les bornes. Qu'elle ne sente aucun joug, aucune entrave. Laissée à elle-même, elle fait mille capricieux voyages. Elle va, vient, fait cent tours et détours, s'arrête, part de nouveau, aborde tous les sujets, ne les approfondit que par hasard, d'ordinaire les effleure à peine, perd son point de vue, le reprend pour le perdre encore, ne craint ni les parenthèses ni les digressions. Elle ne recule que devant les dissertations. Elle mêle l'utile à l'agréable, le grave au doux, le plaisant au sévère, le sourire aux larmes. Elle se promène lentement autour d'une idée, s'y repose, reprend sa course ou son vol, touche à tout, ne se fixe à rien. La Fontaine, qui s'y entendait bien, l'a dit avec son charme ordinaire :

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille se repose
Et fait du miel de toute chose.

A quelles règles voulez-vous assujétir une chose aussi capricieuse, aussi insaisissable ? Elle n'en observera aucune. Ou, si elle en accepte une et la suit, elle ne sera plus elle-même. Ce sera quelque chose de plus grave et de plus respectable peut-être, ce ne sera plus cette chose légère et charmante, qui est le repos et le plaisir de l'esprit, et qu'on appelle la conversation. Sa règle à elle, est de n'en point avoir. Elle se fait son chemin et va de son pas.

Je me trompe. Elle a une règle et, quand on y regarde de près, il est facile de la découvrir. Toute con-

versation qui vous a plu l'a observée sans s'en rendre compte. Et cette règle, la voici : on parle bien de ce qu'on aime. Et, comme tous ici, Messieurs, vous n'aimez que ce que vous devez aimer : Dieu, l'Église, les âmes, la science sacrée, la vérité, la vertu, le bien sous toutes les formes, nous n'avons qu'à vous dire : Parlez de tout ce que vous aimez.

Le faites-vous, Messieurs ? Je crains que non. Je crains que, par une singularité étrange, vous ne parliez pas de tout ce que vous aimez. Ce que vous aimez certainement le plus, n'est pas ce dont vous parlez le plus. Je ne croirai jamais que Dieu n'a pas une plus grande place dans votre cœur que dans vos conversations. Je ne croirai jamais que la piété, qui occupe si peu vos entretiens, occupe aussi peu vos cœurs. Je m'en étonne, Messieurs, car enfin, Notre-Seigneur nous a dit que la bouche parle de ce qui remplit le cœur : *Ex abundantia cordis os loquitur* (1). Je m'en étonne encore plus, quand je pense que vous êtes là deux cent cinquante, animés des mêmes sentiments, n'ayant rien à vous cacher, rien à vous apprendre sur votre manière de penser et de sentir. Que, dans le monde, on soit obligé de refouler au fond de son cœur ses meilleurs sentiments, pour les mettre à l'abri de la contradiction et ne pas les exposer à l'insulte, je le conçois. Mais vous, Messieurs, avez-vous à vous gêner les uns vis-à-vis des autres ? N'avez-vous pas les mêmes principes, les mêmes amours, les mêmes vues d'avenir, les mêmes aspirations et souvent les mêmes souvenirs ? Ne vous imposez donc pas cette torture, qui doit être si dure à un cœur aimant, de ne pas pou-

(1) *Matth.*, XII, 34.

voir parler de ce qu'il aime. Parlez de Dieu, parlez de son Eglise, de ses douleurs, de ses gloires, de ses immortelles espérances. Parlez des lumières incomparables que ses enseignements répandent sur toutes choses. Parlez de la piété chrétienne, de celles de ses pratiques qui vous sont les plus utiles. Parlez de tout ce qui vous a édifiés, portés au bien. N'est-il pas malheureux, qu'on ne puisse parler de toutes ces choses ravissantes qu'en chaire et jamais dans la conversation, que deux amis mettront en commun tout le reste et ne se parleront jamais de ce que l'un et l'autre aiment le plus, de Dieu et des choses de Dieu ? Messieurs, n'en soyez ou n'en restez pas là. Demandez à Notre-Seigneur le don, le grand don, car c'en est un, de savoir parler de lui, de ses intérêts et de tout ce qui le touche. Si vous l'obtenez, si vous en faites usage dès votre séminaire, vous verrez plus tard de quel secours il vous sera, dans votre ministère auprès des âmes.

Est-ce là tout l'objet possible de vos entretiens, Messieurs ? Faut-il vous enfermer dans le cercle vaste, il est vrai, mais déterminé des conversations pieuses ? Non, assurément, vous pouvez en sortir.

Il y a une trentaine d'années, dans une petite ville du diocèse, quelques élèves du grand et du petit séminaire se réunissaient tous les jours, pendant les vacances, pour se promener ensemble. Ils s'associaient parfois un très pieux jeune homme de leurs amis, boulanger de son état, et qui n'était pas le moins édifiant de la bande. Un jour, la promenade avait été plus longue que d'ordinaire et elle avait été remplie par une conversation plus enjouée que de coutume. Le lendemain, un des ordinands dit au jeune laïque : « Il me semble que tu as trouvé nos conservations bien légères, hier soir. » « J'avoue que ce

fut ma première pensée. Mais, en réfléchissant, je me dis : moi, je ne travaille que de corps ; je n'ai besoin que de me reposer le corps. Ainsi je peux bien faire une lecture de l'*Imitation*, du *Combat spirituel* ou du P. Surin entre deux fournées : cela me délasse. Mais vous autres, vous travaillez d'esprit, c'est l'esprit qu'il faut délasser. » J'ai toujours retenu cette parole comme une des plus sensées et des plus charitables que j'aie entendues de ma vie.

Mon ami avait raison. Vous travaillez d'esprit, c'est l'esprit qu'il faut délasser. Vous ne le délasseriez pas du tout, si vous alliez reprendre, pendant vos récréations, les argumentations de la classe dans une conversation savante, ou le sujet d'oraison du matin dans une conversation pieuse.

Mais, Messieurs, prenons garde. Vous ne voulez pas vous enfermer dans le sérieux. Ne vous enfermez pas non plus de parti pris dans l'enfantillage. Vous n'êtes plus des enfants, et l'on doit s'en apercevoir en vous écoutant : *Quum essem parvulus, loquebar ut parvulus* (1). Quand vous l'étiez encore, on pouvait vous passer bien des choses qu'on ne vous passera plus. S'il est fatigant d'être toujours sérieux, il est aussi fatigant de toujours plaisanter et rire. Prenez garde : à force d'éviter le pédantisme, vous pourriez tomber dans l'excès opposé et vous sentiriez bientôt, si vous aviez du bon sens et du goût, qu'il est aussi gênant. Que la plaisanterie soit de mise dans les conversations de votre âge, il faudrait n'en avoir jamais été pour le nier. Mais faites en sorte qu'elle soit toujours de bon ton, toujours décente, digne de votre habit. Assaisonnez-la de sel at-

(1) 1 *Cor.*, XIII, 1.

tique, si vous en avez à y mettre : peu de sel gaulois. Maintenez-la toujours dans les bornes de toutes les convenances, surtout restez dans votre caractère. N'essayez point de vous rapprocher, malgré les différences de votre nature et la tournure de votre esprit, d'un genre qui a auprès de vous des succès de société. Soyez et restez vous.

C'est le plus sûr moyen de plaire ou de vous faire supporter des autres, selon votre destinée.

La première qualité qui doit distinguer nos conversations, c'est donc le bon sens. La seconde, c'est le bon esprit. Et, par bon esprit, il faut entendre d'abord l'esprit chrétien, l'esprit de foi. Ne parlons pas toujours, disions-nous, de nos oraisons : c'est juste. Mais ne nous mettons jamais en contradiction avec elles. Parlons comme nous pensons à ce moment-là, devant Dieu et à sa lumière. Apprécions toutes choses comme la foi nous les montre, et que chaque mot ait dans notre bouche son sens chrétien, sa valeur chrétienne.

Qu'est-ce, dans notre langage, qu'un succès ? Est-ce un applaudissement ? Est-ce la popularité, la faveur de nos supérieurs séparée — ce qu'ils ne font point — du droit légitime à leur estime ? Non : un succès, c'est une âme conquise, rapprochée de Dieu ; c'est une œuvre utile à sa gloire ; c'est un service rendu à son Eglise ; c'est le bien, le vrai bien accompli.

Qu'est-ce, à nos yeux, qu'une belle place ? Est-ce un poste élevé, une sinécure, une situation où l'on est à l'aise, tranquille et honoré ? Non : c'est une place où l'on trouve assez de travail et de peine pour qu'elle soit méritoire, et assez de consolations pour que, avec la grâce de Dieu, on y puisse tenir.

Qu'est-ce qu'une belle carrière ? C'est celle de ce pauvre prêtre dont le plus vigilant des évêques apprend en même temps la mort, les mérites et le nom ; c'est celle de cet humble pasteur qui, pendant un demi-siècle, catéchise, bénit, confesse, édifie de ses exemples une petite paroisse, et dont le nom ne sera pas connu de la génération qui s'élève. C'est celle de ce professeur qui, pendant trente ans, donna sa vie, pour ainsi dire, goutte à goutte à ses élèves, et qui fit à peu près autant d'ingrats que de bacheliers. C'est celle de cet homme d'étude qui s'ensevelit dans les livres et renonça aux joies de la paternité spirituelle qu'il était si bien fait pour goûter, afin de rendre à l'Eglise le plus méconnu de tous les services, celui de défendre ses doctrines contre les attaques de l'erreur et de l'impiété. C'est celle de ce prêtre qui avait choisi d'être le dernier dans la maison de Dieu, que les dignités sont venues trouver, et qui ne voit dans une situation éminente que de grands honneurs à mépriser et de grands devoirs à remplir.

Faites-y attention, Messieurs, chacun de nous a, au fond de son esprit et de son cœur, un certain nombre de béatitudes qu'il ne perd jamais l'occasion de proclamer. A nous de faire en sorte qu'elles ne contredisent jamais les huit proclamées sur la montagne par Notre-Seigneur.

Pour que nos conversations soient animées du bon esprit, il faut, en second lieu, qu'elles soient charitables, et envers nos interlocuteurs et envers les absents. Pour nos interlocuteurs, nous devons éviter tout ce qui pourrait les blesser dans leur amour-propre et dans leurs légitimes sentiments. Mais si vous avez la délicatesse de la charité, vous irez plus loin, Messieurs, vous

vous efforcerez de les faire valoir ; pour cela, vous choisirez et vous entretiendrez le sujet qui leur plaît le mieux et qui leur est le plus familier. Vous y trouverez le double avantage de faire briller votre prochain et de rester dans l'ombre. On parle souvent des défauts à éviter dans les conversations ; on aurait aussi beaucoup à dire sur les vertus qu'on peut y pratiquer, sans qu'il y paraisse rien.

Pour les absents, s'il y en a, par hasard, d'accusés devant nous, rappelons-nous la loi française et appliquons-la. A tout accusé on nomme d'office un défenseur. Que les absents en trouvent toujours parmi nous.

Je ne peux, comme dans une conversation, qu'indiquer et effleurer les choses. Vous y suppléerez, Messieurs. Quand même je n'aurais pas signalé à votre horreur l'esprit de critique et de dénigrement, vous auriez bien compris qu'il est contraire au bon esprit. Mais je veux vous indiquer un objet sur lequel il s'escrime volontiers, et d'ordinaire, aux plus grands applaudissements des sots : c'est l'étude et la science. Dans certains milieux, il est de mode de se moquer de la science et de ceux qui s'y livrent. Ne suivez pas cet exemple. Il n'y a rien de pénible comme de voir la science raillée par les lèvres qui en doivent être les dépositaires : *Labia sacerdotis custodient scientiam* (1). Si nous ne pouvons pas, à cause de notre peu d'intelligence ou de notre position, la cultiver, honorons-la toujours chez ceux qui la cultivent.

Enfin le bon esprit est un esprit de respect, en même temps que de foi et de charité. Vous êtes aujourd'hui

(1) *Malach.*, II, 7.

élèves, vous serez bientôt maîtres dans ce qu'on a appelé « la grande école, le respect ». Qu'on s'en aperçoive déjà, qu'on s'en aperçoive toujours. Témoignez toujours votre respect à tout ce qui a droit à l'obtenir. Au premier rang sont vos maîtres. Je croirais vous blesser, si je vous rappelais les titres que leur dévouement et leurs lumières leur donnent à votre respect. Le diocèse tout entier sait vos sentiments de reconnaissance, d'estime, d'admiration pour eux. Et ces sentiments, Messieurs, honorent autant ceux qui les éprouvent que ceux qui les inspirent.

Au bon sens, au bon esprit, ajoutez, dans vos conversations, le bon ton et le bon goût.

Il n'est pas permis au prêtre d'être vulgaire en quoi que ce soit. Vos pensées ne sont pas vulgaires, puisqu'elles sont chrétiennes. Vos sentiments, ce serait vous faire une grave injure que de les dire vulgaires. Que votre langage ne le soit pas ! Eh bien, il le faut reconnaître, il se glisse dans notre langage bien des vulgarités : locutions que nous avons emportées de la famille, jargon de collège, argot qui nous vient je ne sais d'où. Débarrassons-nous de tout cela, Messieurs. Si, parfois, nous citons un mot qui n'appartient pas à la langue de la bonne société, mettons-le entre guillemets. On peut guillemeter en parlant comme en écrivant ; de même qu'on rature dans la conversation comme sur le papier. Vous faites entendre ainsi que cette expression risquée, vous ne la prenez pas à votre compte, que ce mot est de contrebande, que ce terme est un intrus. On ne se figure pas, Messieurs, comme ces mots-là jurent avec notre habit et quelle fâcheuse impression ils produisent sur ceux mêmes qui en usent habituellement. Je vois encore l'étonnement d'un

jeune homme d'un patronage de cette ville, j'entends encore les termes énergiques avec lesquels il s'exprimait, pour avoir entendu l'un d'entre vous prononcer le mot... par lequel eux autres ouvriers disent : « c'est beau » ou : « c'est bien ». On se trompe beaucoup, lorsqu'on croit gagner auprès des gens du peuple en prenant leur langage : on ne fait que perdre et baisser dans leur estime.

LE DEVOIR DES AINÉS

Nous l'avons vu, Messieurs, et vous l'avez compris, l'œuvre de votre formation ici doit être pour vous une œuvre commune, et, tous, vous y devez concourir par l'édification que vous vous donnez les uns aux autres. Mais qui est-ce parmi vous, Messieurs, qui doit apporter à cette œuvre la plus grande part, et qui doit y contribuer le plus puissamment ? Ce sont les aînés qui, dans la maison comme dans une autre famille, en ont une plus rigoureuse obligation. Ce sont eux qui ont et transmettent aux plus jeunes les traditions du séminaire et son esprit. Ce sont eux qui, plus près du sacerdoce, doivent être aussi plus avancés dans la sainteté sacerdotale. C'est sur eux que tous les regards sont fixés comme sur des modèles. Leur conduite a nécessairement une influence heureuse ou funeste sur la marche de la maison. Et, si vous voulez réfléchir à cette situation importante qui leur est faite au milieu de leurs condisciples, vous ne trouverez pas étrange que nous consacrions un entretien tout entier à rappeler aux diacres et aux sous-diacres l'obligation spéciale qui leur incombe d'édifier leurs jeunes frères.

Remarquez-le, toutefois, je ne divise pas mon auditoire, je ne m'adresse pas seulement à ceux qui sont aujourd'hui engagés dans les saints ordres mais à tous. Les plus jeunes d'aujourd'hui seront, dans quelques années, les aînés de la maison ; ils auront à rendre à d'autres le bienfait de l'édification qu'ils auront reçu. Il importe donc que tous comprennent, dès maintenant, pour ne l'oublier jamais, cette obligation que tous devront successivement remplir.

Mais, Messieurs, ce devoir n'est-il pas souvent méconnu par ceux qui doivent le remplir ? Et n'avons-nous pas ici un désordre à signaler et à condamner, autant qu'une obligation à établir ?

Les séminaristes les plus avancés dans le sanctuaire sont-ils les plus édifiants dans le séminaire ? Et, s'ils ne sont pas les plus édifiants, ne deviennent-ils pas, par cela même, un véritable scandale pour leurs condisciples ?

On constate un progrès sensible dans la vertu, de l'entrée au grand séminaire à la tonsure ; un progrès, de la tonsure aux ordres mineurs ; un progrès plus manifeste encore, des ordres mineurs au sous-diaconat. Mais, à partir du sous-diaconat à la prêtrise, tout ce progrès cesse : c'est un temps d'arrêt évident. Non seulement on reste stationnaire, mais des défauts, jusque-là combattus victorieusement, reparaissent et triomphent.

Je vous pose la question. Qui est-ce, dans un séminaire, qui demande le plus de permissions, ou qui s'en passe le plus facilement ? Qui manque le plus fréquemment à la règle, avec le plus d'éclat et de sans-gêne, et avec le moins de scrupule ? Qui garde le moins de réserve et de modestie dans son extérieur ? Qui s'observe le moins dans toutes ses allures ? Ce ne sont pas les

plus jeunes : ils sentent le besoin de veiller sur eux-mêmes. Ils sont encore si loin de ce qu'ils doivent devenir ! Les plus relâchés sont ordinairement les plus âgés, les plus avancés.

Entrez dans un séminaire quelconque. Voyez ces deux séminaristes qui vous sont également inconnus. L'un est modeste, presque timide. A le voir marcher dans la maison, vous comprenez qu'il est de ceux qui peuvent dire : *Anima mea in manibus meis semper* (1). Si vous le suivez quelque temps, de manière à vous rendre compte de l'emploi de sa journée, vous le trouvez attentif à la prière, appliqué au travail, scrupuleux observateur de la règle, toujours recueilli. C'est un élève de deuxième ou de troisième année, tout au plus un minoré.

L'autre est au séminaire comme chez lui. Il a toute la liberté de ses allures. Il montre partout un sans-gêne étonnant. S'il vous parle de ses directeurs, vous sentez qu'il n'en a plus : il n'a plus que des confrères. La règle n'est pas pour lui. Il se prête à quelques-unes de ses prescriptions, parce qu'il le faut encore ; mais vous comprenez qu'il ne se considère plus comme lié par elle. Il n'est pas vicaire encore, il n'en a pas encore les charges ; mais il n'est plus jeune séminariste, il n'en a plus la règle. C'est une sorte d'amphibie, un être intermédiaire et mal défini, qui n'est pas encore ce qu'il doit venir et qui n'est plus ce qu'il était : c'est un diacre.

Ma pensée ne va pas plus loin que mes yeux. Je ne me demande pas si ce relâchement n'est qu'extérieur. Je veux le croire. Je veux croire qu'il ne s'étend pas aux exercices et aux sentiments mêmes de la piété chré-

(1) *Ps.* CXVIII, 109.

tienne, et qu'on se montre toujours aussi ferme dans les combats intérieurs. Mais d'où vient ce changement? N'est-il pas inexplicable au point de vue de la foi? Je comprends celui qui se fait à l'entrée du séminaire; j'en vois la raison, la nécessité. Mais qui peut justifier celui-là ? N'est-ce pas celui qui est le plus près de l'autel, qui doit être le plus prêt à y monter?

Comment peut-on apprécier cette transformation étonnante? Premièrement, que fait-elle penser de la fidélité passée? Deuxièmement, quel effet produit-elle dans la maison? Troisièmement, que fait-elle augurer de l'avenir?

Ce changement à vue a cela d'étrange qu'il s'opère, pour ainsi dire, à époque, à heure fixe: jamais avant le sous-diaconat, toujours immédiatement après. On peut le prévoir ou du moins le redouter à l'avance.

Eh bien! Messieurs, est-ce que cette circonstance n'est pas de nature à jeter des doutes sur la fidélité passée? Pourquoi a-t-on, jusqu'ici, observé si exactement la règle, et pourquoi la viole-t-on aujourd'hui si aisément? Pourquoi ce relâchement subit, ce laisser aller sans raison, ou plutôt contre toute raison?

Si c'était par un motif surnaturel que l'on s'appliquait à tous les devoirs du séminariste, on ne cesserait pas ainsi tout à coup. Vous avez été fervent pendant trois années, quatre années consécutives, parce que vous vouliez vous préparer dignement au sacerdoce; ce n'est pas au moment où vous allez en franchir les derniers degrés que vous vous laisserez envahir par la tiédeur. Si c'était par amour pour Dieu et son Eglise que vous vous imposiez ces efforts, Dieu et l'Eglise en sont toujours aussi dignes. Si c'était un motif surnaturel qui vous les inspirait, vous les soutiendriez.

Vous n'avez donc obéi qu'à un mobile purement humain ! Ah ! je ne sais rien, Messieurs, de plus douloureux que d'avoir, je ne dis pas d'inspirer aux autres, mais d'avoir soi-même des doutes sur la pureté de ses propres intentions, lorsqu'il s'agit de son avenir, et d'un avenir ecclésiastique. Et je ne sais rien aussi de plus propre à inspirer des doutes de cette nature, que ce relâchement subit qui suit le sous-diaconat. Quel jour il jette sur notre cœur ! Comme il déchire tous les voiles ! Et comme il dissipe les illusions qu'on voulait se faire ! Non, ce n'est pas pour préparer à l'Eglise un saint prêtre, que je me suis imposé, pendant quatre ans, cette contrainte, que j'ai fait tous ces efforts. J'avais les mêmes raisons pour les continuer et les soutenir. Non, ce n'est pas par amour pour Dieu, puisque je serais aussi sûr de lui être agréable. Pourquoi est-ce donc, ô mon Dieu ? Ah ! un aveugle voit clair dans ces ténèbres subitement dissipées ; l'esprit le plus simple ne peut s'y tromper. Toute cette fidélité était une condition imposée, exigée pour l'entrée d'une carrière, et on a fourni la condition. Maintenant que l'on est entré, le but est atteint — faut-il dire que le tour est joué ? — et l'on n'a plus besoin de rester à la torture plus longtemps.

Avez-vous vu, Messieurs — permettez-moi de parler un langage aussi vulgaire que la conduite que je flétris — avez-vous vu aux jeux de la foire ce mât de cocagne, au haut duquel on a suspendu des lots ? Pour les atteindre, les prendre et les gagner, il faut se hisser, tout le long du mât savonné, et tous ne peuvent pas monter jusqu'au sommet. Quelques-uns, plus habiles, plus agiles et plus vigoureux, y arrivent ; et, dès qu'ils peuvent enlever un lot, ils le saisissent et retombent. Voilà, Messieurs, sous une bien vulgaire, mais bien sai-

sissante image, le séminaire de plus d'un. Il s'agit pour eux d'arriver au sous-diaconat. Ils se guindent, ils se hissent avec de grands efforts. Et, quand ils ont décroché le manipule, ils retombent sur leurs pieds, au point d'où ils étaient partis, au niveau d'où ils avaient pris leur premier élan.

Un séminariste, mauvais plaisant, qui soupçonnait déjà et avait percé tous ces mystères, appliquait aux sous-diacres le verset de l'Ecriture: *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* Cette double conduite n'est-elle pas une conduite double ?

Je demande à ceux qui seraient tentés de suivre cet exemple, qu'ils m'expliquent, par un motif honorable, pourquoi ils se permettent, maintenant qu'ils sont engagés irrévocablement dans la milice sainte, ce qu'ils ne se permettaient pas avant leur engagement ; pourquoi ils ne sont plus fidèles aux pratiques auxquelles ils s'astreignaient. Et, jusqu'à ce qu'ils m'en aient donné une raison acceptable, je tiens leur conduite pour peu honorable. Je la crois suspecte de sentiments trop bas et trop lâches pour qu'ils osent les avouer. Braver le règlement sous le paratonnerre de l'impunité, c'est peu noble et peu généreux.

Quel peut être l'effet de cette conduite sur les jeunes qui en sont les témoins ?

D'abord elle peut leur inspirer le mépris du règlement et de la fidélité qui l'observe. Toutes ses différentes prescriptions devraient se réduire à une seule : Faites au séminaire ce que vous verrez faire aux anciens. Ce qu'ils se permettent est permis ; ce qu'ils ne font pas est défendu. Vous ne serez jamais en défaut, lorsque vous marcherez sur leurs traces. Leur vie est la règle en action.

Les jeunes recrues se forment sur les vétérans ; et vous avez vu, au petit séminaire, de quel œil les élèves de toutes les classes considèrent les rhétoriciens. Il est naturel que l'on étudie pareillement, au grand séminaire, ceux qui sont les dépositaires des traditions et que l'on voit si près de l'autel.

Mais si, au lieu de trouver en eux des modèles, on les rencontre souvent en défaut, quelles réflexions ne provoquera pas une pareille conduite ! Ou bien les nouveaux venus mépriseront la règle qu'ils verront méprisée, ou bien le sacerdoce et les ordres qui en approchent baisseront à leurs yeux. Pourquoi l'élève de philosophie s'interdirait-il ce que le diacre se permet ? Le règlement n'est-il pas le même pour tous ?

Ces fâcheux exemples ont une autre conséquence que je regarde comme plus déplorable encore. Ils font croire aux jeunes gens que c'est ainsi que l'on peut passer la dernière année du séminaire ; qu'après le sous-diaconat tout est dit ; qu'on est alors dans une position à peu près semblable à celle de ces jeunes élèves, qui ont passé leur examen de baccalauréat et qui attendent encore au collège la fin de l'année, dans l'ennui, le désœuvrement et la dissipation.

Ils se proposent bien d'en faire autant, lorsque l'heure en sera venue. Et ainsi s'éternisent les abus les plus regrettables et les plus funestes. Et ainsi, plusieurs années après votre sortie du séminaire, il y aura encore de jeunes âmes sur lesquelles votre exemple aura la plus mauvaise influence. Voici une génération qui arrive. Elle n'a point eu l'édification de votre ancienne ferveur ; elle aura, pendant un an, le spectacle de votre relâchement ; et, dans quatre ans, elle s'en souviendra pour autoriser le sien. Pour ceux

de vos condisciples qui vous suivent de plus près, cette mauvaise année effacera dans leur esprit tous les bons souvenirs que les précédentes y avaient laissés.

Enfin, Messieurs, qu'est-ce que cette conduite peut faire augurer de votre avenir ?

Je distingue deux choses dans votre avenir : la prochaine célébration des saints mystères à laquelle vous faites la préparation immédiate, et la vie du ministère paroissial qui vous attend. Si l'on demandait à une âme simple, mais pénétrée de l'esprit de foi, comme il s'en trouve encore dans le monde : « Qui est-ce qui, à votre sens, doit être le plus prêt à monter au saint autel ? » Elle répondrait à coup sûr : « C'est celui qui en est le plus près. » Est-ce bien toujours celui-là ?

Ce qui étonne le plus, Messieurs, lorsqu'on pense à certains désordres, à certains relâchements, c'est qu'ils se produisent à la veille de monter au saint autel. Oui, à l'heure où déjà le buisson mystérieux s'enflamme, où l'on a entendu la voix de Dieu : *Solve calceamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas, terra sancta est* (1) ; au moment où l'on a un pied sur la première marche de l'autel ; à l'heure de la préparation suprême et des saints engagements ; à la veille de recevoir la charge des âmes ; c'est à ce moment-là même qu'on se livre à la légèreté, à la dissipation, qu'on laisse repousser dans son âme toutes les mauvaises plantes qu'on avait fait disparaître. Quoi ! il y a un an, vous pouviez croire encore que Notre-Seigneur ne vous demanderait jamais la sainteté sacerdotale, et vous faisiez de généreux efforts pour l'acquérir. Et maintenant qu'il n'y a plus de doute que vous êtes

(1) *Exod.*, III, 5.

obligé d'être un saint, puisque il est certain que vous serez prêtre, vous cessez de poursuivre votre but ! Si jamais vous devez être fervent, c'est au moment où vous êtes sur le point d'offrir le divin sacrifice. Et jamais, depuis votre petit séminaire peut-être, le thermomètre n'est descendu plus bas ! Et on se préparera à célébrer la sainte messe, à peu près comme l'enfant de chœur se prépare à la servir !

Mais si l'on peut redouter pour la célébration des saints mystères cette tiédeur systématique et croissante, que ne peut-on pas craindre pour la vie du ministère qui va commencer ? Que deviendra cette vertu qui baisse au milieu de tout ce qui l'entretient, lorsqu'elle sera privée de tout secours ? Si le feu s'éteint, quand tant de mains secourables l'attisent, que sera-t-il, quand tout conspirera pour l'étouffer ? Au grand air du monde et dans ses milieux pleins de périls, on vera bientôt se précipiter la décadence.

Ah ! que je comprends la défiance qu'inspire aux supérieurs ce relâchement de la dernière période du séminaire ! De quel poids pèsent sur certains noms les fautes commises alors ! Il faut quelquefois plusieurs années d'un ministère irréprochable pour effacer ces souvenirs. Mais que dis-je ? Les années du ministère ne les effacent pas, nous dit l'expérience, elles les aggravent. Elles justifient toutes les défiances et les dépassent. Et si nous interrogeons ces hommes vénérables qui ont, à la fois, et le spectacle de ces faiblesses du séminaire et les rapports du ministère, ils nous disent que les derniers mois de l'un ne font que commencer les défaillances de l'autre ; que le ministère accentue le relâchement du séminaire ; et, lorsqu'ils apprennent que tel jeune prêtre encourt le reproche

d'être flâneur, imprudent et léger, sans piété et sans zèle, ils répondent presque toujours : *Et quod verebar accidit* (1). Les derniers mois leur avaient révélé tous ces défauts que les premières années leur avaient cachés. Le plus indulgent des supérieurs a pu dire à tel sous-diacre : « Oh ! si je pouvais vous chasser ! » Le malheureux a pu entendre cette parole retentir à son oreille en montant à l'autel de sa première messe ! Et tous les jours, il peut se dire que, s'il est dans le clergé, c'est qu'on n'a pas pu l'en chasser !

Vous vous demandez, Messieurs, ce que je me propose, en signalant ce désordre trop fréquent dans les séminaires et qui en est proprement le scandale.

Est-ce d'appeler sur ceux qui s'en rendent coupables la sévérité de vos maîtres ? A Dieu ne plaise que j'aie cette pensée téméraire ! Je n'ai ni la mission ni la présomption de leur donner des conseils ; et je sais d'ailleurs que, sur ce point, je prêcherais des convertis. C'est à vous que je parle, et c'est vous que je voudrais voir plus sévères pour la conduite de vos aînés. Oui, je souhaiterais que vous leur fissiez l'honneur de les juger toujours sévèrement. Ne craignez pas de leur appliquer le mot connu de saint Bernard : « Les légèretés des laïques sont des légèretés ; les légèretés des prêtres sont des scandales. » Gardez la juste proportion, la juste mesure dans vos appréciations et dites : « Les légèretés des philosophes, des tonsurés sont des légèretés ; les légèretés de ceux qui approchent du sacerdoce approchent du scandale ». Réglez tous vos jugements sur ce premier principe.

Il serait à souhaiter qu'il se formât dans chaque sé-

(1) *Job*, III, 25.

minaire une opinion publique, qui s'inspirât de cet esprit et se montrât d'une sévérité inflexible pour les plus légères fautes de ceux dont on doit recevoir des exemples. Cette opinion, elle existe déjà dans quelques-uns, et un supérieur de grand séminaire m'en citait, il y a un an, un bien frappant exemple. Un diacre avait étendu plus qu'il ne fallait une permission demandée et obtenue. On lui en fit le reproche et il eut le tort de nier le fait. Son cas fut porté à la connaissance des séminaristes. Ceux-ci, en apprenant qu'un des leurs, et un diacre, s'était oublié jusqu'à faire un mensonge, en exprimèrent si énergiquement leur indignation que le supérieur ne put se contenter du repentir du coupable. Il aurait soulevé tout le séminaire, s'il avait appelé le diacre à l'ordination.

Je termine, Messieurs. Peut-être ces paroles paraîtront-elles dures à quelques-uns : *Durus est hic sermo.* Qu'ils s'étonnent de leur sévérité, pourvu qu'ils n'aient pas à s'étonner de la conduite qu'elles qualifient.

L'EUCHARISTIE

Quel est, Messieurs, le caractère de nos relations avec la sainte eucharistie? C'est la confiance et l'intimité. Nous sommes appelés au service personnel de Jésus ; nous occupons auprès de lui un poste de confiance qui ne ressemble à aucun autre. Nous définirons ces relations privilégiées en deux mots qui les caractérisent exactement : Notre-Seigneur nous attache au service de sa personne, et il s'y met à nos ordres.

Joseph donnait une grande idée de la faveur et de la confiance dont il jouissait chez Putiphar, lorsqu'il disait : *Ecce Dominus meus, omnibus mihi traditis, ignorat quid habeat in domo sua ; nec quidquam est quod in mea non sit potestate, vel non tradiderit mihi* (1). Et, en effet, rien n'est plus honorable pour un serviteur que d'avoir en main tout ce que son maître a de plus précieux. Le prêtre peut en dire autant. Dieu lui a confié tout ce qu'il a de plus cher. Il a fait de lui l'oracle de sa vérité, le dispensateur de ses grâces, le dépositaire de ses pouvoirs, le représentant de ses

(1) *Gen.*, XXXIX, 8.

droits, le distributeur de ses plus signalés bienfaits. Il lui a remis, comme à un homme de confiance, les clefs de sa maison ; il l'a chargé de ses plus chers intérêts ; il lui a confié le troupeau des âmes qu'il a rachetées de son sang. Pouvait-il faire plus encore pour son ministre ? Avait-il quelque chose d'un plus grand prix à lui donner ? Oui, Messieurs, l'Écriture nous le dit : « La plus grande gloire du serviteur, ce n'est pas d'avoir à garder les biens de son maître, c'est d'avoir à le garder lui-même », *Qui custos est Domini sui glorificabitur* (1). C'est à cet honneur incomparable que nous sommes appelés. Lorsque nous voyons en nos faibles mains les richesses surnaturelles dont Dieu nous a comblés, ses grâces à répandre, ses droits à défendre, les âmes à sauver, nous sommes confondus de cette confiance qu'il nous témoigne. Mais ce n'est pas sa grâce seulement qu'il nous livre, c'est lui-même. Nous devenons les familiers de sa maison : *Domestici Dei* ; nous sommes, en quelque sorte, ses gardes du corps. Nous cessons d'être ses serviteurs, son étroite intimité ne permet plus qu'il nous donne ce nom. Nous devenons ses plus intimes amis : *Jam non dicam vos servos, sed amicos* (2).

Mais, ô Jésus, vous dites que je ne suis plus votre serviteur : êtes-vous donc devenu le mien ? Car enfin le centenier s'écriait : « Je dis à mon serviteur : viens ici et il y vient ; va là et il y va ; fais ceci et il le fait. » N'est-ce pas ainsi que Dieu obéit à la voix du prêtre ? Le prêtre l'appelle, et Dieu abaisse la hauteur des cieux pour descendre entre ses mains. Le prêtre l'enferme dans l'obscurité de sa prison, et Dieu y reste

(1) *Prov.* XXVII, 18. — (2) *Jo.*, XV, 15.

captif jusqu'à ce que son gardien l'en fasse sortir. Le prêtre l'envoie consoler un mourant sur son lit de souffrance, et Jésus s'y rend. Il le donne, il le refuse, il le porte, il le touche, pour ainsi dire, à travers l'enveloppe qui le dérobe aux sens. Il le cache, il l'expose aux adorations et aussi, hélas ! aux irrévérences. C'est lui qui pourvoit à tous les besoins de la vie eucharistique du Sauveur, qui lui bâtit sa demeure, qui la meuble, qui la peuple d'adorateurs, qui en règle l'ordre et les diverses fonctions, qui y fait succéder le silence aux chants et les chants au silence. C'est la maison de Dieu, mais c'est aussi celle du prêtre. Tout fait voir que le prêtre est là chez lui. Et Notre-Seigneur peut lui dire, comme le père de la parabole : *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt* (1). N'avons-nous pas raison de dire qu'il s'est mis aux ordres du prêtre et qu'il lui a donné tout pouvoir sur son existence eucharistique ?

Josué n'avait commandé qu'au soleil. Nous, Messieurs, nous commandons au maître des mondes et nous sommes obéis : *Obediente Domino voci hominis* (2) ! C'est bien là le point culminant de notre élévation, la plus sublime de nos grandeurs, le plus étonnant de nos pouvoirs.

Ah ! Israël chante dans l'enthousiasme : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster* (3). Mais que chantera donc la tribu de Lévi, la tribu sainte, la tribu élue entre toutes les autres, qui pénètre dans le tabernacle et que la gloire du Seigneur enveloppe comme le tabernacle lui-même !

Le peuple chrétien, qui jouit des réalités dont les fi-

(1) *Luc.*, XV, 31. — (2) *Jos.*, X. 14. — (3) *Deut.*, IV, 7.

gures suffisaient à la gloire et au salut d'Israël, célèbre, dans des transports d'admiration et de joie, la présence de son Dieu au milieu de lui. Il se redit toujours avec le même étonnement la divine parole qui lui donne l'espérance de la perpétuité de cette présence auguste : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* (1). Mais nous, Messieurs, n'avons-nous pas, avec ce compagnon divin de l'humanité dans l'exil, des relations plus intimes ? Jésus appelle le fidèle à la table sainte ; mais il l'y arrête en même temps. Nous, il nous fait pénétrer jusqu'au saint des saints. Le fidèle a la table sainte : c'est assez pour le soutien et l'enchantement de sa vie chrétienne : *Parasti in conspectu meo mensam, adversus omnes qui tribulant me* (2). Nous, Messieurs, nous avons l'autel : *Habemus altare* (3). Jésus descend vers les foules : *Quum descendisset de monte* (4). Nous, il nous élève jusqu'à lui : *Assumit secum* (5). Il s'abaisse jusqu'aux malades pour les guérir, il élève jusqu'à lui les disciples choisis qu'il veut glorifier.

Le peuple aura ses jours et ses heures d'audience près du Dieu caché, le prêtre a ses entrées libres ; ou plutôt la maison de Dieu c'est la sienne, il en peut faire son séjour. Aux fidèles les visites consolantes mais passagères de la sainte communion ; aux prêtres la demeure commune, la vie partagée ou plutôt identifiée de Dieu et de son ministre.

La sainte eucharistie est la vraie gloire du prêtre : *Jesu gloria sacerdotum !* Aussi l'autel domine tout, éclaire tout dans sa vie. C'est l'autel que vous aperce-

(1) *Matth.*, XXVIII, 20. — (2) *Ps*, XXII, 5. — (3) *Heb.*, XIII, 10.
(4) *Matth.*, VIII, 1. — (5) *Marc.*, XIV, 33.

viez jadis, dans les perspectives encore lointaines de votre avenir. Ce n'étaient ni la chaire, ni le confessionnal qui fixaient votre regard ; c'était l'autel de votre première messe. Tout s'éclipse devant cette lumière. L'ordination elle-même n'est que la solennelle préparation et l'initiation sacramentelle aux mystères qu'elle donne le pouvoir de célébrer.

Ce sont ces relations avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qui inspirent au peuple chrétien tant de respect pour le sacerdoce. Lorsque les fidèles nous ont vus à l'autel, comme sur un nouveau Thabor, transfigurés dans nos vêtements de gloire, resplendissants de blancheur : *Vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix* (1) ; lorsqu'ils ont entendu l'écho de nos communications avec le ciel, l'écho des paroles mystérieuses qui s'échangent entre Dieu et nous, ils ne savent plus où doit s'arrêter leur respect. Ils baiseront avec un religieux respect la main qui a porté le corps de Jésus-Christ. Ils n'auront pas de peine à se mettre à genoux devant un homme qui a monté si haut, à obéir à un homme à qui Dieu lui-même obéit. Ils ne seront pas étonnés de voir cet homme parler des secrets de Dieu, puisqu'il est son confident ; ni de le voir pardonner les péchés en son nom. Les paroles de la consécration les préparent à entendre sans surprise celles de l'absolution. Et si quelque chose déconcerte leur naïve foi, c'est que, en descendant de la montagne sainte, le nouveau Moïse ne porte pas au front l'auréole que devraient y laisser ses entretiens avec Dieu : *Cornuta facies ex consortio sermonis Domini* (2). Mais ils pensent que, si elle ne brille pas à

(1) *Matth.*, XVII, 2.
(2) *Exod.*, XXXIV, 29.

leur regard, c'est parce que Dieu, sans en refuser la gloire à son ministre, veut ménager leur faiblesse.

Ce sont nos relations avec la sainte eucharistie qui expliquent et justifient tout ce qu'ont dit les Pères et les écrivains ecclésiastiques de l'éminente dignité du sacerdoce. Sans ce pouvoir de la consécration, comment ne pas accuser d'exagération leur langage ? Comment comprendre saint Bernardin, quand il nous dit que la puissance du prêtre a quelque chose de la puissance du Père éternel ? Comment comprendre M. Olier qui ose écrire : « Dieu a fait dans son Eglise deux prodiges ressemblants : la Très sainte Vierge et le prêtre » ? Et saint Bernard appelant les prêtres des Christs ? Et saint Augustin nous mettant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand ? Et tous les Pères qui nous ont comparés aux anges, à la Mère de Dieu, et nous ont mis au-dessus de tout ? Tout cela, Messieurs, serait injustifiable et rempli de visible exagération, si nous ne montions pas à l'autel. Mais quand nous songeons à cette fonction que nous remplissons près de Dieu, rien n'est trop fort, tout paraît insuffisant. Rappelons-nous le *mysterium fidei*, et nous penserons que le langage humain ne peut rien exprimer de pareil.

Si telles sont les relations que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu établir avec nous, quelle doit être notre conduite envers lui ? Comment le prêtre doit-il répondre à l'amour que le Sauveur lui témoigne ?

A sa confiance, nous devons répondre par la fidélité.

Pourquoi faut-il que ce mot de confiance évoque si souvent celui de trahison ? Il y a bien peu d'hommes qui n'aient été, une fois ou l'autre, trahis dans la confiance qu'ils ont témoignée. Celui dont la confiance n'a jamais été trahie, est celui qui n'en a jamais éprouvé.

Jésus a été trahi dans la confiance qu'il a témoignée aux prêtres. La première ordination rappelle une première trahison. Sur douze apôtres il se trouva un traître, et le doux mystère de l'eucharistie fut profané en même temps qu'il fut institué.

Mais le crime de Judas ne s'est-il pas bien des fois renouvelé ? Le premier prêtre sacrilège n'a-t-il pas eu des imitateurs ? Ne peut-il pas même être surpassé, sinon dans sa malice, du moins dans le nombre de ses crimes ? Si je vous disais : Judas n'alla point, comme l'ont prétendu les évangélistes, se pendre après sa trahison. Il eut l'art de la cacher à tous, même aux apôtres ; il en garda le prix. Lorsqu'il l'eut consommée, il rejoignit les apôtres dont il s'était séparé sous quelque prétexte ; il se mêla comme auparavant dans leurs rangs ; il était au cénacle et reçut avec eux le Saint-Esprit. Il eut avec eux le bonheur de voir plusieurs fois Jésus ressuscité. Personne ne soupçonna le traître. On observait seulement qu'il ne parlait jamais au divin Maître. Quelquefois Pierre fut frappé du regard que Jésus attachait sur Judas : il ressemblait à celui dont lui-même avait eu le cœur percé après son reniement. Mais rien ne faisait soupçonner l'odieux forfait. Après la Pentecôte, Judas prit, comme les autres, le chemin de l'apostolat. Il annonça l'Evangile, et non sans quelque succès. Abusant des pouvoirs sacrés que son déicide ne lui avait pas enlevés, il renouvelait le sacrifice du calvaire dont il avait été l'instrument. Ce ne fut qu'après des années de sacrilèges, qu'il fut enfin dénoncé par les princes des prêtres qui l'avaient payé, et qui ne pouvaient l'entendre sans indignation prêcher l'Evangile. Pierre le chassa alors du collège apostolique, après avoir acquis la certitude

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

de son indignité. Exclu de l'Eglise, méprisé des Juifs qui ne le regardaient qu'avec horreur, Judas se fit justice enfin et se pendit.

Qu'est-ce que tout cela, me dites-vous ? Une pure imagination, une page des apocryphes. Non. Personne n'a songé à ajouter au fardeau qui pèse sur la mémoire du traître. Si quelqu'un, défigurant l'Evangile, avait osé le prétendre, Judas se serait levé de son tombeau pour s'écrier : « C'est une calomnie ; je n'ai pas été si loin. J'ai reçu indignement le corps de mon Dieu. Je n'ai pas abusé des pouvoirs que j'avais reçus. Je me suis fait justice à moi-même aussitôt après mon crime. Non, ce n'est pas mon histoire, c'est l'histoire d'un mauvais prêtre. Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est lui. C'est lui qui cache la main qui a frappé ; lui que Jésus poursuit toujours de son regard de miséricorde et qui ne s'y rend pas ; lui qui prêche Jésus et qui crucifie Jésus ; lui enfin qui n'échappe à la honte pendant quelque temps, que pour la boire plus amère, et qui, devenu le dégoût de tout ce qui a encore un cœur honnête, finit par le désespoir. »

Mais pourquoi rappeler ces tristes souvenirs du Judas de l'Evangile et des Judas de tous les siècles ? Ne vous suffit-il pas, Messieurs, de vous dire à vous-mêmes que le prêtre a le privilège de commettre le plus criminel abus que l'on puisse faire de la plus grande confiance que Dieu puisse témoigner à l'homme ? A cette confiance incomparable qui met à votre discrétion le roi du ciel et de la terre, vous répondrez, Messieurs, par la plus parfaite fidélité.

Pour cela que faut-il ? Deux choses : premièrement, vous rappeler qui il l'est ; deuxièmement, le traiter comme il le mérite. Il faut de la foi et du respect.

Que votre foi perce les voiles qui le cachent. C'est vraiment un Dieu caché que ce Dieu Sauveur : *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël salvator* (1) ! Mais votre foi le découvre. C'est une personne, ce n'est pas une chose que nous gardons à l'autel. C'est quelqu'un : c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe éternel, le Fils de Dieu incarné. Si cette pensée de foi nous pénètre, si elle nous est habituellement présente, nous serons avec Jésus dans les relations où nous devons être.

Traitons-le comme un Dieu. C'est la sainteté même. Rien de souillé ne peut être souffert en sa présence. Il veut bien se laisser enfermer dans un vase d'argile, dans un vase brisé, réparé, il est vrai, mais qui garde de sa chute une grande fragilité. Il ne veut pas, du moins, être déposé dans un vase plein de souillures. Il veut bien être touché par des mains purifiées, c'est-à-dire qui ont été salies, mais non par celles qui le sont encore.

Mais la fidélité est-elle le dernier mot de notre amour pour Jésus ? Si nous étions des serviteurs, nous pourrions nous en tenir là ; mais nous sommes des amis, et ce qui distingue les amis, c'est l'intimité.

Que faut-il entendre par ces relations intimes que nous devons établir avec Notre-Seigneur, parce que Notre-Seigneur veut les établir avec nous? Ce sont, Messieurs, premièrement, des relations fréquentes ; deuxièmement, des relations familières.

Premièrement, des relations fréquentes. Notre ministère nous appelle bien souvent auprès de Jésus. La messe, la célébration des saints mystères, les of-

(1) *Is.* XLV, 15.

fices publics, les différents actes du culte eucharistique, communions à distribuer, bénédictions à donner, nous approchent bien souvent de lui. Mais notre cœur s'en contentera-t-il ? Ne blesserions-nous pas bien vivement son tendre amour pour nous, s'il ne nous voyait jamais qu'à nos heures de service, nous acquittant de nos fonctions auprès de sa personne adorable comme d'autant de corvées ? Si nous nous en tenons à l'officiel, au convenu, au strictement obligatoire, ne ferons-nous pas douter de notre amour et Notre-Seigneur et nos frères ?

Lors même que les besoins de notre vie, les autres devoirs de notre ministère nous éloignent de la sainte eucharistie, ne la quittons pas de cœur ; ou, du moins, tournons-nous souvent du côté du tabernacle, pour y envoyer nos hommages et implorer les secours dont nous avons besoin. Les Israëlites de la captivité se tournaient ainsi vers Jérusalem, en fléchissant le genou. La sainte eucharistie doit avoir dans la vie du prêtre une place souveraine ; toute autre serait indigne d'elle. La sainte eucharistie doit faire le centre même de notre vie sacerdotale.

Deuxièmement, des relations familières. Qui oserait employer un tel mot, pour caractériser nos rapports avec Notre-Seigneur, si le saint auteur de l'*Imitation* ne l'avait trouvé lui-même : *De familiari amicitia Jesu?*

Sans doute, la familiarité ne doit pas bannir le respect. Et la sainte Église, dans les rites dont elle entoure les actes du culte eucharistique, nous le rappelle de toutes façons. Pour nous approcher du Roi des rois, nous prenons nos habits de cour. Pour nous rappeler que notre âme doit être purifiée, nous nous purifions les mains. Nous saluons la présence de Jésus,

comme nous ne saluons pas un homme, en fléchissant le genou, en nous prosternant. Ainsi nous multiplions les avertissements, et il faut que notre nature soit bien légère, la routine bien impérieuse, pour passer sur tous ces avertissements sans les comprendre et sans en profiter. Toutes ces pratiques extérieures, ne les négligeons pas, et surtout servons-nous en pour en prendre l'esprit. Dieu dit à Moïse : *Ne appropies... solve calceamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas, terrasancta est* (1).

Mais ce ne serait pas comprendre la nature de nos rapports avec la sainte eucharistie et ce que Notre-Seigneur demande de ses ministres, que de s'en tenir au respect. Au simple fidèle, il demande de répondre par l'amour à son amour ; il veut établir, entre l'âme et lui, des entretiens tout intimes ; il y révèle les secrets de son cœur divin ; il y veut recevoir aussi ceux de l'âme. Doux échanges qui se pratiquent toujours entre les amis ! Mais, s'il veut et s'il trouve cela souvent dans les fidèles que nous menons à lui, que ne doit-il pas attendre de nous ? N'est-ce pas un sujet de confusion pour nous, Messieurs, de penser qu'il y a, parmi les âmes les plus simples que nous connaissons, des adorateurs plus fervents, des amants plus dévoués, des cœurs plus remplis de son amour que nous ne le sommes ? Il doit y avoir, entre le prêtre et les fidèles, entre le troupeau et le pasteur, une sainte émulation ; et si, comme nous le constaterons souvent, hélas ! nous sommes les vaincus dans cette lutte de l'amour, humilions-nous en devant Dieu.

Allons jeter dans le cœur toujours ouvert et toujours

(1) *Exod.*, III, 5.

si tendre du bon Maître que nous servons, tout ce qui pèse sur le nôtre. Allons-y dans la tentation, et, après quelques instants passés dans l'adoration et dans les effusions de notre cœur, nous nous relèverons apaisés. Allons-y dans nos doutes, dans nos incertitudes, et nous sortirons du sanctuaire éclairés. Allons-y dans nos douleurs, contons à Jésus, comme à l'ami discret et sûr, comme à l'ami tendre et compatissant, toutes nos peines, et nous le quitterons consolés.

J'ai cherché, dans nos Ecritures, un exemple de ce que Dieu est pour le prêtre et de ce que le prêtre doit être pour Dieu. Dans l'ancien Testament, je n'ai trouvé qu'une imparfaite et bien faible image. C'est le séjour de Moïse et son entretien avec Dieu sur le sommet enflammé du Sinaï. Mais qu'est-ce que ce tête-à-tête, glorieux sans doute, mais de si courte durée du saint législateur, auprès de ce cœur-à-cœur perpétuel de l'autel et du tabernacle ? Non, ce n'est pas là l'image de la vie du prêtre.

La véritable image et la plus frappante de la vie eucharistique, c'est, au jugement des Pères, la vie cachée de Bethléem et de Nazareth. Entre la maison de Nazareth, l'étable de Bethléem et le tabernacle, il y a des analogies profondes et qui, Messieurs, ne vous ont point échappé.

Eh bien, le prêtre n'est-il pas, auprès du Dieu caché de l'autel, ce que furent Marie et Joseph pour l'Enfant-Dieu de Bethléem et de Nazareth ? A Bethléem, Marie donna la vie mortelle à Jésus ; le prêtre le fait naître chaque matin sur l'autel. A Nazareth, Joseph et Marie servaient Jésus, commandaient à Jésus, et jouissaient de Jésus. C'étaient eux qui protégeaient sa vie exposée, eux qui pourvoyaient à ses besoins, eux qui veillaient

sur lui sans cesse. C'est aussi au prêtre à veiller sur la personne de Jésus, à la défendre contre d'odieux attentats ou contre des irrévérences coupables ; à lui de pourvoir aux divers besoins de sa vie eucharistique, à la décence de son culte, à l'honneur de sa maison.

Joseph et Marie avaient reçu le droit de commander à celui qui commande à toute créature, et ce droit, il l'exercèrent pendant trente ans. Mais, Messieurs, le divin Jésus fut-il plus soumis à sa mère et à saint Joseph qu'il ne l'est à son ministre?

Tout en servant Jésus, Joseph et Marie jouissaient — dans quels enchantements, nous le devinons assez — de la présence adorable du Verbe incarné. Sous le voile de chair qui la revêtait ils reconnaissaient la divinité. O vie de Nazareth, qui nous racontera ses délicieux mystères, et par quelles joies inconnues à notre pauvre nature, Jésus paya les soins qu'il y reçut ! O vie du sanctuaire, où un homme commande, où un Dieu obéit ! N'as-tu pas quelque chose des grandeurs voilées de Nazareth ? N'en as-tu pas les pures douceurs? Là aussi, nouveau Joseph, le prêtre garde un Dieu, mais il jouit du Dieu qu'il garde. Sous l'enveloppe qui cache à la fois et sa nature humaine et sa nature divine, il sait qu'il garde Jésus. Le prêtre, par la foi, perce ces voiles transparents qui le cachent, Jésus les perce par sa grâce pour la communiquer à son gardien fidèle. Le prêtre commence, dans son exil favorisé, à jouir de la présence ineffable du Dieu qui, dans le face-à-face éternel, fera sa béatitude ; et nous pouvons lui dire ce que l'Eglise chante au glorieux gardien du Dieu enfant :

Tu vivens, superis par, frueris Deo,
Mirâ sorte beatior.

Vivre pour Jésus, vivre avec Jésus, vivre de Jésus : ce fut la vie de Nazareth. Vivre pour l'eucharistie, vivre avec l'Eucharistie, vivre de l'eucharistie : voilà la vie du prêtre.

C'est bien ainsi que l'ont compris les saints prêtres qui sont nos modèles. Lisez leur vie ; et vous verrez que l'amour de la sainte eucharistie est un des signes qui les distingue. Pénétrez dans leur âme, elle vous apparaîtra, comme une immense église, où il peut y avoir bien des saints honorés, bien des images, des statues et des dévotions diverses ; mais où tout rayonne autour de la sainte eucharistie, où tout converge vers la sainte eucharistie. C'est le centre, c'est le maître-autel !

Je ne parle pas des saints dont l'Eglise a inscrit les noms dans ses fastes et qu'elle propose à notre admiration, d'un saint Philippe de Néri, d'un Pascal Baylon et de tant d'autres. Vous ne vous approcherez jamais d'un saint prêtre, sans sentir quelque chose de son amour pour la sainte eucharistie Pour peu qu'il vous entr'ouvre son âme, vous y verrez briller une flamme intérieure, comme on voit, à travers une porte entr'ouverte, briller la lampe devant le Saint-Sacrement.

Le cardinal Saint-Marc nous racontait qu'étant jeune prêtre, il avait accompagné Mgr Bruté dans la visite qu'il faisait des églises de Rennes. En entrant dans chaque église, il récitait tout bas l'*Adoro te devote* avec une telle dévotion, un accent si pénétré, qu'il en garda le reste de sa vie le souvenir et l'émotion. J'ai connu un vicaire qui édifiait, il y a une quinzaine d'années, une petite paroisse du diocèse. Cette paroisse, grâce à son zèle, n'était pas un champ cultivé, mais un jardin plein de fleurs, champêtres mais charmantes et répan-

dant la bonne odeur de la piété chrétienne. Torturé par des infirmités précoces, rendant à son recteur, un vieillard paralysé des deux mains, les soins les plus répugnants, souffrant avec toute la sensibilité d'une nature d'artiste du milieu où il vivait, il était encore accablé d'un laborieux ministère, dont les fatigues se mesuraient, non à l'étendue de sa paroisse, mais à l'activité de son zèle.

« Comment pouvez-vous y tenir ? » lui demandait-on un jour. « Je ne l'aurais jamais pu, dit-il, si je n'avais pas eu la sainte eucharistie. Mais elle m'a tenu lieu de tout. » L'amour de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement le consolait de son isolement, de ses ennuis, de ses fatigues, le soutenait au milieu de tout cela. Il est vrai qu'il le portait à un degré où je ne l'ai jamais rencontré. Lorsqu'il assistait à un sermon et qu'on venait à parler du doux mystère si cher à son cœur, il était pris d'une sorte de ravissement intérieur qui lui faisait perdre tout le reste : il n'en entendait plus un seul mot. Il le portait à un point où je ne peux même plus le proposer qu'à votre admiration. Quand ses journées étaient trop remplies par les œuvres du ministère, il donnait ses nuits à l'adoration ; et, plus d'une fois, il s'est enfermé dans l'église, pour y faire la veillée sainte aux pieds du Sauveur.

Dernièrement mourait, dans une paroisse de 600 âmes, un humble prêtre que la mort a enlevé aux honneurs qui allaient récompenser sa carrière. Il avait donné à la sainte eucharistie une magnifique demeure proportionnée non à la pauvreté de ses paroissiens, mais à l'amour du pasteur ; il lui avait donné des adorateurs dont les hommages n'étaient jamais interrompus. Mais le premier adorateur, c'était le pasteur lui-même.

Sa vie, dans ses dix dernières années, se passa au pied du tabernacle. C'était à ce point, que lorsqu'on avait besoin de lui, personne ne songeait à aller au presbytère : il était à l'église. S'il en quittait quelquefois l'enceinte, il n'en quittait pas l'ombre : il en faisait le tour en priant.

Enfin qui peut oublier, après l'avoir lu, ce que nous avons appris de Mgr de la Hailandière? Qui ne voit encore le vieil évêque, dans ce petit sanctuaire éclairé par un seul jour qui tombait sur le tabernacle, à genoux pendant de longues heures, entre les deux lampes toujours allumées? Qui n'a pas été frappé de ces paroles de son testament : « Je me recommande à tous les saints ; je me jette aux pieds de la vierge Marie ; je me confie à mon autel de tous les matins. »

Heureux le prêtre qui, en face de la mort, peut invoquer ainsi ses rapports avec la sainte eucharistie ! Heureux le prêtre dont Jésus a été l'ami d'enfance, l'ami de jeunesse et de collège, l'ami de séminaire, l'ami des mauvais jours et des moments heureux, l'ami des derniers moments, et qui, à cette heure où l'on ne ment pas, à cette heure où la pensée de l'autel n'inspire qu'un trop juste effroi, peut écrire, d'une main assurée et d'un cœur plein d'amour et d'espérance : je me confie en mon autel de tous les matins !

Vous ne monterez pas tous immédiatement à l'autel, Messieurs, mais vous allez tous à la sainte table. Notre-Seigneur vous traite comme cette élite de la jeunesse d'Israël qu'il destinait à se tenir en son palais : *Qui possent stare in palatio regis*, et qu'il nourrissait du pain et du vin de sa table : *de cibis suis et de vino unde bibebat ipse* (1). Ah ! je vous en conjure, que vos

(1) *Daniel*, I, 4.

communions préparent vos messes. Devenez, dès maintenant, les amis intimes de Jésus. Que chacun de vos pas vers l'autel resserre encore plus cette intimité sacrée ! Et que, plus tard, vos communions de séminaristes et vos messes soient vos meilleurs titres à la miséricorde de Dieu ! Puissiez-vous dire aussi un jour, sur le seuil de l'éternité : Je me confie en mon autel de tous les matins !

Ce soir, je me permets d'emprunter la bénédiction que Pie IX envoyait au vieil évêque dans sa retraite, et de vous dire à vous, Messieurs, qui aurez tant besoin de courage et de l'onction de la grâce dans les combats de la vie : *Benedicat vos Deus et det vobis virtutem et gratiam sub speciebus Sanctissimi Sacramenti. Amen.*

RETRAITE DE PROFESSEURS

I. — Ouverture.
II. — L'éducation apostolique.
III. — Moïse sauvé des eaux.
IV. — Vocations.
V. — Le travail des maîtres.
VI. — Custodi innocentiam.
VII. — L'enseignement religieux.
VIII. — Le scandale.
IX. — Réserve.
X. — Religieux et séculiers.
XI. — Découragement.
XII. — Humilité du prêtre.
XIII. — Raphaël.
XIV. — Erunt sicut angeli.
XV. — La Sainte Eucharistie.

OUVERTURE

Assumit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos (1).

Est-il besoin de vous le dire en commençant cette retraite, Messieurs? Le choix qu'on a fait de moi, pour en prêcher les exercices, m'a effrayé avant de vous surprendre. Je reconnais avec vous que je n'ai rien qui puisse le justifier ou même l'excuser, si ce n'est peut-être la haute idée que je me fais de vos fonctions, l'estime de l'œuvre incomparable à laquelle vous vous consacrez. Mais ce choix même, qui est pour moi un sujet de trop légitime confusion, n'est-il pas honorable pour vous, Messieurs? On a cru que vous n'aviez besoin, pour faire une retraite fructueuse, ni d'un nom qui impose ni d'un talent qui captive. Et cette confiance que je partage, elle ne sera point trompée, j'en suis sûr. Après tout, Messieurs, vous ne venez point ici avec

(1) *Matth.*, XVII, 1.

la pensée de former comme une sorte d'aréopage littéraire, une académie, pour juger des compositions plus ou moins bien réussies. Des compositions, il vous en passe assez sous les yeux dans le cours de l'année, et vous ne venez pas plus pour en apprécier de nouvelles, que je ne viens au milieu de vous pour en soumettre à votre appréciation.

Vous venez entendre un frère qui vous parlera comme à ses frères. Vous lui pardonnerez à l'avance toutes les infirmités de sa parole dont il souffrira d'ailleurs plus que vous. Et, s'il a le bonheur de vous dire des choses utiles, vous lui pardonnerez de les dire pauvrement.

Je vous l'avouerai simplement, Messieurs, je n'ai trouvé de refuge contre mes inquiétudes en acceptant cette mission, que dans cette pensée : il vous arrive quelquefois d'aller faire votre retraite dans quelque maison religieuse. Vous l'y faites sans le secours d'un prédicateur. Eh bien, faites celle-ci comme si vous étiez à la trappe ou ailleurs, sans rien attendre du prédicateur. Pour moi, je prie Dieu, s'il me juge indigne d'aider l'action de sa grâce, de faire au moins que je ne l'entrave pas.

Demandons-nous ce soir : premièrement, pourquoi nous sommes en retraite ; deuxièmement, pourquoi nous y sommes ici ; troisièmement, dans quelles dispositions nous devons y entrer.

Est-ce seulement pour obéir à un ordre de l'autorité ecclésiastique que nous entrons ce soir en retraite ? Non, Messieurs, ce sentiment de l'obéissance n'est pas le seul qui nous engage à faire notre retraite. Il en détermine le temps et le lieu, les conditions diverses. Mais ce n'est pas seulement parce que nous y avons été convoqués que nous y sommes venus.

Nous entrons en retraite, comme les chrétiens du monde soucieux de leur salut y vont eux-mêmes, parce que nous en avons besoin.

Il y a, il est vrai, des circonstances où ce besoin est plus senti. Lorsque nous avons à prendre une décision grave qui engage l'avenir, nous ne voudrions pas la prendre à la légère, sans consulter Dieu. Et, alors, nous nous séparons du monde, nous nous dérobons à toutes les influences suspectes, et nous nous approchons de Dieu le plus près possible, pour entendre plus sûrement et plus facilement sa voix. C'est ainsi qu'à l'époque de nos ordinations, lorsqu'il s'agit pour nous de choisir un état de vie, nous sommes allés demander à la retraite ses lumières, ses inspirations. Nous n'aurions pas été en pleine sûreté de conscience, si nous ne nous étions pas entourés de toutes ces garanties.

Aujourd'hui que nous n'avons plus à choisir notre chemin mais à y marcher, avons-nous moins besoin de la retraite ? Pour peu que nous prêtions l'oreille au témoignage intérieur de notre conscience, Messieurs, nous reconnaîtrons que la retraite n'est pas une institution de luxe pour notre vie chrétienne et sacerdotale. Peut-être, depuis longtemps, nous soupirions après le moment de remettre l'ordre, là où le mouvement de la vie et du monde avait mis le désordre. Depuis longtemps peut-être, nous aspirions à nous recueillir et à nous reposer aux pieds de Dieu.

Dieu a bien sa part marquée dans chacune de nos journées. Nos fonctions sacerdotales nous appellent bien chaque jour près de lui, et nous devons vivre dans son intimité. Mais que de choses disputent à Dieu la part que nous lui avons faite, empêchent et troublent ce commerce intime que nous devons avoir avec lui !

Si quelques-uns ne croyaient pas avoir besoin de la retraite, ne serait-ce point un signe qu'ils en ont un besoin plus pressant que tous les autres ? Ne pourrait-on pas craindre qu'ils ne soient de ces malades dont l'état est si déplorable qu'ils ne sentent plus leur mal, et croient n'avoir besoin ni de médecins ni de remèdes ?

Il est d'expérience, en effet, que ce sont les âmes les plus ferventes, qui reçoivent avec le plus d'avidité cette grâce de la retraite. Leur humilité leur fait voir dans un jour plus vif leurs imperfections. Elles désirent avec plus d'ardeur s'en corriger ; et d'ailleurs la retraite est pour elles un tête-à-tête, un cœur-à-cœur avec leur Dieu qu'elles envient toujours.

Aussi ceux qui ont l'expérience des merveilles que la retraite opère ne craignent pas de nous dire : Entrez-y tout entiers, demeurez-y bien seuls, et vous ne sortirez pas les mêmes : *Intrate toti*, *manete soli*, *exite alii*.

Voilà, Messieurs, pourquoi nous sommes en retraite : pour nous revoir et nous refaire, pour changer en nous ce qui ne plaît ni à Dieu ni à nous.

Mais pourquoi cette retraite se fait-elle ici ? Pourquoi cette sorte d'*a parte* dans la famille sacerdotale ? Pourquoi ce petit cénacle à côté du grand ? Pour vous priver de la parole éloquente qu'un grand nombre de nos frères entendent ce soir ? Quelle compensation pouvez-vous trouver ici de cette perte qu'on vous fait subir ?

Vous êtes ici, Messieurs, parce que vous êtes employés à la même œuvre ; et cette œuvre a une telle importance, qu'on ne veut pas que vous fassiez votre retraite sans vous en entretenir. Vous avez un but particulier et très élevé à atteindre. Vous avez des de-

voirs propres à vous seuls à remplir. On ne peut pas faire une retraite sérieuse et fructueuse sans étudier ses devoirs d'état, sans considérer la manière dont on les accomplit, sans contempler, pour s'y attacher de plus en plus, la beauté, la grandeur de l'œuvre à laquelle la Providence nous a consacrés. Or cette œuvre, ces devoirs ne sont pas les mêmes pour vous que pour les prêtres employés au ministère ordinaire des paroisses. Beaucoup de choses se disent dans les retraites pastorales, qui ne vous regardent pas ; beaucoup de choses ne s'y disent point, qu'il vous serait utile d'entendre. C'est ce qu'on a compris presque partout. Et, dans plusieurs des diocèses qui nous avoisinent, les prêtres employés à ce beau ministère de l'éducation ont une retraite à part.

Elle est si belle et si grande, Messieurs, la mission qui vous est confiée ! Vous avez entre les mains, on peut le dire sans exagération, la plus belle espérance, le plus riche trésor de l'Eglise : *Spem gregis*. Ces jeunes gens que vous élevez seront, dans quelques années, à la tête du pays. La situation de leurs familles, l'éducation qu'ils reçoivent, leur donnent un rang assuré parmi les classes dirigeantes. Ils auront bientôt une influence considérable sur les destinées de notre pays. Mais, cette influence, en quel sens l'exerceront-ils ? Sera-ce pour le bien ? Sera-ce pour le mal ? Tout dépend de la direction que leur jeunesse recevra, soit dans la famille, soit dans nos maisons.

Vous ne pouvez donc, Messieurs, vous tenir en présence de Dieu et de vous-mêmes, sans voir se dresser devant vous cette grave question de votre responsabilité ; sans vous demander comment vous en avez porté le poids jusqu'à ce jour ; comment vous devez le

porter désormais. Et, comme elle s'impose à tous, comme elle vous est commune, il est bon qu'elle soit traitée en commun.

Aussi je m'imagine et j'espère que, dans la suite, ces retraites du corps enseignant formeront comme des synodes pour les choses de l'éducation. On s'occupe, dans les retraites générales, des choses du ministère. Ici, Messieurs, on prendra, en réunissant vos lumières, les questions qui regardent l'éducation ; et ce sera pour le plus grand bien de cette jeunesse que vous élevez.

La jeunesse aura sa grande place dans la retraite, et vous ne le reprocherez pas au prédicateur, Messieurs, puisqu'elle a une si grande place dans votre cœur et dans votre vie. Elle doit profiter de tous les biens que la retraite vous donnera, comme l'enfant, pour employer une comparaison familière aux Pères, profite de la santé de sa nourrice. Elle recueillera les fruits que vous aurez amassés. Et c'est pour elle et pour vous que nous travaillerons en commun.

Je me dis, Messieurs, que la retraite va, en quelque sorte, être donnée à toutes vos maisons, et, derrière vous, je vois toute cette jeune génération dont vous formez l'intelligence et le cœur.

Pour assurer le succès de cette retraite, dont vous sentez l'importance et pour vous et pour les jeunes âmes dont vous avez la charge, quelles dispositions faut-il y apporter, Messieurs ? La retraite est la bienheureuse rencontre, le séjour en commun de l'âme et de Dieu. Notre-Seigneur est dans la retraite. Nous n'avons pas su le trouver au milieu même de l'accomplissement des devoirs si multiples de notre charge. Nous le perdions de vue : nous le trouvons ici. Il sera géné-

reux et nous le serons aussi. Vous le serez, Messieurs, dans l'observation du règlement de la retraite. Vous l'avez dit et vous le direz souvent : c'est dans le recueillement et le silence que l'âme reçoit les plus abondantes et les plus heureuses communications de Dieu. Vous observerez le règlement de la retraite, non pas comme vos élèves observent le règlement du collège, parce qu'il le faut, sans trop se rendre compte des raisons pour lesquelles on les y astreint. Non, mais parce que vous savez qu'une retraite sans silence serait une retraite stérile.

Vous serez généreux surtout, Messieurs, dans les sacrifices que Dieu, par les inspirations secrètes de sa grâce, vous demandera. N'entrons pas en retraite avec un traité de paix tout tracé que nous prierons Dieu de signer, en lui dictant nos conditions. N'allons pas lui dire : Vous irez jusque-là, vous n'irez pas plus loin. Nous lui demanderons l'oubli du passé sans restriction ; il nous demandera l'avenir sans réserve. Pouvons-nous le lui refuser ? Quel que soit l'état de notre âme, Messieurs, la retraite nous est bonne. Elle nous purifiera des inévitables souillures que nous contractons dans les chemins si périlleux de la vie. Elle nous éclairera sur nous-mêmes et sur Dieu. Elle nous sanctifiera et rendra plus étroite notre union avec Dieu.

Tous, Messieurs, nous avons besoin de nous revoir et de nous refaire de temps en temps.

Nous avons besoin de nous revoir. Nous nous perdons de vue si facilement ! L'homme est sollicité par une foule de créatures qui attirent et retiennent son regard au dehors. Le prêtre est obligé, par état, de s'occuper des autres. Votre attention à vous, Messieurs, est sans cesse appelée et fixée sur vos enfants. Est-il étonnant

qu'on finisse par se perdre de vue, par s'oublier soi-même? Et n'est-il pas nécessaire que l'attention, sans cesse dispersée à l'extérieur sur une foule d'objets divers, soit ramenée enfin sur notre âme? Sans cela, Messieurs, c'est-à-dire si nous ne passions pas en revue notre intérieur, nous arriverions à nous ignorer entièrement. Ah! sans doute, il serait bon de pouvoir dire avec le prophète : *Anima mea in manibus meis semper* (1). Mais qu'ils sont rares, ceux que le soin des autres et les devoirs extérieurs ne distraient pas de la vigilance que chacun doit exercer sur soi! C'est donc une nécessité — et elle a été sentie par l'Eglise qui veille à la sanctification de ses ministres — que nous fermions de temps en temps les yeux, même sur les âmes dont nous avons la garde, pour les ouvrir sur notre conscience et en faire une sérieuse revue. Notre âme est le premier jardin que nous avons à cultiver. Pendant que nous cultivons les autres, prenons garde; le vent a pu y jeter de mauvaises semences; les mauvaises herbes ont pu s'y multiplier, y prospérer, y grandir. Il y a telle plante que nous avons mise en terre autrefois, et qui languit parce qu'elle n'est plus arrosée. Tel arbre rapporterait plus de fruits s'il était élagué. Voilà ce qu'un coup d'œil suffira pour nous faire voir, voilà ce que la retraite nous montrera.

Nous avons besoin de nous revoir. Nous avons plus grand besoin encore de nous refaire : *Reficiam vos.*

Le pêcheur doit interrompre son travail pour raccommoder ses filets. Le soldat prend quelque temps pour aiguiser ses armes. L'ouvrier répare ses outils, pour continuer plus facilement sa besogne. Le chrétien,

(1) *Ps.* CXVIII, 109.

le prêtre sent aussi le besoin de retremper ses forces. On ne peut pas en user sans les user, et, cette perte, il faut absolument qu'elle soit réparée fréquemment. Ce que les vacances sont pour l'écolier, ce que le chômage est pour l'homme livré à un travail manuel, ce que la halte est pour le voyageur, la retraite l'est pour notre âme.

Le feu le plus ardent de la charité a besoin d'être attisé souvent, ou bien il est menacé de s'éteindre. Je sais bien que nous pouvons et que nous devons chaque jour l'entretenir. Mais les moyens journaliers perdent de leur efficace par l'accoutumance. C'est pour cela que, chaque année, nous recourons aux moyens extraordinaires de la retraite, pour rendre à notre âme ce qu'elle a pu perdre dans le train ordinaïre de la vie.

La retraite nous donne tout ce qu'il nous faut, pour retrouver cette chaleur d'âme que nous n'avions plus. Elle nous remet en présence des vérités de la foi, qui avaient peut-être subi une éclipse malheureuse. Elle éloigne de nous ces bruits assourdissants du monde, qui nous ont si souvent empêchés de distinguer la parole de Dieu quand elle s'adressait à nous. Elle nous fait entendre cette parole divine avec un accent plus pénétrant et plus intime. Elle nous donne des facilités toutes nouvelles pour nous disposer aux sacrements.

L'évangile de ce jour nous raconte que Notre-Seigneur prit à part ses trois disciples préférés et qu'il se transfigura devant eux. Nous aussi, Messieurs, le divin Sauveur nous invite à le suivre à l'écart, loin du bruit, loin de toutes les préoccupations habituelles : *Seorsum*, sur les hauteurs, au-dessus de la terre et de tout ce que nous y rattache : *In montem excelsum*. Là, Messieurs, sur ces calmes sommets, pendant la prière qui

nous rapproche encore du ciel, nous serons, nous aussi, témoins d'une glorieuse transfiguration. Jésus nous apparaîtra, non pas avec un éclat d'emprunt et de circonstance, mais avec sa gloire réelle, gloire que les apôtres ne virent que sur le Thabor et qui reste voilée pour nous dans le train ordinaire de la vie active. Tout, à cette lumière divine, prendra un nouvel aspect : *Facies altera.* Le devoir nous semblait un fardeau, il nous paraîtra une gloire. Le calice d'amertume nous semblera si beau que nous nous écrierons : *Calix meus inebrians, quam praeclarus est!* (1) Nous nous transfigurerons nous-mêmes, à l'aspect et sous l'action de Jésus transfiguré : *Quum apparuerit, similes ei erimus* (2). Nous deviendrons d'autres hommes. Là aussi, comme dans l'extase de la transfiguration, nous entendrons parler de souffrances. Dans la retraite il faut se préparer au sacrifice. Mais quelle force n'y puise-t-on pas pour l'accomplir !

Dès maintenant, Messieurs, prêtez l'oreille à cette voix divine qui vous dit comme aux apôtres : *Ipsum audite.* N'écoutez pas l'homme, n'écoutez pas le ministre : *Ipsum audite.*

Et, comme les heureux témoins de la transfiguration, ne voyez ici personne que Jésus seul : *Et neminem viderunt nisi solum Jesum.*

(1) *Ps.* XXII, 5.
(2) I *Jo.*, III, 2.

L'ÉDUCATION APOSTOLIQUE

Parmi les laïques qui embrassent la carrière de l'enseignement, beaucoup sans doute n'y voient qu'un gagne-pain comme un autre, et considèrent moins leurs fonctions que les appointements qui les rétribuent. Ils ont pris cet état à défaut d'un autre ou comme ils en auraient pris un autre, sans considérer l'œuvre à laquelle ils consacraient leur vie. Il n'est pas possible, et pour de bonnes raisons, de supposer qu'un prêtre se voue à l'enseignement par un motif aussi bas. Outre que, grâce à Dieu, le prêtre est peu sensible aux motifs de cet ordre, il faut avouer que l'argent ne peut attirer dans les maisons d'éducation, le travail étant — et c'est votre honneur, Messieurs — pauvrement rétribué.

Mais, Messieurs, si ce n'est pas un mobile aussi méprisable qui vous y a attirés, n'est-il point à craindre que vous y soyez entrés sans motif aucun, simplement parce qu'on vous y a envoyés, sans être déterminés par l'excellence de l'œuvre à laquelle vous vous consacrez, sans goût marqué pour elle? N'y a-t-il point quelquefois des ecclésiastiques, qui n'acceptent leur séjour de quelques années dans une maison d'éducation que

comme un provisoire, comme un pis aller, en attendant mieux, en attendant le ministère paroissial vers lequel ils aspirent? Cette disposition, Messieurs, ne peut pas favoriser le succès. Comment faire le bien dans une maison où l'on se regarde comme un oiseau de passage? Comment s'emploierait-on dans toute la mesure de ses forces à une œuvre qu'on doit laisser bientôt? Qu'attendre de ce jeune professeur qui regarde, pour ainsi dire, sans cesse par-dessus les murs de la maison, qui n'y vit pas par le cœur, qui suit le mouvement du clergé sur la *Semaine religieuse*, espérant qu'il y découvrira bientôt le vide qu'il veut combler? Ne demandez pas à ce jeune professeur qu'il s'attache ni à la maison ni à ses élèves. Il leur donne son temps, je le veux bien — et encore bien des heures se passent, au coin du feu, à bâtir quelque presbytère en Espagne — mais, à coup sûr, il ne leur donnera pas son cœur.

Et cependant, est-il possible de réussir dans une œuvre aussi difficile, aussi délicate que l'éducation, sans y mettre toute son âme? Supposez, Messieurs, une maison composée tout entière de professeurs qui ont l'air de faire un intérim, et dites-moi comment elle marchera, quelle affection et quel dévouement les élèves sentiront dans leurs maîtres, et s'ils pourront jamais s'attacher à des hommes qui ne s'attachent pas à eux.

Ce serait une faute plus grave, Messieurs, que de porter dans l'éducation une autre ambition que celle de réussir, de faire de sa chaire de professeur une sorte de marchepied pour monter plus haut. Sans doute, l'Eglise, trop pauvre pour reconnaître vos services avec de l'argent, sait les récompenser d'une autre manière. Mais les rendre en vue des honneurs qui les récom-

pensent ordinairement, ce serait un motif si misérable que nous ne nous arrêterons pas à le flétrir. Pour vous, Messieurs, se dévouer à la jeunesse, ce n'est pas, ce ne sera jamais une manière de faire son chemin. On achèterait bien cher ce qu'on rêve, et, je ne crains pas de le dire, on sacrifierait la jeunesse. Etrange dévouement qui semble se sacrifier à la jeunesse et qui se sert d'elle pour se faire un avenir ! Pour vous, Messieurs, vous ne voyez et vous ne verrez jamais dans votre situation qu'une manière de vous dévouer et non un moyen de faire votre chemin.

Mais, sans porter dans nos fonctions un motif aussi condamnable, ne pourrions-nous point, Messieurs, les avoir souhaitées ou acceptées, en vue de certains avantages étrangers à ces fonctions mêmes et tout accessoires ? Ne sommes-nous point trop sensibles à l'agrément de demeurer dans le voisinage de nos familles, d'habiter un beau pays, d'y jouir d'une vie tranquille ? Que sais-je ? Il y a de jeunes professeurs qui, dans toute l'année scolaire, ne voient, comme leurs élèves, que les vacances. D'autres redoutent les occupations et les charges du ministère paroissial, et, dans leur position de professeurs, ils ne voient que l'avantage de s'en éloigner. Ils ne se félicitent que médiocrement d'être professeurs, heureux seulement de n'être pas vicaires.

Nous est-il interdit, Messieurs, d'apprécier tous ces avantages ? Non, assurément. Qu'ils entrent pour quelque chose dans nos déterminations et dans nos appréciations, je n'y contredis pas. Mais qu'on ne voie que cela. Qu'on soit surtout sensible à cela, là est le désordre. Il y a toujours un grand inconvénient, Messieurs, à mettre son cœur à côté de ses fonctions. Il

faut le mettre dans ses fonctions mêmes. Les vôtres le réclament tout entier et elles le méritent.

Ecartez donc tous ces motifs imparfaits et inférieurs. Considérez votre œuvre en elle-même et attachez-vous à elle seule.

Au-dessus de tous ces sentiments qui ne sont que la recherche plus ou moins déguisée de nous-mêmes, il y en a d'autres plus nobles qu'on doit louer, bien qu'ils ne soient pas les plus excellents.

C'est d'abord l'attachement au devoir. On trouve ce sentiment dans vos rangs, Messieurs. C'est lui qui vous fait apporter cette consciencieuse exactitude dans vos fonctions; ce sérieux dans l'accomplissement de bien des choses qui, au premier abord, paraissent petites, mais qu'il relève ; cette constante application dans un travail qui n'a d'utilité que pour vos enfants et que des ennuis pour vous. L'homme de devoir, Messieurs, est estimable partout. Elle s'impose à notre respect, cette abnégation qui sacrifie tout ce qui plaît à la règle. Que Dieu les multiplie dans tous les rangs du clergé, ces hommes de devoir ! Mais j'ose dire que je souhaite dans l'éducation des hommes qui ne voient pas seulement le devoir. Je voudrais des prêtres qui ne remplissent pas leurs fonctions uniquement par conscience, mais aussi par attrait et par goût. Je ne voudrais pas dans nos maisons d'éducation des hommes qui s'occupent des enfants avec le soin qu'ils mettront à régler des comptes de fabriques, à célébrer ponctuellement les offices, à remplir enfin d'une manière irréprochable toutes les fonctions du ministère paroissial. Je voudrais, Messieurs, ce que, du reste, tous les maîtres de la vie chrétienne exigent pour le choix d'un état, qu'on aimât d'un amour particulier l'œuvre parti-

culière à laquelle on est appliqué. S'il y a une œuvre qui doit être faite par attrait et par goût, avec amour, c'est celle-là. Tout y rebute, tout en dégoûte, quand on ne l'a pas entreprise par amour.

Une autre disposition louable, c'est le goût d'instruire, de professer, d'enseigner. On la trouve quelquefois séparée du goût de l'éducation proprement dite. Vous rencontrez, par exemple, de ces hommes qui font parfaitement la classe, qui aiment à la faire, et, par cela même, la font avec succès, mais qui ne veulent voir les élèves que là. Ne leur demandez pas de s'occuper de leur formation morale, d'élever leur cœur, de leur inspirer, dans des relations plus intimes, les nobles sentiments qui font l'homme de bien. On est heureux de trouver cette disposition à l'enseignement qui comprend l'aptitude et le goût. On est heureux d'entendre un enfant dire de son maître : il aime sa classe, il se dévoue pour sa classe, il ne pense qu'à sa classe. Mais, Messieurs, le prêtre ne peut pas se contenter de voir dans ses élèves des esprits à cultiver, des mémoires à meubler ; il doit voir en eux autre chose. Faire des bacheliers est la moindre de vos fonctions. Vous en avez de plus hautes, de plus importantes à remplir.

C'est encore un bien bon sentiment, Messieurs, que l'amour que vous avez pour la maison qui vous emploie : il est, en effet, une forme du dévouement. Vous aimez cette maison ; vous êtes fiers de son passé et de ses gloires modestes comme tout ce qui touche à l'enfance ; vous vous intéressez à tous ses succès ; vous êtes jaloux de son honneur ; vous vous sacrifieriez pour ses intérêts. C'est là, sans contredit, un noble amour et une condition heureuse pour faire du bien.

La disposition contraire l'empêche souvent dans une mesure déplorable. Quand le serviteur n'estime pas la maison où il sert, il ne peut guère rendre de bons services.

Mais, Messieurs, au-dessus de ce sentiment du devoir, au-dessus de cet amour de la maison d'éducation qui vous emploie, au-dessus de ce goût pour l'enseignement qui est une de vos fonctions, il est un autre sentiment, un sentiment préférable à tous, que vous devez tous apporter dans votre œuvre, que vous devez entretenir et développer en vous : c'est, Messieurs, l'amour chrétien de la jeunesse.

Nous devons toujours, pour les fonctions de notre état, unir et confondre ensemble, autant que possible, *finis operis et finis operantis*. Si je demande à un frère hospitalier pourquoi il se voue au soin des malades, il ne me dira pas : « C'est par devoir. » Il me dira qu'il leur a consacré sa vie par charité pour eux. Si je demande à un religieux, membre d'un ordre enseignant, pourquoi il se livre à l'éducation de l'enfance, il me dira : « C'est parce que Notre-Seigneur m'a inspiré l'amour de l'enfance. » Si l'on vous demande à vous, Messieurs, pourquoi vous vous appliquez à l'éducation de la jeunesse, ne dites pas : « C'est parce qu'on m'y a envoyé. » Ne dites pas : « C'est en attendant que je fasse autre chose. » Ne dites pas : « C'est parce que je me plais dans ce collège ; on y est bien, et, quand on en sort par la bonne porte, on est bien placé. » Ne dites pas cela, Messieurs. Dites, soyez en état de dire en toute sincérité : « C'est parce que je n'ai pas trouvé de plus belle œuvre que celle d'élever chrétiennement les jeunes gens, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a fait comprendre que je ne pouvais rien faire de mieux pour sa gloire. »

Qu'est-ce que cet amour de la jeunesse qui doit animer tous vos cœurs, Messieurs ? C'est un sentiment qui, si on l'analyse, tient du père, du maître, et du prêtre : du père qui aime l'enfant, du maître qui l'instruit, et du prêtre qui voit en lui une âme à sauver.

Vous devez aimer vos enfants comme des pères. Nous enlevons les enfants à l'affection de leurs familles ; nous devons, Messieurs, leur faire un autre foyer. Cette affection paternelle est nécessaire à l'enfant comme la douce chaleur du nid l'est à l'oiseau. Il a besoin de se sentir aimé. Il ne s'appuie que sur un cœur qui l'aime. On ne lui fera de bien que dans la mesure où on l'aime et où l'on sait le lui témoigner. Aussi, Messieurs, celui qui ne s'attache qu'à son devoir, celui qui se dévoue à sa classe, recevra bon témoignage de ses élèves ; il obtiendra leur estime ; mais il ne gagnera pas leur amour. Il ne possédera pas les cœurs qui resteront fermés comme le sien. J'en appelle à votre expérience. Quel est le maître qui vous a fait le plus de bien ? Celui qui vous a le plus aimés et qui a eu le bonheur de vous le témoigner le mieux. Il ne suffit pas d'aimer la jeunesse en général, d'aimer tous les élèves *in globo*. Il faut que l'on porte un tendre et profond intérêt à chacun et que personne n'en puisse douter. Pourquoi, de tous les maîtres, celui qui nous donna les premières leçons tient-il un rang à part dans notre affection et dans notre reconnaissance ? C'est parce que nous étions l'objet, de sa part, d'un intérêt dont nous ne pouvions douter et que nous ne partagions avec personne. Il faudrait en venir à témoigner à chacun des élèves dont on est chargé autant d'affection que si l'on était chargé de lui seul.

C'est l'honneur de l'éducation ecclésiastique, Mes-

sieurs, de ne pas sevrer l'enfant des affections dont sa faiblesse doit être toujours entourée. Ailleurs il trouve des maîtres par milliers, comme parle l'apôtre, des maîtres souvent sans cœur, qui ne voient en lui qu'un fardeau à porter, tout en plus un esprit à cultiver. Parmi vous, Messieurs, il trouve des pères ; il voit en vous les dignes remplaçants de la famille qu'il a quittée. Et, si l'on a pu nous reprocher d'être trop faibles pour l'enfance, il n'est encore venu à la pensée de personne de nous accuser de ne pas l'aimer : *Nam si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres* (1).

Et cependant, je l'avoue, elle a des moments où elle est peu aimable.

Elle oppose à la raison, à la règle, au devoir, des résistances bien pénibles. Elle paie les soins les plus tendres par des ingratitudes qui ne se pardonneraient pas, si tout ne lui était pas pardonnable.

Aussi, Messieurs, pour l'aimer toujours comme elle le réclame, il faut aller puiser sans cesse, dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet amour de l'enfance dont il fut un si parfait modèle, et qu'il inspire toujours. Vous le ferez, Messieurs, en méditant souvent cet amour du doux Sauveur pour les enfants, les témoignages qu'il en a donnés pendant sa vie mortelle, les paroles par lesquelles il nous exhorte à les aimer. Vous le ferez surtout, en lui demandant la grâce d'imiter les saints qui se sont devoués au service de l'enfance.

Mais vous êtes prêtres, Messieurs, et ce que le prêtre voit avant tout en ce monde, ce sont des âmes à sauver.

(1) I *Cor.*, IV, 15.

Voilà ce qui nous distingue de tous les autres instituteurs et éducateurs de l'enfance. Les autres la préparent à son avenir temporel ; ils l'instruisent, ils l'ornent des connaissances nécessaires à la carrière qu'elle doit suivre un jour ; ils ne la veulent pas dépourvue des qualités du cœur qui font l'homme d'honneur, l'homme véritable ; mais ils ne pensent pas à ses destinées futures. Nous, Messieurs, nous restons apôtres dans les chaires de nos collèges comme dans les chaires de nos églises. Nous n'y tenons pas le même langage, mais nous y poursuivons le même but, le salut des âmes.

MOISE SAUVÉ DES EAUX

Accipe puerum istum et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam (1).

Ce fut une triste époque pour Israël, Messieurs, celle où, après avoir joui longtemps dans la paix de la terre fertile de Gessen, il eut à endurer les barbares vexations et les cruautés des Egyptiens. Un pharaon était sur le trône, qui n'avait point connu Joseph : *Surrexit rex novus super Ægyptum qui ignorabat Joseph.* Et, au lieu de payer la dette de gratitude que la nation avait contractée envers les Hébreux, il l'opprima de toute manière et jura sa ruine.

Mais ce fut une oppression savante et habilement combinée : *Venite, sapienter opprimamus eum.* On voulut d'abord affaiblir les Hébreux en les accablant d'impôts, de corvées, en les écrasant sous le poids des travaux publics qu'on laissait à leur charge. Mais ces inventions de la haine n'obtinrent pas leur effet. Plus le peuple qu'on voulait réduire était accablé de travaux,

(1) *Exod.*, II, 9,

et plus il se multipliait : *Quanto opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant* On ajoutait encore à ses fardeaux, on le surchargeait de plus en plus. Et l'on mêlait l'insulte à l'injustice et à la barbarie : *Affligebant illudentes eis.* Mais Israël croissait toujours en force sous le joug qui s'appesantissait toujours.

Alors le pharaon en vint, pour en finir avec la vitalité menaçante de cette race détestée, à l'attaquer dans son avenir même et sa fécondité. Il porta cet ordre barbare : *Quidquid masculini sexus natum fuerit, in flumen projicite.* Et, une fois l'infanticide décrété, il crut qu'il en avait fini avec Israël.

Il comptait sans la Providence et sans les inspirations du cœur maternel. Il se trouva une femme qui ne put se résigner à cet arrêt fatal. Dieu lui avait donné un enfant d'une merveilleuse beauté : *Videns eum elegantem.* Elle résolut de le sauver. Trois mois, elle le cacha chez elle : *Abscondit tribus mensibus.* Mais le moment vint où elle ne pouvait manquer d'être découverte : *Quum jam celare non posset.* Alors elle le déposa dans une corbeille enduite de bitume et de poix, et l'exposa sur le bord du fleuve, en donnant ce dépôt précieux à garder à sa sœur. La fille du tyran vint à ce moment même au fleuve pour s'y baigner. Apercevant le berceau parmi les roseaux, elle prit l'enfant, l'adopta, et, sur l'indication de la jeune fille, le confia à sa propre mère, en lui disant : *Accipe puerum istum, et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.*

Ne voyons-nous pas, dans cette antique histoire, une frappante image de la situation faite à l'Eglise dans notre temps et dans notre pays ?

Pendant des siècles, la France fut comme la terre de

Gessen de l'Eglise de Dieu. L'Eglise l'avait conquise par ses bienfaits, et. si elle possédait la France, elle l'avait d'abord sauvée. Elle jouit en paix de cette terre si merveilleusement fertile en grands hommes et en grandes œuvres. Mais des siècles d'ingrat oubli suivirent ceux-là. Des hommes ont surgi, dont Dieu a fait nos fléaux et nos chefs : *Surrexit rex novus*, qui ne veulent rien savoir des bienfaits de l'Eglise : *Qui ignorabat Joseph.* Ils les nient et les méconnaissent. Pour eux, l'Eglise est, comme Israël pour le pharaon, une puissance inquiétante dont il faut ruiner les forces peu à peu : *Ne forte multiplicetur.*

Ne semblent-ils pas, Messieurs, s'inspirer de l'exemple du roi d'Egypte et prendre pour mot d'ordre : *Sapienter opprimamus eum?* Ils ne recourront pas à la violence, mais à la ruse. Ils renouvelleront les vexations et ce système d'oppression sans bruit qu'avait inauguré le pharaon contre les Hébreux. Ainsi on fait porter sur l'Eglise les plus lourdes charges. On lui impose de telles conditions d'existence, qu'on s'étonne qu'elle les puisse accepter. Malgré cela, elle vit toujours. Grâce à cette puissante vitalité qu'elle a reçu de Dieu, le nombre de ses enfants s'accroît ; son influence grandit ; ses bienfaits s'étendent ; ses œuvres de piété et de charité se multiplient. Elle impose le respect ; mais elle inspire d'autant plus la crainte.

Cette oppression habile et sourde savamment organisée : *Sapienter opprimamus*, n'a donc pas réussi comme on le souhaitait. On s'étonne de l'inutilité de tous ces efforts si bien concertés. On s'étonne qu'une société, si faible en apparence et si combattue, oppose une telle résistance. Alors que fait-on? Messieurs, vous le savez. On suit le pharaon de la Bible dans toutes les par-

ties de son plan infernal ; et, puisque les lois qui atteignent la propriété, les libertés, les divers droits de l'Eglise et qui devaient l'écraser, la laissent toujours forte et prospère, alors on passera aux décrets infanticides et l'on dira : *Quidquid masculini sexus natum fuerit, in flumen projicite.* On tuera la foi dans l'esprit, dans le cœur de tous les jeunes gens qui sont l'espoir de l'Eglise. Le pharaon avait excepté les filles : *Quidquid feminini reservate.* Pendant longtemps aussi on les laissa à leur mère la sainte Eglise, qui les éleva sans être inquiétée. Cette partie du décret est rapportée, Messieurs, vous le savez bien. Mais jusqu'ici ce n'est que la première partie qui a été exécutée : *Quidquid masculini sexus natum fuerit, in flumen projicite.*

Grâce à Dieu, de nos jours comme au temps de la captivité d'Egypte, il y a une Providence et il y a des mères chrétiennes. Toutes ne se laissent pas prendre leurs enfants. Elles ne veulent pas qu'on leur arrache la vie surnaturelle de la foi, plus précieuse à leurs yeux que la vie naturelle. Elles trouvent encore, Dieu les aidant et les inspirant, de saintes industries pour les sauver. Elles les cachent le plus qu'elles peuvent et les gardent sous leurs ailes pour les former elles-mêmes à la piété. Elles les soustraient souvent à l'influence malfaisante d'un père peu chrétien. Elles ne veulent pas les livrer à l'école sans Dieu, dont le seul nom soulève tout ce qu'il y a de plus sensible dans leurs cœurs de chrétiennes. Mais que fera-t-elle, la pauvre mère, de cette jeune et chère âme dont la beauté surnaturelle la ravit : *Videns eum elegantem*, et qu'elle voudrait sauver ?

Elle vient à vous, Messieurs, après avoir usé d'habiletés semblables à celles de la mère de Moïse, et, favori-

sée, comme elle, par des circonstances où elle voit et bénit la main de Dieu. Elle vous présente cet enfant si chéri, cette créature si charmante et si chère, et elle vous dit : *Accipe puerum istum et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.*

Accipe puerum istum. Vous l'avez entendu, Messieurs, ce *depositum custodi* d'une mère chrétienne, et, j'en suis sûr, vous ne l'avez jamais entendu sans un profond attendrissement. Vous savez qu'elle vous confie tout ce qu'elle a de plus cher au monde. Cette âme lui a tant coûté ! Elle a mis dans ce trésor tous les bienfaits de la première éducation ; elle l'a sauvé de bien des dangers qui menaçaient sa vie et son innocence. Il y a tant d'espérances à reposer sur cette tête si chère !

Chacun des enfants confiés à vos soins, Messieurs, est comme un Moïse sauvé des eaux. C'est un enfant qu'une famille chrétienne a préservé de la contagion, de la corruption universelle, et que vous devez préparer à sa mission. Il est sauvé et vous devez en faire un sauveur. Tout parle à votre cœur sacerdotal dans cet enfant, son passé privilégié, son avenir qui, peut-être, est si grand.

Son passé. Représentez-vous les soins dont il a été l'objet, la vigilance dont il a été entouré, le dévouement maternel qui l'a initié aux enseignements de la foi et aux pratiques de la vertu. Voilà le trésor que vous avez entre les mains. Ah ! si vous ne faisiez pas bonne garde, s'il allait se perdre par votre faute, par votre négligence, quel juste reproche n'aurait-on pas le droit de vous adresser ! Faut-il donc, Messieurs, qu'un enfant qui a échappé par miracle à mille dangers, aux pernicieuses influences des milieux

les plus détestables, qui a été exposé sur le Nil et en a été sauvé, vienne périr entre nos mains, dans les asiles où il devait trouver toute sûreté !

Son avenir. Si Moïse avait péri sur les eaux, sans trouver un sauveur, Israël eût, du même coup, perdu le sien. Dieu n'a point soulevé devant nous le voile qui nous couvre l'avenir. Il ne vous a point montré les destinées de vos enfants. Mais, sans les connaître, vous pouvez être certains qu'il n'y en aura pas un seul à se perdre seul, que la perte d'un seul sera la perte d'un grand nombre. Et, si vous les élevez chrétiennement, si vous sauvez leur innocence et leur foi, ils sauveront à leur tour d'autres âmes.

Mais les mères de vos enfants ne sont pas seules à vous les confier. L'Église est avec elles. L'Église, qui est aussi leur mère et qui les a sauvés du naufrage, vous dit, en vous en chargeant : *Accipe puerum istum.* Prenez ces enfants. Ne les laissez pas à l'abandon. Adoptez-les. Soyez leurs pères, par une tendresse virile, par un généreux dévouement. *Nutri mihi,* élevez-les pour moi. Ah ! vous les élevez, Messieurs, pour leurs familles, pour la patrie. Mais surtout, avant tout, nourrissez-les, élevez-les pour l'Eglise, pour qu'ils en soient toujours les enfants fidèles, et, s'il plaît à Dieu, les défenseurs. Ils la trouveront, comme cet enfant hébreu sauvé des eaux, dans la captivité la plus dure ; ils la trouveront dans une situation bien semblable à celle des Hébreux en Egypte. Puissent-ils en être les Moïses, les libérateurs ! S'ils ne délivrent pas tout Israël, ils sauveront, sans aucun doute, quelque Israélite. S'ils ne peuvent pas rendre à l'Eglise tout entière sa prospérité perdue, ses droits confisqués, ses libertés, ses biens usurpés, ils pourront lui garder quelques

âmes fidèles, lui ramener quelques âmes égarées. Vous le pouvez espérer de ces jeunes gens plus que de tous autres, puisqu'ils posséderont, par leur situation et leur éducation, une influence qu'ils mettront au service de notre sainte cause.

Nutri mihi, élevez-les pour moi. Ah ! Messieurs, la seule pensée de les élever pour d'autres vous fait trembler. Un maître chrétien n'a pas de plus grande peine que celle de voir passer à l'ennemi le soldat dont il a lui-même aiguisé les armes et qu'il a formé à leur maniement.

Dès maintenant donc, Messieurs, apprenez à vos enfants à connaître la sainte Eglise, à l'aimer. Dites-leur ses grandeurs et ses gloires, ses tendresses et ses bienfaits, ses douleurs et ses espérances. Dites-leur, faites-leur bien comprendre qu'elle compte sur eux, qu'elle en a bien le droit, et que ce sera l'immortel honneur de leur vie d'être admis à la servir. Préparez-les pour les saintes luttes qui se préparent. Je m'imagine quelquefois, Messieurs, que le démon a une tactique tout opposée dans nos maisons et dans celles dont il est sûr. Dans celles où il recrute pour sa cause des combattants et qui lui fournissent chaque année un contingent de jeunes recrues, il pousse au travail, à l'étude, en faisant briller aux yeux de ses futurs agents les perspectives de la gloire, des honneurs, des situations élevées ; il fait taire les passions qui les détourneraient de leur but. Aussi — il faut l'avouer sincèrement — il obtient des soldats armés de toutes pièces, des hommes de travail, d'intelligence, de science, qui mettent à son service, dans les postes les plus importants, une influence qu'il est difficile de contrebalancer. Dans les nôtres, c'est tout autre chose. Il sait bien qu'en dépit

des faiblesses et des misères de l'âge, malgré les intelligences qu'il a dans la place par l'intermédiaire des passions, il n'a, au fond, que des ennemis. De ces maisons d'éducation sortiront les chefs de l'armée de l'Eglise, les prêtres, les catholiques militants. Que fera-t-il? Désespérant de les gagner, il essaiera de les affaiblir. Il ne parle donc que de plaisir ; il ne chante que la paresse ; il impose silence aux nobles passions pour lâcher la bride aux inférieures. Et, si j'osais mêler une image profane au récit biblique dont nous suivons la trame, ne pouvant vaincre Annibal, il lui persuade de rester à Capoue. Hélas ! Annibal se laisse parfaitement faire. Nos pauvres jeunes gens s'endorment dans la mollesse, passent dans la fainéantise le temps des fortes études, et mettent enfin dans l'armée du bien des non-valeurs. Ils apportent dans les rangs de l'armée sainte non pas des bras robustes, non pas des cœurs généreux, mais des têtes vides et des bouches inutiles. En les inscrivant dans les cadres de l'armée de Dieu, l'ange peut dire au chef qui y porte leur nom : *Scribe virum istum sterilem* (1).

Ah ! Messieurs, préparez-nous des hommes, dans le plus noble sens de ce mot, des âmes vraiment viriles, qui ne plient pas sous leur armure, qui sachent déjà manier les armes du combat et ne reculent ni devant le danger ni devant le sacrifice. Nourrissez-les : *Nutri mihi*, de fortes pensées, de sentiments généreux. Déjouez la tactique de l'ennemi. Combattez avant tout, dans vos jeunes gens, ce qui amoindrit leurs facultés. Et, sans leur inspirer cet orgueil de l'esprit qui perd, aussi bien que les passions des sens, sans exalter leur

(1) *Jer.*, XXII, 30.

ambition au-delà des justes bornes, craignez, plus que tout le reste, les passions qui paralysent.

Ego dabo tibi mercedem tuam. Qui vous promet votre récompense ? Tous ceux qui vous ont confié les enfants. Les familles vous récompensent, en vous témoignant leur reconnaissance pour les services que vous leur rendez. L'Eglise, elle aussi, tient à vous récompenser. Les familles peuvent être ingrates, l'Eglise ne l'est pas. Elle vous bénit, Messieurs, de vos travaux. Elle vous met au premier rang de ses plus utiles ouvriers. Elle vous entoure d'estime et d'honneur.

Et ce que vous recevez sur la terre n'est que l'acompte d'une récompense plus belle. Dieu lui-même vous la donnera au ciel, et il vous la donnera magnifique. Il se tient, nous a-t-il dit, pour votre débiteur : « Ce que vous avez fait à ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Le travail de l'éducation vous effraie ou vous accable, Messieurs : *Si labor terret*, rappelez-vous la récompense promise : *Merces invitet.*

VOCATIONS

Vous avez parmi vos élèves, Messieurs, une classe d'enfants dignes, entre tous, d'intérêt, et qui demandent de vous une direction et des soins particuliers : ce sont les enfants que Dieu appelle à l'honneur du sacerdoce. Vous avez lu déjà sur plus d'un jeune front les signes certains de la prédestination au saint autel ; vous avez reçu ces enfants de la main des prêtres qui les avaient lus les premiers, et qui, en vous les confiant, vous ont donné une vocation à conserver et à développer.

Je sais bien, Messieurs, que vous n'êtes pas tous des professeurs de petit séminaire. Mais il n'y a pas une de nos maisons qui ne donne, de temps en temps, quelques prêtres ; et plusieurs, sous le nom de collèges communaux, sont, en partie du moins, des petits séminaires, tant les vocations y sont nombreuses.

Il m'a semblé, Messieurs, que cette retraite aurait une lacune regrettable, si nous ne disions pas quelques mots de la vocation ecclésiastique et de la manière dont vous devez la cultiver, dans ceux de vos élèves qui en ont reçu l'honneur.

Vous devez, Messieurs, vous rappeler souvent qu'ils

seront prêtres ; et vous devez le leur rappeler à eux-mêmes.

En 1865, je prêchais les exercices du jubilé dans une paroisse de campagne. Une respectable mère de famille vint me trouver et, après sa confession : « Mon Père, me dit-elle, j'ai un conseil à vous demander. J'ai un de mes enfants qui m'inquiète beaucoup. — Quel âge a-t-il? — Dix ans. — Est-ce qu'il annonce un mauvais naturel? — Oh ! non, mon Père, au contraire, il est très pieux ; il fait son chemin de croix tous les dimanches après les vêpres, comme une grande personne ; et je ne me suis jamais aperçu qu'il ait menti. — Alors, qu'est-ce qui vous inquiète? — Oh ! mon Père, il dit qu'il veut être prêtre, et je m'imagine qu'on ne doit pas élever les enfants qui veulent être prêtres comme les autres. Et je voudrais bien savoir comment on doit les élever. »

Voilà, Messieurs, ce que le bon sens chrétien d'une simple paysanne comprend : une vocation ecclésiastique réclame des soins spéciaux ; un enfant qui veut être prêtre ne peut pas être élevé comme un autre.

C'est bien la pensée de l'Église. Lisez le concile de Trente, dans ce chapitre de la session XXIII qui nous a donné les séminaires, et vous verrez que, dès l'âge de douze ans, le saint concile veut que l'éducation ecclésiastique commence. Il entend qu'on demande aux enfants, dès cet âge, c'est-à-dire dès qu'ils ont aperçu le premier signe que Dieu leur fait et son premier appel, qu'on leur demande, dis-je, des vertus ecclésiastiques proportionnées à leur âge ; qu'on les forme aux fonctions ecclésiastiques, et que déjà on les revête des livrées du sanctuaire. Quelques points de cette discipline, ou bien sont tombés en désuétude ou bien n'ont jamais été mis en vigueur dans nos pays. Mais les intentions

de l'Eglise y sont formellement exprimées ; et, si on peut, sans inconvénient, attendre un âge plus avancé pour faire prendre aux élèves ecclésiastiques l'habit ecclésiastique, on ne peut, sans de grands dangers, ajourner à plus tard l'œuvre de leur formation aux vertus de leur futur état. On peut ajourner au grand séminaire le moment de prendre la soutane ; mais si on attend au grand séminaire à former les jeunes gens aux vertus ecclésiastiques, il est grandement à craindre que ces vertus ne soient pas assez solidement enracinées dans leurs âmes.

Ecoutez, sur ce grave sujet d'une souveraine importance pour l'Eglise, le souverain pontife Léon XIII. Dans un document pontifical dont la sagesse égale l'éloquence, il dit aux évêques que les aspirants au sacerdoce doivent être élevés de telle sorte que les vertus ecclésiastiques ne paraissent pas pour eux une conquête, mais une seconde nature. Admirables paroles ! Elles nous rappellent en effet, ce que l'expérience nous apprend, que c'est trop peu pour un prêtre de quelques efforts qui imposent silence aux passions, mais que le règne de la vertu doit être assis d'une manière durable dans son âme.

Mais, je vous le demande, Messieurs, ce résultat peut-il être obtenu par les courtes années du séminaire ? Ces années sont-elles suffisantes pour permettre à toutes les vertus ecclésiastiques de prendre racine dans ces jeunes âmes ? Non, il ne faut faire au grand séminaire que la préparation prochaine ; il faut faire au petit séminaire, au collège chrétien, la préparation éloignée. Tout doit être commencé dans le jeune séminariste. Les fondements de l'édifice qu'on veut construire doivent être posés, les plantes qu'on veut faire grandir doivent

être en terre. Autrement on charge outre mesure les années du grand séminaire. On a des jeunes gens qui, sans renoncer jamais à leur vocation, ne s'y préparent jamais ; qui, en entrant au grand séminaire, ont tout à faire et, quelquefois, hélas ! tout à défaire. Ils ont vécu jusqu'alors comme s'ils ne devaient pas être prêtres. Ils ont peut-être contracté des habitudes contraires aux vertus dont ils devront prendre l'engagement ; ils n'ont acquis aucune des habitudes qui constituent le fond de la vie sacerdotale et qu'il est si bon de prendre de bonne heure. Et ils en seront réduits à établir l'autel de leur première messe sur le cratère à peine fermé d'un volcan mal éteint, dont les sourds grondements annoncent les éruptions prochaines.

Que les élèves du sanctuaire soient vêtus comme ceux qui doivent rester dans le monde, je n'ai rien à y voir ; et je suppose que, si on s'éloigne sur ce point des prescriptions du concile de Trente, c'est pour de très bonnes raisons. Qu'ils vivent et soient élevés dans les mêmes maisons que les jeunes gens destinés au monde, c'est probablement une nécessité des temps. Mais qu'on élève les jeunes gens destinés au sanctuaire, comme on élève les jeunes gens qui ne pensent qu'au monde ; les futurs prêtres, comme les futurs avocats ou médecins ; les aspirants au séminaire, comme les aspirants à Saint-Cyr, voilà ce qui ne se comprend pas, ce qui ne peut se soutenir. Le bon sens proteste qu'on ne peut donner la même direction à des âmes qui ont des buts si divers ; que les unes réclament des soins plus attentifs, parce que leur vocation est plus sublime ; et qu'enfin, pour répéter cette simple et lumineuse parole, on n'élève pas les enfants qui veulent être prêtres comme les autres.

Rien ne doit donc être plus présent à votre esprit,

Messieurs, que la pensée de la vocation ecclésiastique de vos élèves. Vous y trouverez une lumière. La pensée du but éclaire tout. Elle indique les moyens que nous avons à prendre pour l'atteindre. Vous y trouverez aussi, Messieurs, un encouragement. La pensée que vous travaillez pour l'Eglise, pour lui donner des prêtres pieux, des prêtres purs, des prêtres instruits, vous soutiendra. Y a-t-il une pensée plus capable de toucher le cœur d'un bon prêtre que celle-là ?

Vous avez besoin de vous rappeler le but de l'éducation de vos élèves pour les diriger, de vous rappeler leur vocation spéciale pour les y préparer. Mais vous avez aussi à le leur rappeler souvent ; car c'est dans cette pensée de la vocation que vous trouverez un grand ressort pour les conduire.

La pensée de l'avenir, vous l'avez constaté cent fois, Messieurs, c'est pour le jeune homme ce grand ressort. Aussi devez-vous vous en emparer. Les jeunes gens s'occupent de l'avenir, comme les vieillards du passé. C'est là que se portent leurs aspirations, leurs rêves. Ils bâtissent toujours des châteaux en Espagne ; ils ne sont que le moins qu'ils peuvent occupés du présent. Ce serait peine perdue que de combattre cette tendance naturelle et nécessaire : mieux vaut s'en servir pour leur bien. Que n'obtient-on pas, en effet, de leur bonne volonté, malgré leur légèreté et leur faiblesse, en vue de leur avenir ! Vous en avez, chaque année, une preuve frappante dans les efforts qu'ils font pour se préparer à leur baccalauréat. Pourquoi les plus indolentes natures se réveillent-elles tout à coup ? Parce que c'est la porte d'une carrière, c'est-à-dire de l'avenir, qu'il s'agit d'ouvrir. Et, dans ce but, ils fournissent une somme de travail que l'on n'avait jamais obtenue,

dont on ne les croyait même pas capables. Eh bien, Messieurs, j'ose le croire, on obtiendra autant d'efforts, autant de générosité, en vue de la vocation ecclésiastique, quand on voudra faire appel au même sentiment. Soyez en sûrs, il y a là un levier dont on ne sait pas la puissance et qu'on emploie trop peu. Non, je ne peux pas croire que la pensée de l'entrée au grand séminaire fasse moins d'impression à un jeune homme, qu'à son camarade l'approche du baccalauréat, ou l'entrée à l'Ecole polytechnique. On ne sait pas tout ce qu'on pourrait obtenir de généreux efforts, de sacrifices pour la vertu et la piété, même pour le travail, si on les demandait au nom de la vocation ecclésiastique.

Faites-en l'essai, Messieurs. Lorsqu'un jeune homme se destine au sanctuaire et que vous l'y croyez appelé, dressez d'abord devant lui l'autel de sa première messe ; qu'il le voie, pour ainsi dire, de partout ; que cette douce et haute vision domine tout l'horizon de sa jeunesse. Et quand il le perd de vue, quand il oublie de le regarder de loin, montrez-le lui. Marchez dans cette direction, la main dans la main de l'enfant. Levez votre doigt souvent, pour lui faire contempler de loin cette perspective. Si elle disparaît dans je ne sais quel brouillard, je veux dire, si quelque doute est malencontreusement soulevé sur cette question suprême, dissipez-le ; ne laissez pas planer le moindre nuage, dans l'esprit de l'enfant, sur sa vocation ecclésiastique.

Le doute entraînerait de fâcheuses hésitations dans sa conduite ; et il n'est pas rare de voir de pauvres jeunes gens renoncer à la vertu chrétienne, le jour où ils doutent que Dieu leur demande la vertu ecclésiastique. D'autres se disent que, s'ils étaient sûrs d'être appelés,

ils ne manqueraient pas de se combattre ; mais, comme ils craignent de ne pas l'être, ils ne font pas, pour triompher de l'ennemi, les efforts nécessaires. Et, après des années d'hésitations et de lâcheté, les uns entrent au séminaire dans le plus triste état, les autres restent dans le monde.

Placez donc, Messieurs, au-dessus de tout doute leur vocation. Dans le particulier, exhortez-les au nom de leur vocation, réprimandez-les au nom de leur vocation, entretenez-les dans la pensée habituelle de leur vocation, rendez-la de plus en plus présente à leur esprit. A mesure qu'ils approchent de l'autel, faites-leur comprendre que leur préparation doit avancer aussi. N'est-il pas étrange, Messieurs, qu'on ne demande pas plus, pour les exercices de piété, par exemple, d'un jeune homme qui est sur le point d'entrer au grand séminaire, que de l'enfant qui entre au collège ? On les fait passer sous le même niveau ; on leur fait faire les mêmes prières ; et rien ne vient rappeler au séminariste de l'année prochaine que Dieu attend de lui plus que de ses jeunes camarades. Votre direction personnelle viendra corriger, Messieurs, ce qu'on pourrait peut-être regretter dans l'organisation de nos maisons. Vous ferez en sorte que la vie de vos jeunes pénitents soit une marche ascendante dans la vertu comme vers le saint autel.

Mais c'est surtout à l'heure critique de la tentation, que vous aurez besoin de rappeler la vocation qu'on va peut-être compromettre. Vous êtes près de ce jeune Esaü, lorsqu'on lui présente le plat de lentilles, je veux dire le plaisir vulgaire mais présent, qui charme son regard et qu'il convoite. Ah ! c'est le moment de lui parler de son droit d'aînesse, de sa vocation, de cet

avenir sacerdotal si grand et si beau selon Dieu, aux yeux de notre foi ! Vous l'empêcherez de conclure le marché fatal. Donnez-lui le moyen de s'en souvenir, lorsque le séducteur reviendra à la charge.

Il y a quelques jours, un jeune homme, qui venait ici passer les examens du baccalauréat, me montrait sur sa poitrine un grand crucifix de cuivre, sur lequel étaient écrits ces mots qu'on lui avait fait méditer dans une retraite : *Introïbo ad altare Dei.* Et il me disait, avec son accent et sa foi de breton : « Depuis qu'un de mes maîtres m'a écrit ces mots sur mon crucifix, dans certains moments difficiles, je porte la main sur ma poitrine, et je me dis : Tu monteras à l'autel, prends garde ! » Qui saura jamais le nombre de victoires remportées sur le démon par cette pensée : Je serai prêtre ! Si vous voulez vous en souvenir, Messieurs, la parole qui trouvait le plus d'écho dans notre âme, quand nous étions à l'âge de nos jeunes gens, c'était celle qui nous rappelait le plus fortement notre vocation.

Aussi les maîtres les plus intelligents de la jeunesse cléricale ne négligent point ce grand moyen. Dites à un jeune homme : « Regarde tes mains : elles toucheront un jour la sainte hostie. Vois donc comme elles doivent être pures. Ta bouche, elle fera descendre le Dieu du ciel. Ta poitrine sera chaque jour son ciboire. » S'il n'est pas sensible à ce langage, ne croyez pas qu'il soit prêtre, ou Dieu lui fera un autre cœur.

Mais, dès qu'on est appelé, on ne peut rester insensible à cette pensée de la vocation, et il est d'expérience que c'est là une touche sur laquelle on ne met jamais le doigt sans qu'elle vibre.

Je ne parle que de la correspondance des enfants à cette idée de la vocation. Mais il ne faut pas oublier le

secours que Dieu nous accorde en ces occasions, pour lui garder ses prêtres. Il a besoin de prêtres et de bons prêtres. Croyez-le, Messieurs, il ne peut rester étranger aux efforts que nous faisons pour lui en donner quelques-uns. C'est lui qui inspire ces efforts ; c'est lui qui les seconde.

Aimez donc, Messieurs, à répéter à vos jeunes gens que Dieu a marqués pour ses autels, cette belle parole de saint Jérôme qu'on a dernièrement répandue dans leurs rangs et qui devrait être dans toutes les mémoires : *Ita vive ut clericus esse merearis, ut adolescentiam tuam nulla sorde commacules, ut ad altare Christi virgo procedas, ut de foris habeas bonum testimonium.* Commentez-la. Faites-leur comprendre que la vocation ecclésiastique est, en effet, une récompense ; qu'elle est bien digne de tous leurs efforts ; qu'elle est le plus beau couronnement d'une belle et pure jeunesse : *Merearis.* Montrez-leur que toute tache est un objet d'horreur pour Dieu ; qu'il a voulu que Marie en fût préservée, parce qu'elle était prédestinée à la maternité divine ; et que nous, prédestinés au sacerdoce, nous devons nous en préserver : *Nullâ sorde.* Dites-leur le bonheur du prêtre qui peut faire de sa robe de baptême l'aube de sa première messe et prendre, à la cène eucharistique de son ordination, la place du disciple vierge : *Virgo procedas.* Qu'ils respectent déjà l'autorité du ministère dont ils seront revêtus, et qu'ils puissent l'exercer un jour sans avoir à craindre de baisser les yeux sous le regard d'un compagnon de jeunesse : *Bonum testimonium.*

La plus belle partie de votre mission à vos yeux, c'est de préparer des prêtres. Vous les préparez de loin, il est vrai ; mais, Messieurs, Dieu seul sait lequel est le plus nécessaire, de semer ou de récolter, de creuser

les fondements d'un édifice ou d'y mettre le couronnement. Ce sont deux œuvres également indispensables, et Dieu seul peut distribuer aux ouvriers la récompense selon leurs mérites. Quant à l'Eglise, elle bénit également celui qui protège le germe encore tendre d'une vocation et celui qui le fait croître jusqu'à sa pleine maturité. Et vos élèves, vous les verrez partager également leur reconnaissance, comme nous l'avons tous fait, entre les directeurs qui les ont conduits jusqu'au pied de l'autel et ceux qui les ont acheminés vers le sanctuaire.

LE TRAVAIL DES MAITRES

Homo nascitur ad laborem
et avis ad volatum (1).

Comment oser, Messieurs, vous parler du travail! C'est vraiment le monde renversé. Vous le prêchez bien mieux de parole et d'exemple que je ne le pourrais faire. Si l'on a dit que les prêtres sont devenus les petits rentiers du sanctuaire, les petits rentiers sont dans les presbytères, ils ne sont pas dans les maisons d'éducation. Là, on ne trouve que des ouvriers. Vos journées sont pleines et le prêtre du ministère paroissial qui donnerait à l'étude le temps que vous y donnez, serait partout cité comme un modèle.

Aussi est-il à remarquer qu'on a peint la paresse sous tous les costumes, mais jamais, je crois, sous le vôtre. On a fait de piquants portraits de la paresse de l'écolier, de la paresse de l'homme du monde, de la paresse du prêtre ; on n'a jamais fait, à ma connaissance du moins, le portrait du professeur paresseux. Cela vient-il de ce qu'il le faudrait faire d'imagination et

(1) *Job*, V, 7.

de ce qu'on ne trouverait pas de modèle ? Je n'oserais le prétendre, Messieurs, et vos souvenirs pourraient aider un peintre que tenterait ce tableau. Vous lui parleriez sans doute de ces mille manières de tuer le temps qui sont à la disposition de tout le monde, et dont on use peut-être dans vos rangs comme ailleurs : rêveries du coin du feu, en tisonnant, en hiver ; longues siestes en été ; en toute saison, causeries interminables ; poses nonchalantes ; courses sans but ; promenades sans fin ; lectures inutiles ; visites où l'on est à charge à autrui, parce qu'on est à charge à soi-même : *Sibi graves, aliis autem graviores.* Vous rappelleriez au moraliste certains types de confrères qu'on trouve partout, excepté chez eux : ils n'y restent pas, parce qu'ils y enfermeraient l'ennui avec eux. L'auteur de l'*Imitation* les en a prévenus : *Male custodita taedium generat.* Aussi ne s'y exposent-ils pas. Mais, hélas ! ils le promènent partout avec eux, ils ne veulent pas rester en tête-à-tête avec lui ; ils le font partager aux autres.

Mais, Messieurs, ces types-là sont rares et il faudrait peut-être fouiller vos plus lointains souvenirs pour les retrouver. Le collège n'est pas leur milieu de choix ; ils le traversent, ils n'y séjournent point. Aussi, Messieurs, nous n'établirons point une obligation dont vous êtes convaincus, dont vous vous acquittez si bien. Nous nous bornerons à en préciser l'étendue, et à fixer l'objet de votre travail.

Cet objet est double.

Vous devez, Messieurs, travailler pour vos élèves et travailler pour vous.

Il ne vous est pas possible de remplir, sans travailler, vos obligations vis-à-vis de vos élèves. Que leur devez-

vous en effet? Vous devez : premièrement, inspirer leur travail ; deuxièmement, diriger leur travail ; troisièmement, contrôler leur travail.

Or, je vous le demande, est-il possible qu'un maître inspire l'amour du travail, s'il ne l'a pas lui-même? Pour pousser au travail les élèves, pour leur donner l'amour de l'étude, il faut recourir à mille moyens d'émulation dont le maître fait tous les frais. Vous n'y manquez pas, Messieurs, et, là-dessus, vos succès vous rendent témoignage. Permettez-moi de rendre hommage ici à une mémoire vénérée. Nous avons eu pour professeur, au petitséminaire de Saint-Méen, M. Lecerf, mort curé de Saint-Malo. La classe qu'il avait était nombreuse. Malgré cela, il trouvait moyen de composer les corrigés des vers ou des thèmes avec nos propres travaux. Aussi c'était à qui aurait le plus de vers ou de phrases latines dans le corrigé. Maintenant que nous pouvons nous rendre compte de ce travail, nous sommes étonnés qu'il pût l'ajouter à tant d'autres.

C'est surtout dans les basses classes que ces moyens d'émulation doivent être multipliés, et que les professeurs doivent se mettre en quête de les varier. Dans les hautes classes, la raison est plus formée, l'étude a, dans les examens, une sanction plus importante et qui dispense de tout autre excitation. Mais on peut se demander, Messieurs, s'il n'en est pas des professeurs comme des élèves. Les professeurs des classes supérieures travaillent, comme leurs élèves, à cause du baccalauréat qu'ils font préparer. Les professeurs des classes inférieures ne se négligeraient-ils point, comme leurs élèves, parce que la sanction suprême des études, le baccalauréat, est encore loin. Le fait est que plusieurs professeurs de hautes classes se plaignent de ce que les

élèves arrivent entre leurs mains sans préparation suffisante. Ils entrent dans les humanités, sans avoir fait sérieusement les classes de grammaire. Ils n'ont pas de principes ; tout pèche par la base. Tel professeur dit qu'il est comme un boulanger qui attend de la farine à pétrir, et à qui on ne livre que du grain à moudre. « Et l'on s'étonne qu'avec cela, ajoute-t-il, je ne puisse pas fournir de pain ! »

Avant de vous ingénier pour exciter vos élèves au travail, vous devez, Messieurs, contrôler leur travail. Sans ce contrôle journalier, leur peine serait perdue. Ils ne feraient aucun progrès, et parce qu'ils ne se gêneraient pas pour soigner un ouvrage qui ne passerait pas sous l'œil du maître, et parce que, leurs fautes n'étant pas relevées, ils pourraient les renouveler longtemps sans s'en douter.

Les explications les plus claires et les mieux données ne remplaceront jamais les corrections de devoirs. Aussi regardez-vous, Messieurs, comme un devoir de votre charge, non seulement de vous assurer que ces travaux sont faits, mais encore et surtout d'en prendre connaissance et d'en donner votre appréciation détaillée. Votre conscience ne vous laisserait point en repos, si vous ne le faisiez exactement. Vous avez même adopté universellement une pratique excellente dont on doit vous féliciter : c'est de remettre vous-mêmes à l'élève ses devoirs corrigés. Excellente méthode, très utile à vos enfants, puisqu'ils ont sous les yeux vos judicieuses remarques et qu'ils peuvent les mettre à profit ; très utile surtout pour vous, Messieurs, parce qu'elle vous donne à vous-mêmes un contrôle dans la lecture que font vos élèves de vos observations. Tout le monde sait quelle conscience vous apportez dans ce devoir de la

correction ; et l'on ne voit pas une copie ainsi annotée par vous, sans être touché des soins que vous y apportez. C'est une précaution que vous prenez contre vous-mêmes ; ce sont des pièces de conviction que vous pourriez produire si l'on suspectait votre exactitude.

Tous les professeurs n'en ont pas de pareilles entre les mains et mal leur en prend. On se raconte, de génération en génération, les tours joués à certains maîtres qui ne corrigeaient par les copies et prétendaient le faire. L'un d'eux donnait des notes sévères à un élève qui garda le silence, pendant une quinzaine de jours, et, à la fin, déclara publiquement que ses devoirs ne valaient même pas ces mauvaises notes, attendu que, depuis quinze jours, il n'en donnait pas. Et le maître fut convaincu, *coram populo*, de négligence et de duplicité. Ce fait, qui n'est pas d'hier, ne remonte pas jusqu'aux temps fabuleux.

C'est surtout pour diriger le travail de vos élèves que vous devez travailler vous-mêmes. Quel profit peuvent-ils tirer d'un enseignement improvisé? Qu'emportent-ils de ces classes mal préparées, où tout leur a été jeté sans ordre, sans précision? Pour faire un simple catéchisme intéressant et instructif, il faut beaucoup travailler. Pour faire une classe, même élémentaire, il doit être nécessaire d'y avoir pensé à l'avance.

Un professeur habituellement négligent sur ce point peut se charger la conscience d'une grande responsabilité. Si un élève ne prépare ni ses leçons ni ses devoirs, le mal n'est que pour lui. Si le maître ne prépare pas sa classe, tous les élèves perdront leur temps, se dégoûteront un peu plus de l'étude, et le maître aura à rendre compte de cela à Dieu.

Pour rendre le travail de vos élèves plus facile, ne

reculez pas devant les difficultés. Si une méthode demande plus de peine au professeur, mais rend plus rapides et plus sûrs les progrès de l'élève, elle doit avoir vos préférences.

Mais, Messieurs, vous vous plaindriez avec juste raison de votre condition, si elle vous condamnait à travailler toujours pour les enfants, sans vous permettre de le faire pour vous.

Oh ! me dites-vous, nous en sommes là. C'est déjà beaucoup pour nous de faire notre classe et de la préparer. Il nous est impossible d'ajouter rien à ce travail déjà si lourd.

Est-il bien vrai, Messieurs, qu'il ne vous reste aucun moment libre et disponible pour un travail à votre profit, lorsque vous avez rempli les devoirs de votre charge ? Vraiment, s'il en était ainsi, je vous plaindrais, car il est dur de renoncer à cultiver son intelligence à soi, pour cultiver celle des autres.

Mais permettez-moi une remarque et veuillez consulter vos souvenirs. Rappelez-vous la première année de votre professorat.

Elle fut laborieuse, n'est-ce pas ? Vous ne perdites pas une minute, parce qu'il s'agissait de voir, pour la première fois, des matières qui vous étaient étrangères ou vous étaient devenues moins familières. Supposez que vous ayez toujours donné depuis la même somme de travail, continué les mêmes efforts, et poursuivi du même pas, où ne seriez-vous pas arrivés ? Vous auriez parcouru une belle partie du vaste champ de la science. Vous le voyez donc, il vous reste du temps. Seulement, comme on l'a dit, le temps est élastique ; on y met ce que l'on veut ; les uns y font tenir beaucoup de choses, les autres presque rien.

Vos journées si bien remplies peuvent, si vous y apportez de la bonne volonté, contenir bien d'autres choses. Que faut-il y mettre ? A quoi faut-il consacrer vos moments laissés libres par vos occupations professionnelles ?

A deux objets, Messieurs : à la science ecclésiastique et à la science profane.

D'abord à la science ecclésiastique ; et cela pour deux raisons : la première, parce que vous êtes prêtres ; la seconde, parce que, si vous n'en exercez pas aujourd'hui toutes les fonctions, vous les reprendrez un jour.

Vous êtes prêtres : la science ecclésiastique ne doit jamais vous devenir étrangère. L'avez-vous acquise avec tant d'efforts pour l'oublier ? N'est-ce pas plutôt pour la garder, selon le mot du prophète : *Labia sacerdotis custodient scientiam* (1) ? Rien ne vous dispense d'entretenir ces connaissances essentielles à votre profession. C'est sans doute pour cela que l'autorité diocésaine n'a pas voulu vous excepter des examens théologiques. Elle vous a bien fait entendre par là qu'elle ne vous regardait pas comme dispensés des études théologiques. Faites en sorte, Messieurs, puisque vos autres devoirs vous empêchent d'approfondir la science sacrée, de lui donner assez de temps pour l'entretenir. Vous ne pouvez pas acquérir, au moins conservez : ne perdez pas ce que vous avez acquis.

Vous en aurez besoin dans un avenir plus ou moins éloigné. Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que vous finirez votre carrière dans le saint ministère. Ainsi ont fait vos prédécesseurs, ainsi ferez-vous

(1) *Malach.*, II, 7.

à votre tour. Il serait malheureux d'y prendre place à un âge plus ou moins avancé, avec une provision de connaissances ecclésiastiques inférieure à celle que vous y auriez apportée à votre sortie du grand séminaire. Quelques confrères pensent sagement à économiser quelques ressources pécuniaires pour le jour où ils seront recteurs. Ils feraient mieux encore d'amasser les connaissances requises pour le ministère paroissial. Réservez quelques moments à cette œuvre.

S'il ne vous reste plus de temps disponible, après vos classes, la préparation qu'elles demandent, vos devoirs de piété sérieusement remplis, c'est que la distribution n'en aura pas été bien faite. Revoyez votre règlement journalier, et vous constaterez qu'il y a place vide pour quelques études. Utilisez cette place.. Je le souhaite pour votre agrément et pour l'honneur de l'Eglise.

Voulez-vous donc être comme ces postillons, qui prennent toujours les voyageurs au même point de départ, les transportent au même point d'arrivée, et recommencent sans discontinuer le même trajet? N'est-ce pas là une image assez juste du professeur qui, tous les ans, prend les élèves au même degré de la science et les pousse au même degré? Rien ne change, pour l'un comme pour l'autre, que le visage des élèves pour le professeur, et le visage des voyageurs pour le postillon. Ni l'un ni l'autre ne voient plus de pays. Voyagez un peu pour votre compte, pour votre plaisir. Faites quelques excursions dans le domaine de la science. Sans doute il est très beau et très doux de voir grandir sous ses yeux et par ses soins de jeunes intelligences; mais il serait très dur de sentir qu'en dehors des quelques notions élémentaires qu'on leur livre, on perd ce qu'on

avait acquis ; il serait très dur d'assister à l'amoindrissement des richesses intellectuelles qu'on avait acquises, à l'étiolement des facultés qu'on avait reçues de Dieu. Donnez donc à votre esprit ces légitimes satisfactions qu'il réclame.

En cultivant ainsi une partie préférée des sciences, vous contribuerez certainement à l'honneur de l'Eglise. Le meilleur moyen de la servir à l'heure présente, c'est d'exceller dans une branche quelconque des sciences humaines. Vous faites bon marché de la gloriole qu'elles donnent, Messieurs. Vous appréciez à leur juste valeur les titres scientifiques que le monde estime. Mais vous savez aussi combien nous avons de raisons de les souhaiter dans nos rangs. Il nous faut aujourd'hui de la science réelle et de la science titrée. Un jeune prêtre ne peut rendre de plus grand service à l'Eglise qu'en acquérant, à la sueur de son front, la science et les grades qui la constatent. Ce sera là, dans peu de temps peut-être, une question de vie ou de mort pour nos établissements religieux. C'est déjà une question de succès. On me disait dernièrement qu'à Paris, les Jésuites ne s'étaient fait une situation respectée que du jour où l'un d'eux, le P. Joubaire, se mit à présenter des mémoires à l'Institut.

Donc, Messieurs, que tous ceux qui sont capables se mettent à l'œuvre. Et quant à ceux qui ne peuvent pas rendre ces services éminents à notre cause sainte, qu'ils encouragent, par leur sympathie, tous les efforts, qu'ils applaudissent à tous les succès. J'aime à le penser, Messieurs, il se prépare encore, dans l'ombre et le silence, des succès qui ne sont pas un triomphe de la vanité personnelle, que Dieu bénit comme un service rendu à sa cause.

Oserai-je, en terminant, vous citer un exemple à suivre ? Le Sage dit au paresseux : *Vade ad formicam, o piger* (1). Comme je ne parle pas ici au paresseux, je ne vous enverrai pas, Messieurs, à la fourmi. Je vous dirai : Allez chez les Frères, ces vaillants et humbles instituteurs du petit peuple. Leur classe est finie. Vous avez trouvé les enfants dans la rue. Vous cherchez les maîtres. Où sont-ils ? En récréation ? Leur récréation est courte, elle est finie. Où sont-ils donc ? S'ils ne sont pas en prières, ils sont en classe, Messieurs, oui, en classe. Après avoir fait la classe aux enfants, ils y vont eux-mêmes. Les plus vieux la font aux plus jeunes. Ceux qui ont le brevet supérieur, la font à ceux qui ont le brevet simple. Ceux qui ont le simple préparent ceux qui ne l'ont pas encore. Et ainsi se passe leur journée, depuis quatre heures du matin à neuf heures du soir : en classe, en prières, à l'étude et à l'étude en commun. Vous comparez, Messieurs, quelquefois votre assujettissement, vos travaux, aux longs loisirs du presbytère. Comparons-nous également aux Frères de la Doctrine chrétienne, un peu pour nous confondre, mais beaucoup aussi pour nous encourager.

(1) *Prov.*, VI, 6.

CUSTODI INNOCENTIAM

Dieu, Messieurs, prend, dans les saintes Ecritures, les noms les plus grands, les plus magnifiques. Il s'appelle le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Dieu des armées. Mais, parmi tous ces titres qui conviennent à sa nature, il en est un qu'il se donne et que vous devez aimer à lui donner ; il s'appelle le Dieu gardien des enfants : *Custodiens parvulos Dominus* (1). Il les garde, et c'est là ce qui vous console de votre impuissance à les bien garder. Il les garde, et c'est ce qui vous fait sentir la grandeur de vos fonctions, puisque le Seigneur daigne vous associer à son œuvre et vous employer comme ses visibles auxiliaires : *Custodiens parvulos Dominus.*

Mais que devez-vous garder en eux, Messieurs, sinon ce trésor le plus cher et le plus précieux de tous, le trésor de leur innocence ?

N'est-ce pas là celui que Dieu tient le plus à leur conserver ? N'est-ce pas là le bien pour lequel il veille par sa plus active comme par sa plus miséricordieuse providence ? « Gardez l'innocence » : tel est le mot d'ordre

(1) *Ps.*, CXIV, 6.

qu'il donne à toute mère chrétienne, en lui confiant son enfant. Et, ce mot d'ordre, la mère le transmet aux maîtres qui la remplacent auprès de lui.

Vous l'avez entendue, Messieurs, cette recommandation de la famille chrétienne. Elle vous a été faite quelquefois avec des accents qui vous ont émus. Vous l'entendez bien souvent sortir du cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Custodi innocentiam*. Vous l'avez acceptée et vous vous croiriez payés de tous vos soins, de tous vos travaux, de toutes vos sueurs, si vous pouviez sauver l'innocence de ces enfants dont vous êtes, en quelque manière, les pères adoptifs.

Mais, hélas ! Messieurs, vous avez autant à réparer qu'à conserver l'innocence intacte. Comment pouvez-vous réparer ces ruines et conserver cette intégrité ? Nous voudrions vous le rappeler ce soir.

Le collège chrétien peut employer les mêmes moyens pour guérir les jeunes âmes et pour les conserver saines. Ces moyens, je les réduirai à trois : discipline, travail et piété. Faire régner dans la maison la discipline, le travail et la piété, c'est en faire un sûr asile pour l'innocence.

La discipline d'une maison d'éducation chrétienne a deux fonctions principales : premièrement, surveiller l'ennemi ; deuxièmement, l'écarter.

D'abord vous devez avoir toujours l'œil ouvert pour surveiller tous les mouvements de l'ennemi. L'Apôtre nous en avertit : *Vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quaerens quem devoret ;* « Bergers, un lion rugissant tourne autour de votre troupeau, cherchant une proie dans ses rangs (1). » Que faut-il, pour qu'il accomplisse son œuvre de destruc-

(1) I *Petri*, V, 8.

tion ? Un instant de négligence et c'est assez. Que de tristes tragédies ! Quels drames monstrueux se passent, à nos côtés, à la faveur de ces négligences coupables ! Le mal a eu la rapidité et les effets de la foudre ; et il eût été impossible, si le maître avait été vigilant.

Vous ne lisez point, j'en suis sûr, la parabole de l'ivraie semée pendant le sommeil du laboureur, sans faire, sur vous-mêmes, sur votre travail, un pénible retour. Comme ce laboureur dont parle le saint Evangile, vous n'avez semé que de bons principes dans l'âme de cet enfant. Vous l'avez reçu pur, comme au jour de son baptême, des mains de sa mère. Il n'a eu que de bons enseignements et, vous le croyiez, de bons exemples depuis qu'il vous a été confié. Et voilà que, malgré tant de soins, vous voyez apparaître de mauvais instincts qui vont étouffer les bons. Vous constatez de mauvaises habitudes qui font leur hideuse apparition dans cette vie en fleur. Et vous vous dites, tout inquiets, les uns aux autres : « N'avons-nous pas jeté uniquement de bonnes semences dans cette âme ? D'où vient donc cette ivraie ? » L'homme ennemi a passé par là : *Inimicus homo hoc fecit.* Il a profité d'une défaillance de votre zèle, d'un moment où votre surveillance assoupie était en défaut. Et voilà cette moisson de vertu et d'honneur qu'on attendait de tel enfant compromise, peut-être perdue pour toujours.

Et toutefois, Messieurs, ne portons point l'inquiétude dans des âmes délicates et trop promptes à s'exagérer leurs responsabilités. Nous ne rendrons compte que de nos négligences, nous ne porterons que les conséquences prévues de nos défaillances volontaires. Quant à ces défaillances naturelles, à ces circonstances indépendantes de notre volonté, que Dieu a permises et dont

le démon profite, nous n'aurons point à en répondre. Il nous est doux de penser même que Dieu les répare et supplée à notre insuffisance.

Un peintre chrétien de notre âge a représenté un ange gardien, prenant, auprès d'un berceau, la place de la mère endormie. Touchante inspiration, qui répond bien à l'idée que nous nous faisons de la bonté divine ! Dieu connaît la faiblesse des instruments qu'il emploie, et il sait en même temps y suppléer.

Ce n'est pas assez de surveiller le mal. Il faut encore que la discipline, après avoir constaté sa présence, le chasse bien loin.

Ce que l'amputation est pour le corps, le bannissement pour l'Etat, l'excommunication pour l'Eglise, l'expulsion l'est pour la maison d'éducation : une mesure de salubrité publique, un moyen d'assainissement rigoureusement obligatoire. En vain me direz-vous que vous hésitez devant le dommage que pourra encourir l'élève perverti. Sans doute, la médecine est préférable à la chirurgie et il vaut mieux guérir un membre que le couper. Mais si vous n'avez point l'espoir de guérir sur place, si vous craignez un cas de maladie contagieuse, n'hésitez pas. En vain alléguerez-vous l'honneur de la famille et les mille raisons que vous avez de ne pas lui déplaire. Vous êtes chargés, avant tout, des intérêts de la maison qui vous emploie. Et ne dites pas que ce serait nuire à la maison même, qu'il y faut avant tout du nombre. Rien, Messieurs, n'inspire plus de confiance aux familles sérieusement chrétiennes que cette impitoyable exécution des sujets dangereux. Le P. Lacordaire s'en glorifiait en public, en pleine distribution des prix. On a vu des maisons d'éducation où, pour n'avoir pas extirpé à temps un principe et un agent de corruption, les maîtres

chrétiens en étaient réduits à assister impuissants et désespérés à des désordres irrémédiables. Il se forme, dans les réunions de malades, une corruption particulière que l'on appelle la pourriture d'hôpital. Il se forme, dans nos maisons ecclésiastiques elles-mêmes, une sorte de corruption que l'on pourrait bien nommer la pourriture de collège. Assainissons-les, comme les hôpitaux — c'est un devoir essentiel — par une aération convenable qui leur donne une atmosphère toujours pure. Et rappelons-nous ce que nous dit le Saint-Esprit : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (1).

Je sais, Messieurs, que ce n'est pas à vous de décider ces cas difficiles et délicats d'administration. C'est, du moins, à vous de les poser. C'est à vous de faire connaître les désordres qui vous semblent dangereux pour les maisons que vous habitez. Ne prenez pas la responsabilité vraiment effrayante de les cacher, de les dérober à la connaissance des supérieurs. Respectez leurs décisions quelles qu'elles soient ; mais, du moins, éclairez-les et n'allez pas soustraire à leur connaissance une seule pièce importante du dossier des jugements qu'ils auront à porter.

Cette discipline tout extérieure peut bien assainir l'air, purifier l'atmosphère, mais elle ne suffit pas pour écarter le mal de chacun des enfants confiés à votre garde. C'est pour cela que vous devez aider chacun d'eux à le repousser. Comment y réussirez-vous, Messieurs ? Premièrement, en occupant vos enfants, afin que le mal ne trouve pas de place à prendre. Deuxièmement, en les faisant chercher dans la piété des forces contre les attaques inévitables.

(1) I *Cor.*, V, 6.

Que tout dans la maison soit occupé : la chapelle, par la prière ; l'étude, par le travail ; la récréation, par les jeux.

Inutile de vous répéter, Messieurs, ce que vous savez par votre expérience et par celle des autres : pour un démon qui nous tente pendant que nous sommes occupés, il y en a cent qui nous tentent lorsque nous sommes oisifs. C'est pour cela que tous les maîtres de la vie chrétienne nous répètent, après saint Jérôme, que nous devons toujours faire quelque chose, afin, ajoutent-ils, que le démon ne nous trouve jamais à ne rien faire. L'un des meilleurs services que vous puissiez rendre à la jeunesse, l'un des plus sûrs moyens de salut pour elle, c'est de la porter au travail, c'est de lui en inspirer l'amour.

La vraie méthode à suivre dans le combat spirituel, c'est ce que je me permettrai de nommer le système des substitutions. Remplacer le mal par le bien, ne pas se contenter de bannir le mal, ne pas se borner à lui disputer l'entrée de notre âme, mais donner la pleine possession de l'âme à toutes sortes de biens : voilà ce que nous avons à faire. Nous avons lu dans l'Écriture que la chair conspire contre l'esprit ; mais, ne l'oublions pas, l'Écriture nous apprend également que l'esprit conspire, lui aussi, contre la chair. Il est attaqué, mais il soutient le combat : *Spiritus autem adversus carnem* (1). C'est à nous de le fortifier dans ces luttes contre son redoutable ennemi. Nous ne voulons pas que ces jeunes âmes se souillent dans la boue du monde. Mais si nous les y laissons ramper, comment voulez-vous qu'elles ne s'y salissent pas ? Le moyen de les faire

(1) *Gal.*, V, 17.

échapper à ce péril et de les garder dans leur blancheur première, c'est, comme dit saint Grégoire de Nazianze dans son poétique langage, de donner des ailes à l'âme : *Animæ pennas addere*. Faites-lui prendre son essor, à cette intelligence que de vils instincts veulent abaisser ; ouvrez-lui de beaux horizons ; allumez en elle les belles et grandes flammes ; passionnez-la pour les nobles choses, dans la mesure où elle peut les comprendre ; faites en une de ces âmes que le Saint-Esprit caractérise par ces mots : *Pulchritudinis studium habentes ;* enivrez-la de cette ambroisie. Elle dédaignera les plaisirs vulgaires, elle aura horreur des joies indignes d'elle et qui sont incompatibles avec celles-là. Elle aura d'autant moins à craindre de s'ensevelir dans les sens, qu'elle vivra plus pleinement de la vie de l'esprit.

Vous le comprenez, Messieurs, quand j'ai dit : faites travailler vos élèves, je n'ai pas voulu dire : surveillez leur travail, mais : inspirez-le. Faites-les aimer le travail ; faites qu'ils s'y livrent, non pas comme le manœuvre qu'un contremaître regarde, non pas comme l'esclave qu'on fait agir le bâton levé, mais d'un libre mouvement de leur âme éprise des joies de l'étude ou convaincue profondément de ses avantages.

Occupez la salle d'étude. J'ajoute : occupez, et pour la même raison, et pour des raisons plus graves encore, la cour de récréation. Votre expérience vous l'a suffisamment appris, en effet, Messieurs, c'est dans la cour de récréation que se forment les liaisons dangereuses, que se préparent et, quelquefois, se consomment les faits les plus déplorables, que se tiennent les conversations légères ou même abolument mauvaises. Rien de tout cela n'a lieu, lorsque le jeu est en honneur, lorsque tous les enfants s'y livrent avec l'entrain de leur

âge. Aussi, vous employez tous vos soins à faire jouer en récréation comme à faire travailler à l'étude. Vous poursuivez de vos admonestations et, quelquefois, vous atteignez de vos pensums ces jeunes péripatéticiens de quinze à dix-huit ans, qui prennent des allures d'hommes avant l'âge et dont les conciliabules vous sont si justement suspects. Les supérieurs encouragent les jeux de tout le pouvoir de leurs paroles et de leurs industries. Malheureusement, il le faut reconnaître, vous n'êtes pas récompensés dans la mesure de vos efforts, et la cour de récréation reste, en dépit de tout, un lieu suspect à tous ceux qui ont vu de près un intérieur de collège. D'où cela vient-il ? Avez-vous pris le vrai moyen, Messieurs ? Le meilleur moyen est-ce de punir les élèves s'ils ne jouent point, de les exhorter à jouer, de les menacer. L'expérience en a bien démontré l'inutilité. Que faudrait-il donc ? Recourir, Messieurs, à un moyen que j'hésite à indiquer, parce qu'on n'aime point à dire des paroles perdues : jouer avec eux. On ne fait jouer les élèves qu'en prenant part à leur jeux. Mais jouer avec les élèves ! Qui est-ce qui peut imposer cela comme un devoir ? Qui est-ce qui n'aurait pas de raison de s'en dispenser ? On est trop âgé, on n'a pas le temps, on ne sait plus jouer, on ne l'a jamais su, on serait ridicule. Et pour toutes ces raisons et pour cent autres, les élèves sont laissés seuls pendant la récréation, c'est-à-dire, dans une des circonstances les plus critiques de leur vie de collège. Ah ! s'il y avait ici un jeune maître très désireux de sauver l'innocence des enfants, de diminuer le nombre des péchés qui se commettent, je lui dirais : « Mon cher confrère, allez jouer sur la cour ; vous saurez au tribunal de Dieu le nombre des péchés mortels que vous aurez fait éviter ; et peut-

être aussi que quelque enfant au ciel vous remerciera d'avoir, à son insu et au vôtre, conservé son innocence au milieu de ces jeux innocents. »

Enfin, Messieurs, avons-nous dit, faisons régner la piété, si nous voulons faire régner l'innocence. Que la piété règne, non pas seulement dans la maison où elle sera, en effet, toujours honorée, mais dans l'âme de chacun de vos enfants.

Sans la piété, ils n'auraient par de quoi résister aux attaques du démon. Ni le travail, fût-il soutenu, ni la surveillance, fût-elle continuelle, ni tous les bons sentiments que vous leur inspirez, l'honnêteté, l'honneur, l'idée de leur intérêt bien compris, la prévision et la préparation de leur avenir ne leur suffisent. Tout cela, sans la piété, serait complètement inutile pour les retenir sur les pentes de leur nature. Mais ce que le monde ne peut obtenir, ce qu'il ne peut même entreprendre avec toutes ses lumières, la piété l'accomplit ; et, si nous ne voyons pas souvent de jeunes stoïques, nous avons nos jeunes saints. Une fois que la piété s'est introduite dans une jeune âme, elle y fait ce que fit l'arche d'alliance dans le temple de Dagon. Lorsqu'elle trouve dans cette âme une idole debout et encensée, elle la renverse ; si on la replace sur sa base, la piété la mettra en pièces. Pas de passion qui soit longtemps maîtresse dans un cœur vraiment touché de ces deux sentiments, dont le mélange fait le fond de la piété chrétienne, à savoir, la crainte et l'amour de Dieu.

Ici, Messieurs, j'oublie, et j'en suis heureux comme vous, les maîtres, les professeurs ; je ne vois en vous que des prêtres avec le zèle sacerdotal, avec le feu sacré, le désir d'en embraser les cœurs ; des prêtres avec

le pouvoir de gagner les âmes à Dieu et de leur inspirer sa crainte et son amour.

Pourquoi faut-il que cette expression « élever un enfant dans la crainte et l'amour de Dieu », ait l'air d'une expression vieillie? Dans quels sentiments les élèvera-t-on, si on ne leur inspire pas ceux-là? Qu'est-ce qui les arrêtera durant la tentation séduisante? Qu'est-ce qui les armera contre la tentation violente? Ah ! développez-les, Messieurs, ces deux sentiments; faites-les pénétrer bien avant dans les cœurs de vos enfants. Et, si vous me permettez de vous indiquer un moyen très simple et très sûr de les imprégner promptement de cet esprit de foi, base de toute religion sincère, de toute piété véritable, faites-leur prendre l'habitude de donner à ces graves pensées de la foi les derniers moments de chacune de leurs journées, ces moments qui suivent le coucher et précèdent le sommeil. Ce sont les plus périlleux de la journée : montrez-leur que ce sont les plus précieux, puisqu'ils en ont la pleine disposition, que rien ne vient la leur disputer. Quelques prêtres imposent parfois pour pénitence de se livrer, après le coucher, à quelque pensée de foi. Cette pratique pourrait être plus générale. Elle ferait éviter plus d'une faute, et ferait prendre l'habitude de l'esprit de foi. Demandons à Dieu, Messieurs, le don de parler des choses de Dieu, de manière à en donner le goût aux âmes dont nous avons la charge. Demandons-lui qu'il nous inspire de sages industries pour les initier à la piété.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Fidem servavi (1).

Les jeunes chrétiens que vous élevez, Messieurs, ont deux crises à subir : la crise des mœurs et la crise de la foi. La première, ils la subissent sous vos yeux ; et nous vous avons dit les secours généreux que vous devez leur prêter pour la traverser sans faillir. La seconde, ce n'est pas dans vos maisons qu'elle les attend ; mais elle se fera sentir peu de temps après qu'ils les auront quittées. Et c'est un des devoirs les plus importants de votre ministère, que de les y préparer, pour qu'elle ne leur soit pas fatale.

C'est cette crise inévitable de la foi, ce sont ces dangers qu'il n'est point en notre pouvoir d'écarter, que je voudrais signaler aujourd'hui à votre religieuse attention, en cherchant avec vous les moyens d'y faire face.

Et d'abord, cette crise est inévitable.

Autrefois le prêtre semblait croire qu'il devait se borner à fortifier la vertu des jeunes gens, à leur venir en aide dans la lutte contre leurs passions.

(1) II *Tim.*, IV. 7.

Leur enseigner les dogmes de notre foi, en les affirmant sans les démontrer ; leur donner des habitudes religieuses ; les former à la prière et à la fréquentation des sacrements ; c'était tout ce qu'on croyait devoir faire pour l'éducation religieuse et morale de la jeunesse. Quant à la foi, on ne sentait pas le besoin de la fortifier ; parce qu'on ne pensait pas qu'elle dût être attaquée, sinon par les passions du cœur. « Ils penseront toujours en chrétiens, disait-on, s'ils vivent en chrétiens. » On croyait à peine aux épreuves de la foi ; on semblait s'imaginer que, seule de toutes les vertus chrétiennes, elle peut être pratiquée sans lutte.

De tout temps, je le crains, cette opinion n'a été qu'une illusion grossière, et on peut s'étonner qu'elle ait été si durable et si répandue. Aujourd'hui, Messieurs, cette illusion n'est plus possible. Au sortir du collège, vos élèves trouveront sur leur chemin l'objection se dressant devant eux dans une fierté triomphante, et leur demandant, avec un dédain propre à désarçonner leur inexpérience, la raison de leur foi. Ils seront même plus exposés que d'autres à ses attaques.

Dans les classes inférieures de la société, la foi n'est pas à l'abri de toute attaque. L'ouvrier, le paysan sont travaillés comme ils ne l'ont jamais été. La petite presse, qui pénètre partout, jette le doute avec le mépris dans l'esprit de tous ses lecteurs. Le cabaret si fréquenté, élevant chaire contre chaire, réfute à sa manière l'enseignement du curé. Le séjour à la caserne, en mêlant les jeunes gens de notre pays à tant de camarades qui ne partagent point leurs croyances, leur enlève la simplicité de la foi de leur enfance. Enfin la propagande de tant de sectaires de toutes les classes, s'exerçant sous toutes les formes et par tous

les moyens, ébranle les croyances de nos populations chrétiennes.

Mais c'est pour les classes lettrées que les dangers sont les plus grands.

Les premiers dangers que vos jeunes gens rencontrent se trouvent dans l'étude des connaissances professionnelles qu'ils doivent acquérir pour s'ouvrir une carrière. Suivent-ils les cours des écoles de droit ? Ils tombent entre les mains de professeurs qui, généralement pleins de respect pour l'Eglise, lui contestent ses droits les plus sacrés. Et, sur le nombre, ils en entendent qui vont plus loin encore et ne craignent pas d'enseigner des doctrines absolument opposées au catholicisme. S'appliquent-ils à la médecine ? Dans la plupart de ses écoles, le matérialisme règne en maître; dans toutes, il a des adeptes qui ne craignent pas d'en faire profession publique, quand ils ne s'en font pas les apôtres.

En dehors de cet enseignement qui vient d'en haut, il y a un autre enseignement qui n'a pas moins d'influence sur ces jeunes esprits. A côté des leçons publiques des professeurs, il y a les conversations des condisciples du même âge; il y a les libres lectures faites sans guide et sans choix ; il y a tout ce mouvement des idées contemporaines qui nous pénètre, pour ainsi dire, par tous les pores. Or, dans quelle proportion pensez-vous que soit représentée la foi catholique avec ses défenseurs? Dans toutes ces voix qui s'élèvent autour des jeunes gens et qui s'emparent de leur attention éveillée, les voix les plus nombreuses et les plus hautes, celles qui ont le plus d'éclat et de retentissement, les plus populaires et les plus écoutées sont-elles pour nous ? Est-ce la défense ou l'attaque qui a le plus souvent, auprès

d'eux, la parole? Ne sont-ils pas frappés de cet isolement dans lequel reste le christianisme ? Ne le sont-ils point malheureusement aussi de la faiblesse de la défense?

Il le faut dire, c'est là un des plus grands dangers de la jeunesse sérieuse et studieuse. Quelle fâcheuse impression ne doit-elle pas recevoir, en voyant la religion attaquée par la science et défendue par l'ignorance ?

Et elle a ce spectacle sous les yeux, à l'âge où les passions complices de l'incrédulité voudraient briser tous les freins, supprimer la sanction du devoir, rejeter tous les jougs !

Est-il étonnant qu'elle prête une oreille complaisante à ces voix qui sont si bien d'accord avec ses secrets désirs, qu'elle accueille avec enthousiasme comme une libératrice cette libre-pensée qui renverse devant elle toutes les barrières?

Voilà, Messieurs, en quelques traits rapides, la situation qui attend vos élèves au sortir des maisons où vous avez protégé leur foi avec leur innocence. Tant qu'ils ont été entre vos mains, vous n'avez eu rien à craindre pour leur foi. Vous aviez seuls la parole. Aucune voix du dehors ne venait contredire vos enseignements sacrés et soulever le doute dans ces jeunes esprits. Désormais, ils ne feront pas un pas dans la rue, si j'ose le dire, ils n'ouvriront pas un journal, ils ne suivront pas les débats du Parlement, pour se rendre compte des affaires publiques, sans rencontrer l'objection avec toutes ses séductions et ses audaces aussi imposantes que ses sophismes sont spécieux.

Vous le comprenez, Messieurs, vous ne pouvez pas les laisser affronter sans armes de si formidables périls. Il est passé, le temps, s'il a jamais existé, où la foi du

charbonnier pouvait suffire. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on a le droit d'être chrétien, comme on est royaliste ou républicain, par tradition de famille, par esprit de parti, par je ne sais quel instinct, ou même sans savoir pourquoi. Ce n'est pas aujourd'hui que la jeunesse, c'est-à-dire l'âge le plus exposé, peut se contenter d'une religion de pratique, d'une religion de routine incapable de se justifier elle-même. Que vos enfants, Messieurs, aient une foi courageuse qui s'affirme : d'accord. Mais qu'ils aient aussi une foi éclairée qui sache se défendre, une foi solide qui tienne devant une attaque. Et, pour tenir contre tant d'ennemis conjurés à la perte de leur foi, il faut qu'ils soient en état d'en rendre compte, qu'ils en connaissent les preuves, et que leur foi soit, si j'ose ainsi parler, assise sur une base granitique. Sans cela, Messieurs, vous pleurerez sur bien des ruines. Vous aurez la douleur de voir des enfants élevés sur les genoux de l'Eglise tourner contre elle ses propres bienfaits, et faire de l'instruction qu'elle leur donne si généreusement des armes pour la frapper. Nous avons eu déjà cette douleur, vous le savez, Messieurs, et il y a aujourd'hui, parmi nos ennemis mortels, plus d'un renégat. Ces malheurs peuvent devenir de plus en plus fréquents ; ces naufrages dans la foi : *Circa fidem naufragaverunt* (1), si nous n'y prenons garde, seront nombreux ; car la mer est mauvaise, à l'heure présente, et, au sortir du port, les vaisseaux que vous avez armés, seront assaillis par de terribles tempêtes.

Que devez-vous faire, pour qu'ils y résistent, et n'aillent pas donner contre quelque écueil ?

D'abord il est clair, il est acquis que les pratiques

(1) I *Tim.*, I. 19.

de la piété ne suffisent pas pour atteindre le but que nous nous proposons. Elles sont nécessaires pour fortifier la vertu, puisqu'elles obtiennent la grâce ; mais elles n'agissent qu'indirectement sur la foi. Nous ne devons pas seulement laisser des impressions et de beaux souvenirs à nos élèves, mais des convictions fortement assises et des lumières. Ainsi les fêtes chrétiennes ont, sur leurs jeunes âmes et sur leur vie, le plus salutaire effet. Elles sont si belles, ces fêtes qui parlent à tout leur être, à leurs yeux qu'elles charment, à leur esprit qu'elles ravissent, à leur cœur qu'elles élèvent, à leur conscience qu'elles pacifient ! Mais, Messieurs, les fêtes ne suffisent pas à ces jeunes intelligences. Elles ne laissent que de beaux souvenirs. Les pratiques de piété auxquelles vous voulez plier leur vie ne donnent pour résultat que des habitudes. Ils pourront emporter tout cela à travers la vie et perdre la foi. Ecoutez ce renégat illustre : « Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment qu'on en a eu. » Ce ne sont pas des Renans que vous voulez former, Messieurs, mais des chrétiens.

Il faut donc autre chose que ces habitudes qui deviennent routine. Il faut la lumière : c'est l'enseignement qui la donne.

Je le sais, Messieurs, on pourrait vous laisser, sur ce point comme sur bien d'autres, aux inspirations de votre zèle et s'en remettre à votre expérience pour élever cet enseignement à la hauteur des besoins nouveaux qu'on vous expose. Il n'y a d'ailleurs qu'à faire avec un soin de plus en plus attentif ce qui se fait déjà. Permettez-moi de le rappeler.

Dans toute maison d'éducation chrétienne, on emploie, pour consolider et éclairer la foi des enfants, des moyens directs et indirects. Les moyens directs sont : le catéchisme, les conférences, qui sont un catéchisme renforcé, une sorte de catéchisme de persévérance et les prédications.

Le Catéchisme. — Vous apportez, je n'en doute point, Messieurs, à cette importante fonction tout votre zèle. Là, vous n'êtes plus professeurs, vous êtes prêtres et dans l'exercice d'une des plus douces et des plus fructueuses missions du prêtre. On a dit, il y a assez longtemps de cela pour que ce reproche ne tombe sur personne, que, quelquefois, les jeunes gens sortaient de nos maisons sans savoir leur catéchisme. Cette accusation est-elle fondée ? Je n'en sais rien, mais elle est grave. Il serait grave pour des prêtres, de garder près d'eux, cinq, six ans ou plus, des enfants et de leur laisser ignorer les principaux mystères de la religion. Et on prétend que quelques-uns les ont appris au grand séminaire. Si chose pareille s'est jamais produite, ce que je n'affirme point, elle ne se renouvellera jamais et vous ne voudrez pas mériter un reproche que nous avons rarement à infliger aux instituteurs laïques.

Conférences religieuses. — Vous ne laissez pas l'enfant, après sa première communion, sans instruction religieuse. A mesure qu'il grandit, vous développez sous ses yeux la doctrine dont il n'a reçu que les plus simples éléments. Il n'est besoin de vous dire, Messieurs, ni l'importance de cette sorte de catéchisme de persévérance, ni les soins que vous devez y apporter, pour le rendre aussi intéressant qu'instructif. Tout en le proportionnant aux intelligences à qui vous le présentez, ayez aussi en vue les prochaines luttes qui les

attendent ; et faites en sorte de les y préparer. Ce que vous leur donnez, Messieurs, fera toute la provision de science religieuse qu'ils auront jamais. Où pourraient-ils y ajouter quelque chose ? Les livres de controverse religieuse, ils ne les liront guère. Les prônes et sermons qu'ils pourront entendre ne leur apprendront pas grand'chose. Faites en sorte que cette provision que vous leur donnez puisse suffire à ce voyage de long cours qu'on appelle la vie.

Les prédications. — Il serait à désirer, me semble-t-il, que quelques-unes des prédications plus solennelles qu'ils entendent à la chapelle fussent consacrées au développement de quelque grande preuve populaire de la divinité de notre sainte religion. Plusieurs de ces preuves ne sont pas au-dessus de la portée de leur intelligence. Elles offrent, quand elles sont bien présentées, le plus grand intérêt ; et une seule peut convaincre un esprit et l'attacher, pour toujours, d'une manière inébranlable, à la foi. Quand on tient un anneau d'une chaîne, on tient la chaîne tout entière.

Voilà les principaux moyens de faire pénétrer les enseignements chrétiens dans l'esprit de la jeunesse, employés dans toutes nos maisons d'éducation. Mais, partout aussi, on recourt à d'autres moyens qui, pour n'être pas aussi directs, n'en sont pas moins puissants.

Mentionnons d'abord les observations que vous faites sur les auteurs que vous étudiez. Tantôt vous rectifiez une erreur d'un païen, tantôt vous faites remarquer la vérité et la beauté d'une pensée, la grandeur d'une doctrine. Vous montrez la main de Dieu dans la création et vous faites admirer sa puissance et sa sagesse. Tout cela n'est point perdu, Messieurs. Tout cela pénètre comme une eau qui s'infiltre goutte à goutte dans l'in-

telligence de l'enfant. Tout cela est comme une semence jetée au hasard et qui, tombant en bonne terre, ne laissera pas que de pousser à son heure.

Mentionnons, en second lieu, les réponses que vous donnez en classe, au nom de l'histoire, aux accusations portées contre l'Eglise dont vous vengez l'honneur.

Vous agissez encore par l'exposé fortement motivé des saines doctrines philosophiques, et la démonstration des dogmes, aujourd'hui si souvent attaqués, de la religion naturelle. Toute une génération qui a compté plusieurs hommes célèbres, entre autres l'illustre Ozanam, a dû la conservation de sa foi à un humble professeur de philosophie, M. Noirot, dont elle a fait la gloire.

Vous agissez enfin par le choix des travaux des élèves. Il serait à souhaiter, Messieurs, qu'ils fussent tous choisis en vue de fortifier la foi des jeunes gens. On en écarte sans doute tout ce qui peut être nuisible à leur foi ; mais on ne se propose pas assez de l'aider par ce moyen à prendre possession de ces jeunes esprits. Depuis les dictées des basses classes jusqu'aux travaux littéraires des classes d'humanités et aux dissertations philosophiques, tout peut y servir et y servir puissamment. C'est une idée que j'ose soumettre à votre compétence, Messieurs ; et il me semble que sa réalisation serait très féconde pour la formation chrétienne des jeunes intelligences dont vous êtes chargés.

LE SCANDALE

Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris (1).

Est-ce bien à vous, Messieurs, qu'il convient de redire cet anathème porté par Notre-Seigneur contre ceux qui scandalisent l'enfance? N'êtes-vous pas les protecteurs dévoués et vigilants de son innocence? Vous avez consacré les plus belles années de votre vie, à la sauver des dangers qui la menacent. Vous voulez lui faire, dans le collège chrétien, un abri plus sûr, plus protégé, s'il est possible, que la famille chrétienne. Vous donneriez votre sang, jusqu'à la dernière goutte, pour sauver les jeunes âmes dont vous avez pris la charge ; et je viens vous dire, ce soir, de ne pas les perdre. J'ose vous dire, ce soir, à vous qui n'avez à cœur que de leur faire du bien : ne leur faites pas de mal : *Nolite peccare in puerum.* Ne faudrait il pas plutôt garder ces menaces du Sauveur pour ces grands

(1) *Matth.* XVIII, 6.

auditoires où se glissent parfois des hommes qui n'ont pas le respect de l'enfant? Comment oser les faire entendre à des prêtres, et à des prêtres voués par état au salut de la jeunesse?

Pardonnez-le-moi, Messieurs, mais vous savez aussi bien que moi les raisons qui nous obligent à traiter au milieu de vous ce triste sujet. Grâces en soient rendues à Dieu, jamais ce scandale n'a éclaté dans vos rangs, jamais nous avons eu à déplorer cet affreux malheur. Nous ne saurions trop en remercier Dieu. Mais, Messieurs, n'est-ce pas le cas de se rappeler la parole de l'apôtre : *Qui se existimat stare videat ne cadat* (1)? Or, pour se garder de si épouvantables chutes, Messieurs, que faut-il ? Détourner ses yeux des abîmes où elles précipitent? Non, mais en mesurer la profondeur.

C'est ce que nous allons faire, malgré toutes les répugnances qu'inspire ce triste spectacle. Nous considérerons ensemble de quels coups le scandale frappe : premièrement, l'âme de l'enfant ; deuxièmement, l'honneur de la sainte Eglise ; troisièmement, l'âme et l'honneur du malheureux qui s'en rend coupable.

Je commence, et j'avoue que je voudrais avoir fini.

Ce que devient l'enfant qui a perdu sa première innocence, votre expérience vous l'a appris, Messieurs. Votre ministère vous met souvent devant les yeux ces blessures saignantes et purulentes que le scandale a faites à une jeune âme et qui sont si difficiles à guérir. Que le coup soit porté par l'imprudence ou par la perversité, par un camarade corrompu ou par une circonstance indépendante de toute volonté qui a déchiré des voiles protecteurs, les suites en sont toujours navrantes.

(1) I *Cor.*, X, 12.

Adieu ces jours si calmes et si purs de la première innocence, cette tranquillité dans une ignorance heureuse, ces enchantements divins d'une conscience toujours pure, ces communications, ce commerce intime et qu'aucun nuage n'avait troublé avec un Dieu toujours aimé. Désormais, c'est la lutte ; la lutte qui devait être héroïque pour être victorieuse, et qui souvent n'est que la honte dans la défaite ; ce sont des habitudes déplorables, que la pauvre victime traîne comme un boulet rivé à son pied, à travers les belles années de sa jeunesse, à travers toute son existence ; c'est la vie empoisonnée du poison le plus amer et le plus fatal ; c'est le salut toujours menacé ; c'est la désertion des pratiques religieuses ou leur stérilité ; c'est quelquefois l'impénitence finale, la damnation. Vous avez, Messieurs, constaté souvent la vérité de ce cri déchirant qu'arrachait la conscience à ce poète de la volupté :

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
Lorsque la première eau qu'on y jette est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Mais si le coup est porté par la main d'un prêtre, Messieurs, les conséquences sont plus épouvantables encore. Une âme salie par une main consacrée l'est deux fois. Elle est atteinte dans sa foi, comme dans sa vertu. Elle est blessée à mort et elle ne peut plus avoir confiance dans les médecins. Aussi ce n'est pas l'immoralité toute seule qui va prendre possession de cette âme, c'est en même temps l'impiété, et l'impiété qui se justifie elle-même, qui méprise et à qui l'on pardonne de mépriser.

Tout ne se réunit-il pas, dans ces faits épouvantables,

pour les porter au comble de l'odieux ? Le jeune homme qui porte au mal un ami de son âge, a souvent l'excuse de sa légèreté et de sa passion ; on peut plaider en sa faveur plus d'une circonstance atténuante. Savait-il bien ce qu'il faisait ? Avait-il vu l'abîme où il jetait son jeune frère ? Avait-il eu, pour le lui faire comprendre, les leçons de la vie ?

Le prêtre sait tout cela. Le vice ne peut plus lui cacher ses honteux mystères, et le tromper en lui montrant de riantes apparences. Ce n'est pas lui qui peut voir en tout cela un jeu sans conséquences. Il peut se dire que l'âme qu'il a blessée sera aussi longtemps, aussi gravement malade, que tant d'autres qu'il a dû soigner lui-même dans le cours de son ministère. Il peut voir tout ceux qui ont des liens avec cette chère âme frappés, par contre-coup, dans leurs intérêts les plus sacrés, dans la paix et l'honneur de leur vie, dans leurs plus sensibles, dans leurs plus profondes affections. Il y a, quelque part, un Jacob qui répétera dans sa douleur : *Bestia devoravit Joseph* (1). Il y a une Rachel qui ne se consolera jamais, parce que son fils était pur et qu'il ne l'est plus. Le prêtre sait cela, il peut se le dire, il se le redira toujours.

Ce n'est pas lui qui pourra s'écrier avec Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » *Num custos fratris mei sum ego ?* Il sait bien qu'il en a, lui-même, volontairement pris la charge ; et qu'il en rendra compte à Dieu : âme pour âme.

Ce n'est pas lui qui osera dire qu'il espère la conversion de ses victimes. Ah ! sans doute, il y en a qui reviennent à la vertu, après avoir été entraînés dans

(1) *Gen.*, XXXVII, 33.

leur jeunesse au désordre ; mais, parce qu'il y a des contrepoisons, est-ce une raison pour innocenter les empoisonneurs ?

C'est de son titre même de gardien des âmes qu'il a abusé. Il a commis le crime, comme dit Notre-Seigneur, *in vestimentis ovium*. C'est la fable du loup devenu berger, dont on fait une tragédie où l'atroce le dispute à l'infâme.

Nous lisons, dans la vie de saint Vincent de Paul, qu'un soir, comme il marchait dans les rues de Paris, il aperçut dans l'ombre un groupe d'où partaient des cris déchirants. Il s'approche et il voit un saltimbanque, qui déformait les membres d'un enfant pour le faire servir à son métier. « Le misérable ! s'écria le saint prêtre, je l'avais pris pour un homme ! » Ah ! Messieurs, quel cri ne peut-on pas pousser, à la vue d'un misérable qu'on avait pris pour un homme, pour un prêtre, qui déforme, non pas les membres, mais l'âme d'un enfant que sa mère confiante a mis entre ses bras !

Vous avez entre les mains, Messieurs, non seulement l'âme de vos enfants que vous devez élever dans la crainte et l'amour de Dieu, mais vous avez encore l'honneur de la sainte Eglise, et les plus chers de ses intérêts. Une faiblesse dans vos rangs peut compromettre ces intérêts et cet honneur.

On a vu des malheureux, sous le poids de la honte, s'écrier : « Oh ! si je n'avais pas ma mère ! » Messieurs, nous avons toujours la nôtre, la sainte Eglise. Nous sommes ses enfants et ses enfants de prédilection. Elle nous a élevés sur ses genoux ; elle nous a nourris de son lait le plus pur ; c'est pour nous qu'elle garde ses plus grandes tendresses. Nous sommes plus que ses enfants.

Par un choix qui fut l'honneur et le bonheur de notre vie, nous sommes ses ministres, c'est-à-dire que nous avons consacré toutes nos forces, toute notre vie à son glorieux service. Eh bien, Messieurs, il le faut dire, nous avons le redoutable privilège de la faire souffrir plus que tous ses enfants, de la blesser au cœur plus profondément que ses plus mortels ennemis. C'est de nous, oui, de nous ses prêtres, qu'elle peut recevoir les plus sanglants affronts. Est-ce que ce ne sont pas nos faiblesses qui la font rougir et la déshonorent le plus aux yeux du monde ?

Ah ! David, dans un admirable mouvement de patriotisme, s'écriait, en pleurant les forts d'Israël tombés sur la montagne de Gelboë : « Ne l'annoncez pas à Geth, ne le dites pas à Ascalon ! Ne donnez pas cette joie aux filles des Philistins, cet orgueil aux filles des incirconcis ! *Nolite annuntiare in Geth, neque annuntietis in compitis Ascalonis : ne forte laetentur filiae Philisthiim, ne exultent filiae incircumcisorum* ! (1) Hélas ! Messieurs, n'est-ce pas sous les yeux des ennemis de la sainte Eglise que s'étalent nos faiblesses ? La haine aux yeux de lynx veille toujours attentive ; elle nous épie sans cesse ; et, lorsque nous lui donnons quelque prise, vous savez comme elle en triomphe. N'avons-vous pas entendu ses cris de joie féroce ?

Nous qui avons voué notre vie à l'Eglise, notre mère, ne mettons pas une tache à sa robe, une ride à son front : *Non habentem maculam aut rugam* (2).

Vous avez entre les main ses intérêts les plus chers et les plus menacés. Oui, on peut bien le dire, ce sont

(1) II *Reg*, I, 20.
(2) *Eph.*, V, 27.

ses intérêts les plus chers, qui sont renfermés dans ces maisons d'éducation qu'elle vous confie. Rappelez-vous ce qu'il lui a fallu dépenser de courage, d'éloquence, d'habileté, pour obtenir le droit d'ouvrir ces maisons ; de sacrifices, pour les fonder ; de dévouement, pour les entretenir. Après l'œuvre directe de l'apostolat et de la propagation de la foi, en est-il une qu'elle regarde comme plus nécessaire à sa vie même? Si l'on faisait l'histoire de chacun de ces collèges que vous occupez, ou plutôt si Dieu lui-même nous la racontait, en nous montrant tout ce que sa Providence a fait pour les établir, tous les efforts généreux qui y ont concouru, tous les fruits de salut que sa gloire en a retirés, nous verrions l'importance de ces intérêts que vous avez entre les mains, et vous comprendriez, Messieurs, l'honneur que l'Eglise vous fait en vous les confiant.

Ces maisons d'éducation sont comme autant de sources vives et jaillissantes, où vont s'abreuver les jeunes générations. Mais ce sont en même temps des citadelles assiégées par l'ennemi. Nous ne pouvons pas nous le dissimuler. Elles sont la proie la plus convoitée, la plus épiée, la plus attaquée. L'ennemi se fait, selon l'occasion, tantôt renard, pour nous tromper, tantôt vautour, pour fondre sur nous. Nos collèges sont l'objet de ses convoitises les plus ardentes, le but de ses attaques les plus redoutables. Là-dessus, Messieurs, vous n'avez rien à apprendre ; les faits parlent d'eux-mêmes.

Dans cette situation que vous connaissez tous, une faute, une faiblesse peut compromettre ou même ruiner l'œuvre du dévouement chrétien et les espérances de l'Eglise. Elle peut faire occuper par l'ennemi les positions les plus chèrement conquises et les plus héroïque-

ment occupées. Il est vrai de dire, Messieurs, que vous êtes au poste où l'on peut le mieux servir, et où l'on peut le mieux trahir. Vous êtes à un de ces postes avancés, exposés au feu de l'ennemi.

Eh bien, Messieurs, ce poste de péril et d'honneur ne porte-t-il pas en lui-même sa sauvegarde? Le danger du dehors ne protège-t-il pas contre les dangers du dedans?

On demande : *Quis custodiet custodes?* Qui gardera les gardes? Je répondrai, Messieurs, avec une grande âme : l'ennemi. Et si l'ennemi ne nous garde pas, qui donc nous gardera? Si cette situation faite à l'Eglise, à ses maisons d'éducation, ne parle pas à nos cœurs et ne nous inspire pas des résolutions de généreuse, d'héroïque prudence, qui pourra nous en inspirer? A quel motif serons-nous sensibles, si nous ne le sommes pas à celui-là?

Cela est si vrai, Messieurs, que les simples, dans leur foi naïve, ne savent comment expliquer ces défaillances devant l'ennemi, sinon par une conspiration pour déshonorer l'Eglise et ses institutions. Tant il est vrai qu'au jugement du peuple lui-même, s'oublier, dans une situation si grave, c'est trahir ; c'est, dans la rigueur du terme, donner les clefs à l'ennemi.

Ne comptons plus, Messieurs, sur le manteau de Constantin, sur ce manteau charitable que le premier empereur chrétien voulait étendre sur les fautes de tous les prêtres. Par ce temps d'indiscrète, d'implacable publicité, tout est percé à jour. Nous vivons dans des maisons de verre ; et jamais il n'a été plus vrai de dire : *Nihil est opertum quod non revelabitur, nec occultum quod non scietur* (1). La haine ne nous quitte pas des

(1) *Matth.*, X, 26.

yeux. Une meute enragée aboie contre le prêtre de bout, et s'abat sur le prêtre qui tombe. On exploite nos moindres faiblesses. Des journaux d'une certaine nuance se transforment en agences de scandales et proposeraient volontiers une prime à la dénonciation.

Autrefois l'Eglise seule exerçait la pénible mission de punir les fautes de ses ministres. Elle le faisait en mère qui se propose moins de châtier que de corriger. Mais elle a perdu son pouvoir de répression. On a proclamé une aveugle égalité de tous devant la loi. On a fait passer sous un niveau sauvage toutes les classes de la société, celles qui doivent respecter et celles qui doivent être respectées. Le prêtre est donc devenu justiciable des mêmes tribunaux que le peuple : *Sicut populus, sic sacerdos* (1).

Mais, pendant longtemps, l'esprit public corrigea les lois en les appliquant. Nos populations chrétiennes organisèrent pieusement, autour de nos faiblesses, la conspiration du silence, non pour les protéger, mais pour sauver le respect dû à notre caractère. Une sage magistrature se faisait complice de la foi et de la piété des peuples, et étouffait le scandale au lieu de le divulguer. Elle croyait mieux servir la société en cachant le mal qu'en le punissant. Nous n'en sommes plus là, Messieurs. Aujourd'hui, sitôt qu'un prêtre donne quelque preuve de fragilité, paie son tribut à la faiblesse humaine, tous les télégraphes le publient, tous les journaux le répètent, toutes les bouches le répandent et le commentent, la caricature la plus immonde s'en inspire, le cabaret en ricane, le salon railleur s'en amuse, l'atelier, la rue, tout en retentit et en triomphe.

(1) *Isa.*, XXIV, 2.

La magistrature est impuissante à réprimer ce déluge de diffamation ; elle est obligée même par l'opinion régnante d'y apporter la sanction de ses propres sentences.

Que dis-je ? On a vu une justice sans entrailles, préférant l'expiation forcée à l'expiation volontaire, celle qui flétrit et déshonore, à celle qui réhabilite et relève, arracher à la trappe une faiblesse qui s'y réparait dans l'héroïsme du repentir, et cela pour le plaisir de montrer à un public de cour d'assises et au pays tout entier, sur la soutane d'un prêtre, une tache effacée par les larmes et le sang des flagellations volontaires de sa rude pénitence.

Eh bien, Messieurs, il faut le dire, cette sévérité du code, cette férocité de sectaires avec laquelle les jurys l'ont quelquefois appliqué, ces indignations populaires, ces mépris publics ne sont rien auprès du jugement d'une conscience qui a conservé quelque lueur du sens moral, et des remords dont elle punit de pareils forfaits. On a beau faire, on a beau vouloir ou s'aveugler ou s'étourdir, recourir aux sophismes ou aux abrutissements des sens, on ne portera jamais d'un cœur léger le poids d'une âme perdue, l'épouvantable responsabilité d'avoir dégradé une jeune âme dont on avait pris ou reçu la charge, et de l'avoir jetée sur le chemin de l'enfer. Quoi qu'on fasse, l'écho de ses plaintes déchirantes retentira dans ce cœur coupable. Mille circonstances raviveront un souvenir qu'on voulait éteindre. Il y a, selon le poète tragique, une tache de sang qui reste sur la main de l'assassin et que rien ne peut laver. Il y a sur les mains du corrupteur une tache de boue, invisible à tout autre qu'à lui-même, qu'il ne peut effacer et dont il ne peut détourner le regard.

Mais, quand même le cri de la victime serait étouffé à ses oreilles qu'il serait parvenu à assourdir, quand même il n'aurait plus à craindre cette publicité vengeresse, la voix du crime de ce nouveau Caïn se fera toujours entendre de Dieu. Et, s'il est terrible d'avoir à rendre compte de pareils attentats à une famille déshonorée, à la justice de son pays, il est encore plus terrible d'avoir à en rendre compte à Dieu : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (1). Ah ! Dieu réclamera cette âme pour laquelle il a versé tout son sang ; il la réclamera avec une énergie dont n'approchera jamais une mère allant dire au corrupteur de son enfant : « Qu'en as-tu fait ? » Qui ne recule d'épouvante à la pensée d'une mère venant vous demander en face : Qu'as-tu fait de mon fils ? C'est Dieu qui le demandera.

Messieurs, quand on voit éclater ces faits monstrueux qui nous font baisser les yeux et rougir le front, on éprouve, il est vrai, d'abord une vive indignation. Mais, si on les soumet à une exacte analyse, on n'y découvre pas ordinairement l'œuvre de la perversité. Très peu ont été commis avec les intentions sataniques du serpent infernal dans le paradis terrestre. A y regarder de près, on n'y aperçoit qu'une grande faiblesse et une grande imprudence, une faiblesse digne de pitié, une imprudence digne de toutes les condamnations. Quand on a, par accident ou par sa faute, contracté une maladie qui se gagne, le premier de tous les devoirs, avec celui de se guérir, c'est de se mettre hors d'état de la communiquer à d'autres. Dans le moyen âge, l'Eglise prodiguait aux lépreux les soins les plus maternels. Mais, après leur avoir donné ses secours, elle leur adressait

(1) *Hebr.* X, 31.

les plus énergiques défenses. « Vous ne toucherez pas à un enfant », leur disait-elle. Messieurs, il y a des gens qui doivent avoir le courage de dire : « Ne laissez pas venir à moi les petits enfants. » Quand on a éprouvé certaines faiblesses, commis certains actes, ou même constaté en soi certaines tendances, qui ont résisté à de sérieux efforts et qui inquiètent toujours, il faut prendre des sûretés contre soi-même. Il faut, malgré les illusions d'un faux zèle, malgré certains attraits qui ne sont que le déguisement de mauvais instincts, il faut comprendre que ce poste n'est pas fait pour soi, et qu'il ne sera jamais permis à un lépreux de prendre des enfants en nourrice.

RÉSERVE

Ab omni specie mala abstinete vos (1).

On n'est jamais trop loin d'un abîme et surtout d'un abîme comme celui dont nous avons essayé de sonder la profondeur hier soir. Ce n'est pas assez pour un maître chrétien, pour un prêtre, d'en avoir la plus vive horreur. Il faut encore que cette horreur s'étende à tout ce qui, de près ou de loin, peut accidentellement conduire, même les meilleures natures et les âmes animées des meilleures intentions, je ne dis pas à ces affreuses extrémités, mais à une de ces faiblesses qui, si elles ne tachent pas la soutane d'un prêtre, peuvent souiller son âme ou justement inquiéter sa conscience : *Ab omni specie mala abstinete vos.*

Messieurs, si nous voulons tenir, je ne dirai pas seulement notre réputation à l'abri de tout soupçon, mais notre âme à l'abri de toute inquiétude, évitons, dans nos relations avec les enfants, toute imprudence. Apportons une sage et sévère réserve : premièrement,

(1) I *Thess.*, V. 22.

comme maîtres dans l'accomplissement de nos fonctions ; deuxièmement, comme prêtres dans l'exercice de notre zèle ; troisièmement, comme hommes dans le gouvernement de nos affections.

Un penseur profond et délicat a dit cette parole, que ne doivent jamais oublier tous ceux qui s'occupent des jeunes gens : « Il ne faut pas que ni les pères ni les maîtres s'occupent de l'animalité des jeunes gens. Laissons cette sale et importante matière au prêtre qui peut la traiter sans danger pour l'enfant et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux. » On ne s'écarte point de cette règle de conduite dictée par la prudence et par la pudeur, sans courir grand risque pour les autres et pour soi. Et cependant, il le faut avouer, les fonctions de surveillant toujours jointes, dans nos maisons, à celle de maître et de professeur, semblent autoriser une intervention personnelle dans ce sujet scabreux de la moralité des élèves. On doit veiller sur eux, pour les préserver des dangers qui menacent leurs mœurs ; et il est difficile que cette mission soit bien remplie, sans que l'attention soit appelée et se fixe sur ce côté.

Sans doute, Messieurs, votre vigilance doit être incessante ; rien ne doit vous échapper. Mais il faut que votre attention sur ce point ne soit ni excessive, ni exclusive. Lorsque cette préoccupation des dangers des mœurs absorbe l'esprit, on ne tarde pas à en souffrir. L'imagination est tout entière livrée à des fantômes qui la salissent ; elle est hantée par des visions pleines de périls ; la conscience s'alarme doublement, et parce que cette préoccupation lui est suspecte, et parce que ces visions toujours renouvelées sont trop complaisamment contemplées.

D'ailleurs il est difficile que cette surveillance trop intense portée trop fréquemment sur le même point ne devienne pas manifeste. Cette attention de la part du surveillant provoque l'attention des élèves, et il n'est pas sans exemple que certains excès de ce genre aient été pour des jeunes gens déjà vicieux des sujets de scandale.

« Alors, me dites-vous, on laissera donc la vertu des élèves sans surveillance à la merci de tous les hasards et de toutes les surprises ! Le maître détournera les yeux s'il soupçonne quelque mal ! »

Ne passons pas, Messieurs, d'un excès à un autre. Ne remplaçons point une exagération par une autre exagération. Que votre surveillance soit continuelle ; mais qu'elle soit discrète. Qu'elle ait pour objet avoué, visible à tous, non pas la moralité qu'il ne faut point mettre en cause, mais la discipline. Tant que vous ferez respecter et que vous maintiendrez intacte la discipline, la moralité sera sauve. Veillez à la scrupuleuse observation du règlement, et soyez sûrs que, si les barrières qu'il a posées ne sont point franchies, aucun désordre grave ne pourra, hormis peut-être des cas très rares, se commettre. Ainsi, si le silence est observé, vous n'aurez rien à craindre des conversations mauvaises. Vous devez vous rendre compte de toutes les lectures et faire en sorte qu'on ne lise aucun livre sans approbation préalable. Vous arrêtez ainsi au passage les mauvaises lectures. Un coup d'œil sur la position réglementaire que doit tenir tout élève à l'étude, à sa table de travail, suffit pour couper court à la possibilité de tout acte mauvais.

Et ainsi tout ce qui protège l'ordre général de la maison, éloigne ce qui pourrait être danger pour les

mœurs. On fera donc mieux de veiller sur la discipline, qui veille elle-même sur le reste, que de plonger un regard imprudent et indiscret sur ces régions réservées de la conduite intime, qui sont du ressort non du maître mais du prêtre.

Mais le prêtre lui-même, Messieurs, est-il dispensé par son caractère de toute prudence ? Non assurément, et s'il y a une matière où il soit nécessaire d'en suivre scrupuleusement les plus délicates prescriptions, c'est celle-là.

Partons de ce principe, dont vous reconnaîtrez comme moi l'évidence morale, que, pour les jeunes gens, il n'y a que deux refuges contre le mal dont nous voulons les prévenir ou les délivrer : l'ignorance ou l'oubli. C'est le devoir, le premier devoir de notre ministère, de maintenir toujours ou, du moins, le plus longtemps possible, le premier asile. Les garder dans l'heureuse ignorance du mal, c'est prolonger le paradis terrestre de leur première innocence Restez donc gardiens vigilants et dévoués de ce jeune Adam encore innocent, à la porte de son Eden. Empêchez le serpent séducteur d'y entrer, afin qu'il en goûte plus longtemps les délices. Si le jeune homme n'a plus le bonheur d'ignorer ce qu'il est douloureux de savoir, s'il a été coupable, n'allez pas réveiller le souvenir du plaisir mauvais. Vous en raviveriez toutes les séductions. Laissez ce feu mauvais sous la cendre ; il finira peut-être par y être étouffé. Si vous le remuez, vous l'activerez et l'empêcherez de s'éteindre.

C'est pour cela que les grands maîtres de la vie chrétienne ne veulent même pas qu'on parle de ces choses. Saint Paul défend de nommer le vice dans l'assemblée des saints, et saint François de Sales n'aime pas à nommer, par son nom, la vertu. Il préfère dire pu-

reté que chasteté, parce que le mot pureté s'entend de la pureté d'âme, d'intention, de conscience. Pour nous, comme pour les enfants dont nous surveillons ou dirigeons la conduite, il importe donc, Messieurs, de s'en tenir au nécessaire et de rester de préférence en deçà, plutôt que d'aller au delà.

Disons-le, le zèle le plus pur est exposé à franchir ces limites posées par la prudence. Nous avons tous à cœur de préserver ces jeunes âmes des atteintes du mal. Nous aurions tant d'empressement à les guérir, si nous les savions blessées ! C'est sous nos yeux que se déroule la crise quelquefois tragique des mœurs. Nous en voudrions suivre les diverses phases, pour apporter un secours opportun. Et alors on est tenté de chercher où en est l'enfant à qui l'on porte un tendre et tout spirituel intérêt. Sait-il le mal ? Ne le sait-il point encore ? Il le connaît : n'aurait-il point quelque mauvaise habitude déjà contractée ? On interroge et, parfois, on fait travailler l'imagination. On donne l'éveil à des soupçons ; et la pensée, sur cette pente où on l'a lancée, fait un chemin dont on ne se doute pas. D'autres fois, on donne, sans en être prié, sans y être amené par aucune circonstance qui les autorise ou les excuse, des conseils imprudents. On ignore peut-être à qui on les adresse ; on ne s'est pas assuré de l'état d'âme, des dispositions de celui à qui on les donne. Rien n'est indiscret, quelquefois rien n'est désastreux comme cette conduite. Elle est impossible à justifier.

Lorsque, dans les rencontres du ministère, on entend un enfant innocent, parfaitement pur, prononcer un de ces mots d'une langue spéciale qu'il ne devrait point connaître, on reste stupéfait. Si on lui demande qui le lui a appris et qu'il vous dise que c'est,

non pas son confesseur, mais son professeur, on se demande de quel droit, à quel propos, pour quelle raison, sous quel prétexte il est allé salir les oreilles, la mémoire de ce pauvre enfant. En tout cela, Messieurs, on ne peut s'empêcher de se rappeler ce jeu de mots effrayant du saint auteur de l'*Imitation* qui déchire tant de voiles : *Saepe videtur esse caritas et est carnalitas.* Et l'on tremble qu'il n'en soit de ce zèle si mal inspiré, ce que saint Paul nous dit de la vertu de certains néophytes, qui commence par l'esprit et finit par la chair.

Gardons-nous donc de porter, surtout en dehors de notre ministère, dans nos relations avec les élèves, cette inquiétude fiévreuse, exclusive, qui pousse aux perquisitions indiscrètes. Même dans les fonctions du ministère, elle ne serait point sans dangers pour nos pénitents comme pour nous. On l'a dit : nous avons à conduire ces jeunes âmes vers les hauteurs de la vertu et, autant que possible, de la perfection chrétienne. Si, au lieu de montrer à nos enfants le but sublime qu'ils doivent atteindre, nous les faisons toujours regarder en bas le gouffre qu'ils doivent éviter, il est à craindre que le vertige ne les prenne et qu'ils n'y tombent. Nous gagnerons bien plus, en leur répétant souvent le *sursum corda.*

Il y a encore un autre inconvénient qu'il importe de signaler. Lorsqu'on est ainsi préoccupé d'une seule chose, elle devient comme une idée fixe, une véritable marotte, et, dans une jeune âme, on ne voit plus que la question des mœurs. C'est sur ce point qu'on interroge ; c'est sur ce point tout seul qu'on exhorte ; et on laisse beaucoup de défauts s'introduire et grandir tranquillement dans une âme sans leur faire jamais la guerre, parce qu'on ne la

fait qu'à cette passion. La formation reste incomplète, l'éducation est manquée, ces défauts restent, et la passion n'en est pas plus efficacement combattue ; car, en faisant la guerre aux autres défauts, on aurait fait une heureuse diversion.

Si nous avons à veiller sur nous, dans nos rapports avec les enfants, et comme maîtres et comme prêtres, à plus forte raison devons-nous veiller, comme hommes, sur nos affections. Nous devons en tenir le sentiment dans la mesure de la raison et l'expression dans la mesure de la prudence.

Vous tenez en garde vos élèves, Messieurs, contre les amitiés particulières, et vous avez bien raison. Mais tous, tant que nous sommes, nous devons nous tenir en garde contre ces sortes de sentiments qui, s'ils ne sont pas mauvais en eux-mêmes, sont souvent suspects. Ils le sont doublement, et par les motifs qui les inspirent et par le degré auquel on les ressent.

D'abord défions-nous de toute affection, de toute préférence fondée sur les avantages extérieurs.

Il y a quelques années, je demandais à un professeur d'un petit séminaire étranger au diocèse, s'il connaissait un jeune ecclésiastique qui avait passé dans la maison. « Un tel, me dit-il, oui certainement je le connais. On l'appelait chez nous l'apôtre des gentils. » Vous devinez, Messieurs, plus vite que moi que ce n'est pas par son zèle qu'il avait conquis ce beau surnom, mais par ses empressements auprès de certains enfants. Eh bien, Messieurs, voilà un surnom que vous ne voudriez pas porter, j'en suis sûr, et que vous ne voudrez pas mériter. Si nous avons quelques égards, quelques préférences marquées, qu'elles soient toujours et visiblement données au mérite, à la vertu, à l'amabilité du carac-

tère, au bon esprit, au talent laborieux, jamais à cette gentillesse extérieure qui ne parle qu'aux sens.

Défions-nous aussi, Messieurs, de toute affection qui envahit l'âme tout entière et lui enlève sa liberté, de celle qui trouble dans le travail, dans la prière. Cette intensité, si j'ose dire, d'une affection, même quand elle reposerait sur de plus nobles motifs, nous la doit faire tenir pour suspecte, et nous devons la ramener dans les bornes de la raison.

Enfin, avons-nous dit, Messieurs, il faut ne donner à nos élèves que des témoignages prudents et réservés de notre affection. Notre affection pour eux doit être toute paternelle. C'est le caractère qu'elle doit revêtir. L'enfance doit trouver des amis parmi ses camarades et des guides dans ses maîtres. On s'expose à bien des mécomptes, à des déceptions et à des ridicules, lorsqu'on veut devenir l'ami de ses élèves. Restez leurs pères, Messieurs. C'est à ce rang qu'ils vous placent : n'en descendez point. Mais, cette affection paternelle, comment se témoigne-t-elle ? Par des caresses ou par le dévouement ? Elle est affadie par les mœurs contemporaines ; mais, malgré cela, elle est toujours forte et digne dans sa conduite ; et, on peut le dire, dans leurs familles, les enfants ne reçoivent de leurs pères et même de leurs mères que les témoignages d'une visible tendresse. Qu'ils n'en reçoivent pas d'autres de leurs maîtres dans nos maisons d'éducation.

Par conséquent, nous devons nous interdire toutes ces familiarités déplacées qui ne sont pas, je le veux bien, fatales à tout le monde, mais qui le sont à un assez grand nombre pour que tous y renoncent. Lisez la vie de vos modèles, Messieurs, dans la direction des enfants, et vous verrez quelles précautions ils prenaient

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

contre eux-mêmes. M. Allemand gardait, vis-à-vis d'eux, une réserve qui avait quelque chose d'étonnant. Mgr Dupanloup se bornait à faire aux enfants une croix sur le front. « C'était, dit-il, ma plus grande tendresse. » Lisez les règles de tous les ordres enseignants. Vous verrez de quelle sévérité ils usent sur ce point. Ils s'inspirent tous de la parole de Notre-Seigneur, sous laquelle je suis heureux d'abriter la mienne : *Noli me tangere* (1). Et ils défendent, mais absolument, de toucher jamais un enfant.

On a bien d'autres manières de prouver à un enfant l'intérêt qu'on lui porte, qu'en recourant à ces familiarités inconvenantes, dont nous n'avons point reçu l'exemple des gens qui se respectent, dont nous ne trouvons point l'usage dans les familles honnêtes. C'est un plaisir qu'on prend, non pas un plaisir qu'on donne. C'est que, Messieurs, le toucher est, comme dit Joubert, le moins virginal de nos sens. Et saint Jean Climaque nous l'avait signalé avant lui comme le plus périlleux de tous : *Nihil isto sensu periculosius*. Tenons-nous en rigoureusement, sans nous en départir jamais, à cette règle et à ces exemples. On a vu des saints qui, pendant toute leur vie, ne s'en sont jamais écartés et qui, dans les bras mêmes de la mort, ont répété : *Noli me tangere*. Certains prêtres n'ont trouvé le repos de leur conscience et la sûreté de leur vertu que dans le vœu qu'ils en ont fait. Quand même nous n'éprouverions pas le besoin d'en venir à ces engagements, si nous n'avons pas à craindre de fautes, nous pouvons éviter beaucoup d'ennuis. La malice précoce des enfants de nos jours les porte aux soupçons les plus in-

(1) *Jo.*, XX, 17.

jurieux comme les moins fondés. Une chose insignifiante, un procédé parfaitement justifiable les tient en éveil. On en pourrait citer bien des exemples. Tout dernièrement, un jeune professeur reçoit dans sa chambre un élève ; il en ferme la porte à clef. L'élève fait un tel bruit de l'affaire qu'elle a été portée aux oreilles de l'autorité. On interroge l'enfant. On lui demande s'il a vu ou entendu, de la part du maître, quelque chose d'inconvenant. Il reconnaît qu'il n'a eu à se plaindre de rien. « Mais, répétait-il toujours, pourquoi fermait-il la porte ? » Si le maître, à cette imprudence, avait ajouté quelqu'une de ces familiarités que nous signalions, il était perdu aux yeux des supérieurs. Aujourd'hui il n'est que suspect.

Messieurs, saint Paul nous dit sur Dieu deux paroles bien remarquables et qui se complètent l'une l'autre. Il nous dit, d'un côté, que Dieu habite une lumière inaccessible : *Lucem habitat inaccessibilem* (1) ; et, de l'autre, qu'il s'approche, qu'il est tout près de nous. Par sa sainteté, il est inaccessible à toutes les créatures ; par sa bonté, il se penche vers elles et se met à leur niveau. Voilà, Messieurs, ce que nous devons être au milieu du monde, ce que vous devez être au milieu de vos enfants : tout près d'eux, mais toujours au-dessus d'eux, conciliant ainsi les devoirs de votre charge et les devoirs de la prudence, dans la pratique d'une réserve irréprochable.

Un célèbre écrivain, qui fut élevé dans nos maisons et qui n'est plus des nôtres, disait naguère en parlant des souvenirs de son enfance. « Le fait est que ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience,

(1) I *Tim.*, VI. 16.

dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres. Je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale. Je n'ai connu que de bons prêtres. »

Puisse le clergé recevoir toujours et de tous les témoins de sa vie, amis et ennemis, un semblable témoignage ! Vos élèves vous le rendent, Messieurs. Qu'ils vous le rendent toujours ! Et, pour cela, gardez toujours devant eux cette dignité d'attitude, cette réserve si convenable à la gravité de votre caractère, qui vous donne droit à toute leur confiance et à tous leurs respects.

RELIGIEUX ET SÉCULIERS

Omnis autem disciplina in praesenti quidem videtur non esse gaudii sed moeroris : postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiae (1).

Religieux et séculiers ont les mêmes fardeaux à porter, puisque les uns et les autres ont les mêmes vertus à pratiquer et les mêmes fonctions à remplir.

Nous avons à pratiquer les mêmes vertus que les religieux, Messieurs. Nous ne les pratiquons pas au même titre, ni par suite des mêmes engagements ; mais l'Eglise et notre position nous les demandent à nous comme à eux.

Le lis de la pureté ne doit-il pas être dans nos mains comme dans les leurs ? Que ce soit une loi ecclésiastique ou un vœu, que ce soit le sous-diaconat ou la profession religieuse qui nous obligent à ne jamais le laisser se flétrir, peu importe. Notre vertu est aussi précieuse à l'Eglise ; elle est aussi délicate et doit être

(1) Hebr. XII, 11.

entourée des mêmes soins, pour se conserver intacte au milieu des dangers qui la menacent.

Elle coûte autant à notre nature, et nous avons besoin d'autant de vigilance et de force pour la garder.

Les religieux font vœu d'obéissance. Mais n'avez-vous pas, dans toute maison commune, à obéir toujours au supérieur et à la règle ? Ne vivez-vous pas dans une situation qui vous impose la pratique de cette vertu ? Que serait, que deviendrait une maison dans laquelle personne ne commanderait, ou dans laquelle le commandement ne serait pas obéi ? Sans en avoir fait le vœu, par cela même que vous avez un supérieur, que vous ne pouvez vivre dans le désordre, vous êtes obligés à l'obéissance.

Les religieux font le vœu de pauvreté. Mais, Messieurs, nous n'avons pas besoin de faire ce vœu pour la pratiquer. A part le droit de propriété, auquel ils ont renoncé ou que leur vœu limite, nous avons les mêmes privations dans l'usage de toutes choses, et souvent de plus grandes privations.

Par ailleurs, nos obligations, comme prêtres, sont absolument les mêmes. Nous avons à rendre à Dieu les mêmes hommages. Nous avons avec lui les mêmes relations. Chargés, comme eux, du grand devoir de la prière publique ; obligés, comme eux, d'offrir le saint sacrifice, nous devons être revêtus de la même sainteté. Leur sacerdoce ne les élève pas plus haut que le nôtre, et ne leur impose pas l'obligation d'une plus grande sainteté. Comme éducateurs de la jeunesse, vous avez les mêmes fonctions à remplir, des fonctions aussi graves, aussi délicates, aussi pénibles.

L'âme des enfants que vous élevez est aussi précieuse devant Dieu que celle des enfants qu'ils élèvent.

Ceux dont vous êtes chargés ne sont pas moins difficiles que ceux dont ils sont chargés, et vous avez les mêmes ennuis, les mêmes dégoûts, les mêmes peines.

La situation est donc la même. Mais, pour porter les mêmes fardeaux, avez-vous les mêmes secours ? Non, Messieurs, et c'est ici que nous trouvons la raison de leur force et de notre faiblesse.

Pour vivre de cette vie de sacrifice et de dévouement, les religieux ont cherché leur force dans l'association. Ils ont formé entre eux des liens doux et forts, qui font de leur vie une vraie vie de famille. Le devoir coûte moins lorsqu'on le remplit ensemble. Aussi ont-ils des exercices communs. Ces exercices de piété, qui sont les sources de la vie surnaturelle et intérieure, ils y vaquent ensemble. Méditation, examen, lecture, prière, tout se fait en commun. Voilà ce qu'ils ont, et voilà, Messieurs, ce qui nous manque.

En retraite, on est sincère avec soi-même, parce qu'on se sent en face de Dieu. N'est-il pas vrai, ne devons-nous pas reconnaître que nous aurions été plus fidèles à tous nos devoirs de piété que nous ne l'avons été, s'ils avaient été faits en commun ? Nous nous accusons d'y avoir manqué, de les avoir tronqués, de les avoir mal faits. Pourquoi craindrions-nous d'avouer que ces fautes n'ont pas d'autres raisons que l'isolement dans lequel nous vivons les uns auprès des autres ? Ah ! qu'on se plaigne de l'isolement dans la vie de presbytère, du peu de secours qu'on y trouve, je le conçois. Mais ne serait-il pas possible, facile même d'échapper à cet inconvénient dans une maison d'éducation ? Pourquoi n'avoir de la vie commune que les ennuis, les peines et les charges, sans en avoir ni les joies ni les secours ?

Les religieux n'ont pas seulement des exercices communs qui assurent l'observation des devoirs de la piété sacerdotale ; ils ont encore entre eux des relations hiérarchiques qui font de leur vie une véritable vie de famille. Ils ont avec leurs supérieurs les relations des enfants vis-à-vis de leurs pères ; avec leurs compagnons de travaux, des relations de frères.

Pour peu qu'on prête l'oreille à ce qui se dit dans nos maisons d'éducation, on entend, à chaque instant, tantôt les subalternes se plaindre d'être laissés à leur inexpérience, tantôt les supérieurs de ne pas pouvoir faire accepter une direction. Un débutant vous dit : « On ne m'a jamais donné aucun conseil ; on m'a jeté dans ma classe, dans mon étude, sans me dire comment m'y prendre ; je suis obligé de me tirer comme je peux. » Un supérieur se plaint qu'on ne le consulte jamais, que les jeunes font à leur tête, que tout essai de direction est mal accueilli, que l'on est décidé à se tenir sur la réserve.

Quel parti prendre ? Faut-il se contenter de dénigrer les religieux ou de les envier ? Il serait injuste de nier leur supériorité, pour quelque tribut qu'ils paient à la nature humaine. Il serait inutile d'envier leur condition, sans essayer d'en conquérir quelques avantages.

Que faut-il donc faire ? Aller les rejoindre ? Tout le monde n'en a pas la vocation. D'ailleurs, ils sont en ce moment en exil ou sur le point d'en prendre le chemin. Nous avons à recueillir leur héritage et à les remplacer dans leurs maisons et dans la confiance du pays.

Que faire donc ? Les imiter, se rapprocher autant que possible, tout en tenant compte des différentes vocations, de leur manière de vivre et d'agir ; leur emprunter le secret de leurs succès et de leurs vertus.

Ce secret est dans leur union, dans la communauté d'intérêts qu'ils établissent entre eux, surtout dans leur vie de famille, dans cet échange hiérarchique de secours qu'ils se donnent les uns aux autres.

Mais dans quelle mesure devons-nous, Messieurs, nous en rapprocher? Faut-il tout prendre? Faut-il en prendre et en laisser? Faut-il s'inspirer de l'esprit de leurs règles, sans adopter les règles elles-mêmes? Faut-il faire dans nos maisons tous nos exercices en commun? Faut-il en faire quelques-uns seulement, et lesquels? Toutes questions délicates, qui ne peuvent manquer de se poser, mais dont vous n'attendez pas de moi la solution.

Dans quelle mesure faut-il que les prêtres séculiers, vivant en commun dans l'enseignement, se rapprochent de la vie des prêtres réguliers vivant en commun dans l'enseignement? Je n'en sais rien. Mais si l'on croit utile, peut-être même nécessaire, de faire cette délicate opération, dans quelle condition doit-elle se faire? Cette réforme, si c'en est une, cette réglementation nouvelle doit-elle être imposée par l'autorité? Doit-elle venir de l'initiative de tous? Ici, Messieurs, pour répondre à cette question, il n'est besoin que de reconnaître l'esprit et les traditions de l'Eglise. Elle a le droit indéniable de faire des lois; mais, ces lois, elle aime à ne les point imposer. Elle s'assure, avant même de les porter, de l'accueil qui leur sera fait, et elle consulte préalablement ceux qui auront à les observer, afin que la part qu'ils auront prise à les porter en assure la plus facile exécution. Eh bien, Messieurs, voilà ce qu'il faut souhaiter pour tout règlement nouveau; qu'il réponde aux besoins sentis de tous ceux qui auront à l'observer, et, s'il

était possible, qu'il soit le fruit de l'initiative de tous, plutôt que de l'autorité toute seule.

Il y a peu de temps, je vis entrer à la sacristie de l'asile où je suis aumônier, un jeune homme, portant l'habit de drap bleu des indigents de la maison, qui m'exprima le désir de me parler. Je lui demandai depuis quand il était dans la maison. « Depuis huit jours. — Je regrette de ne vous avoir pas vu plus tôt ; j'étais près de ma mère que j'ai eu le malheur de perdre hier. — Ah ! si j'avais eu le bonheur de perdre la mienne ! » Je le regarde étonné. « Monsieur, reprit-il, je suis prêtre, j'ai vingt-huit ans, quatre ans de prêtrise. Je suis envoyé par les assises ici, pour être examiné par une commission médicale qui doit prononcer sur mon état mental et décider si je dois être enfermé dans un asile d'aliénés ou dans un bagne ».

Et alors il me raconte sa triste histoire, ses faiblesses et leur épouvantable châtiment. Tout ce que je vous en dirai, Messieurs, c'est que c'était une belle et généreuse nature. La justice fouilla son passé et le trouva sans tache. Par son intelligence, il était à la tête de sa classe ; par sa piété, à la tête de la congrégation du petit séminaire où il avait été élevé. Et, quand on voulut élever des doutes sur la pureté de sa jeunesse, il les repoussa avec autant d'énergie qu'il mettait de simplicité à avouer ses fautes. Depuis même qu'il s'en était rendu coupable, il avait bien montré qu'il était aussi capable de les réparer que de les commettre. A peine fut-il tombé, qu'il alla se jeter aux pieds de son évêque, lui avoua tout, et lui demanda la permission d'aller en faire pénitence à la trappe. « Mais, lui dit l'évêque, vous n'aurez pas la force d'y vivre. — Non, Monseigneur, mais j'aurai la force d'y mourir. » Et il y fut, et il y serait encore, si la justice

ne l'en avait arraché. Mais la générosité, je pourrais dire l'héroïsme de son repentir ne se démentit point. A part les quelques jours qui suivirent son arrestation et sa condamnation, et où il était comme fou de douleur, ne pouvant prendre aucune nourriture, tournant comme un fauve autour de la cellule de sa prison, voyant passer devant lui sa mère, ses bienfaiteurs, le prêtre qui avait pris soin de son enfance, le collège qu'il avait perdu, les enfants qu'il avait scandalisés, leurs familles ; à part, dis-je, ces jours de désespoir qu'il se reprochait amèrement, il acceptait tout ce qui lui venait de Dieu par la main des hommes, avec la plus humble résignation. Il mena, pendant les deux mois qu'il vécut à l'asile, la vie d'un trappiste, disant, chaque jour, comme à la trappe, ses trois offices, du jour, de la sainte Vierge et des morts, édifiant tout le monde par sa piété aimable et la plus constante humilité aussi rare dans les humiliations que dans les honneurs.

Je me demandai, ainsi que vous l'auriez fait, Messieurs, comment il en était venu là. Car, enfin, il n'avait point passé dans ces milieux embrasés que le prêtre est obligé de traverser quelquefois. Il n'avait point reçu les provocantes confidences du confessionnal, et je croyais qu'il avait, dans la vie commune du collège, des sûretés de plus contre lui-même.

Je me trompais. Il lut dans mon regard, car je ne crois pas la lui avoir faite de bouche, la question que je me faisais intérieurement : *Quomodo cecidisti*? « Si vous voulez savoir comment je suis tombé si bas, me dit-il, c'est bien simple. Cela ne me serait jamais arrivé, si j'avais été envoyé, au sortir du séminaire, dans une maison tenue comme le doit être toute maison ecclésiastique. Mais, là, nous menions une vie sans règle, sans

soutien pour la piété, sans secours, sans aucun exercice commun. Nous sautions du lit à l'autel, sans méditation aucune. Nous faisions notre action de grâces en nous promenant au jardin. Nous buvions, nous avions de l'eau-de-vie dans nos chambres. Tous ne sont pas tombés dans le désordre, mais on peut dire que tout y portait. Les autres étaient plus forts ; ils sont restés debout ; mais moi, je ne pouvais pas tenir à un pareil régime. »

Messieurs, le régime était-il plus sain pour les autres ? Tous les autres étaient-ils plus forts ? Ils étaient trois, Messieurs, de la même maison, passant aux assises la même semaine : l'un condamné à deux ans de prison ; l'autre, à huit ans ; le troisième, à quinze ans de travaux forcés.

Et ce qu'il me disait de la maison me prouvait bien qu'il s'y passait d'autres désordres, que les lois n'atteignent pas, mais dont le récit épouvante une conscience sacerdotale. Ainsi, dans cette maison ecclésiastique, il s'était formé un groupe de prêtres se réunissant, pendant l'hiver, dans la chambre de tel professeur, pour y faire la lecture en commun. Je disais qu'il n'y avait pas d'exercices communs. C'était une distraction : il y avait celui-là. On se réunissait donc là, Messieurs, pour lire ensemble. Devinez quoi ? La Fontaine. Ah ! non pas les fables, les contes. Mais, comme on avait été élevé au séminaire dans les plus pures doctrines romaines, qu'un seul avait la permission de l'*Index*, et qu'on croyait les contes à l'*Index*, celui-là lisait tout haut et les autres écoutaient. Ils l'interrompaient aussi et faisaient sur le texte un commentaire qui le chargeait. On ne laissait pas passer le mot obscène sans le relever. « Cela s'appelait chercher la truffe », disait-il.

« Et, comme il disait encore, c'était un truffière que cette chambre ».

Le lendemain matin, au déjeuner, on servait à ceux que quelque surveillance avait empêchés d'y être les truffes découvertes la veille.

J'ai longtemps hésité avant de vous dire ces choses qui coûtent plus encore à dire qu'à entendre Je m'y suis décidé, Messieurs, parce que l'évêque diocésain a cru les devoir dire lui-même à la retaite ecclésiastique, parce que le malheureux, de qui je les tiens, me l'a permis. « Le clergé, m'a-t-il dit, a payé la leçon assez cher, pour qu'il ait le droit d'en profiter. » Je l'ai fait enfin, Messieurs, parce qu'on y voit comment un prêtre peut perdre une maison, et comment surtout une maison mal réglée peut perdre un prêtre.

Quand on a touché de ses mains de pareils malheurs, on bénit, Messieurs, les sévérités d'un règlement qui nous en garde, la sagesse de l'autorité qui l'impose, la fermeté de la main qui le fait observer.

DÉCOURAGEMENT

Ut quid perditio haec (1)?

Lorsque Marie-Magdeleine brisa, devant Jésus, son vase d'albâtre et en répandit le parfum sur les pieds du Sauveur, les disciples s'indignèrent : « Pourquoi, s'écrièrent-ils, répandre ce parfum en pure perte ? N'eût-il pas mieux valu le vendre et en donner l'argent aux pauvres ? »

Le monde apprécie toujours de la même manière les sacrifices que l'on fait pour Dieu : ce sont, à ses yeux, autant de pertes sans raison et sans résultat. Ceux que nous nous sommes imposés pour servir Notre-Seigneur dans l'enfance ne seront pas différemment jugés. Pourquoi, dit le monde, le prêtre voue-t-il sa vie à une œuvre que d'autres accomplissent comme lui, aussi bien que lui ? Encore si ces sacrifices étaient récompensés comme ils le méritent ! Mais non, l'éducation faite par les prêtres ne donne pas de meilleurs résultats que celle qui est donnée par les laïques. Leurs

(1) *Matth.*, XXVI, 8.

élèves ne répondent point à leurs soins, et leur vie est ainsi sacrifiée en pure perte à un but qu'ils ne peuvent pas atteindre.

Tel est le langage que tient le monde. Et quelquefois le prêtre lui-même engagé dans la carrière de l'enseignement lui fait écho et répète après lui : « C'est vrai, nous ne faisons pas de bien en raison de nos efforts ; nous restons au-dessous de l'idéal que nous poursuivons, et nous ne recueillons pas en proportion de ce que nous avons semé. » On compare le travail et les succès du ministère ordinaire au travail et aux succès de l'enseignement, et l'on trouve que les labeurs de l'enseignement sont bien ingrats auprès de ceux du ministère. Le prêtre, dans les missions, dans les paroisses, a la consolation de sauver les âmes dont il prend soin ; dans les collèges, il voit se perdre le plus grand nombre des jeunes gens à qui il avait donné ses plus belles années, ses veilles, ses fatigues, ses sollicitudes, toute son âme.

Cette tentation du découragement est bien triste, Messieurs. Elle est la tentation des meilleurs, des plus zélés, de ceux qui se font l'idée la plus haute de l'éducation et y apportent le plus de cœur. Elle les assaille surtout lorsque les années ont multiplié les déceptions. Si vous ne l'avez pas éprouvée encore, Messieurs, vous l'éprouverez bientôt peut-être. C'est pour cela que je voudrais la combattre aujourd'hui, et vous montrer qu'elle est dénuée de tout fondement. Elle repose, en effet, sur des idées dont un premier coup d'œil vous fera voir la témérité, et dont il nous sera aussi facile de montrer la fausseté. L'humilité et le découragement tiennent souvent le même langage. L'une et l'autre empruntent à Notre-Seigneur ses propres pa-

roles et répètent : *Servi inutiles sumus* (1) ; mais dans un sens bien différent. L'homme humble est un ouvrier qui s'accuse de ne pas avoir employé sa journée ; l'homme découragé est un ouvrier mécontent, qui accuse son maître de l'avoir employé à un travail inutile et de lui avoir fait passer son temps à un ouvrage sans valeur. N'est-ce pas une témérité, une audace impardonnable, Messieurs, de reprocher à la Providence de nous avoir voué à un travail sans fruit, de nous avoir fait cultiver une terre ingrate ? Lorsque vous êtes tentés de le faire, veuillez remarquer, Messieurs, que vous accusez : premièrement, tous les hommes qui se sont consacrés à l'éducation de la jeunesse ; deuxièmement, l'Eglise qui les en a bénis ; troisièmement enfin, tous les ennemis de l'Eglise qui les ont combattus.

Avez-vous dressé, Messieurs, la liste glorieuse de tous les hommes qui, des premiers siècles jusqu'à nous, se sont consacrés à l'éducation de l'enfance chrétienne ? Elle est longue autant que glorieuse. Quand on la parcourt, on est frappé de voir tant de noms d'hommes illustres qui ont mis toute leur âme à cette grande œuvre. Mais peut-on penser, Messieurs, que tous ces grands hommes se trompaient, qu'ils vouaient leur vie à la stérilité, et que leur œuvre devait être sans aucun résultat pour la société chrétienne ? Quoi ! saint Ignace se trompait, lorsqu'il donnait à l'Europe, en pleine décadence religieuse, cette Compagnie de Jésus qui a entrepris d'arrêter le mal par l'éducation ? Il se trompait, ce vénérable abbé de La Salle, cet instituteur du petit peuple, lorsqu'il met-

(1) *Luc.*, XVII, 10.

tait ces légions de maîtres chrétiens a son service? Ah ! nous pouvons trouver que notre part dans cette grande œuvre est petite ; mais ne disons pas que l'œuvre est sans grandeur, sans importance. Et la part que nous y prenons, Messieurs, ne la méprisons pas. Ce n'est pas peu de chose, a-t-on dit avec raison, de faire une petite partie d'une grande œuvre.

Non, Messieurs, ces grands hommes n'ont point perdu leur temps. Non, les puissantes associations formées au souffle de leur génie et de leur amour chrétien de l'enfance n'ont point travaillé pour le néant. S'il subsiste encore quelque foi dans notre France, ce n'est qu'à l'éducation chrétienne que nous le devons. Il n'y a pas un observateur sérieux qui ne constate et n'attribue cet immense résultat à ce moyen que nous sommes tentés de mépriser.

L'Eglise le sent bien. Est-il une œuvre pour laquelle elle ait donné tant d'encouragements, tant d'approbations et tant de bénédictions ? Avec l'œuvre de la propagation de la foi qui étend ses limites, l'éducation est la plus chère de ses œuvres. Dès qu'une association nouvelle se voue à l'enseignement chrétien, elle est assurée d'être comblée de ses faveurs. Toutes les fondations et institutions nouvelles destinées à l'enseignement naissent sous son inspiration et demeurent sous son patronage ; si elles sont menacées, l'Eglise se sent atteinte aux sources mêmes de sa vie. Pour les défendre, elle livre ces luttes mémorables qui remplissent les plus belles pages de son histoire.

Aussi, voyez ce que font les ennemis de l'Eglise. Ils s'acharnent contre nos maisons d'éducation. Pourquoi cette ardeur à les poursuivre ? Pourquoi cette joie

quand ils peuvent les fermer? Pourquoi ont-ils tant fait pour nous enlever le droit d'enseigner?. . . .

. . . . . .

. . . . . .

Pensées.

1) Sauver le bel âge aimé de Notre-Seigneur.

2) Sauver la vie de plusieurs qui seront bons prêtres, grands chrétiens.

3) Semer des remords qui deviendront des repentirs, des conversions.

Que seraient aujourd'hui nos enfants en d'autres mains?

Que deviendraient-ils, s'ils allaient à d'autres écoles?

Fait-on tout ce qu'on veut dans le ministère?

« Je vous remercie d'avoir attendu ma raison. »

Il faut que l'hiver se passe.

Nous voulons entendre l'herbe pousser.

Nous cherchons le nombre. Très bien, mais nous ne songeons pas assez au prix d'une âme.

De l'ingratitude des enfants, il faut prendre son parti. Nous serons oubliés, traités en étrangers, jugés avec sévérité. On se souviendra de nos verrues, des mots ridicules qui nous ont échappé, de nos mésaventures. De notre dévouement, de notre savoir, de nos services tout sera oublié. C'est le sort commun des maîtres, c'est la condition du métier. Ne sommes-nous pas avertis par les sages (Cicéron *de Amicitia*), par notre expérience et notre conduite personnelle?

Le résultat obtenu ne sera jamais à la hauteur de notre zèle, ou bien notre zèle est bien étroit. Se rappeler Notre-Seigneur, les apôtres, tous les hommes apostoliques.

HUMILITÉ DU PRÊTRE

Tous les maîtres de la vie chrétienne regardent l'humilité comme le fondement nécessaire de toutes les vertus. Nous ne devons pas asseoir les nôtres sur une autre base; car si l'humilité est nécessaire au simple fidèle, elle l'est plus encore au prêtre. C'est pourquoi nous en méditerons la nécessité et les moyens de l'acquérir. Nous ne pouvons sortir de la retraite sans l'avoir affermie en nous.

L'orgueil est odieux partout; il l'est, plus que partout, dans le prêtre. Aussi Dieu inflige-t-il au prêtre orgueilleux des humiliations particulières pour le châtier. Il nous dit, dans les saintes Ecritures, que toujours il résiste à l'orgueilleux quel qu'il soit : *Deus superbis resistit* (1) ; qu'il réserve sa grâce aux humbles : *Humilibus autem dat gratiam.* Cette condamnation générale serait déjà bien terrible pour le prêtre orgueilleux. Par état, il est l'associé de Dieu dans ses œuvres surnaturelles ; Dieu, parce qu'il est orgueilleux, au lieu de le seconder, lui résistera. Il doit, comme prêtre, être un ré-

(1) *Jac.*, IV, 6.

servoir de grâces toujours débordant ; et Dieu ne donne sa grâce qu'aux humbles. Comment exercera-t-il son ministère ? Comment remplira-t-il sa mission ? Mais Dieu ne veut pas s'en tenir à cette condamnation générale. Il en porte une particulière contre le prêtre orgueilleux. « Voici ce qui est pour vous, ô prêtres : *Ad vos, mandatum hoc ô sacerdotes* (1) ! Parce que vous vous êtes attribué la gloire réservée à mon nom, je vous enverrai la pauvreté, et je maudirai vos bénédictions. Oui, je les maudirai, et je vous jetterai à la face l'ordure de vos solennités ». Voilà donc le prêtre maudit, non seulement dans sa personne, mais dans son ministère ! « Je maudirai vos bénédictions. » Se peut-il rien de plus énergique ?

C'est que, Messieurs, Dieu est jaloux de sa gloire : *Gloriam meam alteri non dabo* (2). Le prêtre qu'il s'est associé dans ses plus hautes œuvres commet un véritable abus de confiance, lorsqu'il usurpe la gloire qui doit revenir à Dieu et se l'attribue à lui-même. Aussi, dans toutes les choses où Dieu nous fait l'honneur de nous employer comme instruments, devons-nous bien prendre garde de rendre toujours gloire à Dieu. Un médecin célèbre disait en parlant d'un de ses malades : « Je le pansay, Dieu le guarist. » C'est le langage que doit tenir tout médecin des âmes. Nous pouvons bien les panser ; mais nous ne faisons que cela. C'est Dieu seul qui donne à nos soins et à nos remèdes leur efficacité : c'est lui qui guérit. Non parlons : c'est lui qui touche les cœurs et les change. A lui donc tout honneur, toute louange, toute gloire.

C'est une injustice envers lui de nous attribuer le

(1) *Mal.*, II. 1.
(2) *Isa.*, XLII. 8.

bien que nous faisons. Ce serait une égale injustice de nous glorifier de celui qu'il nous a fait à nous-mêmes. « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, comment pouvez-vous vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu ? *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti quid gloriaris quasi non acceperis* (1) ? Voyez-vous cet enfant ? Il était tout à l'heure en haillons. Un homme généreux lui a donné un habit. Maintenant il s'en pavane et raille ses camarades restés en haillons. Il n'est ni plus odieux ni plus ridicule que cet homme qui se glorifie et se pare impudemment des dons de Dieu comme s'ils lui appartenaient en propre.

Mais, si le prêtre a une obligation particulière d'être humble, il est, plus qu'un autre, exposé à l'orgueil. Sa position le met toujours en vue ; il vit en public, il vit pour le public, il ne quitte, pour ainsi dire, pas le théâtre, et n'a pas, comme le simple fidèle, le bonheur de se réfugier dans la solitude ou de se perdre dans la foule. Il doit vivre aussi humble dans la vie publique que dans la vie cachée, sous les regards qui le fixent, que dans l'ombre et sous l'œil de Dieu seul.

Ajoutez à cela que, malgré les malheurs des temps, il est l'objet d'une sorte de culte pour le peuple chrétien. Il aurait grand tort, je le sais bien, d'arrêter entre ses mains des hommages qui vont à Dieu par son représentant ; il aurait tort de confondre ce qui s'adresse à son caractère et ce qui revient à sa personne. Mais l'amour-propre laissera facilement subsister cette confusion. Il ne paraît aux yeux du monde, dans les temples, qu'enveloppé d'un nuage d'encens ; et, en dehors du

(1) I *Cor.*, IV, 7

temple même, la foi aime à l'entourer d'honneurs. Or saint Bernard, d'accord avec tous les observateurs chrétiens, nous dit : *Rara virtus humilitas honorata*, « c'est une vertu bien rare que l'humilité dans les honneurs ». Aussi le saint prêtre envie-t-il souvent la dernière place dans la maison de Dieu, depuis qu'il a la première. Il voudrait partager le bonheur de ces infiniment petits que le monde n'aperçoit même pas, que l'œil de Dieu seul distingue. Mais il ne le peut, ses fonctions le tiennent toujours en vue. Il ne peut presque rien dérober de sa vie aux yeux du monde. L'obligation d'édifier par ses exemples lui est un danger. L'amour-propre peut en profiter. Au lieu de penser au bien des autres, le prêtre sera tenté de faire dire du bien de soi. La prière *in abscondito* lui est impossible, et la vanité ne manque pas de lui persuader que ce n'est pas pour les prêtres que Dieu défend à la main gauche de connaître le bien fait par la main droite.

Il est donc bien important pour le prêtre de s'établir profondément dans l'humilité. Pour y réussir parfaitement, il n'a qu'à bien comprendre de quoi se nourrit l'orgueil, afin de lui couper les vivres. Or l'orgueil vit et se nourrit de trois choses : d'ignorance, d'oubli et d'illusion. Nous l'aurons réduit, nous l'aurons ruiné, lorsque nous opposerons à l'ignorance, la connaissance de nous-mêmes ; à l'oubli, le souvenir habituel de nos misères et de nos hontes ; à l'illusion, le vrai point de vue où nous devons nous considérer.

Premièrement, notre orgueil vit d'ignorance. L'humilité vit de la vérité. Elle est, comme un philosophe chrétien l'a définie : la vérité appliquée à soi-même ; ou, selon le mot de saint Bernard : *Sui ipsius verissima cognitio et despectio*, le sentiment de mépris que nous

inspire la connaissance de nous-mêmes. Lorsque nous nous estimons, c'est que nous nous prenons pour un autre, pour ce que nous ne sommes point. Ouvrons les yeux, étudions-nous, appliquons-nous à nous connaître ; et nous perdrons cette bonne opinion que nous avons de nous.

Dans les asiles d'aliénés, il y a une sorte de maladie que les aliénistes appellent l'exagération de la personnalité. Elle consiste, le nom le dit assez bien, à se prendre pour plus qu'on n'est. Tous ceux qui sont atteints de cette maladie ne sont pas enfermés. Mais si l'on nous obligeait à dire de nous tout haut ce que nous en pensons tout bas, nous pourrions courir grand risque d'être enfermés nous-mêmes. On serait étonné des choses insensées que l'amour-propre, la vanité ou l'orgueil peut loger dans notre esprit ; on nous croirait malades. Etudions-nous nous-mêmes sérieusement, et nous échapperons à ce danger de nous prendre pour ce que nous ne sommes pas.

Deuxièmement, l'orgueil vit d'oubli. Rappelons-lui ce qu'il veut oublier. Messieurs, qu'il faut oublier de choses pour s'enorgueillir ! Il faut ensevelir dans les ténèbres tout un passé humiliant. Ah ! si nous pouvions dire comme le prophète : *Peccatum meum contra me est semper* (1), « mon péché se dresse toujours avec toutes ses hontes devant moi, » nous ne serions point tentés d'orgueil, ou la tentation serait bien vite repoussée. Il semble vraiment que le passé ne doit plus compter, à moins qu'il ne revive dans notre mémoire pour entretenir notre amour-propre ! Que sommes-nous cependant aux yeux de Dieu ? Des forçats libérés

(1) *Ps.* L. 5.

ou plutôt graciés. Nous étions condamnés pour les crimes que nous avons commis à la prison éternelle de la justice de Dieu. Sa miséricorde nous en a ouvert les portes ; elle a commué notre peine. Et nous prenons notre place au milieu de la société, comme si nous n'avions pas subi de jugement, comme si nous n'avions point péché !

Que serions-nous, même au tribunal de l'opinion des hommes, si nos fautes y étaient portées ? Et qu'a-t-il manqué à nos fautes pour y être portées ? Une circonstance tout à fait accidentelle, indépendante de notre volonté : la publicité. Si Dieu ne nous avait ménagés dans notre crime même, rien ne nous distinguerait de ces êtres flétris, marqués au fer rouge de l'opinion publique ou de la justice. Et nous levons la tête très haut ! Et nous exigeons toute la considération qui n'est due qu'à la vertu et à l'honneur intact !

Troisièmement, notre orgueil vit d'illusion, c'est-à-dire que notre esprit ne se place pas au même point de vue pour juger ce qui nous regarde et ce qui regarde les autres. A ce point de vue choisi à dessein par l'amour-propre, tout ce qui nous est avantageux prend des proportions énormes, tout ce qui nous est défavorable n'est plus rien. Voulons-nous éviter ce que j'appellerai cette illusion d'optique ? La chose est facile. Changeons de point de vue ; usons d'une sorte de transposition. Supposons que cet avantage, c'est un autre qui l'a, et non pas nous ; que ce succès, ce n'est pas nous qui l'avons remporté, mais un autre. Supposons que cette faute a été commise par un de nos confrère ; que cette aventure, ce n'est pas à nous, mais à un autre qu'elle est arrivée. Tout change de face. Cet avantage, il est d'un ordre bien inférieur. Cette qualité,

elle n'a rien de remarquable. Ce succès, il ne vaut pas la peine qu'on en parle ; pourquoi en faire tant de bruit ? Vous verrez quelquefois, Messieurs, arriver à tel de vos confrères un de ces bonheurs dont s'est enflé votre orgueil. Si votre ami le reçoit avec modestie, vous trouverez cela très naturel et très raisonnable ; s'il s'en réjouit d'une façon trop sensible, vous le trouverez très ridicule. Mais veuillez vous souvenir des sentiments que vous aviez en pareil cas, il y a fort peu de temps peut-être. Quelle leçon ! Désormais, faites en sorte de goûter ces succès comme vous exigez que les autres les goûtent, c'est-à-dire simplement et modestement.

Ce qui nous est désavantageux, d'abord nous le diminuons le plus possible ; nous essayons de n'en voir que les circonstances atténuantes. Puis, après avoir avalé d'un trait le breuvage amer pour n'en pas sentir l'amertume, nous l'oublions, nous n'y pensons plus. Voyez, au contraire, ce que nous faisons de l'humiliation d'un de nos frères, s'il lui en arrive à notre connaissance. Nous avons soin d'en relever toutes les circonstances qui l'aggravent, tout ce qui la rend plus pénible pour lui, pour les siens. S'il ne comprend pas la portée du coup qu'il a reçu, il peut s'adresser à nous ; nous nous chargerons de la lui faire comprendre. Et s'il venait à l'oublier jamais, nous sommes là pour en garder le fidèle souvenir. On peut s'en fier à notre mémoire. Nous le savons, cela suffit : *Ad perpetuam rei memoriam*. Mais qu'il ne s'avise pas de laisser paraître quelque moment d'oubli. Qu'il ne s'avise pas de parler ou d'agir comme s'il ne s'était rien passé. Nous irions, devant lui ou en son absence, déterrer un passé enseveli depuis longtemps et prolonger ainsi sa peine. Messieurs, ménageons-le

donc un peu plus et ménageons-nous moins. Buvons à petits coups notre honte, lorsque la Providence ou nos fautes nous l'ont versée. Goûtons-en l'amertume, et soyons moins prompts à l'oublier. Rien n'entretiendra mieux notre humilité que de nous traiter avec le sévère bon sens que nous appliquons si bien aux autres.

La vanité tient de si près à l'orgueil, que nous ne pouvons combattre l'une sans l'autre. L'orgueil consiste dans l'estime exagérée de soi ; la vanité, dans l'estime exagérée que nous voulons inspirer aux autres et dans les témoignages que nous voulons en recevoir.

Ce sentiment est aussi injuste, aussi insensé que l'orgueil lui-même. La vanité demande aux hommes des louanges, des respects, des hommages auxquels nous n'avons pas droit. Pour les obtenir, d'une main nous montrons ce qui nous semble les mériter, de l'autre, nous cachons ce qui nous les ferait refuser à tout jamais. Qu'il y a de sens dans cette réponse d'un prêtre dont on faisait l'éloge : « Je recevrai vos louanges quand vous aurez entendu ma confession générale ; mais, après l'avoir entendue, vous ne serez plus tenté de me louer. »

De plus, est-il rien de plus vain que cette recherche de la réputation, des honneurs, des dignités de ce monde, des louanges des hommes ? Les louanges sont-elles un vrai bien ? Celui qui les obtient en est-il mieux ? On peut dire de lui ce que saint Augustin dit des damnés : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Les honneurs, au point de vue de la raison, peuvent-ils être regardés comme des biens réels ? D'abord, c'est la remarque de saint Augustin, pour nous en dégoûter, Dieu les avilit en les laissant tomber sur des épaules ou dans des mains indignes qui les déshonorent. Ils

ne sont pas la preuve du vrai mérite qui, souvent, ne les obtient point. Et, enfin, il faut les quitter à la mort. « Que m'importe, disait le cardinal de Cheverus, que je sois enseveli dans une soutane noire, violette ou rouge ! » Et un recteur de notre diocèse répondait à son évêque qui lui offrait certains honneurs : « Monseigneur, je n'en ai point besoin pour mourir. » On n'en a pas plus besoin pour vivre ; et c'est la marque d'un bien petit esprit que de ne pouvoir s'en passer. La réputation n'est qu'un vain bruit qui se fait au-fait autour d'un nom, et la gloire n'est que la réputation perpétuée. Elle n'est donc pas moins vaine qu'elle.

Comment l'homme peut-il donner à ses efforts, à son travail, à ses désirs de pareils buts ? Sont-ils dignes de lui ? Ils sont encore plus indignes du prêtre. Et pourtant, hélas ! nous avons à nous tenir en garde contre la tentation de la vanité. Elle n'attend pas les années pour nous assaillir. Rappelons-nous souvent les conseils de notre Maître qui nous défend de rien faire pour attirer l'attention des hommes : *Ut videantur ab hominibus* (1). Prêtons-nous aux offices qui nous exposent à leurs regards ; ne les recherchons pas. Aimons la vie vraiment cachée en Dieu. Si nous n'étouffons pas dans ses germes notre vanité naissante, elle se développera avec le temps et les circonstances. Sans doute, aucun de vous aujourd'hui n'aspire aux dignités de l'Eglise, à la grande réputation, à la gloire ; et il peut vous paraître étrange qu'on vous prémunisse contre ce défaut de la vanité ou de l'ambition. Mais ne l'avez vous point en germe dans votre âme ? N'êtes-vous point trop sen-

(1) *Matth.*, XXIII, 5.

sibles à la louange ? N'êtes-vous point heureux d'attirer l'attention de vos supérieurs, d'acquérir la popularité parmi vos égaux ? Ne recherchez-vous point ce qui met en évidence ? N'aimez-vous point à repasser dans votre esprit les diverses circonstances où l'on a flatté votre amour-propre ? N'en prolongez-vous point, n'en renouvelez-vous point à plaisir les jouissances, par le souvenir que vous en gardez et que vous en évoquez ? Tous ces indices vous avertissent que vous avez à vous tenir en garde contre un ennemi caché encore, mais qui ne demande qu'à se montrer et à grandir.

Voulez-vous savoir ce que vous deviendrez si vous n'y remédiez à temps ? Lisez le vingt-troisième chapitre de saint Matthieu ; vous y verrez le portrait du prêtre orgueilleux. « Je l'ai lu, dites-vous, et je n'ai point vu qu'il y fût question des prêtres. Notre-Seigneur n'y parle que des pharisiens ». C'est vrai, mais il fait, du même coup, le portrait de ses ennemis et de ses ministres, qui ressemblent tout à fait à ses ennemis, quand ils ne sont plus humbles. Vous l'avez lu : ne vous rappelez-vous pas les principaux traits de l'orgueil et de la vanité pharisaïque ? Dites-moi s'ils ne conviennent pas à la vanité sacerdotale. Comme le pharisien, le prêtre vaniteux aime les ornements brillants et les insignes : *Dilatant phylacteria et magnificant fimbrias.* Comme au pharisien, il lui faut des égards, la première place à table, et, s'il ne l'a pas, c'est une affaire d'Etat : *Amant primos recubitus in cœnis.* A l'Eglise comme à la synagogue, on se dispute le premier rang : *Primas cathedras in synagogis.* Cette question si puérile des préséances est éternelle dans le clergé. Elle est tranchée par le droit, je le veux bien, mais elle est toujours soulevée par la vanité. Le prêtre

est-il moins exigeant que le pharisien pour les marques de respect qu'on lui doit? Le pharisien tenait à être salué dans les rues et sur les places publiques : *Salutationes in foro ;* le prêtre est flatté de recevoir des saluts, beaucoup plus que pressé d'en rendre. Notre-Seigneur signale encore le goût des titres dans l'orgueil pharisaïque. Le prêtre orgueilleux se contente rarement d'être quelqu'un, il lui faut être quelque chose : *Et vocari ab hominibus rabbi.* Enfin le trait le plus général et le plus frappant, c'est que ni l'un ni l'autre ne travaillent pour Dieu ; tout pour les hommes : *Ut videantur ab hominibus.*

Ce portrait n'est pas flatteur, il peut devenir le nôtre, Messieurs : faites donc la guerre, une guerre continuelle, à la vanité. Et, pour vous soutenir dans cette lutte, pensez à celui dont saint Paul a dit : *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (1).

(1) *Philipp.* II, 7.

RAPHAEL

Les maîtres de la vie sacerdotale aiment à signaler les nombreuses ressemblances que Dieu a daigné établir entre ses prêtres et ses anges. Au premier coup d'œil, rien n'est plus étonnant. Que peut-il y avoir de commun entre nous, Messieurs, et ces sublimes créatures ? Les anges appartiennent à un monde étranger au nôtre ; leur existence n'a point été mesurée par notre soleil ; ils ne traînent pas, comme nous, le fardeau si lourd d'une chair mortelle. Mais Dieu les emploie aux mêmes œuvres que nous. Anges et prêtres, nous nous trouvons à côté des mêmes âmes. Nous sommes les instruments de la même miséricorde, les messagers de la même grâce. A des titres divers, nous avons les mêmes charges. Anges et prêtres, nous sommes les envoyés du même Dieu, et nous portons souvent dans les Ecritures le même nom. Apôtre et ange ont la même signification. En appelant de ce nom les premiers prêtres chrétiens, le Saint-Esprit nous fait entendre que nous sommes, comme les anges, des envoyés. Ailleurs, il appelle positivement l'évêque un ange : « Dites à l'ange de l'Eglise d'Ephèse. » Et

lorsque saint Paul écrit en désignant les anges : *Nonne sunt omnes administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui haereditatem capiunt salutis* (1), il définit le ministère sacerdotal, en même temps que le ministère angélique.

Saint Michel a lutté contre le serpent infernal. Quel est le but du prêtre, sinon de poursuivre le combat commencé par l'archange ? Dans ces duels toujours renouvelés dans l'âme humaine entre le Créateur et la créature, il prend le parti de Dieu et ne fait que répéter cri : *Quis ut Deus ?*

Gabriel annonce la bonne nouvelle et la prédit ; nous, prêtres de l'Evangile, nous annonçons son accomplissement. Et ainsi, Dieu nous fait l'honneur de nous associer aux missions des anges, malgré l'infériorité de notre nature. Il rapproche, en quelque sorte, dans l'ordre de la grâce et de la rédemption, les distances qu'il avait établies dans la création : *Minuisti eum paulo minus ab angelis* (2). Aussi, lorsque, dans la vision de Pathmos, l'apôtre se jette aux pieds de l'ange, l'ange l'en reprend : « Ne faites pas cela ; nous ne sommes, l'un comme l'autre, que les serviteurs d'un même maître et des frères qui rendent témoignage à Jésus : *Vide ne feceris : conservus tuus sum et fratrum tuorum habentium testimonium Jesu* (3).

Le prêtre est, tantôt, comme Gabriel, un messager de la bonne nouvelle ; tantôt un guerrier, comme Michel, poussant le cri de guerre éternel : *Quis ut Deus ?* tantôt enfin un Raphaël attaché par le Seigneur à la garde d'un enfant.

(1) *Hebr.*, I. 14.
(2) *Ps.* VIII. 6.
(3) *Apoc.*, XIX, 10.

C'est cette mission de Raphaël que la Providence vous a donnée, Messieurs. Et, pour savoir ce que vous êtes auprès de vos enfants, il vous suffira d'étudier la touchante histoire d'un ange gardien dans l'exercice de sa mission. Un écrivain de ce temps a écrit les *Mémoires d'un ange gardien*. Nous n'avons point, Messieurs, à faire des frais d'imagination pour nous représenter l'ange gardien en fonctions, si j'ose ainsi dire, nous avons le récit inspiré d'une de ces missions que Dieu confie à ses anges.

Et d'abord, Messieurs, c'est bien Dieu qui donne à ses anges cette délégation auprès des âmes. Raphaël le dit à Tobie : *Misit me Dominus*, « c'est Dieu qui m'a envoyé » (1). Et avant de le quitter : « Tout le temps que j'ai passé avec vous, leur dit-il, j'y étais par la volonté de Dieu : *Quum essem vobiscum, per voluntatem Dei eram* (2).

C'est aussi par la volonté de Dieu que vous êtes à ce poste que vous occupez près de l'enfance : vous tenez de Dieu votre mission. Que ce soit l'obédience qui l'assigne à un religieux, ou la nomination que nous recevons de nos supérieurs ecclésiastiques, nous sommes, les uns comme les autres, assurés de faire la volonté de Dieu et de remplir une charge qu'il nous a donnée. Ce n'est pas seulement lorsqu'on choisit sa place avec le secours de la prière que l'on fait la volonté de Dieu ; lorsque les supérieurs nous l'assignent, nous sommes aussi à celle où Dieu nous veut.

Ils vous ont donné, Messieurs, celle d'un ange, et vous la devez accepter comme Raphaël reçut sa mission.

(1) *Tob.*, XII, 14.
(2) *Id.*, XII, 18.

Quelle différence entre les diverses missions des anges ! Quelle différence entre celle de Gabriel négociant l'Incarnation et celle de Raphaël envoyé pour servir de compagnon de voyage à un jeune homme qui va faire un recouvrement d'argent ! Mais l'ange accepte les missions obscures comme les ambassades glorieuses. Que Dieu l'attache à la personne d'un grand prince qui tient dans ses mains les destinées d'un empire, ou à celle d'un paysan qui gardera les troupeaux ; qu'il soit envoyé dans un palais ou sous le chaume, il est au service de Dieu et d'une âme, et cela lui suffit : il est là *per voluntatem Dei.*

Ah ! sans doute, Messieurs, il y a dans l'Eglise des situations plus brillantes et plus en vue que la vôtre. On peut la servir d'une manière plus éclatante que vous ne faites. Mais qu'importe la tâche que Dieu nous donne, pourvu qu'elle soit bien remplie ? Elle n'est pas au-dessous d'un prêtre cette tâche sans gloire mondaine, puisqu'elle n'est pas au-dessous d'un ange. Qu'importe, au prêtre comme à l'ange, que l'enfant dont il est le tuteur soit pauvre ou riche, d'une intelligence extraordinaire ou faible ? Pourvu qu'il le sauve, c'est tout ce qu'il souhaite, c'est tout ce que Dieu lui a donné à faire. Y a-t-il une différence de mérite, aux yeux du Seigneur, entre le professeur de basses classes et le professeur des plus hautes, entre celui qui enseigne les éléments et celui qui enseigne les sciences supérieures ? C'est demander, Messieurs, s'il y a une différence à ses yeux, entre l'ange gardien d'un ignorant et celui d'un savant ; ou, plutôt, c'est montrer la vanité, la frivolité de ces préférences que notre fol orgueil nous inspire et qui n'ont de réalité qu'à nos yeux.

Dieu envoie un conducteur au fils de son serviteur. Tobie est à la recherche d'un guide pour le jeune voyageur. Il veut un homme sûr, un homme fidèle, un homme de confiance : *Inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum* (1). Il ne veut pas mettre entre les premières mains venues son fils, la lumière de ses yeux : *Lumen oculorum ;* le bâton de sa vieillesse : *Baculum senectutis ;* la consolation et le charme de sa vie : *Solatium vitæ ;* tout l'espoir de sa race : *Spem posteritatis* (2).

En même temps que l'Eglise vous envoie, Messieurs, pour remplir votre mission d'ange gardien, les familles inquiètes cherchent, elles aussi, des guides sûrs pour leurs enfants. Ces enfants, ils sont pour elles ce que le jeune Tobie était pour son père : *Lumen oculorum*, *baculum senectutis*, *solatium vitæ*, *spes posteritatis*. Leurs parents sont, comme Tobie, obligés de s'en séparer ; ils doivent aller chercher, loin de la famille, une instruction nécessaire à leur avenir et dont ils peuvent moins se passer encore que Tobie de l'argent de Gabelus Mais qui les conduira dans ce périlleux voyage à la recherche de la science ? Ils n'en savent point la route : *Neque viam per quam pergatur illuc aliquando cognovi* (3). Ah ! les parents ne veulent les remettre qu'en mains sûres : *Inquire fidelem virum*. Et ils diraient volontiers, dans leur amour chrétien, comme la mère de Tobie : Mieux vaut renoncer à lui procurer ces connaissances, que de l'exposer à perdre son âme : *Nunquam fuisset ista pecunia pro qua misisti* (4). Est-ce que le plus grand et le plus précieux trésor d'une famille chrétienne, ce n'est pas de voir grandir son fils

(1) *Tob.*, V, 4. — (2) *Ib.*, X, 4. — (3) *Ib.*, V, 2. — (4) *Ib.*, V, 24.

dans la vertu ? Que lui importe son ignorance ? *Sufficiebat enim paupertas nostra, ut divitias computaremus hoc quod videbamus filium nostrum* (1).

On cherche donc. On ne prendra pas le premier venu. On repousse bien des offres. On vous trouve, Messieurs, tels que Tobie trouva Raphaël : *Invenit juvenem splendidum, stantem praecinctum et quasi paratum ad ambulandum* (2). On vous demande si vous pouvez faire ce voyage au pays de la science. Vous répondez qu'on peut s'en remettre à vous. Et vous donnez, comme Raphaël, cette assurance qui calme toutes les inquiétudes : *Ego ducam et reducam eum ad te* (3).

N'est-ce pas là, Messieurs, tout ce qui s'est passé entre vous et les familles chrétiennes qui vous ont donné leur confiance ? Elles vous ont confié, dans leurs enfants, tout ce qui fait leur bonheur et leur espérance. Vous leur avez promis de les garder, et de les leur rendre enrichis de cette science qui leur est nécessaire et dont vous avez le secret. Quel malheur pour elles, quel crime pour vous, si cette confiance allait être trahie ; si, par votre négligence ou votre imprudence, vous ne leur teniez pas parole ; si telle famille trompée devait un jour pleurer la perte de son enfant confié à vos soins ! Plus sa confiance est entière, plus l'abus que vous en feriez serait coupable.

Elle est bien entière, la confiance des parents chrétiens dans les prêtres qu'ils ont donnés pour maîtres à leurs enfants. Allez chez Tobie après le départ de son fils et de son céleste compagnon. On y pleure, il est vrai. La mère n'a pu se séparer de son fils sans verser des larmes. Elle reproche au père ce voyage

(1) *Tob.*, V, 25. — (2) *Ib.*, V, 5. — (3) *Ib.*, V, 15.

qui la prive de la présence de son fils. « Ne pleure pas, lui dit le père, notre fils reviendra sain et sauf ; il n'aura aucun mal, car je m'imagine que c'est un ange de Dieu qui l'accompagne et qui arrangera tout ce qui le regarde. »

Que de fois cette scène de famille se renouvelle ! Si vous allez, pendant l'année scolaire, dans la famille de vos enfants, la mère regrette l'absence de son fils ; elle prend difficilement l'habitude de ne plus l'avoir constamment sous les yeux. Mais ses inquiétudes sont vite calmées. Peut-il être en meilleures mains ? C'est comme si un ange veillait sur lui. A cette pensée : *Ad hanc vocem*, toutes les inquiétudes se dissipent. Elle se dit peut-être même qu'il est mieux près de vous qu'à ses côtés : *Cessavit mater ejus flere et tacuit* (1).

Plus tard, l'absence se prolonge au delà des prévisions. Ces retards affligent Tobie et sa femme. Ils ne peuvent s'empêcher de pleurer tous deux ensemble : *Cœperunt ambo simul flere* (2). La mère surtout est inconsolable : *Flebat irremediabilibus lacrymis.* Elle s'en veut de l'avoir laissé partir, ce fils qui lui tenait lieu de tout : *Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere a nobis.* Mais le père se rassure et s'efforce de la rassurer par la même raison : *Tace et noli turbari ; sanus est filius noster, satis fidelis est vir ille cum quo misimus eum.*

Voilà toujours, Messieurs, la réponse à tous les tourments de l'inquiétude des familles : « Il est en bonnes mains ; ses maîtres sont dignes de toute confiance. » Et, en dépit de toutes les raisons qu'on aurait de craindre,

(1) *Tob.*, V. 28.
(2) *Id.*, X. 3.

on répète, hélas ! même quand cela n'est plus vrai : « Notre fils ne peut pas être gâté ; il n'a été qu'entre les mains des prêtres », *Sanus est filius noster, satis fidelis est vir ille cum quo misimus eum.*

Voilà, Messieurs, la confiance sans bornes, j'allais dire la confiance aveugle que vous inspirez. Aux yeux des familles chrétiennes, vous êtes les anges visibles des enfants, attentifs comme les anges, dévoués et éclairés comme eux. Elles se font de vous l'idée qu'on se fait d'un ange gardien. L'ange est un être à la fois supérieur et fraternel, qui prend sous ses ailes un être faible qu'il protège et qu'il aime ; un être bien au-dessus de l'homme par sa nature, par ses lumières, mais qui se penche vers notre faiblesse. Enfant de Dieu comme nous, il a pour nous l'affection et les tendres soins d'un frère aîné pour un petit frère. Le prêtre, lui aussi, aux yeux de la foi des peuples, a quelque chose de supérieur et de fraternel. Sa dignité et ses pouvoirs l'élèvent au-dessus des fidèles, mais sa charité l'en rapproche, et, pendant que les chrétiens ne voient en lui qu'un représentant de Dieu, lui ne voit en eux que des frères. C'est bien là, Messieurs, ce que doit être le prêtre ; c'est bien là ce que vous devez être pour vos enfants : des anges, des Raphaëls de ces jeunes Tobies.

Vous aurez à leur rendre, Messieurs, les mêmes services.

Vous vous rappelez le premier et le plus important que l'ange rendit à son jeune compagnon. L'Ecriture nous le rapporte. Ce fut à la rencontre de ce monstre mystérieux qui menaça la vie du voyageur. A cette vue, le jeune homme s'écria effrayé : *Domine, invadit me.*

Ah ! Messieurs, ce cri d'alarme d'une âme effrayée,

à la vue du premier danger, à la première rencontre de l'ennemi, vous l'avez entendu bien des fois. Le jeune homme, longtemps protégé par une ignorance heureuse, se trouve en face d'une passion inconnue ; il est témoin sur son chemin d'un spectacle qu'il n'avait jamais vu ; la vie lui révèle une de ses faces jusque-là voilées. S'il est innocent, s'il veut rester pur dans ces délicates épreuves, c'est vers vous qu'il se tourne, c'est vous qu'il appelle au secours.

Car il a reconnu l'ennemi, sa conscience l'a averti que c'est le mal. Il l'a reconnu, dans la personne de ce camarade de son âge, où il n'avait vu jusque-là qu'un ami. Il l'a reconnu, dans ces instincts tout à coup éveillés, qui l'inquiètent d'autant plus qu'il les porte en lui-même et qu'il ne peut les fuir comme il se dérobe aux entraînements extérieurs. Faible contre ces violences ou ces séductions, il ne peut mieux faire que de vous appeler à son aide : *Domine, invadit me.*

Soyez près de lui, Messieurs, à cette heure critique de l'épreuve. Que deviendrait-il, si vous étiez loin de lui et si vous ne l'entendiez pas ? Il fait appel à votre expérience et à votre force. Vous lui apprendrez, ce que son inexpérience ignore, qu'il peut, avec du courage, se défaire de son ennemi : « Saisissez-le, attirez-le à vous », dit Raphaël au jeune Tobie. » Et il lui montra dans ce poison un remède merveilleux qui, plus tard, guérit les yeux de son père.

Vous aussi, Messieurs, apprenez à ce jeune chrétien à résister à la tentation, apprenez-lui à s'en servir, à tirer le bien du mal : *Sunt enim hæc necessaria ad medicamenta utiliter.* Comment son inexpérience pourrait-elle deviner la conduite à tenir dans ces rencontres si délicates et si redoutables ? Mettez, nouveau Raphaël,

votre expérience sacerdotale au service de ce nouveau Tobie ; et vous le sauverez de ces formidables dangers qui menacent sa jeunesse. Sans cela, hélas ! vous ne pourrez retourner vers sa famille que pour lui annoncer un malheur.

Nous n'entrerons pas avec Raphaël et Tobie chez Raguel. Là, Messieurs, l'ange rend à ce jeune homme un service que l'on n'attend point de vous. Retournons donc avec eux à la maison paternelle.

Ils y sont attendus dans les larmes. La mère allait s'asseoir chaque jour sur une hauteur du voisinage, pour voir de plus loin : *Sedebat secus viam quotidie in supercilio montis, unde respicere poterat de longinquo.* Vous vous rappelez, Messieurs, les traits charmants de ce tableau du retour. On ne peut mettre au-dessus de cette admirable peinture que celle du retour de l'enfant prodigue. La joie des vieux parents, la guérison du père aveugle, cet hymne d'actions de grâces qui sort de tous les cœurs, ces longs récits des dangers courus et des bienfaits de Dieu, ces sept jours de réjouissance qui célèbrent tant de bonheur, tout cela, Messieurs, est dans toutes les mémoires.

L'ange conducteur jouit de cette joie qu'il apporte et contemple ce bonheur qui est son œuvre. C'est là sa première récompense ; et, Messieurs, vous aurez celle-là. Vous aurez la joie de rendre à leurs familles des enfants sauvés des dangers de leur âge, enrichis des connaissances qu'ils sont allés chercher sous votre conduite, capables de se faire un avenir honorable, fixés dans la vertu et dans l'honneur.

Raphaël reçut une autre récompense encore. Nous avons vu tout à l'heure la confiance de cette famille bénie ; nous allons voir sa reconnaissance. « Que donne-

rons-nous à ce saint homme qui t'a servi de conducteur? » demande Tobie à son fils. Le fils rappelle tout ce qu'il doit à Raphaël et conclut qu'on ne peut le payer selon ses mérites, mais qu'on peut au moins lui offrir la moitié de toutes les richesses rapportées et dont on lui est redevable. Et le père, prenant à part le guide, lui offre la moitié de tous ces biens.

Vous dirai-je, Messieurs, que vous trouverez toujours et partout, dans vos enfants et dans leurs familles, la même reconnaissance ? Non. Vous dirai-je que les mêmes offres vous seront faites? Non. Vous les accueilleriez d'ailleurs comme l'ange Raphaël. Il les refusa, et vous les refuseriez aussi, Messieurs. Si nous ne donnons pas l'instruction gratuite, nous donnons l'instruction désintéressée. Il vous suffira, comme à l'ange Raphaël, d'avoir rempli votre mission ; d'avoir accompli la volonté de Dieu : *Quum essem vobiscum, per voluntatem Dei eram ;* d'avoir enfin fait le bien dans la mesure de vos forces et de sa grâce aux enfants confiés à vos soins.

Votre récompense véritable, vous ne l'attendez que de Dieu, et il ne la donne qu'au ciel. Mais si le cœur d'un père, quand il est bien fait, sait reconnaître les services d'un maître, notre Père qui est au ciel sait les récompenser.

ERUNT SICUT ANGELI

Nous l'avons vu, Messieurs, votre mission est toute semblable à celle de l'ange gardien. Comme Raphaël, vous prenez l'enfant au seuil de sa famille. Vous l'accompagnez, dans ce voyage nécessaire où il va à la recherche, non de l'argent comme Tobie, mais de la science. Vous le protégez contre les dangers inévitables qu'il y rencontre : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis... ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* (1). Vous le ramenez enfin, après cette excursion périlleuse. Et, comme Raphaël, vous retournez, de votre côté, vers le Dieu qui vous a envoyés vous-mêmes, recevoir votre récompense.

C'est là, sous une exacte et charmante figure, le maître chrétien, le prêtre surtout, chargé du soin de l'éducation.

C'est encore ce dogme de l'ange gardien qui nous dira, Messieurs, quelle doit être et votre vie personnelle et votre action sur les enfants.

Vous devez, autant qu'il est possible à notre nature

(1) *Ps.*, XC, 12.

de se rapprocher de la nature angélique, vivre et agir à la manière des esprits célestes. Vous devez imiter, à la fois, et la vie de l'ange et son action.

Quelle est, Messieurs, la vie des anges ? La sainte Ecriture nous a dit trois choses : la condition de leur existence, leur occupation, et leur nourriture.

Le premier trait de la vie des anges, c'est la pureté parfaite ; et la pureté parfaite, c'est Notre-Seigneur qui nous l'apprend, met entre l'homme et l'ange, une sorte d'égalité : *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei* (1). La pratique de cette vertu établit, dès la vie présente, cette ressemblance et cette sorte d'égalité entre l'ange et l'homme. Ce que l'ange est par nature, l'homme le sera par vertu et par grâce. Ce qui doit être un jour sa récompense au ciel, sera, sur la terre, le fruit de ses efforts. Vertu vraiment angélique qui met, nous dit un Père, dans la chair même ce qui n'est pas de la chair, qui la spiritualise, en quelque façon, et donne à notre âme cette indépendance des sens que l'ange possède par lui-même.

Inutile de rappeler, Messieurs, que notre vocation nous en impose la pratique au degré le plus parfait. Les engagements de notre sacerdoce nous en font un absolu devoir, parce que ses fonctions nous en font une suprême convenance. Mais vous aimerez à remarquer, Messieurs, la convenance qui existe aussi entre vos fonctions de maîtres et cette belle vertu. Il faut être pur, pour toucher l'hostie sainte ; il faut être pur, pour toucher aux âmes, à ces tendres fleurs d'innocence, aussi délicates qu'elles sont belles.

C'est cette vertu et la profession publique que nous

(1) *Matth.*, XXII, 30.

en faisons qui inspire aux familles tant de confiance en nous. Elles savent que nous ne donnerons à leurs enfants ni un cœur dégradé par des passions malfaisantes, ni un cœur partagé par des affections légitimes ; que le cœur du prêtre ne veut goûter d'autre joie que celle de se donner toujours. Aussi devons-nous garder toujours cette belle vertu dans tout son éclat et dans toute sa fleur. Qu'elle répande autour de nous son parfum, que votre vie soit vraiment une vie angélique.

Les anges de ces petits enfants, nous dit Notre-Seigneur, malgré les soins qu'ils leur donnent, ne perdent jamais de vue le Père céleste qui les a envoyés : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est* (1). Leur attention n'est pas absorbée par la vigilance qu'ils exercent sur les âmes dont ils sont les guides. Ils les accompagnent toujours, ils ne les quittent jamais ; mais, tout en habitant notre terre, ils ne quittent point le ciel. Présents, ici-bas, comme le sont les esprits dans un lieu, par leur action, ils sont encore présents au ciel. *Adstamus ante Dominum*, dit Raphaël dans la maison de Tobie.

C'est un second trait de ressemblance que le prêtre doit avoir avec l'ange gardien. Lui aussi, il ne doit jamais perdre Dieu de vue. Il doit, au milieu des plus absorbantes préoccupations de son ministère, au milieu de toutes les inquiétudes, se tenir, comme l'ange, en la présence de Dieu. Il doit, du moins, rester toujours en communication avec le ciel, montant vers Dieu, descendant vers les âmes, comme ces autres anges de la vision de Jacob. Les enfants ne doivent point nous

(1) *Matth.*, XVIII. 10.

faire oublier Dieu, mais plutôt penser à Dieu, comme Dieu nous fait penser aux âmes.

Les saints les plus puissants en œuvres n'ont pas cessé pour cela d'être des hommes de prière. On eût dit que le commerce qu'ils étaient obligés d'entretenir avec les hommes, n'interrompait point le commerce plus intime et plus aimé qu'ils entretenaient avec Dieu. Ce n'est pas seulement dans la solitude et le cloître que se trouvent les hommes de prière ; on en trouve au milieu du monde, au milieu des plus bruyantes occupations. Oui, il y a des hommes qui, loin de demander, comme nous, aux travaux les plus absorbants un prétexte et une excuse pour négliger la prière, n'y voient qu'un motif de plus de vivre avec Dieu.

Ah ! puisse-t-on dire des anges visibles de vos enfants comme de leurs anges invisibles : *Angeli eorum semper vident faciem Patris.*

Mais toute vie a sa nourriture propre, Messieurs. Notre corps vit de pain. De quoi vivra cet ange qui est en chacun de nous et dont nous devons entretenir la vie ? Quelle doit être sa nourriture ? Ce n'est pas la nourriture commune aux enfants des hommes ; c'est, nous dit Raphaël, une nourriture invisible qui ne peut tomber sous leur regard. « Je paraissais, dit l'ange, boire et manger comme l'un d'entre vous, mais je me nourris d'une nourriture invisible que personne ne peut voir : *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere ; sed ego cibo invisibili et potu qui ab hominibus videri non potest, utor.* Cette nourriture invisible, qui ne tombe point sous les sens, vous l'avez nommée, Messieurs, c'est le vrai pain des anges : *Ecce panis angelorum,* c'est la sainte eucharistie. Dieu, qui nous impose cette vie angélique au-dessus des forces de

notre nature, nous a donné de quoi l'entretenir ; il nous a offert un aliment proportionné à cette vie supérieure. Sans cette nourriture, l'ange qui est en nous dépérirait bientôt, et ceux qui négligent de la prendre, ne tardent pas à tomber dans ces langueurs, cette sécheresse d'âme dont le prophète se plaignait : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum* (1). Voilà pourquoi tous les jours nous prenons cet angélique aliment : *Panem angelorum manducavit homo.* C'est là que nous recevons le pain des forts, le vin qui fait les vierges, c'est-à-dire des anges dans des corps de boue : *Vinum germinans virgines* (2). Saint Cyprien disait aux chrétiens de son temps, toujours à la veille d'être appelés à rendre à Notre-Seigneur le témoignage du sang : *Idoneus esse non potest ad martyrium qui ab Ecclesia non armatur ad prælium, et mens deficit quam non recepta eucharistia erigit et accendit.* Mais si le chrétien des premiers âges ne pouvait, sans imprudence, descendre dans l'arène avant de s'être retrempé par la réception du sacrement qui fait les forts, n'est-il pas vrai, Messieurs, que, dans cette arène obscure où se meut votre vie, on ne va pas loin, on ne s'y tient pas longtemps debout, sans éprouver le besoin de la nourriture eucharistique? C'est, Messieurs, la troisième ressemblance qui existe entre votre vie et celle de l'ange gardien : Vous êtes nourris à la même table et du même pain : *Panem angelorum manducavit homo* (3).

Vous devez vivre comme les anges. Mais j'ai ajouté que vous devez agir aussi comme eux. Voyons donc comment se comportent ces esprits célestes.

Le premier caractère de l'action des anges sur les

(1) *Ps.* CI. 5. — (2) *Zach.*, IX. 17. — (3) *Ps.* LXXVII. 25.

âmes, c'est qu'elle est toute spirituelle. Le démon obsède les corps, il agit sur les sens et les trouble, il s'établit, s'il le peut, à ce bas étage de notre nature, et il en prend possession. L'ange n'agit que sur l'âme, sur son intelligence en l'éclairant, sur son cœur et sa volonté en lui imprimant une douce impulsion vers le bien. Il parle à notre âme comme un esprit à un esprit, comme un être qui n'a pas de corps parle à un être qui n'en a point. Il n'agit que sur l'âme. L'âme elle-même agira sur les sens et les mettra ou les maintiendra dans l'ordre, si elle obéit aux impulsions qu'elle reçoit du bon ange.

La conduite du maître chrétien doit se rapprocher, autant que le peut notre nature, de cette conduite des anges vis-à-vis des âmes. Lui aussi ne voit dans ses enfants que des âmes ; le corps pour lui n'est rien ; il en perce l'enveloppe terrestre et ne s'arrête qu'à l'âme qui l'habite. Il traite en tout, autant que possible, l'enfant comme s'il n'avait pas de corps, et que lui-même n'en eût pas. Il sait bien que tout dans le corps dépend de l'âme, et il s'efforce d'en faire la conquête, bien sûr que tout sera dans l'ordre lorsque l'âme y sera elle-même.

La conduite de l'ange gardien est toute de charité affectueuse, elle est douce, elle est patiente. Rien ne le rebute. Le mépris de tant d'inspirations dont il est le messager ne l'empêchera point d'en apporter d'autres. Sans doute quelquefois il mêle sa voix à celle de la conscience qui réprimande. Mais il a toujours soin de la prendre pour auxiliaire.

Telle doit être la conduite du maître. Il faut que toujours, en toute occasion, on sente dans sa voix la voix d'un ami qui peut se plaindre, mais qui ne cesse d'ai-

mer. Comment voulez-vous que l'élève reconnaisse un ange gardien dans un maître en colère ? Comment voulez-vous qu'il croie à l'affection, quand il constate la rancune, lorsqu'il se voit poursuivi avec l'acharnement d'un ennemi qui a juré de se venger ?

Savez-vous pourquoi nos anges gardiens sont si indulgents, si pleins de longanimité, de patience ? C'est qu'ils savent de quel limon nous sommes pétris et qu'ils connaissent notre faiblesse. Ils n'ont pour nos misères que de la compassion, parce qu'ils se rendent compte qu'il se mêle dans nos fautes beaucoup d'ignorance et de légèreté. Messieurs, est-il si difficile à un maître de voir, dans les fautes de ces enfants légers, bien des circonstances atténuantes ? N'en ont-ils pas une dans la légèreté de leur âge ? Pourquoi oublier qu'ils sont enfants, qu'ils sont jeunes, emportés par des passions dont ils n'ont pas eu le temps de se rendre les maîtres ? Vous en avez d'ailleurs fait l'expérience, Messieurs, on ne gagne rien par les procédés violents. L'œuvre de l'éducation est essentiellement une œuvre de persuasion. Les cœurs s'ouvrent et ne se forcent point ; ils se rendent à qui les aime, et le leur montre. Avant d'imposer le devoir, il faut le faire reconnaître. Mais si nous en augmentons les rigueurs et l'austérité par la manière dont nous le présentons, comment pouvons-nous espérer le faire accepter ? Mêlez donc, comme les anges, à la fermeté la plus grande douceur ; et que, dans vos plus sévères réprimandes, vos enfants ne puissent s'y méprendre. Qu'ils reconnaissent toujours ce que de Maistre appelait la colère de l'amour.

Les anges s'aident entre eux ; leurs intérêts se confondent. Chacun d'eux garde l'âme dont il est chargé, mais il va au secours des anges chargés d'autres

âmes. C'est ce que nous disent nos saints docteurs. Il est vrai que nous voyons, au livre de Daniel, l'ange des Perses s'opposer à l'archange Gabriel pendant vingt et un jours, pour empêcher le retour de la captivité. Mais, outre que ce passage est obscur, on peut n'y voir, à la suite des commentateurs, qu'un témoignage de l'ardeur avec laquelle les saints anges défendent les intérêts dont ils ont la charge.

Vous n'êtes pas seuls avec un enfant. Il y a, sous le même toit, beaucoup d'enfants et plusieurs anges gardiens. Il importe bien, Messieurs, que vous vous entendiez; qu'il y ait, entre vous, unité de vues, unité d'action, et, au besoin, échange de bons services. Comment pourriez-vous faire le bien dans d'autres conditions, Messieurs? Eh bien, cette union règne-t-elle partout? Pourquoi faut-il que nous soyons si divisés d'intérêts, de manière de voir et de manière d'agir? On neutralise ainsi ses forces. L'un tire à droite, l'autre tire à gauche. L'un flatte la vanité d'un élève, l'autre l'humilie. L'un traite par les semblables, l'autre par les contraires. Il suffit que l'on soit bien vu de l'un pour être mal vu de l'autre. Que peut-on attendre de tout cela sinon la réalisation de la parole de Notre-Seigneur : *Omne regnum divisum contra se desolabitur* (1)?

Enfin, Messieurs, l'ange gardien ne se lasse pas. Il porte, jusqu'au seuil de l'éternité, le fardeau souvent si lourd de cette âme confiée à sa garde. Rien ne le rebute, rien ne le dégoûte. Et pourtant, il en a bien souvent sujet. Il voit la stérilité de ses soins, il prévoit l'issue fatale qu'ouvre cette carrière; malgré tout, il s'acharne à sauver l'âme, même quand elle s'acharne

(1) *Matth.*, XII. 25.

à se perdre. L'obstination qu'elle met à rester dans le mal ne lui fait pas lâcher prise. Son triste état ne le décourage pas. Il ne s'envolera pas vers le ciel quand il la verra tombée, avec la certitude qu'elle ne se relèvera jamais.

L'art chrétien représente l'ange gardien dans deux attitudes différentes. Le plus souvent, on nous le présente tel qu'il est pendant notre exil, rendant à une jeune âme les services d'un charitable guide. Il la tient par la main et lui montre le ciel. On ne voit point ce tableau populaire sans se dire : « N'étaient les ailes qui font reconnaître l'ange, c'est un enfant et son maître.

Les artistes chrétiens, s'inspirant d'une pensée que l'enseignement théologique ne repousse point, nous montrent aussi quelquefois l'ange et l'âme dans une autre rencontre. L'épreuve est finie et finie heureusement. L'âme entre au ciel. Le voile de chair qui lui cachait le monde des esprits est tombé. Sur le seuil de l'éternité bienheureuse, elle voit, elle reconnaît ce guide charitable qui l'accompagna, partout présent, mais partout invisible ; qu'elle contrista si souvent par ses résistances, ses ingratitudes, ses infidélités ; dont elle eût fatigué la patience, si une si céleste tendresse pouvait se lasser. Elle se jette dans ses bras et l'embrasse dans une effusion de reconnaissance et de fraternel amour.

Le ciel réserve aux maîtres chrétiens, vous réserve à vous, Messieurs, de semblables rencontres. Oui, dans l'éternité, ces enfants indociles, rebelles, ingrats, comprendront ce qu'ils vous doivent. Ils vous remercieront, dans le sein de Dieu, d'avoir été leurs guides pendant une des plus périlleuses étapes de leur pèlerinage ici-bas.

LA SAINTE EUCHARISTIE

Le prêtre doit être un ange de la terre ; et nous avons vu hier soir qu'il y a, en chacun de nous, un ange qui doit se développer et grandir de jour en jour.

Mais, Messieurs, l'homme, en nous, a sa nourriture : quelle sera la nourriture de l'ange ? J'entends Raphaël en mission sur cette terre, dire à Tobie qu'il paraissait se nourrir comme les mortels, mais qu'en réalité il usait d'un aliment invisible et d'un breuvage qui ne tombe point sous le regard de l'homme : *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere ; sed ego cibo invisibili et potu qui ab hominibus videri non potest, utor.*

Quel est cet aliment du prêtre ? Quel est son mystérieux breuvage ? Messieurs, vous l'avez nommé avec l'accent de l'adoration et de l'amour : c'est le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la divine eucharistie.

Oui, on le peut dire, la sainte eucharistie est le tout du prêtre. La sublimité de sa dignité et de ses fonctions, le poids de ses devoirs, la gravité de ses

dangers demandent qu'il ait à sa disposition un grand secours. Dieu y a pourvu, et, pour le maintenir à la hauteur où il l'appelle, il lui a donné l'eucharistie.

Dans l'eucharistie, le prêtre trouve tout ce qui lui est nécessaire pour sa vie sacerdotale. Que lui faut-il ? Un motif toujours pressant pour pratiquer des vertus quelquefois héroïques ; un modèle toujours présent pour qu'il le reproduise en lui-même ; un secours toujours puissant pour qu'il ne succombe pas sous le poids de sa dignité et de ses charges. Il trouve tout cela dans la divine et adorable eucharistie.

On l'a dit, et il est vrai, sans un modèle et un modèle idéal, c'est-à-dire absolument parfait, nul ne peut rien faire. Le prêtre a besoin d'un modèle de perfection qui lui apprenne ce qu'il doit être, qui le lui rappelle sans cesse et lui donne un désir de plus en plus ardent de le devenir. Où trouvera-t-il ce modèle ?

La vie des saints le lui présente. Il n'y a pas de saint dont la vie n'offre quelques traits de cet idéal que nous devons reproduire en nous. Mais ces traits sont épars, et si nous les trouvons réunis dans une seule figure, c'est une peinture morte qui ne parle pas assez à notre cœur. L'Evangile nous présente, dans la vie mortelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable modèle du prêtre. Dix-huit siècles n'ont point affaibli et les siècles futurs n'affaibliront point le charme de cette adorable histoire. Mais la vie mortelle de Jésus se continue, elle se prolonge jusqu'à nous. Les vertus de Nazareth, de Bethélem, de la vie publique et de la passion du Sauveur, nous les avons sous les yeux, nous les avons dans nos mains. En nous donnant le pouvoir de consacrer, c'est-à-dire de faire descendre sur nos autels le Dieu de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire qui

est aussi le Dieu du ciel, l'Eglise nous dit : « Imitez ce que vos mains touchent, reproduisez dans votre vie le mystère que vous opérez vous-mêmes par l'action sacramentelle. » Nous n'avons donc qu'à ouvrir les yeux sur les merveilles du tabernacle, de l'autel, de la table sainte, pour savoir ce que nous devons être, pour comprendre quelles vertus Notre-Seigneur attend de nous.

L'eucharistie est, à la fois, un sacrifice et un sacrement : un sacrifice où Notre-Seigneur s'immole de nouveau comme sur le Calvaire à son Père, un sacrement où Notre-Seigneur se donne aux hommes pour être le soutien de leur vie d'épreuves. Sacrifice et sacrement : voilà aussi, Messieurs, quelle doit être notre vie. Nous devons, chaque jour, nous immoler, à Dieu, nous donner à nos frères. Si nous voulons apprendre comment nous devons nous immoler, regardons la sainte hostie, voyons Notre-Seigneur s'immoler par notre ministère. Si nous voulons apprendre à nous donner, regardons comment, par nos propres mains, Notre-Seigneur se donne.

Le sacrifice du divin Sauveur est, sous une forme mystique, un sacrifice réel. Il ne nous présente pas seulement les apparences de l'immolation ; il contient, la théologie nous l'explique, une immolation véritable. Ah ! que notre sacrifice à nous-mêmes ne soit pas seulement un sacrifice apparent. Nous ne devons pas laisser Notre-Seigneur s'immoler tout seul à l'autel, nous devons nous associer à la victime autant qu'au sacrificateur.

Dans ce sacrifice de l'autel, comme dans celui de la croix, Notre-Seigneur se propose de rendre à son Père les hommages qui lui sont dus, d'expier les péchés des hommes, de payer les dettes qu'ils ont contractées en-

vers la bonté céleste, et enfin d'obtenir les grâces dont ils ont besoin. Voilà les sentiments qui doivent animer toutes nos actions à nous-mêmes. Dans tout ce que nous avons à faire et à souffrir, proposons-nous les quatre fins du sacrifice eucharistique, qui consistent à adorer Dieu, à le remercier pour nous et pour nos frères, à expier nos fautes et les leurs, enfin à attirer sur eux et sur nous les bénédictions du ciel.

Le sacrifice eucharistique est un sacrifice sans cesse renouvelé. Ah! ce qui nous épouvante le plus, lorsque Notre-Seigneur nous invite à porter sa croix, c'est qu'il nous dit de la porter tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie* (1). Pas un jour de repos, pas un moment de relâche. Tous les jours, il faudra l'avoir sur ses épaules, malgré la fatigue, malgré les chutes qu'on fera sous le fardeau. Mais nous nous rappellerons, Messieurs, que tous les jours, à l'autel, nouveau Calvaire, Jésus la prend, la porte, s'y laisse attacher, y consomme de nouveau son sacrifice.

Et que de sacrifices dans un seul! Tous ceux que Notre-Seigneur attend de nous, il les accomplit pour nous dans l'adorable eucharistie. Il nous demande d'enchaîner notre liberté : il fait lui-même l'abandon de la sienne. Il se livre à ses ministres qui font de lui ce qu'ils veulent. Ils l'appellent et il vient. Ils le portent, ils le rapportent, ils l'enferment dans l'obscurité de sa prison. Notre-Seigneur est à leurs ordres. Ah! Messieurs, si votre condition vous paraît assujettissante, comparez-vous à l'hôte du tabernacle.

Notre-Seigneur nous demande de renoncer à certains biens de ce monde. Mais contemplez sa pauvreté : vous

(1) *Luc.*, IX. 23.

verrez que, semblable à un mendiant, il n'a que ce qu'on lui donne. Il nous demande de nous exposer pour lui aux insultes et aux outrages. Mais n'en est-il pas abreuvé dans son séjour sur nos autels? Il nous demande de passer notre vie dans la prière. Mais que fait-il lui-même? Saint Paul nous le dit : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (1).

Voilà comment la sainte eucharistie nous enseigne le sacrifice qui fait le fond de la vie chrétienne et, plus encore, de la vie sacerdotale.

Mais, je l'ai dit, Messieurs, notre vie, qui doit être un sacrifice, doit être un sacrement. Nous devons nous donner, par un absolu et constant dévouement, à nos frères. Voyons donc comment Notre-Seigneur Jésus-Christ se donne.

Il se donne à tous sans acception de personne : aux riches, aux pauvres, aux grands, aux petits, aux savants, aux ignorants, aux jeunes gens et aux vieillards. Il n'y a pas une âme qu'il écarte de sa table sainte et qu'il n'admette au divin banquet. Que Judas s'approche, il recevra sa part comme les autres disciples, et Notre-Seigneur se contentera de l'avertir en secret. Tel doit être notre dévouement. Il doit s'étendre à tous les rangs, à tous les âges, à tous les états, à toutes les âmes, même à celles qui doivent en abuser. Il faut qu'on puisse dire du prêtre, comme de l'eucharistie elle-même, que tous y puisent et que personne ne l'épuise : *Nec sumptus consumitur.*

Notre-Seigneur se donne toujours. Sans doute il a des heures d'audience marquées pour son peuple; mais qu'un de ses enfants ait besoin de lui, il fera

(1) *Hebr.*, VII. 25.

toujours ouvrir la porte de sa maison et son tabernacle. Il n'y a pas d'heure où Jésus ne soit prêt à se rendre à l'appel d'une âme. Comment le disciple serait-il plus sourd à ces appels que le maître lui-même ? Il n'y a pas d'heure où le prêtre ne doive se tenir à la disposition des âmes. Le jour, la nuit, au milieu de ses travaux ou de ses délassements, dès qu'une âme a recours à lui, il doit laisser tout pour elle.

Si Notre-Seigneur se donne si libéralement aux âmes, ce n'est pas pour le retour qu'il en espère, c'est parce qu'elles ont besoin de lui : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (1). Dernier trait de ressemblance entre le maître et le disciple : le désintéressement. N'attendez pas qu'on vous rende en reconnaissance, en fidélité, en attachement ce que vous aurez donné aux hommes en dévouement de toute sorte. Non, Messieurs, félicitons-nous plutôt de ressembler à notre Dieu qui fait tant d'ingrats. Répandons, sans compter, tout ce que nous avons. Que la crainte ou l'expérience des ingratitudes et des oublis ne nous arrête pas plus qu'elle n'a empêché Notre-Seigneur de se donner, après tant de trahisons et tant d'ingratitudes éprouvées.

Nous n'avons donc qu'à jeter nos regards et à les tenir attachés sur la sainte eucharistie, pour nous rappeler ce que nous devons être à l'égard de Dieu et à l'égard des âmes. Mais, Messieurs, pourrions-nous, seuls et sans secours, réaliser ce divin idéal de perfection ? Non, il est supérieur à la créature humaine. Pour s'élever si haut au-dessus de l'homme, il faut être aidé. Pour pratiquer des vertus surhumaines, il faut un secours surhumain. Où trouverons-nous ce secours ?

(1) *Ps.* XV, 2.

Dans notre modèle même. La vie eucharistique que nous devons reproduire dans la nôtre sera la source où nous puiserons la force nécessaire à notre faiblesse. Il nous suffit pour cela d'y recourir, et, si j'ose ainsi parler, d'y mêler notre vie.

Vous sentez le froid gagner votre cœur : allez au pied de l'autel. C'est l'ardent foyer d'où rayonne la chaleur vivifiante de la grâce divine. Votre bouche est altérée, desséchée, par le souffle brûlant du monde : allez à la source d'eau vive, abreuvez-vous à ces eaux rafraîchissantes. Vos forces s'en vont dans une langueur mortelle : n'est-ce point que vous avez oublié de prendre le pain que Dieu vous donne : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum* (1) ? Mais que dis-je ? Et quelle défaillance le prêtre peut-il craindre ? La sainte eucharistie est son pain quotidien : *Panem nostrum quotidianum*. Et Notre-Seigneur nous a dit à nous, Messieurs, le jour de notre ordination : *Tu comedes panem in mensa mea semper* (2).

Des combats sans nombre nous attendent, il est vrai, mais aucun ne nous prendra au dépourvu. Les martyrs descendaient dans les catacombes pour y recevoir le pain des forts, avant de paraître dans l'arène. Vous, Messieurs, vous montez au saint autel ; et, avec la grâce sacramentelle de l'eucharistie, vous pouvez affronter tous les ennemis de votre âme.

Le prêtre renonce, il est vrai, aux vaines joies du monde. Il écarte de ses lèvres la coupe des séductions terrestres. Mais Dieu lui présente le calice du salut où il peut boire, à longs traits, la plus délicieuse et la plus

(1) *Ps.* CI. 5.
(2) II Reg., IX. 7.

pure des ivresses : *Calix meus inebrians quam praeclarus est* (1) !

La sainte eucharistie, c'est donc, vous le voyez, Messieurs, le centre de la vie du prêtre. C'est de là que partent toutes les grâces de Dieu, comme c'est là que doivent converger toutes les pensées, tous les sentiments du prêtre. La vie du prêtre tourne, pour ainsi dire, sur cet axe. S'il ne se prépare pas à recevoir le don sacré, c'est qu'il en jouit dans le recueillement de sa reconnaissance. S'il ne remercie pas Notre-Seigneur de le lui avoir accordé, c'est qu'il dispose son âme à le recevoir. Ainsi s'écoule sa vie, partagée entre la préparation et l'action de grâces.

Qui nous dira les lumières reçues, les consolations puisées dans ce commerce intime et journalier de Jésus et de son ministre ! Le monde peut être injuste et dur pour le prêtre, les hommes peuvent le délaisser dans un isolement cruel, les tentations peuvent l'assaillir, tour à tour violentes ou séduisantes, il a une arme contre tous ses ennemis, un consolateur dans toutes ses angoisses, un ami qui remplace tous ceux que la mort, l'inconstance ou les hasards de la vie lui enlèvent. Il a Jésus, l'ami fidèle qui reste quand les autres s'en vont, l'ami puissant qui protège ceux qu'il aime, l'ami tendre qui a le secret des véritables consolations.

Etablissez avec Notre-Seigneur, dans la sainte eucharistie, Messieurs, ces relations intimes qui feront la chaîne et la force de votre vie tout entière. Faites de Jésus-hostie votre meilleur ami.

Que vos regards aiment à se tourner vers le lieu dont il a fait sa demeure. Envoyez-lui, comme autant de

(1) *Ps.*, XXII, 5.

traits enflammés, ces aspirations pieuses que l'on trouve en grand nombre dans les Écritures, ou celles dont les saints faisaient usage. Donnez à Jésus votre première et votre dernière pensée de chaque jour.

Saluez-le, comme on salue un Dieu, c'est-à-dire en l'adorant, dès votre réveil et après votre coucher. Surtout, Messieurs, apportez toute votre ferveur dans la préparation à la sainte messe, et dans l'action de grâces. Faites que Notre-Seigneur soit l'ami de vos mauvais jours, l'ami de vos jours heureux, l'ami du dernier de vos jours et l'ami du lendemain.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 1

PREMIÈRE RETRAITE D'ORDINANDS

I. — Ouverture. 5
II. — Le songe du Pharaon. 20
III. — Le travail de l'apprenti et le travail de l'ouvrier. 34
IV. — Confucius et les usages chinois. 51
V. — Ordinands. 86
VI. — Tient tout ce qui concerne sa partie. . . . 106
VII. — Les défauts personnels. 122
VIII. — Les talents. 135
IX. — Le ministère de la consolation. 145
X. — Le zèle sacerdotal 162
XI. — Le désert. 175
XII. — Ange et Prêtre. 186
XIII. — Consécration à la Sainte-Vierge. 196

DEUXIÈME RETRAITE D'ORDINANDS

I. — Immutemur. 209
II. — Le figuier stérile. 222
III. — La vocation. 229
IV. — Les manuels. 240

V. — La préparation au saint ministère 252
VI. — Le péché du parvis et le péché du saint des saints 262
VII. — Médiocrité 275
VIII. — Le silence 291
IX. — Les conversations. 304
X. — Le devoir des aînés. 316
XI. — L'Eucharistie. 327

RETRAITE DE PROFESSEURS

I. — Ouverture. 347
II. — L'éducation apostolique. 357
III. — Moïse sauvé des eaux. 366
VI. — Vocations. 375
V. — Le travail des maîtres. 385
VI. — Custodi innocentiam. 395
VII. — L'enseignement religieux. 405
VIII. — Le scandale. 414
IX. — Réserve. 426
X. — Religieux et séculiers. 437
XI. — Découragement. 446
XII. — Humilité du prêtre. 451
XIII. — Raphaël. 472
XIV. — Erunt sicut angeli. 473
XV. — La Sainte Eucharistie. 482

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères.

848.41
G 25

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

248.41
G 25
Gendron
AUTHOR
Oeuvres Oratoires
TITLE
ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Bibliothèque de Théologie Historique

publiée sous la direction des professeurs de théologie

A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Les professeurs de théologie à l'Institut catholique de Paris ont pris l'initiative et la direction d'une œuvre qui répond à un besoin profond et comble une lacune considérable dans le domaine des sciences théologiques. C'est une grande œuvre de théologie historique consistant en monographies et études spéciales sur la théologie des maîtres, sur le mouvement de la théologie et des idées théologiques.

L'entreprise comporte trois sortes d'études, lesquelles, dans l'exécution, se confondront ensemble ou se distingueront suivant la nature des choses, les exigences scientifiques, l'utilité des lecteurs : études sur *la théologie des maîtres*; étude *sur le mouvement théologique*; études sur *l'histoire des questions*.

La collection formera environ 60 vol. in-8 de 350 à 450 pages.

Chaque volume : **6** francs.

Les volumes paraîtront dès qu'ils seront prêts sans souci de l'ordre chronologique.

Vient de paraître :

HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE POSITIVE

Du Concile de Trente au Concile du Vatican

I. L'ÉGLISE, par JOSEPH TURMEL, prêtre du diocèse de Rennes

Un volume in-8 cavalier. . . . . 6 francs.

VOLUMES PARUS PRÉCÉDEMMENT

HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE POSITIVE jusqu'au Concile de Trente, 3e édition, par Joseph TURMEL.

LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE AU XIXe SIÈCLE, par J. BELLAMY.

LA THÉOLOGIE DE TERTULLIEN, par A. D'ALÈS.

VOLUMES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

LA THÉOLOGIE DE SAINT HIPPOLYTE, par A. D'ALÈS.

LA THÉOLOGIE DE SAINT ANSELME, par J.-V. BAINVEL.

LA THÉOLOGIE DE SAINT PAUL, par F. PRAT.

HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE LITURGIQUE, par le RÉVÉRENDISSIME PÈRE DOM CABROL.

PARIS. — J. MEYNIAL, IMP., 4 RUE, AV. DE CHÂTILLON.